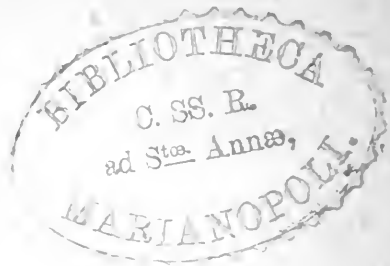






HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR



# UN MODÈLE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

OU

# NOUVELLE VIE DES SAINTS

II

*Propriété de l'Éditeur,*

*Bobraz*

# UN MODÈLE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

OU

# NOUVELLE VIE DES SAINTS

DÉDIÉE AUX FAMILLES, AUX COMMUNAUTÉS ET AUX PAROISSES

AUGMENTÉE

D'UNE NOTICE SUR TOUTES LES FÊTES FIXES ET MOBILES

DE N. S. J. - C., DE LA TRÈS SAINTE VIERGE ET DES SAINTS

Avec des Réflexions pratiques tirées de chaque vie  
ou de chaque fête et d'un Plan de méditation

PAR

**L'abbé JOUVE**

Curé archiprêtre à Savines (Hautes-Alpes)  
Ancien missionnaire apostolique à Notre-Dame du Laus  
Auteur du *Missionnaire de la Campagne*

DEUXIÈME ÉDITION

---

**TOME DEUXIÈME**

---

PARIS

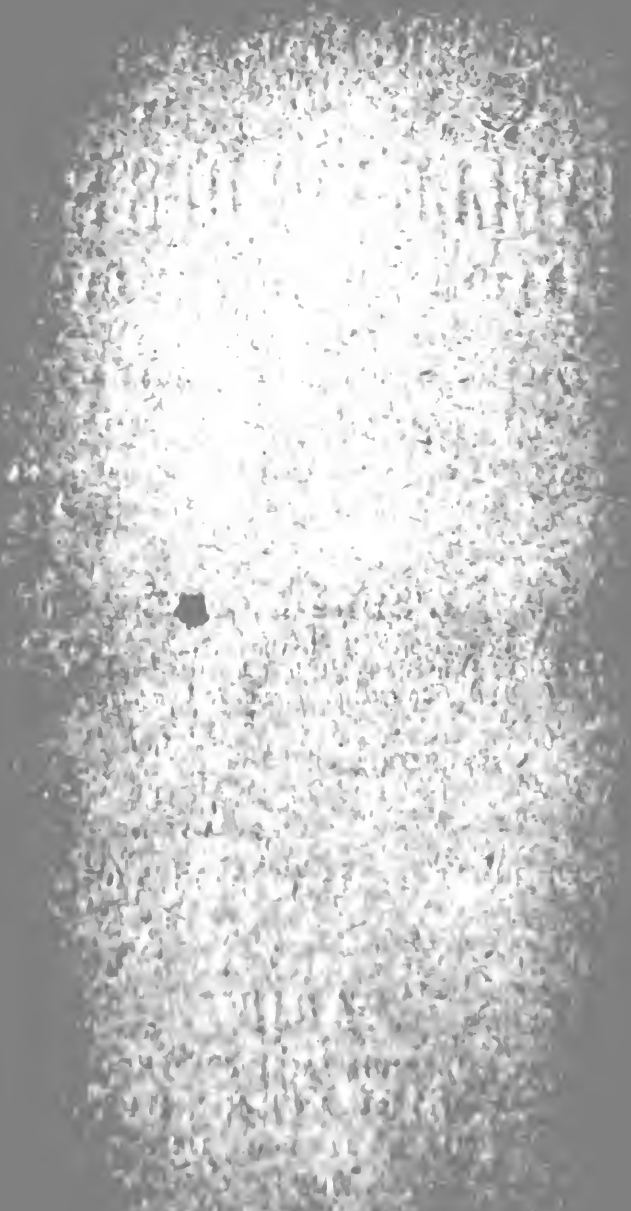
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH  
TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

112, RUE DE RENNES, 112

1886

Tous droits réservés

**HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR**



# UN MODÈLE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

OU

## NOUVELLE VIE DES SAINTS

---

### MOIS D'AVRIL

---

SAINT HUGUES, ÉVÊQUE DE GRENOBLE

1<sup>er</sup> avril.

Saint Hugues naquit à Château-Neuf, en Dauphiné, dans le diocèse de Valence, au commencement de l'an 1053. Il était d'une famille distinguée par son ancienne noblesse et encore plus par sa rare piété. Son père, officier aussi brave que vertueux, alla finir ses jours dans la Grande-Chartreuse, et sa mère, modèle des femmes chrétiennes, resta au sein de la famille pour soigner l'éducation de ses enfants. Sous la conduite de parents si pieux, Hugues fit de très rapides progrès dans la vertu. Dès qu'il fut en âge d'apprendre, on l'envoya dans diverses

universités pour le former aux belles-lettres. Il termina ses études avec beaucoup de succès, puis il retourna dans son pays et embrassa l'état ecclésiastique. Il venait d'être nommé à un canonicat de la cathédrale de Valence, lorsque le légat du pape Grégoire VII arriva dans cette ville. Les vertus du jeune chanoine, ses talents, l'aménité de son caractère, ses manières douces et agréables charmèrent le prélat; il voulut s'attacher un sujet aussi accompli, et l'employa avec succès à la réforme de plusieurs abus qui avaient envahi l'Église. Quelque temps après, un concile ayant été tenu à Avignon, les chanoines de Grenoble s'y rendirent pour prier le légat de donner Hugues pour évêque à leur Église, dénuée de pasteur. Le légat le leur accorda d'autant plus volontiers qu'il connaissait mieux ses hautes vertus et ses brillantes qualités. L'évêque élu n'avait encore que vingt-sept ans. Il opposa à sa nomination une vive et longue résistance, faisant valoir sa jeunesse et son inexpérience; mais il fut contraint d'accepter le pesant fardeau qui lui était imposé. Le légat le mena avec lui à Rome, et le fit sacrer par le pape Grégoire VII.

Arrivé à Grenoble, Hugues y trouva d'innombrables désordres dans toutes les classes de la société, et s'appliqua avec beaucoup de zèle à les réformer; mais la crainte de ne pas remplir tous les devoirs de son ministère lui causa de si grands scrupules, qu'il prit la résolution de renoncer à l'épiscopat, et de se retirer dans un monastère, pour n'avoir plus à rendre compte à Dieu que de sa propre conduite. Il choisit pour lieu de sa retraite



l'abbaye de Chaise-Dieu, en Auvergne. Il y prit l'habit de Saint-Benoît, et devint bientôt un modèle parfait de la vie monastique; mais le Souverain Pontife en ayant été informé l'obligea d'en sortir et de retourner à son Église. Sa retraite avait consterné son troupeau, son retour le combla de joie.

Trois ans après son retour, saint Bruno et ses six compagnons vinrent le consulter sur le dessein qu'ils avaient formé de quitter le monde. Saint Hugues, après leur avoir prodigué les témoignages de la plus vive affection, leur conseilla de se retirer dans un désert de son diocèse où il les conduisit lui-même, en 1084. Ce désert est la Grande-Chartreuse, qui donna son nom à cet Ordre admirable qui fait encore aujourd'hui un des plus beaux ornements de l'Église. Saint Hugues était si charmé de la conversation de saint Bruno et de ses compagnons qu'il demeurait avec ces nouveaux anges du désert le plus longtemps et le plus souvent qu'il lui était possible, et s'assujettissait, comme eux, à tous les exercices de la pénitence. Il était plein de charité pour les pauvres et dans un temps de famine, il vendit, pour les assister, un calice d'or et une partie de ses ornements épiscopaux. Ses prédications opéraient des prodiges. Les cœurs les plus insensibles ne pouvaient résister. En descendant de chaire il se livrait à l'administration du sacrement de pénitence; comme un autre Ambroise, il pleurait dans le saint tribunal avec les pécheurs, et, par là, faisait naître en eux les sentiments de la plus vive componction.

Notre Saint était vivement pénétré de la crainte des jugements de Dieu. Un jour, un de ses clercs le

voyant pleurer amèrement lui dit : « Mon père, pourquoi pleurez-vous ? Que feriez-vous de plus si vous aviez commis un homicide ou un parjure ? — Hélas ! répondit le vertueux évêque, qu'importe que je sois exempt de ces crimes, puisqu'il ne faut pour me damner qu'un sentiment criminel de cupidité et d'orgueil ; à moins que la bonté de Dieu ne vienne à mon secours. »

Sa vie sainte trouva de nouvelles sources de mérites dans d'horribles tentations et dans les douleurs d'une longue maladie. Sa bienheureuse mort arriva le 1<sup>er</sup> avril 1132. Il était âgé de près de quatre-vingts ans.

### *Réflexions pratiques.*

Si la vie admirable de saint Hugues a été comblée de faveurs, il faut convenir qu'il a su admirablement faire valoir les dons du ciel. Si son âme a été inondée de grâces précieuses, il faut avouer qu'il y a merveilleusement correspondu ; s'il est parvenu de bonne heure à une sainteté éminente ; si enfin, à l'âge de vingt-cinq ans ses vertus font l'admiration de tout le monde, il est hors de doute qu'il a eu soin de travailler sérieusement à sa sanctification. — Le père de famille qui a si abondamment doté saint Hugues de ses dons ne nous a-t-il pas départi à nous-mêmes une large part de talents qu'il ne refuse à aucun de ses serviteurs ? Avons-nous eu soin de les faire valoir comme cet éminent prélat ? Ne les avons-nous pas enfouis comme le mauvais serviteur de l'Évangile ? Or, parmi ces talents que Dieu a

déposés dans nos mains, nous pouvons compter le temps et la grâce.

Quel usage faisons-nous du temps ? L'employons-nous utilement et chrétiennement ? Ne le perdons-nous jamais ? N'en abusons-nous pas quelquefois ? — Les grâces que Dieu nous accorde chaque jour sont également des talents que nous devons faire valoir. Quel profit retirons-nous des bonnes inspirations, des saintes pensées, des pieux désirs qui nous portent au bien ? Quel fruit retirons-nous des instructions que nous entendons, des bons conseils qui nous sont donnés, des remords qui nous invitent à changer de vie ? — Mon Dieu ! j'ai été jusqu'ici un serviteur négligent et paresseux, digne des ténèbres extérieures. Je veux, à l'avenir, accomplir fidèlement votre sainte volonté. Accordez-m'en la grâce.

*Plan de méditation.*

I. Vertus privées de saint Hugues : humilité, douceur, patience, chasteté, charité.

II. Vertus publiques comme évêque : zèle, activité, dévouement, exercice des œuvres d'après les actes de son épiscopat.

---

SAINT FRANÇOIS DE PAULE, FONDATEUR  
DE L'ORDRE DES MINIMES

*2 avril.*

Saint François de Paule, ainsi nommé du lieu de sa naissance, vint au monde le 27 mai 1416, à

Paule, petite ville de la Calabre, au royaume de Naples. Son père et sa mère étaient pauvres, mais très chrétiens. Ils avaient longtemps attendu un fils qu'ils demandaient au Ciel par l'intercession de saint François d'Assise, et cet enfant de bénédiction, si ardemment désiré, leur fut accordé. En le présentant au baptême, il le nommèrent François, par reconnaissance pour ce saint intercesseur. Sa pieuse mère voulut le nourrir elle-même et il suçait la piété avec le lait de sa nourrice. Les exemples édifiants de sa famille ne servirent pas peu à alimenter sa ferveur. Quoique dans le plus bas âge, il se distinguait déjà par son amour pour la prière, pour la solitude et la mortification.

Les parents de François avaient fait vœu, s'ils obtenaient un fils, de le consacrer au Seigneur. Pour accomplir leur promesse, son père le confia aux religieux Franciscains dès l'âge de douze ans. Là, le saint enfant édifia les religieux par sa pureté angélique, son amour de la retraite, son humilité et sa patience. Bien qu'il n'eût point fait profession, il dépassa bientôt les moines les plus fervents par sa scrupuleuse observance de la règle. Son abstinence était extrême, et il passait presque toutes les nuits en prière devant un crucifix ou devant l'image de la Sainte Vierge. L'étonnante sagesse de cet enfant lui gagna bientôt le cœur des bons religieux, qui mirent tout en œuvre pour ne pas perdre ce jeune trésor ; mais Dieu l'appelait ailleurs. Au retour d'un voyage à Rome qu'il fit l'année suivante avec l'agrément de ses parents, il se retira dans un lieu solitaire du domaine de son père, pour y vivre dans la retraite, et

comme il ne trouva pas ce lieu assez désert, il alla se cacher dans le coin d'un rocher au bord de la mer où il se creusa un asile, et là il se mit à pratiquer, avec ferveur, le genre de vie des anciens et des plus fameux anachorètes. Son lit, était la pierre nue ; sa nourriture, des herbes et des racines ; sa boisson, l'eau d'un petit ruisseau ; son vêtement, un cilice. La lecture des livres pieux, la prière et la contemplation remplissaient toutes les journées de ce jeune ascète de quinze ans.

Il en avait dix-neuf, quand, ne pouvant plus résister à leur instante prière, il reçut quelques jeunes gens qui se construisirent, près de sa grotte, trois cellules avec une chapelle. Là, ils chantaient les louanges de Dieu, et un prêtre venait leur dire la sainte messe et leur administrer les sacrements : telle fut l'origine de l'Ordre illustre des Minimes. L'éminente sainteté de François attira bientôt près de lui une foule de disciples, il fallut bâtir un monastère et une église. Une foule de chrétiens de tout rang et de toute condition se portèrent avec empressement pour aider aux constructions.

Dès lors se manifesta le don des miracles chez François de Paule. L'un des plus célèbres fut celui qui arriva lorsqu'il voulut se rendre de la Calabre en Sicile. Comme il n'avait pas de quoi payer son passage et celui de son compagnon, les mariniers ne voulurent pas le laisser monter sur leur barque. Voyant cela, le Saint étendit son manteau sur les flots et traversa ainsi le détroit de Sicile avec son compagnon.

Un jour les ouvriers qui travaillaient à la construc-

tion de son couvent manquaient d'eau, soudain il fait jaillir d'un rocher une fontaine qui ne tarit plus.

Sa sœur, nommée Brigitte, avait un fils qui voulait se faire religieux et entrer dans l'institut de son oncle; mais par une tendresse mal réglée et trop naturelle aux mères, elle s'y opposa toujours. Le jeune homme mourut et elle ne douta point que le Ciel ne l'eût frappée pour la punir. Brigitte désolée vint trouver son frère pour chercher près de lui quelques consolations : « C'est moi, disait-elle, qui suis cause de sa mort; si j'avais consenti à sa vocation religieuse, il vivrait encore. — Si votre enfant vivait encore, dit-il à sa sœur, donneriez-vous votre consentement? — Ah! sans doute, mais il est trop tard. » François, sans rien dire, s'approche du défunt, le ressuscite et le présente plein de vie à sa mère, qui ne peut en croire à ses yeux et contenir son bonheur. Le jeune homme se fait religieux. On compte soixante personnes à qui le Saint rendit la vie.

Le pape Paul II, voulant s'assurer si ces merveilles qu'on publiait partout étaient bien réelles, chargea un de ses caméristes de se rendre sur les lieux afin de vérifier les faits. L'envoyé du Souverain Pontife arriva au monastère sans avoir averti les religieux. En l'apercevant, il voulut lui baiser la main par respect; mais le pieux ermite s'y opposa. « C'est moi, s'écria-t-il, qui dois baiser vos mains consacrées depuis trente-trois ans par l'oblation du divin sacrifice. » Ces paroles étonnèrent profondément le camériste, car François de Paule ne le connaissait pas.



Pour mieux s'éclairer, il lui demanda un entretien particulier et fut émerveillé de ses réponses pleines de sagesse et de foi. Il retourna auprès du pape et lui déclara que ce qu'on publiait des travaux et des mérites de François de Paule restait encore bien au-dessous de la réalité.

Louis XI, dangereusement malade, l'appela en France du fond de la Calabre, espérant obtenir sa guérison par ses prières. François hésita quelque temps à entreprendre un voyage de quatre cents lieues pour un prince qui ne lui demandait un miracle que par des vues purement humaines. Mais ayant reçu l'ordre du Souverain Pontife de se rendre en France, il partit sans délibérer davantage. Le roi le reçut avec de grandes démonstrations de respect. Ce prince voulut le combler de richesses et de présents, mais le Saint refusa tout ce qu'il lui offrit et se contenta de lui demander sa protection pour l'établissement de son ordre dans le royaume de France. Louis XI l'ayant conjuré d'obtenir que Dieu lui prolongeât sa vie. « La vie des rois, lui répondit François, a des bornes comme celle des autres hommes. Les décrets de Dieu sont immuables et vous n'avez d'autre parti à prendre que de vous soumettre avec résignation à la volonté du Ciel, de faire pénitence et de vous préparer à la mort. » Le roi, touché par ces exhortations rentra en lui-même, se convertit et mourut très chrétiennement. Saint François de Paule fonda en France plusieurs maisons de son ordre, et mourut dans celle de Plessis-les-Tours, le 2 avril 1508, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Dans cet ordre, on garde l'abstinence toute la vie.

*Réflexions pratiques.*

Saint François de Paule ne fut ni riche, ni savant, ni grand aux yeux du monde. Il fut encore plus petit à ses propres yeux, car toute sa vie il fut d'une modestie et d'une humilité peu communes. Son unique ambition était de se dérober constamment aux regards du monde et d'être le serviteur de tous ses frères. Mais l'Homme-Dieu qui avait porté cet oracle : *Celui qui s'abaisse, sera élevé*, se chargea lui-même de déchirer le voile dont le modeste solitaire voulait cacher sa vie et ses mérites et de mettre au grand jour les admirables vertus de son humble serviteur. Le Seigneur voulut que la gloire du monde qu'il cherchait tant à fuir, vînt le chercher jusqu'au fond de son désert. Là, François devint le conseiller des rois et des princes, le confident des secrets les plus chers, la force et la consolation des situations les plus douloureuses. Que d'âmes relevées, consolées, sauvées par cet homme de Dieu ! Ah ! c'est que le Ciel, qui résiste aux superbes, ne sait rien refuser aux supplications des humbles de cœur auxquels il a dit : « Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre père de vous donner le royaume. » Soyons de ces âmes choisies qu'il appelle petit troupeau à cause de leur humilité ; il n'y a rien qui purifie, élève et grandisse plus une âme que cette glorieuse vertu : elle ferme l'enfer, elle ouvre le ciel, elle s'efface sur la terre, mais elle règne dans l'éternité !

*Plan de méditation.*

Conduite admirable de saint François de Paule : 1<sup>o</sup> au désert ; 2<sup>o</sup> dans l'état religieux ; 3<sup>o</sup> à la cour des grands et des rois.

---

## SAINTE MARIE ÉGYPTIENNE, PÉNITENTE

*3 avril.*

Sous le règne de Théodore le Jeune, il y avait en Palestine un moine de haute et d'éminente sainteté ; il se nommait Zozime. Il avait été élevé depuis son enfance dans tous les exercices de la vie religieuse. La pureté de ses mœurs, sa ferveur et son innocence lui valurent la dignité sacerdotale. Il y avait cinquante-trois ans que Zozime vivait dans cette exacte régularité de la vie solitaire, lorsque le démon le tentant par toutes sortes de pensées de vaine complaisance, lui disait, que nul religieux dans la solitude n'était aussi avancé que lui dans les voies de la perfection. Inquiété par ces vaines idées il consulta un religieux qui l'engagea à demander la permission d'aller dans un monastère du voisinage où son orgueil serait bientôt guéri par l'exemple des rares vertus qu'y pratiquaient les solitaires. Zozime y consentit, et, après en avoir obtenu la permission, il se rendit dans le couvent désigné. Là, il trouva des religieux consommés en sainteté ; c'était une légion d'anges, tant le corps tenait peu de place dans leur solitude.

Il se fit agréer dans cette communauté. Or il était d'usage dans ce couvent que le premier dimanche de carême chaque religieux, après avoir entendu la sainte messe et fait la sainte communion, quittât le monastère pour se retirer dans le désert, y passer quarante jours, à l'exemple de Jésus-Christ, et n'en revenir que vers la fête de Pâques. Zozime franchit donc le Jourdain, marcha pendant vingt jours sans avoir vu aucun homme, lorsque, étant occupé à chanter des psaumes, il aperçut une espèce de fantôme qui fuyait devant lui. Il en fut d'abord effrayé, et fit aussitôt le signe de la croix ; puis s'étant rassuré, il résolut de suivre ce fantôme et de l'atteindre. Ayant marché fort vite, lorsqu'il fut assez près pour se faire entendre, il cria : Serviteur de Dieu, je vous supplie, pour l'amour de Celui que vous servez dans cette solitude, de vous arrêter et de m'attendre. Alors il entendit une voix qui lui répondit : *Père Zozime, jetez votre manteau à cette pauvre pécheresse, si vous voulez qu'elle reçoive votre bénédiction et qu'elle puisse vous parler.* Zozime jeta son manteau dans une fondrière, où cette personne était cachée. Elle s'en couvrit et parut devant lui. Le Saint la prit pour quelque solitaire d'une éminente sainteté, et il se mit aussitôt à genoux pour lui demander sa bénédiction. Mais elle lui dit : « Oubliez-vous, mon père, que vous êtes prêtre, et que c'est à vous à me bénir, et à prier Dieu pour la plus misérable pécheresse qui fut jamais. »

Zozime la pria de lui dire qui elle était et depuis quel temps elle s'était retirée dans cette solitude. L'habitante des déserts répondit d'abord : « J'ai

honte de vous révéler ce que je suis. Le seul récit de ma vie vous glacerait d'effroi, et vos oreilles ne pourront entendre l'histoire des crimes énormes que j'ai commis, je vous les raconterai cependant après avoir demandé le secours de vos prières. » Ensuite elle raconta ainsi l'histoire de sa vie :

« L'Égypte est mon pays. A l'âge de douze ans je quittai mon père et ma mère et me retirai malgré eux dans la ville d'Alexandrie, où j'ai eu le malheur de vivre dix-sept ans dans les plus grands désordres. Voyant un jour une grande foule de peuple qui courait vers la mer, je demandai où elle allait. On me répondit qu'elle se dirigeait vers Jérusalem pour y célébrer la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Je m'embarquai avec les autres dans le dessein de continuer mes impudicités, et je me plongeai dans les plus affreux désordres durant le voyage. Je fis la même chose à Jérusalem.

» Lorsque le jour de la fête fut arrivé, je me rendis avec les autres à l'église où l'on exposait la croix du Sauveur à la vénération des fidèles. Mais il ne me fut pas possible d'y entrer : une force secrète et invisible me repoussait quand je me présentais à la porte. Cela s'étant renouvelé trois ou quatre fois, je compris que mes péchés me rendaient indigne de voir l'instrument de notre rédemption. Cette pensée m'arracha des larmes. Aussitôt je m'adressai à la Sainte Vierge que je savais être une mère de miséricorde et dont je voyais une image devant moi. Je promis de passer le reste de mes jours dans un désert, quand j'aurais adoré la Croix de mon Sauveur. J'entrai ensuite dans l'église sans aucune peine ; je

me prosternai humblement devant la croix de Jésus-Christ, en versant des larmes; et en sortant de l'église, j'entendis une voix qui me disait : « Passe le Jourdain, et tu trouveras le repos. » — Je passai le Jourdain, après avoir reçu la divine Eucharistie dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, et je me fixai dans cette solitude. Je n'avais alors que vingt-neuf ans, et il y a quarante-sept ans que j'y demeure, pour y pleurer amèrement mes péchés. » — « Mais de quoi avez-vous subsisté, lui dit alors Zozime : — Le peu de pain qui me restait, répond la Sainte, fut bientôt consommé, après quoi je n'ai vécu que d'herbes et de racines. — Et n'avez-vous rien eu à souffrir du tentateur, repartit le saint vieillard? — Ah! mon père, pendant dix-sept ans l'enfer semblait déchaîné contre moi. Les tentations les plus violentes, les épreuves les plus terribles n'ont cessé de m'assaillir, mais par la prière, la pénitence et surtout la protection de la Sainte Vierge, j'ai toujours triomphé. »

Marie Égyptienne pria ensuite Zozime de revenir la voir l'année suivante le Jeudi saint, et de lui apporter la Sainte-Eucharistie. Zozime vint en effet l'année d'après et la communia.

Une seconde année s'étant écoulée, il revint encore pour lui donner la communion, mais il la trouva morte. A côté d'elle il lut ces mots gravés sur le sable : « Enterrez ici, par charité, le corps de la pécheresse Marie, qui mourut le Vendredi saint, après que vous lui eûtes donné la communion; et n'oubliez pas de prier Dieu pour elle. »



*Réflexions pratiques.*

La pécheresse d'Égypte était une de ces âmes véhémentes et orageuses qui, une fois aveuglées par la passion, s'enfoncent dans le crime avec un effroyable mépris d'elles-mêmes ; mais aussi une de ces âmes qui, une fois désillusionnées des vains plaisirs du monde, se tournent vers Dieu avec toute leur puissance d'aimer et savent lui rendre à chaque instant ce qu'elles lui ont injustement dérobé pendant les années livrées au vice. Si la première partie de la vie de cette brebis errante et perdue a été bien dissolue, celle qui a suivi sa conversion n'a-t-elle pas généreusement réparé tant de désordres par un sincère repentir et par les sévérités d'une pénitence mémorable ? Qui pourrait compter les larmes versées pendant quarante-neuf ans dans les profondeurs du désert ? Qui pourrait se faire une idée des souffrances qu'elle a endurées par la faim, le froid, la chaleur et les privations de toute sorte durant un demi-siècle ? Quelle pénitence courageuse ! C'est par la pénitence que les pécheurs s'assurent le royaume des cieux. Que faisons-nous pour arriver au même but ? Où en sommes-nous ? Où est notre conversion ? Où sont nos mortifications ? Hélas ! nous prétendons à la même couronne et nous refusons de la conquérir ; nous voulons la victoire, et nous n'osons combattre. Commençons donc une bonne fois à vivre pour Dieu et pour notre âme, en nous souvenant que le Ciel souffre violence, et qu'il n'y a que les âmes courageuses qui puissent l'obtenir. Divin Sauveur, j'en prends la résolution à vos pieds !

*Plan de méditation.*

Conversion de Marie d'Égypte : 1° courageuse; 2° entière; 3° constante. — Les nôtres, au contraire, sont sans cesse ajournées, timides, superficielles, éphémères.

---

SAINT ISIDORE, ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

4 avril.

Saint Isidore, qu'on regarde avec raison comme le plus illustre docteur de l'Église d'Espagne, naquit à Carthagène, de parents dont la vertu égalait la noblesse. Il eut le bonheur de ne trouver autour de lui que des saints. Frère de saint Léandre, de saint Fulgence, tous évêques, et de Florentine qui est aussi honorée d'un culte public, il n'eut rien de plus à cœur que sa propre sanctification. On raconte une circonstance fort remarquable de son enfance.

Rebuté par les difficultés que lui offraient les sciences et par le peu de progrès qu'il semblait y faire, il s'était enfui de dépit, comme un enfant, et s'était arrêté tout rêveur auprès d'un puits. Là se penchant à l'embouchure du puits et considérant avec attention, il remarqua une grosse pierre que l'eau en tombant goutte à goutte, avait creusée. Ce phénomène le fit réfléchir : « Quoi donc, se disait-il, quelques gouttes d'eau ont pu, avec le temps, creuser cette pierre, et je ne pourrai pas, moi, creuser mon âme par l'étude et y faire entrer la science ! »

Et, s'armant d'un nouveau courage, il retourna sur ses pas, résolu de travailler avec une ardeur infatigable. Il devint, en effet, le plus savant homme de son siècle. Formé à la littérature latine, grecque et hébraïque, il se distingua au plus haut degré par les sciences, comme par toutes les vertus chrétiennes. Il s'unit à son frère saint Léandre, archevêque de Séville, pour travailler à la conversion des Visigoths infestés de l'arianisme, et il eut beaucoup de part à la victoire que la vérité remporta sur l'erreur en cette occasion.

Saint Léandre, archevêque de Séville, étant mort en 600, saint Isidore son frère, fut élu d'une voix unanime pour le remplacer. Il s'appliqua courageusement à rétablir la discipline ecclésiastique, et présida avec une grande distinction aux conciles de Séville et de Tolède qui se tinrent à ce sujet. Son zèle pour la régularité et la majesté des offices divins l'engagea aussi à réformer le missel et le bréviaire. Il composa beaucoup d'ouvrages recommandables, qui le firent appeler par le huitième concile de Tolède, tenu quatorze ans après sa mort, *le Docteur excellent de l'Église catholique*.

Après trente-six ans d'un laborieux épiscopat, il fut assailli par toutes les infirmités de la vieillesse. Elles purent bien briser son corps, mais elles furent impuissantes à ralentir son zèle et sa ferveur. Pendant les six derniers mois de sa vie il redoubla ses aumônes avec une telle profusion qu'on voyait venir chez lui une foule de pauvres depuis le matin jusqu'au soir, et qu'à la fin il fut réduit lui-même à la pauvreté. Se sentant près de sa fin, il pria deux

évêques, ses suffragants, de venir le voir. Il se rendit avec eux à l'église, et là, l'un le couvrit d'un cilice et l'autre lui mit de la cendre sur la tête. Levant alors les mains au ciel, il pria avec beaucoup de ferveur et demanda à haute voix pardon de ses péchés ; puis il communia de la main d'un des évêques, se recommanda aux prières des assistants, exhorta le peuple à la charité, lui fit distribuer tout ce qui lui restait d'argent ; puis il retourna chez lui, et mourut dans la paix du Seigneur, le 4 avril, à l'âge de quatre-vingts ans. Son corps fut placé, comme le Saint l'avait demandé, entre les restes de son frère Léandre et de sa sœur Florentine. Des miracles s'opérèrent sur son tombeau pour attester sa haute sainteté.

### *Réflexions pratiques.*

Rien ne contribue à la sanctification de la vie comme une éducation chrétienne. Les impressions du premier âge produisent des effets qui ne s'effacent que difficilement. La vie de saint Isidore confirme cette vérité. Élevé sous les yeux d'un père chrétien, d'une mère pieuse, de frères et de sœurs vertueux, cet enfant pratiqua de bonne heure toutes les vertus les plus admirables, et n'eut jamais rien de plus à cœur que sa propre sanctification. Après les pures et innocentes années de l'enfance, Isidore se sépara sans peine du monde et se consacra au service de l'Église. Il ne tarda pas de remplir le monde du bruit de sa science et de l'éclat de ses vertus. Il ne se contenta plus de travailler à sa propre sanctification ; mais dès qu'il se sentit assez fort et assez mûr pour

le travail d'un apôtre, il unit ses travaux à ceux du saint Évêque de Séville, son frère, pour convertir les hérétiques. Une fois élu évêque, quel zèle ne déploya-t-il pas pour rétablir la discipline dans l'Église d'Espagne et pour arrêter le torrent dévastateur de l'hérésie qui menaçait de tout envahir. Dieu bénit ses efforts et il eut le bonheur de ramener les brebis égarées dans le bercail du Seigneur. Oh ! que les fruits de l'éducation chrétienne sont délicieux ! Heureux les maîtres qui savent la donner !

*Plan de méditation.*

- I. Saint Isidore la terreur des ariens en Espagne.
  - II. Saint Isidore l'apôtre des Goths.
  - III. Saint Isidore, la lumière de l'Église d'Espagne au septième siècle.
  - IV. Saint Isidore le modèle des vertus épiscopales.
- 

SAINT VINCENT FERRIER, DOMINICAIN

5 avril.

Saint Vincent Ferrer, l'apôtre de l'Europe, la gloire de l'Église, l'ornement de l'Ordre des Frères-Prêcheurs et le prodige de son siècle, naquit à Valence, en Espagne, le 23 janvier 1357. Il vint au monde avec un si riche naturel et de si belles inclinations, que son enfance fut un prélude merveilleux de la sainteté suréminente de sa vie. Son heureuse et vertueuse mère, quoique douée des biens de la fortune, voulut être elle-même la nourrice de son

cher enfant. La beauté ravissante de cet ange terrestre, jointe à un air de sérénité et de gaieté, le faisait aimer de tous ceux qui étaient à portée de le voir. En ce moment Valence était affligée d'une sécheresse qui ravageait la campagne. Déjà les prières se multipliaient pour demander la cessation du fléau, mais le Ciel paraissait sourd à toutes les supplications. Vincent encore au maillot dit à sa mère : « Si vous voulez la pluie, qu'on me porte en procession, et elle vous sera accordée. » La prophétie ne tarda pas à se vérifier. La procession était à peine finie qu'on obtint une pluie abondante.

Le jeune Vincent fut pieux dès le berceau ; sa jeunesse tout entière fut un hommage d'amour et d'innocence offert à Dieu, à Jésus et à Marie. A l'âge de six ans ses vertueux parents l'envoyèrent à l'école. On découvrit dès lors, dans le saint enfant, une mémoire prodigieuse avec un esprit vif et pénétrant. La science chez lui marchait d'un pas égal avec la sainteté. Tout le temps qu'il n'employait point à l'étude, il le passait dans les églises au pied des autels de la Sainte Vierge. A dix ans il jeûnait déjà les mercredi et vendredi de chaque semaine, pratique qu'il continua jusqu'à son dernier soupir. A douze ans il faisait son cours de philosophie avec un succès éclatant. A quatorze il commençait ses études théologiques, et à dix-sept il étonnait ses maîtres qui n'avaient plus rien à lui apprendre. Il occupa toujours le premier rang parmi ses condisciples et obtint sur eux un grand ascendant ; il en profitait pour les détourner du vice et les porter au bien. Toutefois les plus corrompus d'entre eux, voyant dans sa conduite



une amère censure de leur libertinage, cherchaient à la tourner en ridicule et à se moquer des miracles qu'on lui attribuait. Pour le décréditer, ils convinrent que lorsque Vincent mettrait le pied sur le seuil de la porte de la ville, d'où il devait sortir avec ses pieux compagnons, l'un de leur bande ferait semblant de tomber raide mort. En effet, le coup prémédité fut mis à exécution. Lorsque le Saint parut, les jeunes débauchés se mirent à crier et à demander du secours. Vincent accourut, et après avoir vu le jeune homme, il leur dit : « Cet infortuné a feint d'être mort, mais sa fiction lui a été funeste ; il est en effet sans vie. » On se mit à rire et à le huer. Mais bientôt les ris se changèrent en pleurs et le mépris en vénération. Sur les prières de la nombreuse assistance accourue au bruit du coup fatal, Vincent adressa une prière à Dieu, et prenant le mort par la main, il le ressuscita. Ce prodige fit ouvrir les yeux à plusieurs des coupables et les convertit. Mais notre Saint fut celui qui profita le mieux de cet événement. La vie dissolue de ceux qui y avaient donné occasion le frappa, et lui fit comprendre la grandeur des dangers qu'on court dans le monde. Il résolut de le quitter et d'embrasser la vie religieuse.

Après avoir terminé ses études avec beaucoup d'éclat, il entra dans l'Ordre de Saint-Dominique. Son père, avant la naissance de cet enfant, avait eu révélation que son fils serait une des grandes lumières de cet Ordre, aussi le conduisit-il au couvent avec une douce joie.

Le jeune novice égala bientôt en mérites les religieux les plus parfaits ; par l'innocence de sa vie,

par ses solides études, il devint un des hommes les plus illustres de son siècle. Ses travaux n'interrompaient jamais sa prière : « Voulez-vous étudier avec succès, a dit ce grand homme, consultez plus encore l'Esprit-Saint que les livres, et demandez-lui, avec humilité, la grâce de comprendre ce que vous lirez. L'étude fatigue l'esprit et dessèche le cœur. Allez de temps en temps ranimer l'un et l'autre aux pieds de Jésus-Christ. »

.Après sa profession solennelle il s'appliqua tout entier aux saintes lettres, et conquist de la manière la plus glorieuse le grade de docteur en théologie. Avec la permission de ses supérieurs, il commença à prêcher la parole de Dieu, à confondre la perfidie des Juifs, à combattre les erreurs des Sarrasins ; et il le fit avec tant de force et de succès, qu'il convertit à la foi de Jésus-Christ une multitude d'infidèles, ramena plusieurs milliers de chrétiens, du péché à la pénitence, du vice à la vertu. Nul abus, nul vice, nulle passion quelque violente et enracinée qu'elle pût être ne résistait à la conviction de son éloquente parole.

Au milieu de ses travaux, Vincent eut ses peines intérieures et ses épreuves. La calomnie s'attacha à ses pas, et les pécheurs endurcis mirent tout en œuvre pour le perdre. Une femme débauchée se glissa secrètement dans sa cellule, mais le Saint, au lieu de céder à ses suggestions, lui représenta si vivement le danger où elle était de se perdre à jamais, qu'elle tomba à ses pieds, pénétrée de douleur, et se retira dans un monastère pour y expier ses désordres. — Une autre personne, ayant conçu pour lui une

passion criminelle, eut la pensée sacrilège de faire servir au péché la chose la plus sainte : Elle feignit d'être malade et fit appeler Vincent pour se confesser. Quand elle le vit seul dans sa chambre, elle ne rougit pas de lui déclarer son dessein et les sentiments honteux qu'elle avait conçus. Le saint prêtre poussa un cri d'indignation et prit la fuite comme Joseph. Cette misérable, furieuse de n'avoir pas réussi, eut recours à la calomnie, et osa l'accuser d'avoir attenté à son honneur. Mais elle avoua, depuis, son crime et en fit une réparation publique.

Vincent, après avoir évangélisé l'Espagne, parcourut la France. Il évangélisa plusieurs fois le Dauphiné. Trois vallées surtout furent le théâtre de ses travaux et des miraculeux succès de sa prédication : l'Argentièrre, Freyssinières et Vallouise, toutes trois situées sur la rive droite de la Durance, entre Embrun et Briançon. Elles étaient alors peuplées d'hérétiques, appelés Vaudois, renommés par leurs violences et par leur profonde immoralité. Il pénètre chez elles : il prêche, il s'élève avec force contre leurs monstrueuses erreurs et leurs infâmes désordres. Trois fois ils attentent à ses jours, trois fois il est divinement protégé. Enfin, vaincus par l'éloquence et les vertus du pieux missionnaire, les misérables victimes abjurent leurs hérésies et rentrent en foule dans le giron de l'Église. La transformation fut telle, que cette vallée prit le nom de *Val-pure*, ou Vallée de pureté, nom qu'elle changea, sous Louis XI, contre celui de *Vallouise*, qu'elle retient encore.

Les fruits ne furent pas moins abondants dans les vallées de l'Argentièrre et de Freyssinières. En peu

de mois le pays avait changé de face. — Vincent s'était attaché à ces trois vallées de l'Embrunais, aussi voulut-il les visiter plusieurs fois.

De la France, le zélé missionnaire se rendit en Italie, puis en Angleterre, en Corse, en Irlande, et enfin, rentrant en France, il vint en Languedoc.

Voici le règlement que suivait notre Saint durant ses missions : il se levait de très grand matin, se confessait, récitait à genoux les heures canoniales, ensuite se rendait à l'église pour y célébrer la sainte messe qu'il faisait chanter avec une grande solennité. A la fin de la messe ; il faisait annoncer au son de la cloche l'heure des miracles. On lui apportait alors les infirmes et les malades qu'il guérissait toujours. La journée se passait entière, soit en chaire, soit au confessionnal, soit à terminer les différends, et à réconcilier les ennemis. Il jeûnait tous les jours et ne mangeait jamais de viande.

Vincent prêchait avec beaucoup de force et d'éloquence toutes les vérités de la religion ; mais le sujet qu'il traitait le plus fréquemment était celui du jugement dernier. — Le nombre des miracles qui appuyèrent les enseignements du fervent apôtre sont incalculables. Une enquête faite à Avignon et dans quelques autres villes en relate plus de 860. Essayons d'en citer quelques-uns :

A Morella, il avait reçu l'hospitalité chez un cavalier dont la femme prenait souvent des accès de folie qui allaient jusqu'à la frénésie. Un matin cet homme allant entendre prêcher le Saint, la femme mit à mort l'un de ses enfants et en fit rôtir la moitié. Quelle ne fut pas la douleur et le désespoir de ce

père infortuné en rentrant dans sa maison ! Vincent arrive pour consoler ce père désolé. Il se fait apporter les membres épars de l'enfant, les réunit et après une courte prière lui rend la vie. — A Pampe-lune, notre Saint rencontra un homme qu'on conduisait au supplice pour un homicide qu'on lui imputait injustement. Une lumière céleste lui fit connaître son innocence. Il fit arrêter les ministres de la justice en présence du cadavre qu'on conduisait au cimetière. Là il ordonna au mort de dire si celui qu'on menait au gibet était coupable du meurtre dont on l'accusait. Le mort se leva et déclara qu'il était innocent. — Pendant que Vincent prêchait une mission à Vannes, une dame d'un rang distingué donna le jour à un enfant tout noir et de la plus affreuse laideur. A cette vue le mari se persuada que le père était un nègre esclave, qu'il gardait dans sa maison. Transporté de fureur, il jure de donner la mort à son épouse, si elle ne lui fait point l'aveu de son crime. Cette dame innocente à recours à saint Vincent qui la console et l'exhorte à la patience. Il lui dit de faire porter cet enfant à son sermon le lendemain. « Il est né seulement hier, dit la mère. — N'importe, envoyez-le, je remédierai à tout. » Une nourrice le porta en effet. Après un beau discours sur les jugements téméraires et sur les grands maux qu'ils produisent, le prédicateur commande à l'enfant d'aller seul trouver son véritable et légitime père. L'enfant docile à la voix qui lui parle, va trouver l'ombrageux cavalier dans cette assemblée composée de plus de trente milles âmes et s'arrête devant lui en le fixant. « Est-ce bien là, lui dit le Saint, celui qui

est ton père? » — Et l'enfant par une permission divine répondit : « Oui, celui-là est mon père. » A l'instant il prit une couleur blanche et présenta l'aspect le plus beau et le plus agréable.

Chaque fois que saint Vincent perdait l'un de ses parents, il en était averti surnaturellement et priait pour lui. Il ne lui restait plus qu'une seule sœur dont il n'avait eu de nouvelles depuis fort longtemps. Un jour, au moment où il se disposait à monter à l'autel, sa sœur lui apparaît triste et abattue. « Je suis en purgatoire depuis huit ans, lui dit-elle, pour des péchés graves contre la pureté et pour avoir empoisonné mon corrupteur, et je dois y rester jusqu'à la fin du monde. » Le Saint, à ce langage, se mit à pleurer, à prier, à jeûner, et huit ans après sa sœur lui apparut de nouveau pour lui annoncer le terme de ses souffrances.

Saint Vincent, épuisé de travaux et de pénitences, tomba malade à Vannes, où il mourut le 5 avril 1419, à l'âge de soixante et dix ans.

### *Réflexions pratiques.*

Le Saint-Esprit nous déclare que la pensée fréquente des fins dernières éloigne le péché de l'homme. C'est pour cela que Vincent Ferrier étale souvent devant les yeux des pécheurs ces grandes et lugubres vérités qu'il ne cesse de méditer au pied de la croix. Profondément convaincu de la doctrine qu'il prêche, il l'annonce avec tant de force et d'onction qu'il fait verser des larmes à toute l'assistance. — Ces vérités nous les avons entendu prêcher ; les avons-nous

écoutées avec attention, et en avons-nous fait le sujet de nos réflexions ? Si nous ne nous occupons pas de ces grandes pensées que faisons-nous en ce monde ? Comment éviterons-nous le péché et sauverons-nous notre âme ?

*Plan de méditation.*

I. Saint Vincent Ferrier convertit de nombreux pécheurs.

II. Moyens qu'il emploie : la méditation des sujets les plus terribles de la foi : le péché, le jugement, l'enfer, l'éternité.

---

SAINT CÉLESTIN, PREMIER PAPE

6 avril.

Saint Célestin, Romain de naissance, succéda à saint Boniface, en 422. Il n'y eut qu'une voix pour le désigner aux suffrages, tellement ses éminentes qualités l'avaient recommandé à l'estime publique. Lorsque la nouvelle de son exaltation fut arrivée en Afrique, saint Augustin, craignant que son excessive bonté ne le rendît victime de la fourberie d'Antoine, évêque de Fussade, lui écrivit pour le féliciter et pour le prier de ne point accorder sa faveur aux esprits orgueilleux et rebelles qui troublaient l'Église. Célestin prouva bientôt, en déposant l'évêque de Fussade, que cette crainte était superflue, et que, s'il savait pardonner comme un père aux enfants

repentants, il savait aussi résister comme un rempart inébranlable aux ennemis de la vérité. En 430, il fit assembler à Rome un concile où l'on examina les écrits de l'hypocrite Nestorius, qui déniait à la Sainte Vierge le titre de Mère de Dieu. Il fut condamné, et plus tard, sous le même pontificat, l'hérésiarque fut anathématisé à Éphèse, malgré les intrigues inconcevables, et malgré la haute protection de la cour de Constantinople.

Saint Célestin ayant appris, vers le même temps, qu'un certain Agricola jetait les semences du pélagianisme dans la Bretagne, envoya saint Germain d'Auxerre, avec la qualité de vicaire apostolique. Ce saint prélat dissipa les prestiges de l'erreur, et préserva l'Église britannique du danger qui la menaçait.

Dur et sévère pour lui-même, il était plein de mansuétude pour les fautes et les faiblesses d'autrui. Cette douceur lui inspira une lettre admirable aux évêques des provinces de Vienne et de Narbonne. Dans cet écrit il les exhorte à corriger plusieurs abus, et les engage à donner l'absolution à tous les pécheurs qui la demandent sincèrement à l'article de la mort. « Il ne faut jamais, leur dit-il, désespérer du salut de qui que ce soit, ni mettre des bornes à la miséricorde du Dieu qui a dit : Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. »

C'est au pape saint Célestin que la tradition attribue la simple et touchante prière ajoutée depuis à la *Salutation Angélique* : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, mainte-



nant et à l'heure de notre mort. » Le vertueux pontife mourut à Rome, peu après le concile d'Éphèse, le 6 avril 432, au moment où il venait d'élire saint Patrik évêque d'Irlande. Il avait occupé dix ans la chaire de saint Pierre.

### *Réflexions pratiques.*

L'Écriture sainte nous trace en deux mots les deux qualités les plus précieuses que doit posséder un homme appelé à commander aux autres : la douceur dans la manière d'agir et la fermeté dans les affaires. Ces deux qualités furent le caractère distinctif du pape saint Célestin. Il montra sa fermeté inébranlable en déposant l'évêque de Fussade et en combattant avec beaucoup d'énergie l'hérésie de Nestorius. Il donna des preuves de sa bonté et de sa douceur en exhortant divers prélats à traiter avec beaucoup d'indulgence les pécheurs qui demanderaient à se réconcilier avec le Ciel avant de mourir. La douceur et la fermeté sont-elles également notre partage? Faisons un retour sincère sur nous-mêmes. Demandons-nous : Ne suis-je pas à l'égard de ceux qui dépendent de moi et pour mes propres défauts, d'une douceur ou plutôt d'une faiblesse également fatale aux autres et à moi-même? N'ai-je pas fermé les yeux sur des fautes capitales, des habitudes vicieuses, de scandaleux exemples qu'il était de mon devoir de corriger dans les autres ou en moi-même? Ou bien ne suis-je point d'une dureté impitoyable envers mon prochain, tandis que mon indulgence n'a pas de bornes quand il s'agit de mes propres dé-

fauts? Que de chrétiens, d'ailleurs irréprochables, qui manquent dans l'un ou dans l'autre de ces points! Ne suis-je pas de ce nombre?

*Plan de méditation.*

I. Conduite de saint Célestin à l'égard des hérétiques.

II. Sa conduite à l'égard des pécheurs.

III. Ses admirables vertus.

---

SAINT APHRAATE, ANACHORÈTE EN SYRIE

7 avril.

Aphraate, Persan d'origine, appartenait à une famille illustre, mais idolâtre, et il fut élevé dans les superstitions de la gentilité. Cet enfant né d'un bon naturel, aux inclinations nobles, à l'esprit vif et pénétrant, reconnut bientôt dans le paganisme un tissu d'extravagances et d'absurdités. Il fit connaissance avec quelques chrétiens venus de Mésopotamie. La douceur, la sérénité, la modestie et surtout la pureté de leurs mœurs jointe à leur piété le charmèrent et gagnèrent son cœur. Ils s'entretinrent longuement sur leur religion. Nos chrétiens n'eurent pas plus tôt fait l'exposition de leur foi et de ses principaux mystères qu'Aphraate transporté de joie s'écria : « Je suis chrétien. » Ayant reçu le baptême, il foula aux pieds tous les avantages que sa naissance et son mérite lui promettaient dans le

monde. Il quitta son pays et se retira à Edesse où le christianisme était très florissant. Quelque temps après il se rendit en Syrie et fixa sa demeure dans une cellule peu éloignée d'un monastère, dans le voisinage d'Antioche. Bientôt sa réputation s'étendit au loin et on vint de toutes parts le consulter sur la grande affaire du salut. Il ne laissa passer aucune occasion de combattre l'arianisme, qui avait alors beaucoup de partisans dans la ville d'Antioche, et ses discours, pleins d'une éloquente simplicité, affermirent dans la foi les chrétiens faibles et chancelants.

Aphraate menait dans sa cellule une vie fort dure et demeurait seul, se suffisant à lui-même et n'acceptant les services de personne, excepté d'un ami, qui lui portait chaque soir un morceau de pain et pas autre chose. Ce pain, qu'il mangeait après le coucher du soleil, était sa seule nourriture. Il y ajouta pourtant quelques herbes quand il fut dans un âge très avancé. Il n'avait d'autre lit qu'une natte étendue à terre, ni d'autre vêtement qu'un manteau fort simple et fort grossier.

Le trait suivant prouve jusqu'à quel point il poussait la pauvreté : Un grand seigneur, nommé Anthème, consul et gouverneur d'Orient, étant venu lui faire une visite, au retour de son ambassade de Perse, lui apporta un manteau persan et le pria de vouloir bien l'accepter. « C'est, dit-il, une production de votre pays ; il vous rappellera votre patrie et vous ne pouvez raisonnablement le refuser. » Aphraate le reçut avec un air fort gracieux et le déposa sur un siège. Changeant tout à coup de discours : « Seigneur, lui dit-il, je serais bien aise de

vous consulter sur une chose qui m'embarrasse. Tout récemment un Persan est venu me trouver, me priant de le prendre à mon service, et alléguant surtout qu'il est mon compatriote. Faut-il renvoyer pour le nouveau venu un vieux serviteur dont j'ai toujours été content! — Non, dit Anthème, gardez votre vieux serviteur. — Reprenez donc votre manteau, ajouta Aphraate, voilà seize ans que celui-ci me sert, j'ai toujours été content de ses services, et je ne puis en avoir deux à la fois. »

Jusque-là le Saint avait vécu retiré dans sa cellule, mais dès qu'il vit que les Ariens, fiers de la protection de l'empereur, portaient la désolation dans la maison du Seigneur, il sort de sa retraite et vient au secours des fidèles. Un jour que Valens s'amusait, du haut de la galerie de son palais, à regarder les passants, il vit un vieillard pauvrement vêtu s'avancer à grands pas. Ayant demandé quel était ce vieillard, on lui répondit que c'était Aphraate, ce pieux solitaire pour lequel le peuple avait tant de vénération. « Où allez-vous si vite? lui cria l'empereur. — Prince, répondit le Saint, je vais prier Dieu pour la prospérité de votre règne. — Pourquoi, vous qui êtes moine, quittez-vous ainsi votre cellule pour mener une vie vagabonde? — Je suis resté dans ma solitude tant que les brebis du divin Pasteur ont été en paix. Mais à présent qu'elles sont exposées aux plus grands dangers, pourrais-je rester tranquille dans ma cellule?... Vous avez mis le feu dans la maison du Seigneur, et je cours pour l'éteindre. » L'empereur ne répondit rien; mais un de ses eunuques maltraita le Saint et le menaça

même de la mort. Ce crime ne resta pas longtemps impuni, et Dieu lui-même se chargea de venger son serviteur. Cet eunuque étant allé voir si le bain de son maître était chaud, la tête lui tourna tout à coup, il tomba dans la cuve et mourut, personne ne s'étant trouvé là pour le secourir. Le prince fut si frappé de cet événement qu'il n'osa exiler le Saint, malgré toutes les instances des Ariens. Il fut encore singulièrement touché des guérisons miraculeuses qu'Aphraate opérait, en appliquant aux malades de l'huile ou de l'eau sur lesquelles il avait fait le signe de la croix. La paix ayant été rendue à l'Église par la mort de Valens, le bon solitaire retourna dans sa cellule, où bientôt après il s'endormit dans le Seigneur.

### *Réflexions pratiques.*

La vie de saint Aphraate nous montre la puissance et les merveilles qu'opère la grâce dans une âme qui la reçoit avec docilité. Ce saint admirable, né dans le paganisme, nourri et élevé dans ses abominations, n'est pas plus tôt éclairé du flambeau de la grâce qu'il renonce à la religion commode de ses pères pour embrasser la foi austère du Christ. La loi évangélique lui montre la caducité et le néant des biens de ce monde, aussitôt il les abandonne pour se vouer dans la retraite à une pauvreté absolue. Que de vertus n'a-t-il pas pratiquées dans la vie religieuse !... Si la foi est ensuite menacée par l'hérésie des Ariens, il quitte sa cellule et paraît sur la brèche ; quel zèle et quel courage ne déploie-t-il

pas pour la défendre au milieu du monde? Avec quelle noble et sainte hardiesse ne parle-t-il pas à l'empereur hérétique! — Et nous, n'avons-nous rien à faire pour la cause de la foi catholique? Dans le cercle étroit où s'écoule notre vie, n'avons-nous jamais manqué de courage et de fermeté quand notre foi, notre religion, ses prêtres et ses sacrements étaient attaqués? Au lieu de les défendre, n'avons-nous pas gardé un lâche et honteux silence? N'avons-nous jamais souri aux railleries de l'ignorance et de la méchanceté? Ah! que nous serions coupables envers la vérité qui nous a faits tout ce que nous sommes! De nos jours elle trouve tant d'ennemis! Les journaux, les brochures, les romans, les sociétés secrètes, les livres corrupteurs la bafouent, l'insultent, la nient, la faussent et voudraient l'effacer du monde. Soyons-en, comme saint Aphraate, les nobles et courageux défenseurs; sachons, en véritables soldats de l'Église, combattre jusqu'à la mort pour la doctrine infallible de Jésus-Christ, notre chef et notre récompense éternelle.

*Plan de méditation.*

- I. Docilité admirable de saint Aphraate à la grâce.
  - II. Sa fermeté inébranlable et son courage à défendre l'Église contre l'hérésie.
-

## SAINT GUILLAUME, ABBÉ

*8 avril.*

Saint Guillaume naquit à Paris d'une famille illustre, vers 1105. Ses premières années s'écoulèrent calmes et heureuses, à l'ombre du sanctuaire, dans le monastère de Saint-Germain des Prés, sous la conduite de Hugues, son oncle, qui en était abbé. Là, on ne trouve dans sa vie que le délicieux parfum de l'innocence, de la piété et de toutes les vertus monastiques. Tous ses moments sont scrupuleusement consacrés à la piété et à l'étude. Aussi fait-il la joie et le bonheur de la communauté.

L'abbé, charmé des heureuses dispositions de son neveu, lui conseilla d'embrasser l'état ecclésiastique. Il le fit et s'y distingua par la régularité de ses mœurs. Élevé au sous-diaconat, il fut pourvu d'un canonicat dans l'église collégiale de Sainte-Geneviève-du-Mont, où la réforme n'avait pas encore été introduite. La vie exemplaire du nouveau chanoine, sa régularité, sa ferveur et sa piété, condamnant trop hautement la tiédeur de plusieurs de ses confrères, leur déplurent et lui attirèrent la persécution. La cure d'Épinay, dépendante du chapitre de Sainte-Geneviève, à cinq lieues de Paris, étant venue à vaquer, les chanoines pour l'éloigner n'hésitèrent pas à en pourvoir notre Saint. Le serviteur de Dieu obéit et porta ailleurs la même édification. La réforme ayant été mise dans la collégiale par le pape Eugène III, venu à Paris, l'an 1147, Guillaume devint sous-prieur, et l'on vit bientôt ce que peut dans

une communauté la vertu et le bon exemple d'un supérieur. Sa modestie, sa douceur et sa régularité rendaient aimable sa manière de commander. Sa réputation s'étendit non seulement en France, mais jusque dans la Danemark. Absalon, évêque de Roschild, ayant dessein de rétablir la pureté de l'ancienne discipline dans un monastère de chanoines réguliers de son diocèse, dans l'île d'Eschild, ne crut pouvoir y mieux réussir, qu'en lui donnant pour abbé le sous-prieur des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. Ce pieux prélat envoya donc à Paris le prévôt de son église pour prier Guillaume de venir seconder ses efforts. Le Saint, voyant qu'il ne s'agissait que de procurer la plus grande gloire de Dieu, consentit sans peine à quitter sa patrie et sa chère solitude pour aller dans un pays étranger, et pauvre, dans un climat rigoureux et froid.

Absalon, un vrai homme de Dieu, remit à Guillaume la conduite des chanoines réguliers du monastère d'Eschild. Le Saint y vécut comme partout ailleurs dans la prière et les mortifications les plus austères. Il gouverna avec une admirable sagesse le monastère pendant trente années, donnant au monde et à ses frères l'exemple des plus hautes vertus. Il eut beaucoup à souffrir de la part de plusieurs religieux qui ne pouvaient s'accommoder de la réforme. Le seul exemple du saint abbé les désespérait. Ce ne fut pas cependant là ce que Guillaume eut de plus fâcheux à souffrir. L'enfer, irrité d'une réforme qui devait rallumer la ferveur dans tout le Danemark, se souleva contre le saint abbé. Il se vit assailli des plus violentes et des plus



opiniâtres tentations; mais avec la patience et un redoublement de ferveur dans ses prières et dans ses mortifications, il triompha de toutes ces épreuves. Après avoir recouvré le calme de l'âme, il eut la consolation de ramener à la ferveur tous ses religieux et de convertir tous les païens qui restaient encore sur les côtes de la mer Baltique.

Il disait la messe avec une piété angélique. Souvent ses larmes arrosaient l'autel et portaient la componction dans l'âme de tous ceux qui le voyaient. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans et Dieu manifesta la gloire de son serviteur par la puissance des miracles.

### *Réflexions pratiques.*

Saint Guillaume, ce généreux contempteur des vanités de la terre, a passé ses premières années à l'ombre du sanctuaire dans la pratique de toutes les vertus. Là, il a constamment édifié tous ceux qui ont pu le voir de près. Il n'a jamais cherché qu'à plaire à Dieu et à opérer le salut de son âme. Si parfois il a demandé quelque chose au monde, ce n'a été que le silence et l'oubli. Appelé pour rétablir la discipline monastique de divers couvents de chanoines réguliers, Guillaume eut beaucoup à souffrir de leur résistance. Il ne se plaignit jamais. Il supporta leurs persécutions avec une patience et une résignation admirables. Sa maxime était celle-ci : « Tout passe sur la terre, il ne reste qu'une seule chose au dernier jour de la vie : les œuvres faites pour Dieu. » C'est en vue de les multiplier qu'il passait de

longues heures au pied des autels dans le saint exercice de la prière et de la méditation. Puissions-nous, à l'exemple de saint Guillaume, détacher notre cœur d'un monde trompeur et perfide, pour le fixer à Dieu et le former à toutes les choses du Ciel. Nous nous préparerions ainsi, par les sacrifices d'une vie vertueuse et pleine de mérites, les joies d'une heureuse mort.

*Plan de méditation.*

I. Vertus privées de saint Guillaume : 1° son application à l'étude ; 2° régularité de ses mœurs dès son bas âge ; 3° sa modestie ; 4° son humilité ; 5° sa piété.

II. Vertus publiques : 1° son courage de réformateur ; 2° sa persévérance dans les épreuves ; 3° son triomphe.

---

VIE DU BIENHEUREUX HERMAN, DIT JOSEPH

9 avril.

Le bienheureux Herman naquit à Cologne, en Prusse, sur la fin du douzième siècle. Ses parents, fort honnêtes et très aisés, se virent tout à coup réduits à l'indigence par des revers de fortune. Cette triste situation fut cause qu'Herman ne reçut pas une éducation brillante. Mais le Ciel y suppléa en le prévenant de ses bénédictions. Simple, doux et modeste, il n'avait d'attrait que pour la vertu ; et le premier

usage qu'il fit de sa raison fut de se consacrer à Dieu.

Sa dévotion envers la Sainte Vierge était née avec lui. Il n'avait encore que sept ans que, se déroband aux amusements de ceux de son âge, il se retirait secrètement dans une église dédiée à cette reine du ciel; là il passait en prières tout le temps que ses compagnons employaient à se divertir. Prosterné devant une image de Marie, on l'entendait s'adresser familièrement tantôt à la Mère, tantôt au Fils, avec une sainte simplicité que Dieu seul peut inspirer à une âme innocente. Cette pieuse ingénuité le portait à présenter à la Sainte Vierge et à son divin Enfant des fleurs ou des fruits qu'on lui donnait, les pressant avec une affectueuse importunité d'accepter le petit présent qu'il venait leur offrir. Cette innocente simplicité leur plut, et maintes fois ils acceptèrent avec un gracieux sourire les dons de ce généreux enfant. La Sainte Vierge, en agréant les libéralités du jeune Herman, voulut lui en accorder de plus grandes. Elle lui apparut très souvent pour l'instruire, et le conseiller et très souvent elle devint sa ressource dans les besoins. Herman n'avait encore que douze ans quand il fut reçu dans le monastère de Steinfeld, de l'Ordre des Prémontrés. En attendant qu'il eût l'âge de prendre l'habit, on l'envoya en Frise faire ses études dans une maison de l'ordre. Il y fit des progrès étonnants et dans les sciences et dans la vertu. Sa piété grandissait avec l'âge. A son retour à Steinfeld, il fut chargé du soin du réfectoire. Comme cet emploi lui laissait peu de loisir pour vaquer à ses dévotions ordinaires, il en sentit quelque chagrin dont la Sainte Vierge le reprit. « Souvenez-vous,

mon fils, lui dit cette bonne Mère, que le premier de vos devoirs, c'est d'obéir. Toutes les dévotions de choix sont souvent des fruits de l'amour-propre. Vous ne serez jamais plus agréable à mon Fils et à moi, que quand vous ne suivrez que les impressions de l'obéissance. Quel honneur et quel avantage pour vous de servir vos frères ! la charité renferme toutes les vertus. » Jamais leçon ne produisit de meilleurs fruits. Herman ne trouva plus de goût que dans l'obéissance, et quoiqu'il fût, dans les exercices de piété, comblé de douceurs célestes, il fut toujours surbordonné à ses devoirs.

Sa reconnaissance pour sa Souveraine bienfaitrice fut si grande qu'il ne passa plus un seul jour sans l'honorer avec le plus grand respect, et sans l'aimer avec la plus vive tendresse. La vue seule de son image le faisait entrer en extase et lui procurait un bonheur ineffable.

Sa vie innocente, son amour pour la Sainte Vierge et sa pureté angélique engagèrent ses confrères à ne l'appeler plus que Joseph. Il ne voulait pas tout d'abord qu'on lui donna ce nom, parce que, disait-il, *Je n'ai aucune des vertus du saint qui le porte* ; mais la Sainte Vierge lui ayant fait connaître dans une vision que ce nom lui convenait, il le garda jusqu'à sa mort.

Notre Saint, déjà si pieux, avançait chaque jour à grands pas vers la perfection, aussi ne tarda-t-il pas de devenir un modèle accompli de toutes les vertus. Les moyens qu'il employa pour les acquérir furent la prière, la mortification et une dévotion extraordinaire pour la divine Eucharistie.

Sa vie fut un prodige de pénitence. Il ne vécut jamais que de pain et d'eau; ses veilles étaient continuelles, et lorsqu'il était obligé de prendre du repos, il ne le faisait que sur des planches, avec une pierre pour oreiller. Il disait que le temps de cette vie ne doit être qu'un temps d'épreuves; et il aurait été inconsolable, s'il était resté un moment sans souffrir.

Malgré ses excessives austérités et ses pénitences continuelles, il était inondé d'ineffables consolations. Dieu, sans doute, pour les tempérer et surtout pour épuiser sa vertu et faire croître son mérite, permit qu'il fût humilié par de longues et violentes tentations, et accablé de diverses infirmités corporelles, qui réduisirent son corps à un état digne de compassion. Ses peines intérieures et ses douleurs augmentaient d'ordinaire les veilles des grandes fêtes. Une veille de Noël, il fut réduit dans un état si pitoyable qu'on crut qu'il allait expirer. Ses douleurs et ses peines étaient étonnantes, lorsque tout à coup, vers minuit, se trouvant miraculeusement guéri, il alla assister à l'office et à la messe.

Dès qu'il se vit élevé à la haute dignité du sacerdoce, la majesté de son sacrifice l'occupa uniquement : la ferveur qui paraissait sur son visage, pendant qu'il disait la messe, trahissait le feu dont son cœur était embrasé. On ne le voyait jamais à l'autel sans qu'on fût profondément édifié, et les larmes abondantes qu'il y répandait faisaient connaître les douceurs intérieures dont son âme était inondée.

Appelé pour exercer les fonctions de son minis-

tère sacré chez les religieuses de l'ordre de Citeaux le saint homme, en entrant dans le monastère, traça avec son bâton une fosse pour sa sépulture. En effet, quelques jours après cette âme innocente rendit le dernier soupir et s'en alla recevoir la récompense due à sa fidélité et à ses vertus, en 1233.

*Réflexions pratiques.*

Une dévotion précoce envers la Sainte Vierge dans un enfant est toujours un présage certain d'une sainteté éminente; cette grâce de prédilection est comme un gage des plus grandes faveurs de la Mère de Dieu envers ses favoris. Elle est comme la racine de toutes les vertus! Voilà pourquoi un vrai dévot de la Sainte Vierge mène ordinairement une vie innocente et pure; il dompte ses ennemis et ses passions et s'élève à la pratique des vertus chrétiennes qui mènent sûrement au ciel. L'exemple du bienheureux Herman n'en est-il pas une preuve frappante? Heureuse les âmes qui ont été de bonne heure initiées à cette tendre dévotion! Sommes-nous dévoués à Marie? Mettons-nous en elle notre confiance? Avons-nous souvent recours à cette bonne mère dans nos besoins? Solennisons-nous ses fêtes? Appartenons-nous à quelqu'une de ses confréries? Nous efforçons-nous de pratiquer les vertus dont elle nous donne de si précieux exemples?

*Plan de méditation ou d'instruction.*

I. Le bienheureux Herman honore Marie : 1° comme une tendre mère; 2° comme une puissante médiatrice.

II. Il l'invoque : 1° sans présomption ; 2° avec amour ; 3° il l'imite dans toutes ses vertus.

*Autre plan.*

I. Le bienheureux Herman pratique les vertus du premier âge : 1° la docilité ; 2° la simplicité ; 3° l'obéissance.

II. Il pratique les vertus de son ordre : 1° l'humilité ; 2° la mortification ; 3° la chasteté.

III. Il se signale par une dévotion particulière à la Sainte Vierge.

---

SAINT MACAIRE, ARCHEVÊQUE D'ANTIOCHE

10 avril.

Saint Macaire, Arménien de naissance et issu d'une des plus nobles familles de l'Orient, vint au monde vers la fin du dixième siècle. Son père et sa mère, chrétiens fervents, demandèrent et obtinrent que l'Archevêque d'Antioche, leur proche parent, fût parrain de leur enfant. Ce prélat lui donna son nom. Après l'avoir laissé, les premières années, sous la conduite de ses parents, il voulut l'élever lui-même dans les belles-lettres et surtout dans la piété. L'élève avait un esprit excellent, un naturel heureux. Il fit des progrès si rapides dans les études et dans la science du salut, que le vieux patriarche ne douta point que Dieu ne l'eût choisi pour en faire un prêtre.

Il l'éleva donc aux ordres sacrés. Le jeune Macaire confirmait chaque jour, par sa conduite, l'idée avantageuse que l'archevêque avait de sa vertu. Sa modestie, son application à l'étude et la régularité de ses mœurs attirèrent sur lui l'admiration universelle et en firent le modèle des prêtres.

Le patriarche accablé d'années et d'infirmités, se voyant au terme de sa carrière, rassembla le clergé et le peuple, et leur dit : « Mes enfants, la mort est près de moi, je dois bientôt rendre compte à Dieu de mon administration. Avant de vous quitter, je veux vous donner mes derniers avis et me recommander à vos prières. Vous avez besoin d'un pasteur qui me remplace et surtout qui répare les fautes que j'ai faites. Si je ne me fais point d'illusion, je crois que le Ciel vous a destiné pour pasteur le jeune Macaire, mon parent : sa vertu, son mérite semblent demander vos suffrages, et je mourrai content si vous les lui donnez. » Le saint vieillard n'avait pas achevé ces paroles que toute l'assemblée, l'interrompant, s'écria : « Macaire sera votre successeur, nous ne voulons point d'autre pasteur que lui. »

Le clergé et le peuple n'eurent qu'à se féliciter de ce choix. Le nouveau patriarche, quoique jeune, déploya un zèle aussi sage qu'ardent. Il prêchait tous les jours à son peuple, visitait lui-même les malades et distribuait l'aumône aux pauvres. Peu de pécheurs résistaient à sa douceur et à ses pressantes sollicitations. Quand il priait Dieu en particulier, il était constamment obligé d'essuyer les larmes qui coulaient de ses yeux. Un lépreux, ayant un jour touché le mouchoir dont il se servait pour cela, fut à l'ins-



tant même guéri. Ce miracle suivi d'un grand nombre d'autres, donna un si grand éclat à sa réputation, qu'on ne parlait plus que de ses vertus et de ses prodiges. Ce concert de louanges joint aux honneurs qu'on lui rendait alarmèrent son humilité. Craignant que la vaine gloire ne lui fit perdre ce que l'humilité lui avait acquis, il résolut de se démettre de ses fonctions épiscopales et de chercher son salut dans l'obscurité de la vie privée. Quand sa résolution fut bien arrêtée, il distribua aux pauvres et aux églises indigentes le peu de bien qui lui restait, sortit secrètement de la ville et prit le chemin de la Palestine pour aller visiter les Saints-Lieux. Il fit ce voyage en vrai pénitent, et, arrivé à Jérusalem, il arrosa de ses larmes cette terre baignée du sang de Jésus-Christ.

Pendant son séjour dans la Terre-Sainte il ne laissait passer aucune occasion de conférer avec les Juifs et les Sarrasins, qu'il s'efforçait de convertir. Son zèle ne fut pas infructueux; plusieurs abjurèrent leurs erreurs et demandèrent le baptême. Ces heureuses conquêtes déchaînèrent contre lui la fureur des infidèles. Les barbares se saisirent de lui et le traînèrent en prison, après lui avoir fait toutes sortes d'outrages. En dérision de la croix qu'il leur prêchait ils l'étendirent sur la terre en forme de croix, lui attachèrent les pieds et les mains avec des cordes et des clous, lui chargèrent l'estomac d'une grosse pierre qu'ils avaient fait rougir au feu, pensant, par ce moyen, lui faire perdre la vie... Mais Dieu prit soin de son serviteur qui ne fut nullement incommodé de tous ces mauvais traitements. Peu après il sortit miraculeusement de sa prison, se présenta derechef

aux Sarrasins sur la place publique et leur adressa la parole. Ce prodige convertit un grand nombre de barbares.

Cependant ses parents et tout son peuple, désolés qu'il eût quitté son siège épiscopal, cherchèrent à le contraindre de revenir parmi eux. Mais leurs efforts furent inutiles. Il partit pour la Bavière. Partout sur son passage il laissa des marques visibles de sa sainteté, et des traces éclatantes de ses miracles. A Cologne, il guérit son hôte de l'épilepsie; à Malines, il éteignit un incendie avec un signe de croix. A Tournay, il calma une sédition que le comte de Flandre fut impuissant à comprimer. A Cambrai, le portier l'ayant scandaleusement rejeté hors de l'église de Notre-Dame où il était entré pour faire ses prières, Dieu permit que les portes s'ouvrissent d'elles-mêmes, au grand étonnement de tout le peuple. Enfin, l'an 1011, il se rendit à Gand où une peste affreuse enlevait plus de six cents personnes par jour. Notre Saint se dévoua au service des malades avec un zèle extraordinaire et mourut glorieusement dans ce saint emploi, victime de la charité. Il avait toujours un mouchoir en main pour essuyer les larmes qu'il versait pour les péchés de son peuple.

### *Réflexions pratiques.*

L'homme commence sa carrière par les pleurs, il continue de verser des larmes pendant sa vie; et son dernier souffle est un soupir. Il est donc vrai que ce monde est une vallée de larmes où il y a toutes

sortes de misères. Mais quelle doit être la principale cause de notre douleur? La perte d'un parent, d'un ami, d'un procès? Nous devons pleurer comme pleura le Christ, comme saint Macaire et tous les saints. Nous devons regretter nos péchés et verser des larmes sur les désordres qui souillent la terre. Voilà la cause la plus juste et la plus légitime de nos soupirs. Le péché est la source de tous nos maux. Le péché nous a ravi notre innocence, nos mérites, notre ciel!

Mon Dieu! que ma folie est grande lorsque je me laisse attendrir par des maux imaginaires et que je suis insensible à des maux réels. Changez en moi ces dispositions malheureuses et donnez à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer mes péchés.

*Plan de méditation.*

Saint Macaire a été : 1° l'homme de Dieu par son zèle; 2° l'homme du peuple par sa charité.

---

SAINT LÉON LE GRAND, PAPE

11 avril.

Saint Léon, surnommé le Grand, naquit à Rome, d'une des premières familles de Toscane, vers la fin du quatrième siècle. Jeune encore il se distingua par ses progrès dans toutes les branches de la littérature et surtout dans l'éloquence; mais il ne regardait les sciences profanes que comme une introduction à l'étude de la théologie et des Livres saints.

Étant entré dans l'état ecclésiastique, il devint archidiacre sous le pape Célestin I<sup>er</sup>. Il fut donc mêlé aux difficultés inséparables d'une aussi haute position. Sous Sixte III, il contribua puissamment à démasquer les intrigues de Julien d'Éclane, le plus fourbe et le plus célèbre des disciples de Pélage. Quelque temps après, il fut envoyé dans les Gaules vers les généraux Albin et Actius, dernière ligue que l'Empire opposait aux ravages des barbares en Gaule et en Italie. Ces deux guerriers, au lieu de s'entendre et d'agir de concert, s'étaient brouillés et divisés. On comprit tout l'avantage que les barbares pourraient retirer de cette mésintelligence. Léon, avec cette éloquence qui part du cœur, leur avait peint si vivement les maux qui devaient résulter de leur funeste désunion qu'il les réconcilia parfaitement. Tous deux jurèrent de n'employer leurs armes que pour le bien de l'Église et de l'Empire.

A la mort de Sixte III, Léon quoique absent fut élu pape au milieu des applaudissements universels. La cérémonie de son exaltation se fit le 24 septembre de l'an 440. Tout le peuple y répondit par des acclamations et des transports de joie, lui seul était triste. Dès qu'il eut pris en mains le gouvernement de l'Église, il déclara une guerre irréconciliable au vice et à l'erreur, et s'appliqua à instruire le peuple romain par la prédication de la parole de Dieu. Puis étendant sa vigilance sur l'Église entière, il combattit victorieusement toutes les hérésies de son temps et mérita d'être appelé le fléau des hérétiques. Ce fut à l'occasion de l'hérésie de Nestorius et d'Eutychès qu'il écrivit à Flavien une fameuse

lettre où se trouvait une explication nette et précise de la doctrine chrétienne sur le mystère de l'Incarnation. Lecture en ayant été faite aux Pères de Chalcédoine, ils s'écrièrent unanimement qu'elle avait été dictée par le Saint-Esprit.

Mais bientôt saint Léon fut obligé d'abandonner l'Orient pour venir au secours de l'Occident terriblement menacé. Attila, roi des Huns, était entré en Italie à la tête d'une armée toujours victorieuse. Ce prince qu'on appelait le fléau de Dieu, après avoir conquis et ravagé des contrées entières, marchait sur Rome pour y porter la ruine et la désolation. Tout semblait annoncer que cette illustre cité allait cesser d'être la ville éternelle lorsque les habitants, éperdus, allèrent trouver saint Léon pour le prier d'essayer d'arrêter ou au moins d'adoucir la férocité d'Attila. « Saint Père, lui dirent-ils, il faut nous sauver. » L'humble et courageux pontife marche au-devant du conquérant et le rencontre sur les bords du Mincio. La divine éloquence du Souverain Pontife, sa démarche majestueuse, ses habits pontificaux captivent et désarment le vainqueur. Rome est sauvée.

Saint Léon fut aussi heureux auprès de Genséric, roi des Vandales. Celui-ci, peu de temps après, s'étant emparé de Rome, se disposait à mettre tout à feu et à sang. Une fois encore, le saint pape se dévoua et obtint la conservation de la ville et de ses habitants. Il mourut le 11 avril 461, après un pontificat de vingt-un ans. Il mérita le surnom de Grand, plus encore par son éminente sainteté, et par ses

rare vertu que par la science et les grandes œuvres de son règne.

*Réflexions pratiques.*

Jamais l'Église n'eut à combattre à la fois de si nombreux ennemis que sous le pontificat de saint Léon. Une nuée d'hérétiques travaillait à altérer la doctrine de l'Église ; une multitude de barbares se déchaînait contre la vérité, une licence effrénée de mœurs chez les fidèles menaçait de tout corrompre, lorsque ce grand pontife, bravant la haine des ennemis de Dieu et de sa religion, opposa à ce torrent dévastateur une digue irrésistible, et déploya contre eux un courage plein de hardiesse. C'est pour cela que jamais l'Église ne remporta de si nombreux et de si glorieux triomphes. — C'est aussi lorsque la religion est vivement attaquée, lorsque les choses saintes sont ridiculisées, lorsque la charité est gravement blessée, qu'un chrétien doit manifester sa foi et protester contre les sarcasmes de l'impiété. Si on insultait un parent, un ami, on le défendrait ; on insulte Jésus-Christ, on attaque sa religion et on resterait muet!... Quelle pusillanimité! N'avons-nous jamais été coupables d'une telle faiblesse? Interrogeons notre conduite!

*Plan de méditation.*

I. Saint Léon, sauveur de son peuple : 1° en présence d'Attila ; 2° de Genséric.

II. Saint Léon sauveur de la foi, contre les assauts :

1° du Manichéisme; 2° de l'Eutychieisme; 3° du Pélagianisme; 4° des restes du paganisme.

III. Saint Léon, gardien : 1° de la science; 2° de la civilisation; 3° de la saine morale.

---

### SAINT SABAS, MARTYR

12 avril.

Saint Sabas était Goth de nation. Né sur une terre barbare, élevé et nourri au milieu d'un peuple infidèle, il eut le bonheur de se convertir au christianisme dès sa jeunesse. Toutes les vertus chrétiennes brillaient en lui, surtout l'obéissance, l'humilité, la modestie et la douceur. Il était peu versé dans les lettres, mais fort instruit dans la science de Dieu. Le Ciel l'avait doué d'une éloquence si naturelle, si forte et si entraînante qu'on ne pouvait l'entendre sans désirer de devenir meilleur. Son plus grand désir était de chanter les louanges de Dieu dans l'assemblée des fidèles, de parer les autels et de contribuer à la pompe des cérémonies saintes. Il priait sans cesse, jeûnait tous les jours, pratiquait constamment la charité. Vint la persécution suscitée par Athanaric, roi des Goths.

Ce prince violent et cruel se déchaîna avec une fureur sans égale contre les chrétiens qu'il voulait, ou ramener à l'idolâtrie, ou exterminer entièrement.

Pour atteindre son but, il avait imaginé un moyen fort expéditif. Il faisait promener une idole sur un

chariot dans tous les lieux où l'on soupçonnait des chrétiens, et tous ceux qui ne l'adoraient pas étaient égorgés sur-le-champ.

Un grand nombre d'hommes, de femmes et même de petits enfants qu'on traînait par la main, s'étaient retirés dans une église ; les païens y mirent le feu, et ils périrent tous dans les flammes. Les magistrats, effrayés de cette horrible boucherie, qui dépeuplait le pays, trouvèrent moyen d'adoucir la persécution. Ils déclarèrent que, tous les habitants qui mangeraient des viandes immolées aux idoles auraient la vie sauve. Cette action était regardée comme un renoncement formel au christianisme. Plusieurs chrétiens, pour se mettre à l'abri de la persécution, eurent recours à un artifice peu louable. Favorisés par des parents ou des amis païens, ils se faisaient présenter des viandes qui, en réalité, n'avaient point été offertes aux idoles, quoiqu'elles eussent été regardées comme telles par les idolâtres. Saint Sabas s'opposa fortement à cette supercherie, et déclara que quiconque mangeait de ces viandes devait être regardé comme un apostat. Ainsi, il empêcha un grand nombre de tomber dans les pièges du démon.

L'année suivante, la persécution étant devenue plus violente, quelques Gentils offrirent d'affirmer avec serment qu'il n'y avait point de chrétiens parmi eux, mais Sabas, au lieu de profiter de cet officieux parjure se présenta devant l'assemblée, disant tout haut : « Que personne ne jure pour moi, je suis chrétien. » Il en fut quitte cette fois pour quelques insultes ; mais la nuit du mardi de Pâques de l'année 372, on vint tout à coup cerner la maison



du prêtre avec lequel il avait célébré cette fête. On l'arracha de son lit et on se mit à le traîner tout nu parmi les ronces et les épines, en lui meurtrissant le corps à coups de fouet et de bâton. On reconnut cependant le matin qu'il n'avait aucun mal. Cette merveille n'ayant fait qu'irriter les soldats, ils s'appliquèrent à le torturer d'une manière inouïe, jusque bien avant dans la nuit suivante, et toujours sans qu'il restât aucune trace de leur cruauté. Atharide, un des principaux du pays, qui présidait à ces cruautés, étant venu le lendemain, fit recommencer les violences, mais voyant que tous ses efforts échouaient contre l'impassibilité du saint martyr, ordonna qu'on le fît mourir. On le conduisit sur le bord d'une rivière où l'on avait résolu de le noyer. Lorsqu'il fut arrivé, il entendit les bourreaux se disant entre eux : « A quoi bon faire mourir cet homme innocent ? Laissons-le aller, Atharide n'en saura rien. — Ne vous y fiez pas, répondit le Saint, faites ce qui vous est ordonné, autrement vous me rendriez un très mauvais service en me privant d'une couronne qui doit faire toute ma félicité. » Il fut donc précipité dans l'eau et finit ainsi son glorieux martyre le jeudi de la semaine de Pâques, le 12 avril de l'an 372.

### *Réflexions pratiques.*

Saint Sabas n'ignore pas que le déguisement et la duplicité sont indignes d'un chrétien ; il sait que le plus léger mensonge offense Dieu et qu'en conséquence on ne doit pas se le permettre, non seulement pour sauver sa vie, mais pour sauver l'univers

entier. Cependant qu'y a-t-il de plus ordinaire dans le commerce de la vie? On croit qu'il suffit de n'en point faire qui nuise au prochain, comme si ce n'était rien, mon Dieu, que de vous déplaire! Ma conduite à cet égard est-elle meilleure que celle d'un grand nombre de chrétiens? Ma conscience est-elle toujours alarmée par le péché véniel? Hélas! Seigneur, que les fautes vénielles qui souillent mon existence sont nombreuses! Elles sont une preuve de la faiblesse de mon amour pour vous.

*Plan de méditation.*

Le sacrifice que Dieu exige du chrétien c'est : 1° le sacrifice de son cœur; — 2° le sacrifice de ses souffrances.

---

SAINT HERMÉNÉGILDE, MARTYR

13 avril.

Le prince Herménégilde était fils de Lévigilde, roi des Goths, en Espagne. Il fut élevé avec Relcarède, son frère, dans l'arianisme dont son père était l'un des plus ardents défenseurs. Mais Dieu ne l'abandonna pas, à cause de la droiture de son cœur. Il épousa la princesse Jugonde, catholique zélée.

La couronne avait toujours été élective chez les Goths d'Espagne : c'étaient les grands qui choisissaient celui qui devait la porter. Lévigilde voulant

la rendre héréditaire dans sa famille, associa ses deux fils à la royauté. Il donna même à chacun une portion de ses États à gouverner. Séville fut la capitale du pays que l'aîné eut en partage. Herménégilde, ayant des doutes sur la religion, se fit instruire par saint Léandre, son oncle, évêque de Séville. Dès que les ténèbres furent dissipées et que la lumière eut brillé à ses yeux, il se rendit aux sollicitations de sa vertueuse épouse et embrassa la religion catholique. Son père entra dans une étrange fureur quand il apprit sa conversion et la profession ouverte qu'il faisait de la foi catholique. Il envoya des personnes de confiance pour lui parler de sa part et les chargea de lettres, où, après les plus magnifiques promesses, s'il voulait revenir à l'arianisme, il le menaçait de tout le poids de son indignation, s'il ne se rendait à ses désirs.

Herménégilde répondit aux lettres de son père avec tout le respect qu'il lui devait, mais aussi avec tout le courage qu'on avait lieu d'attendre de la grâce qui agissait sur son cœur. « J'avoue, lui écrivit-il, que vos bontés sont infinies à mon égard, je me croirais indigne de vivre si jamais je manquais de reconnaissance. Oui, je conserverai jusqu'au dernier soupir le respect, l'attachement et la tendresse que je vous dois. Mais est-il possible que vous ne vouliez pas me permettre de préférer mon salut aux grandeurs de la terre. Je vous le dis, la couronne que je porte, je la compte pour rien. Je suis prêt à vous rendre ou à briser le sceptre que vous m'avez donné et à descendre du trône où vous m'avez fait monter. Je suis prêt même à perdre la vie plutôt que

d'abandonner la vérité que Dieu a eu la bonté de me faire connaître. » Les sentiments exprimés dans cette lettre irritèrent Lévigilde au dernier point. Il dépouilla son fils du titre de roi, qu'il lui avait donné, et résolut de lui ôter ses biens, sa femme, sa vie même, s'il ne retournait à l'arianisme. Herménégilde, considérant qu'il était prince souverain, prit les armes contre son père pour arrêter l'effet de ses menaces. Mais après de vigoureuses résistances d'un an, trahi et à bout de ressources, le prince se retira dans une église comme dans un asile assuré contre les sauvages rigueurs de son père. Lévigilde n'osa forcer cet asile sacré ; mais il envoya Récarède avec des paroles de paix et les plus belles promesses. Récarède y alla de bonne foi. Il protesta à son frère qu'il ne s'agissait plus de religion, mais que son père voulait qu'il lui demandât pardon d'avoir pris les armes contre lui, et qu'à ce prix son amitié lui serait rendue avec la paix.

Herménégilde, confiant à la parole de son frère, va se jeter aux pieds de son père. Celui-ci le relève avec toutes les apparences de la bonté et l'embrasse avec tendresse ; mais quand ils sont arrivés au camp, la scène change et le masque tombe. Il le fait dépouiller de ses habits royaux, charger de fers et jeter dans un affreux cachot. Herménégilde trouve des délices dans la prison et, comme si ce séjour eût été trop doux, il ajoute aux rigueurs de sa solitude des mortifications volontaires, le cilice, le jeûne, la prière continuelle et le désir ardent du martyre.

Cependant, le père croyant avoir dompté, à force de rigueur et de mauvais traitements, cette âme

altière, lui envoya, la veille de Pâques, un évêque arien pour lui donner le communion. Quand l'évêque se présenta, le jeune prince, sans entrer dans aucune discussion, lui dit : « Je mourrai catholique, et comme je ne veux avoir aucun rapport avec l'hérésie, partez d'ici et ne paraissez plus en ma présence. » Lévigilde en apprenant cela fit égorger son fils dans la prison, le 14 avril 586. Des prodiges inouïs s'opérèrent à sa mort.

### *Réflexions pratiques.*

Quelle foi admirable dans saint Herménégilde ! Il sacrifie un trône, il résiste aux promesses, aux caresses, aux menaces d'un père. Il souffre les opprobres et la mort même pour conserver sa foi ! Quel exemple, mais aussi quelle honte pour les lâches chrétiens de nos jours. Le chrétien devrait toujours attirer et convertir ceux qui ne le sont pas, c'est au contraire le chrétien qui se laisse corrompre et perdre par les paroles astucieuses et l'exemple pernicieux des méchants. Les meilleurs devraient conduire, corriger et sauver les plus vicieux et les plus infidèles, ce sont les meilleurs qui cèdent et périssent. N'avons-nous jamais été victimes de cette coupable faiblesse ? N'avons-nous jamais suivi l'exemple des méchants ? Le respect humain ne nous a-t-il pas arrêtés dans le chemin du devoir ? O mon Dieu ! pardonnez à mes nombreuses défaillances !

*Plans de méditation ou d'instruction.*

## I

I. La fidélité de saint Herménégilde à sa religion est une belle vertu dans un prince.

II. Exemple de princes pieux.

III. Saint Herménégilde, modèle des princes, des grands, comme des simples chrétiens.

## II

I. Saint Herménégilde bon fils, bon époux, bon roi.

II Saint Herménégilde fervent catholique, martyr admirable.

---

**SAINTS TIBURCE, VALÉRIEN ET MAXIME,  
MARTYRS**

*14 avril.*

Tiburce et Valérien étaient frères et d'illustre naissance. L'un et l'autre avaient été élevés à Rome dans le paganisme. Valérien, épris de la beauté et du mérite de sainte Cécile, la rechercha en mariage avec beaucoup d'empressement et mit tout en œuvre pour l'avoir pour épouse. Les parents de Cécile fiancèrent leur fille, contre son gré, avec ce gentilhomme. Le mariage se célébra avec beaucoup de solennité ;

mais le jour de ses noces sainte Cécile, se trouvant seule avec Valérien, lui ouvrit son cœur, lui avoua qu'elle était chrétienne et qu'elle avait consacré à Dieu sa virginité. « J'ai à côté de moi, ajouta-t-elle, un Ange protecteur qui vous punirait si vous vouliez me faire la moindre insulte ; mais si vous respectez ma virginité, vous sentirez l'effet de sa protection. — Si vous pouvez me faire voir cet Ange, dit Valérien, je vous promets de respecter votre vœu. — Vous le verrez, répliqua Cécile, mais il faut abjurer le culte superstitieux des idoles, embrasser la religion chrétienne et recevoir le baptême. » Enflammé par le désir de voir l'Ange, ou plutôt sollicité par la grâce de Dieu, Valérien se fit instruire de la vraie religion et reçut le baptême des mains du pape Urbain, qui le renvoya à son épouse. En rentrant, il trouva Cécile en prières, et auprès d'elle un Ange vêtu de blanc et plus brillant que les astres. Ce messenger céleste tenait à la main deux couronnes tressées de roses et de lis, il les déposa sur la tête des deux époux et disparut. Dès lors Valérien consentit à vivre avec son épouse dans la plus parfaite continence.

Tiburce entrant en ce moment dans la chambre de Valérien et de Cécile sentit l'odeur des couronnes que l'Ange leur avait apportées du ciel. « D'où peut venir, dit-il, une odeur de roses et de lis que je sens dans une saison qui n'est pas celle des fleurs ! » Ils lui découvrirent ce qui venait de se passer. « Je suis chrétien, mon cher frère, dit Valérien à Tiburce, en l'embrassant affectueusement, et j'espère que vous ne tarderez pas de l'être. » Cécile alors lui expliqua en abrégé notre croyance. Et Tiburce, sur lequel la

grâce agissait puissamment, ouvre les yeux à la vérité et s'écrie : « Que faut-il que je fasse pour être aussi heureux que vous ? — Il faut, lui dit la Sainte, aller trouver le pape Urbain qui vous instruira et vous conférera la grâce du baptême. » Tiburce obéit. La conversion de ces deux illustres personnages fit grand bruit. Almaque, préfet de Rome, en fut informé. Il apprit en même temps que ces deux nouveaux chrétiens distribuaient leurs biens aux pauvres et ensevelissaient les corps des martyrs. Il les manda près de lui et les accabla de reproches. Mais les trouvant inébranlables dans leur foi, il les fit battre de verges, puis il les condamna à avoir la tête tranchée. C'était un nommé Maxime, officier du préfet, qui les menait au supplice. Surpris de la joie extraordinaire que témoignaient ces généreux confesseurs de Jésus-Christ, il leur en demanda la cause. « N'avons-nous pas sujet de nous en réjouir, dit Tiburce, nous allons quitter une vie, terrestre et passagère, pour en commencer une qui sera éternellement heureuse. — Est-ce qu'il y a une autre vie ? lui dit Maxime. » Tiburce prit occasion de cette question pour lui expliquer les mystères de l'éternité et les grands principes de la religion chrétienne. Maxime différa leur supplice d'un jour, pour leur donner le temps de l'instruire et de le baptiser, et, au moment où ils furent exécutés, il s'écria qu'il était chrétien et qu'il enviait le sort des martyrs. Almaque, irrité de cette conversion qui fut imitée par un grand nombre de païens, fit mourir Maxime sous les coups de bâton.



*Réflexions pratiques.*

Les saints, dont nous célébrons en ce jour la fête, ont donné l'exemple du courage chrétien au milieu des persécutions du monde. Ils ont souffert avec joie la faim, la flagellation, la prison, la mort, pour soutenir et défendre la même foi que nous professons, les mêmes préceptes que nous devons observer, la même Église dont nous sommes les enfants. Quel puissant encouragement pour le chrétien fidèle qui se fait honneur de professer sa foi partout et toujours ! Mais hélas ! combien de chrétiens qui oublient en ce point les engagements solennels de leur baptême ! Lâches et timides déserteurs de leurs promesses, ils négligent leurs devoirs : prières, messes, fréquentations des sacrements. Parce qu'ils n'ont pas de grands vices, ils se rassurent et n'ont pas le courage de pratiquer quelques rares vertus. D'autres voient ridiculiser la religion, ses sacrements, ses ministres et ils font comme eux ; ils entendent attaquer la doctrine de l'Église et ils gardent un coupable silence. Ailleurs ils sont témoins de ridicules plaisanteries sur les personnes les plus vertueuses et ils plaisantent comme les autres ou ils gardent un lâche silence lorsque la charité et la justice leur imposent le devoir de défendre les absents. — Voilà comment beaucoup de chrétiens se rendent parfois coupables. Ce péché ne serait-il pas le nôtre ? Examinons-nous sur ce point et demandons-nous si nous avons toujours professé hautement et courageusement notre foi dans nos familles, en public et en particulier. Pre-

nous la résolution d'être toujours les avocats de la vérité, les avocats de Dieu, nous souvenant de cette parole de Jésus-Christ : *Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père.*

*Plan de méditation ou d'instruction.*

I. Correspondance aux grâces de conversion : 1<sup>o</sup> grâces intérieures : inspirations, réflexions, élans spontanés ; 2<sup>o</sup> grâces extérieures : lectures, sermons, cérémonies religieuses, revers, exemples domestiques.

II. Fidélité de ces trois saints à cette correspondance. — Les entretiens de sainte Cécile convertissent Valérien ; ceux de Valérien convertissent Tiburce ; leur joie du martyre convertit Maxime.

---

SAINT BÉNEZET, BERGER

15 avril.

Saint Benoît appelé plus communément Bénezet, qui signifie petit Benoît, à cause de son jeune âge et de sa petite taille, était un berger des environs d'Avignon, que Dieu avait prévenu de ses plus douces bénédictions presque dès le berceau. Il vint au monde l'an 1165, dans le diocèse de Viviers, à trois journées d'Avignon. Sa mère pauvre et veuve, qui l'éleva dans la crainte de Dieu, l'employait, dès l'âge de neuf ans, à garder un troupeau de brebis. Le 13 septembre 1177, étant à la campagne à la tête

de son troupeau, il entendit une voix qui lui dit : « Benoît, mon fils, écoute-moi. » Étonné d'entendre cette voix, et de ne voir personne : « Qui est-ce qui me parle ? dit-il. » Trois fois la même voix se fit entendre, et trois fois il fit la même question. Alors le Seigneur lui dit : « Je suis Jésus, ton Dieu. — Seigneur, s'écria l'enfant, que voulez-vous de moi ? — Je veux que tu laisses là ton troupeau et que tu ailles bâtir un pont sur le Rhône. — Je ne sais ce que c'est que le Rhône, et je ne puis quitter les brebis de ma mère. — Va, ton troupeau sera soigné, et quelqu'un te conduira vers le fleuve. — Mais je n'ai que trois deniers, et je ne puis faire un pont avec cela. — Je pourvoirai à tout. » L'enfant laisse ses brebis et part. Un jeune homme s'offre à lui aussitôt pour le guider, le mène au Rhône, et lui indique l'emplacement du pont à élever. Quoiqu'il y eût trois journées de chemin, il y arriva en moins de trois heures. Benoît voyant la largeur des eaux, la rapidité du fleuve, en fut effrayé : « Il n'est pas possible, dit-il à son guide, de faire jamais là un pont. — Ayez confiance, reprit l'ange, Dieu ne commande rien d'impossible. » L'enfant ayant demandé qu'on le passât sur la barque, par charité, fut mal reçu du batelier qui était juif. Il le passa néanmoins pour ses trois deniers et le débarqua à la porte de la ville. Benoît va droit à l'église où le prélat faisait une instruction à son peuple. Il l'interrompt, et lui dit tout haut qu'il venait de la part de Dieu pour bâtir un pont sur le Rhône. Tout le monde se mit à rire ; l'évêque le prit pour un insensé, et lui dit d'aller trouver le prévôt de la ville. Bénezet reçut cette pa-

role comme un ordre, et alla trouver le prévôt, et avec sa simplicité naturelle : « Monsieur, lui dit-il, je suis envoyé de Dieu pour bâtir un pont sur le Rhône, il faut que vous m'aidiez. » Le prévôt le regardant fièrement : « Je veux bien, » lui dit-il en souriant, et lui montrant une pierre d'une grosseur et d'un poids énorme qui était dans la cour et que trente hommes auraient eu de la peine à remuer ; je te la donne cette pierre de rocher, emporte-la pour en être la première pierre. Bénézet s'avance, et ayant fait le signe de la croix, prend cette lourde pierre, et la met sur la tête avec autant de facilité que si c'eût été un petit caillou.

Le prodige était trop frappant pour n'être pas admiré. L'évêque, averti, y court avec tout le peuple ; Bénézet, chargé de cette lourde masse, traversa toute la ville ; suivi du prévôt, de l'évêque, d'une foule sans cesse grossissante, et arrivé sur le bord du fleuve, il y dépose la première pierre du mystérieux édifice. Tout le monde criait au miracle ; et dans moins de deux heures, le Saint reçut plus de cinq mille pièces de monnaie. Il trouva des ouvriers qu'il enrôla dans une confrérie dite : *des Frères du Pont*. Le saint jeune homme fut l'architecte habile et inspiré de la grande œuvre, et le supérieur de la pieuse communauté, qu'il édifia par toutes sortes de prodiges, et surtout par une vie d'une éminente sainteté. En sept ans le pont fut achevé ; le miraculeux architecte avait alors dix-neuf ans, et Dieu lui fit connaître qu'il allait le retirer de ce monde, son œuvre y étant accomplie. Une maladie, légère en apparence, l'avertit de sa fin prochaine ; il mourut le 14 avril 1184, en pronon-

çant les doux noms de Jésus et de Marie. La nouvelle de sa mort mit en deuil toute la province. Il fut inhumé dans une chapelle qu'il avait bâtie sur une des piles du pont, et son corps y fut retrouvé sain et entier, sans ombres de corruption 486 ans après sa mort.

### *Réflexions pratiques.*

Le Seigneur a des serviteurs fidèles et dévoués dans toutes les conditions de la vie, parce que dans tous les états honnêtes on peut le servir et se sauver. A ses yeux il n'y a ni grands, ni petits, comme entend le monde. Celui-là seul est grand devant la Sagesse éternelle qui possède la grâce sanctifiante, celui-là seul est petit qui est en état de péché mortel et de révolte contre le ciel. Saint Bénézet n'est qu'un pauvre berger sans science, sans fortune, sans talents. Il possède néanmoins la vraie grandeur parce que avec un cœur innocent et pur il pratique toutes les vertus chrétiennes qui ne sont le partage que des grandes âmes. Sous les dehors de la pauvreté se cachent les immenses richesses de la vertu ; sous les dehors de la faiblesse se trouve une grande force de volonté, de caractère et de sainteté ; sous les dehors grossiers d'un modeste berger, Dieu voit la beauté surnaturelle de son âme angélique ; enfin sous les dehors de l'ignorance brille en lui l'esprit de Dieu, l'esprit de foi, l'amour et la connaissance des choses du Ciel. Voilà ce qui a fait de ce modeste berger un grand serviteur de Dieu, un vrai saint que l'Église honore aujourd'hui. Le souvenir de ses vertus touche

encore le cœur de ceux de sa condition, et les grands, les riches et les princes viennent réfléchir et prier de vant ses autels. Nous ne pouvons guère prétendre aux grandeurs de la terre, n'aspirerions-nous pas à celles que procure toujours la vertu? Elles sont en notre pouvoir. Rentrons en nous-mêmes et voyons ce que nous sommes aux yeux de Dieu. Jugeons-nous comme nous serons jugés un jour, selon nos mérites et nos œuvres. Sommes-nous en état de grâce ou de péché? Avons-nous plus de vertus que de vices? Travaillons-nous pour le ciel ou pour l'enfer? — Mon Dieu ! apprenez-nous à nous connaître.

*Plan de méditation.*

I. Vertueuse humilité de la condition de saint Bénézet.

II. Grandeur morale de saint Bénézet devant Dieu.

---

BENOIT-JOSEPH LABRE

16 avril.

Benoît-Joseph Labre naquit le 16 mars 1748, à Amet, paroisse de l'ancien diocèse de Boulogne, aujourd'hui diocèse d'Arras. Ses parents, laboureurs et merciers, lui inspirèrent de bonne heure l'amour et la pratique de la vertu. Le jeune enfant se montra docile à leurs leçons, et sa première jeunesse fut

remarquable par la piété et l'innocence. Il avait l'esprit pénétrant, le jugement solide et la mémoire heureuse. Son naturel, quoique vif, était plein de douceur. Son éducation fut confiée à son oncle, curé à Ériu, qui lui enseigna la langue latine et lui fit faire sa première communion. Cette grande action décida de tout son avenir. C'est à cette époque qu'il commença cette vie de pénitence, de solitude et de détachement qui devait durer jusqu'à la fin de ses jours. La lecture des sermons du Père le Jeune, acheva de le détacher du monde, qu'il n'avait jamais aimé. Dès l'âge de quinze ans, il pensa se retirer à la Trappe; mais l'opposition énergique de ses parents lui fit retarder l'accomplissement de ce projet; plus tard, il lui fut permis de faire l'essai de cette vie austère, mais on le refusa à cause de sa jeunesse. Il frappa à la porte des Chartreux de Montreuil; une sécheresse spirituelle extrême, des afflictions intérieures, dont il plut à Dieu de l'affliger, lui firent comprendre que ce n'était pas sa vocation. Il entra à l'âge de vingt et un ans à la Trappe; mais sa santé délabrée l'empêcha d'y rester.

Alors il résolut d'aller à Rome par Lorette et par Assise, vivant en pauvre pèlerin. Dans ses voyages, il marchait le plus souvent nu-pieds, en hiver comme en été, vêtu d'une redingote qui tombait presque en lambeaux, sans compagnon de voyage, voulant être seul pour prier et méditer; sans provisions pour le lendemain, comptant sur la Providence qui nourrit les oiseaux du ciel. Il ne se trompait pas : il vivait d'aumônes et ne mendiait jamais et cependant il se trouvait toujours trop riche, et distribuait à d'autres

pauvres ce qui ne lui était pas absolument nécessaire: Son air de piété et de douceur, malgré son extérieur misérable, excitait l'intérêt; mais dès qu'il s'apercevait qu'il était remarqué il changeait de séjour.

Pendant six ans, notre Saint fit une série de pèlerinages, souvent en des pays éloignés; ainsi il visita deux fois Notre-Dame des Ermites, en Suisse; il alla prier sur le tombeau de saint Nicolas, à Bari, et sur le mont Gargan. Après ces pieux voyages, il revint à Rome, d'où il ne sortit plus que pour aller une fois l'an à Lorette. Il passait les journées entières dans les églises devant le saint Sacrement. Sa vie n'était plus qu'une prière et sa prière était un acte continuel d'amour pour le Dieu de l'Eucharistie. Après avoir prié dans les églises de Rome pendant tout le jour, il allait le soir entendre une instruction que l'on faisait aux pauvres. Puis, quand venait la nuit il se retirait au Colisée et se couchait dans un enfoncement de ces murailles tant de fois empourprées du sang des martyrs. Là, il méditait sur la passion du Sauveur, près des chapelles qui abritent les tableaux des stations. Cependant l'incommodité de ce séjour le força ensuite à prendre un lit à l'Hôpital évangélique, où il demeura jusqu'à sa mort, qui arriva le mercredi saint, 18 avril 1783. Il avait trente-cinq ans. Lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, on entendit, dans tout Rome, ce cri : *Le Saint est mort*. Chacun voulait voir une dernière fois ce martyr de la pénitence. Son corps, exposé pendant cinq jours, conserva sa fraîcheur et sa flexibilité naturelles sans aucune marque de corruption. Des mi-



raclés nombreux attestèrent son pouvoir dans le Ciel.

*Réflexions pratiques.*

Ne vous inquiétez point, dit le Sauveur, sur ce qui regarde votre nourriture et votre vêtement. On ne vous défend pas le travail et la prévoyance, mais on vous défend l'inquiétude qui est une injuste défiance de la Providence. Dieu prend soin des animaux qui ne sèment point, et il ne le ferait point pour les hommes créés à son image et rachetés par le sang de son Fils ! Fortifié par ces pensées, le bienheureux Joseph Labre quitte tout, se dépouille de tout et se confie entièrement à la Providence, et s'enrichit de vertus qui font les prédestinés : la pauvreté volontaire, l'humilité, la confiance en Dieu et la charité.

Dieu ne nous demande pas comme à notre Saint de quitter notre maison, notre famille, notre pays et de dire : « Je ne veux plus rien, je ne m'occuperai plus de ma vie matérielle, Dieu et la charité y pourvoiront. » Nous sommes trop faibles dans la foi, l'espérance et la charité pour tenir ce langage ; mais ce que Dieu veut de nous, c'est que nous ayons en lui, en sa Providence et en son amour, assez de confiance pour étouffer les murmures, pour apaiser les colères, pour conserver la patience dans nos peines et que nous disions toujours : « Mon Dieu ! que votre volonté soit faite ; j'espère en vous et ma confiance ne sera jamais trompée. »

*Sujet de méditation.*

Le bienheureux Joseph Labre est le type de la vie

pauvre et pénitente. — Opportunité de son exaltation pour un monde qui a le malheur de n'être plus chrétien.

---

## SAINT ANICET, PAPE ET MARTYR

*17 avril.*

Saint Anicet, douzième pontife de l'Église romaine, après saint Pierre, était originaire de Syrie. Doué d'un génie supérieur, d'une grandeur d'âme peu commune, d'une fermeté inébranlable et d'un zèle ardent pour la vérité, il passait pour un des plus savants et des plus saints prêtres de tout le clergé de l'Église de Rome. Aussi, à la mort du pape saint Pie, fut-il élu pour le remplacer, le 13 juillet 150.

L'Église avait besoin d'un pareil pontife dans un temps où les hérésies de Valentin et de Marcion menaçaient d'altérer la sainteté de ses mœurs et la pureté de sa foi. Il empêcha par sa vigilance de trop funestes ravages. Confondus et démasqués par la piété et la science de notre Saint, les hérétiques ne tardèrent pas à devenir l'objet de l'exécration générale. Et bientôt on vit fleurir plus que jamais, dans la grande cité, la piété chrétienne et la ferveur dans le service de Dieu.

Saint Anicet fut visité dès le commencement de son pontificat par saint Polycarpe, évêque de Smyrne et disciple de saint Jean l'Évangéliste. Ces deux grands hommes agitèrent ensemble plusieurs

questions qui faisaient alors grand bruit dans l'Église. Ils discutèrent aussi la coutume où étaient les Asiatiques de célébrer la Pâque avec les Juifs, le quatrième jour de la première lune qui se rencontre après l'équinoxe du printemps ; mais tout se fit, de part et d'autre, avec beaucoup de modération. La diversité de sentiments, par rapport à la célébration de la Pâque, ne rompit pas les liens de la paix : chacun s'en tint à ce qui se pratiquait dans son Église.

Ce saint pape défendit aux clercs de porter de longs cheveux et leur ordonna de porter la tonsure cléricale. Il mourut durant la persécution de Marc-Aurèle, le 17 avril, vers l'an 161 de Notre-Seigneur, après avoir gouverné l'Église onze ans et quelques mois. Quoiqu'il n'ait pas répandu son sang pour la foi, il fut au moins exposé à beaucoup de dangers et endura de nombreuses souffrances, ce qui lui a fait donner le nom de martyr.

### *Réflexions pratiques.*

Il y a toujours eu et il y aura toujours sur la terre deux camps, deux drapeaux, deux armées : le camp, le drapeau et l'armée des chrétiens, et le camp, le drapeau et l'armée des persécuteurs. C'est ce que saint Augustin appelle la cité de Dieu et la cité du démon. Dieu d'un côté, le démon de l'autre ! Qui peut douter de quel côté sera la victoire. En consultant l'histoire des dix-huit siècles passés, on peut déjà dire ce qui arrivera dans la suite. A Bethléem, autour du berceau du Sauveur, il n'y avait que quelques rois et quelques bergers pour l'adorer, Hérode

et Jérusalem et toute la Judée pour le persécuter. Qui a vaincu? Pendant trois siècles, le sang des nouveaux chrétiens coule partout, le puissant Empire romain veut anéantir l'Église, mais les empereurs disparaissent et l'Église règne partout. Après les empereurs, les schismes, l'iniquité se liguent contre l'Église et l'Église triomphe de tous ses ennemis; et ainsi elle triomphera jusqu'à la fin du monde. C'est l'histoire exacte de toutes les persécutions de l'Église.

Ne soyons pas de ces chrétiens timides et pusillanimes qui tremblent à la moindre tempête qui secoue la barque de Pierre. Jésus-Christ est avec son Église et le navire ne sombrera pas. Cependant nous ne devons pas nous endormir, mais veiller avec Jésus-Christ, afin qu'il reste toujours avec nous, qu'il nous soutienne par sa présence et nous conduise enfin dans l'éternelle patrie.

*Plan de méditation.*

1° Innocence et sainteté de la vie de saint Anicet; 2° son intelligence des Écritures; 3° actes de son pontificat; 4° gloire de son martyre.

---

SAINT APOLLONIUS, MARTYR

18 avril.

Après une victoire éclatante remportée sur les Allemands par les armées de l'Empire, Marc-Aurèle

lui-même, attribuant ce triomphe aux prières des chrétiens, porta un édit par lequel il défendait de les dénoncer, sous peine de mort pour le délateur. Malgré cet édit, les fidèles eurent à souffrir sous ce prince une persécution presque continuelle. L'empereur Commode, son fils et son successeur, quoique fort brutal et très vicieux, laissa vivre les chrétiens en paix. A la faveur de ce calme le nombre des fidèles s'accrut prodigieusement. Rome surtout, grâce au zèle du pape Eleuthère, voyait tous les jours les familles les plus riches et les plus nobles s'enrôler sous le drapeau de la croix et demander le baptême. Mais parmi ceux qui entrèrent dans le sein de l'Église, un des plus distingués par sa naissance, ses qualités, sa haute position dans le monde, fut saint Apollonius. C'était un des sénateurs romains les plus savants et les plus éloquents. A la connaissance de la philosophie et des belles-lettres, il joignait l'étude sérieuse de la religion. Après un mûr examen, il embrassa la religion chrétienne dont il pratiqua toutes les vertus. Il vivait tranquille et dans l'exercice des bonnes œuvres, lorsque un de ses esclaves le dénonça comme chrétien au préfet du prétoire. Ce magistrat, qui avait droit de juger les sénateurs, n'oublia rien pour ramener Apollonius au culte des idoles. Il lui représenta qu'il s'exposait à perdre sa fortune, son honneur et même sa vie s'il persévérait dans la religion chrétienne; mais le Saint demeura ferme et inébranlable dans sa foi. Comme il était sénateur, le préfet renvoya l'affaire au sénat, afin que l'accusé y rendit compte de sa foi. Apollonius fut donc obligé de paraître comme accusé devant cette illustre as-

semblée. Il composa, pour cette circonstance, une belle et savante apologie où, mettant dans tout son jour la vérité et la sainteté du christianisme, il détruisait toutes les calomnies dont on s'était servi jusqu'alors pour noircir les chrétiens. Il fit ensuite sentir le ridicule, les infamies et les absurdités impies du paganisme. — Notre Saint prononça cette défense en plein sénat avec tant d'éloquence et de force, que les esprits les plus exaltés et les plus ennemis du nom chrétien demeurèrent interdits. Ils croyaient déjà voir les dieux de Rome s'enfuir terrassés par le Dieu des chrétiens, qui prenait leur place. Que faire dans de pareilles conjonctures? Chacun comprenait que le devoir les appelait à embrasser le christianisme. Mais comment se résoudre à quitter une religion commode pour en suivre une difficile? Il était plus aisé de défendre les dieux de l'empire, comme on les avait défendus jusqu'alors par l'injustice et la violence. Le Saint fut condamné, par un arrêt du Sénat, à être décapité. Son martyre arriva le 18 avril 189.

### *Réflexions pratiques.*

Souffrir et mourir pour le nom de Jésus-Christ, c'est une de ces faveurs que Dieu réserve à ses élus privilégiés, et à laquelle ne peuvent point prétendre la plupart des fidèles. Ce que Dieu leur réserve à tous, c'est la contradiction et l'épreuve, c'est la lutte. Impossible de vivre constamment dans le calme et le repos. Le Saint-Esprit a déclaré que *tout* homme qui pratique la justice et la piété sera

exposé à la persécution. Il aura à lutter chaque jour contre ses passions mauvaises; il sera contraint de résister aux scandales et aux séductions du monde. Voilà le martyr invisible et continu qui doit lui mériter la couronne éternelle. Saint Apollonius n'a pas obtenu autrement la sienne. Avant de donner sa vie pour Dieu, il avait triomphé de lui-même; avant de présenter sa tête au bourreau, il avait tourmenté et crucifié son corps par la pénitence. A son exemple, soyons forts et courageux à livrer chaque jour ce combat spirituel qui mène à la récompense. Souffrons avec patience et avec joie les peines de notre condition; ayons sans cesse les yeux tournés vers le Ciel, où le Seigneur attend ceux qui auront tout sacrifié à son amour; qui lui auront donné leur cœur, leurs souffrances comme gage de la vie éternelle. Mon Dieu! accordez-m'en la grâce.

*Plan de méditation.*

- I. Éminent mérite des apologistes de la foi.
  - II. Chaque fidèle peut être un apologiste à sa manière.
- 

SAINT LÉON IX, PAPE ET CONFESSEUR

19 avril.

Léon IX, l'une des plus grandes lumières et des principales gloires de l'Église au onzième siècle, portait le nom de Brunon, avant d'être élevé au sou-

verain pontificat. Il naquit en Alsace, le 21 juin 1002, de l'ancienne et illustre famille d'Hapsbourg. Sa mère était d'une piété peu commune. Comme elle s'aperçut qu'il était venu au monde avec de petites croix rouges sur son corps, ce signe extraordinaire, joint à une vision qu'elle avait eue et qui présageait la sainteté éminente de son enfant, l'engagea à le nourrir elle-même de son lait et à se charger de sa première éducation. L'heureux naturel de l'enfant répondit parfaitement aux soins de la mère, qui le confia, dès l'âge de cinq ans, à Berthold, évêque de Toul. Le jeune Brunon, aussi rempli des qualités de l'esprit que de celles du corps, fit en peu de temps de merveilleux progrès dans les sciences et dans la vertu : devenu grand, on le citait partout comme un modèle. Guéri miraculeusement d'une maladie très grave, il fut fait chanoine de Toul, et l'empereur Conrad voulut l'avoir à sa cour. L'air du grand monde n'altéra point sa vertu ; sa modestie et sa sagesse brillèrent d'un vif éclat et sa réputation se répandit dans toute l'Europe.

L'an 1026, Herman évêque de Toul, étant mort, le clergé et le peuple de cette ville choisirent unanimement Brunon pour lui succéder ; et ce choix fut confirmé par tous les évêques de la province. Sa nouvelle dignité lui inspira une ferveur nouvelle et pendant les vingt-quatre ans qu'il fut à la tête de son troupeau, il ne cessa de remplir avec fidélité tous les devoirs d'un saint évêque. Sa charité était immense ; il cachait ses mortifications rigoureuses sous un air doux, riant et affable. Sa dévotion égalait ses autres vertus ; on pouvait surtout admirer sa



piété envers la divine Eucharistie et sa tendresse pour la Sainte Vierge.

La mort du pape Damase, arrivée en 1048, laissait le Saint-Siège vacant. L'Église de Rome demandait un pontife qui réunît la prudence au zèle, les bons exemples à la fermeté contre le vice, la connaissance des canons au désir de les faire exécuter. On admirait toutes ces qualités dans Brunon, c'est pour cela qu'il fut choisi pour occuper la chaire de saint Pierre. Cette nouvelle fut pour lui un coup de foudre. Il employa tous les moyens possibles pour se soustraire à cette éminente dignité. Malgré ses refus, ses larmes et ses prières il fut obligé de céder. Mais il déclara qu'il ne se rendrait qu'à condition d'avoir le consentement du clergé et du peuple romain.

Quand il partit pour l'Italie il était en habit de pèlerin et sans équipage. A quelques milles de Rome, il descendit de cheval et marcha longtemps nu-pieds. Toute la ville vint au-devant de lui chantant des cantiques de joie et acclamant son élection. Il fut sacré le 12 février 1049, et prit à son intronisation le nom de Léon, choisissant saint Léon le Grand pour modèle, et se proposant d'honorer comme lui la chaire apostolique par sa piété, son zèle, son courage et sa douceur. Le nouveau pape commença son pontificat en travaillant à extirper la simonie et à abolir les mariages incestueux qui étaient fort fréquents parmi la noblesse.

Comme il fut obligé de faire plusieurs voyages en Allemagne, il signala tous ses pas par des actes de religion. Ici il corrigeait les désordres et réformait

les mœurs, là il faisait reflourir la piété par de sages réglemens. Il n'y avait que quelques années que saint Léon occupait le siège de saint Pierre, lorsque l'Italie fut ravagée par les Normands. Léon pénétré de douleur à la vue des désordres qu'ils causaient de toutes parts, chercha tous les moyens d'y mettre un terme. Il s'adressa à l'empereur Henri III, qui lui envoya quelques troupes ; il les fit avancer avec les siennes contre les barbares. Lui-même voulut les accompagner jusqu'à Bénévent afin de les encourager par sa présence. Mais comme ces troupes étaient mal disciplinées, elles furent vaincues et taillées en pièces. Le saint Pontife tomba lui-même entre les mains des vainqueurs qui le firent prisonnier. Les Normands, frappés de sa majesté et de sa douceur, le traitèrent avec toute sorte de respect. Conduit à Bénévent, il employa l'année entière de sa captivité à la prière et aux exercices de la pénitence. Revêtu d'un rude cilice, jeûnant presque tous les jours, ayant pour lit le plancher de sa chambre couvert d'un tapis, il célébrait tous les jours la sainte messe avec abondance de larmes. Les Normands, qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, le regardant, non plus comme leur prisonnier, mais comme un père, le reconduisirent à Capoue, d'où il revint à Rome. Là, épuisé de fatigues et d'austérités, sentant sa fin prochaine, il assembla le clergé pour lui donner ses derniers avis et lui faire ses adieux ; puis il se fit porter à l'église de Saint-Pierre, où il entendit la messe, et reçut l'extrême-onction et le Saint Viatique. Il expira durant son action de grâces, le 19 avril 1054.

*Réflexions pratiques.*

Là où est votre trésor, là est votre cœur, dit le Saint-Esprit ; et c'est à ce trésor que l'on pense ordinairement, dont on parle le plus souvent et le plus volontiers, et pour lequel on s'impose les plus grands sacrifices. Quel est le trésor qui absorbe l'esprit et le cœur de saint Léon ? C'est Dieu. Pour Dieu il quitte la cour, renonce au bien-être, aux faveurs humaines et aux plaisirs de la vie. Toute son ambition est d'imiter le divin Maître dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales.

Où est notre trésor à nous ? Est-ce au ciel ou sur la terre ? De quel côté se dirigent nos pensées ? Vers qui se tournent nos affections ? Aimons-nous, comme saint Léon, à penser à Dieu, à parler de Dieu, à entendre parler de lui ? Faisons-nous avec foi ce que nous entreprenons pour lui ? Si nous pouvons nous rendre ce flatteur témoignage, notre cœur est à Dieu et Dieu est notre trésor. Mais si notre conscience donne une réponse négative, nous ne sommes pas dans le chemin qui mène au ciel. Faisons un retour sur nous-mêmes et disons à Dieu : Mon cœur est à vous et à vous seul pour le temps et pour l'éternité.

*Plan de méditation.*

I. Saint Léon, évêque de Toul : 1<sup>o</sup> réforme les monastères, le clergé, le peuple ; 2<sup>o</sup> il donne l'exemple de toutes les vertus dans sa vie privée.

II. Saint Léon, pape : 1<sup>o</sup> ses pérégrinations

pieuses ; 2° sa conduite envers l'hérésie de Béranger, le schisme des Grecs et les déprédations des Normands.

*Autre plan.*

I. Humilité de saint Léon.

II. Son zèle apostolique dans les réformes du clergé et du peuple.

III. Sa piété envers l'Eucharistie et la Sainte Vierge.

IV. Ses mortifications.

---

SAINT MARCELLIN, ARCHEVÊQUE D'EMBRUN

20 avril.

Saint Marcellin, premier apôtre du Dauphiné et premier archevêque d'Embrun, naquit en Afrique, au quatrième siècle. Ses parents, non moins distingués par la ferveur de leur piété que par la noblesse de leur origine, se hâtèrent de déposer dans ce jeune cœur les germes vivifiants de la foi et de l'ouvrir aux salutaires impressions de la vertu. Ils surent éloigner de ce fils chéri tout ce qui aurait pu exercer sur sa belle âme une pernicieuse influence. Aussi Marcellin nourri de la vérité dès le berceau, et édifié de toutes sortes de bons exemples, fit de rapides progrès dans la perfection. Une cruelle persécution dont il fut témoin en Afrique en 303, loin de l'intimider, ne fit

qu'exalter son jeune courage et faire naître en lui le désir ardent du martyre.

La persécution assoupie, notre Saint fut envoyé en la ville de Sicca pour y achever ses études. Là, il fit des progrès rapides dans les sciences comme dans la vertu, et conçut le projet d'aller dans les Gaules travailler au salut des âmes. Quelque temps après, il se lia d'amitié avec un saint personnage nommé Vincent, sous la conduite duquel vivait un jeune homme appelé Domnin. Marcellin fit part de son projet à son ami. Celui-ci y applaudit et lui déclara qu'il était travaillé du même désir, et que, s'il voulait bien l'accepter pour son compagnon, il était prêt à le suivre. A son tour, Domnin déclara qu'il n'abandonnerait pas son maître. Les trois apôtres quittent l'Afrique à l'insu de leurs parents et vont déposer leur projet aux pieds du vicaire de Jésus-Christ. Le pape Eusèbe les reçut avec beaucoup de bienveillance, les engage vivement à suivre l'inspiration céleste et les envoie à l'évêque de Verceil afin que celui-ci prenne soin de les diriger dans leur entreprise. Le pontife, éclairé par le Seigneur, leur annonce bien des traverses. Poursuivant leur chemin, les saints missionnaires, pleins de courage, répandent partout sur leur passage la semence de la divine parole. Ils franchissent les Alpes et arrivent à Embrun. Les chrétiens de ce pays étaient dans l'état le plus misérable; la vraie foi annoncée par saint Nazaire et saint Celse avait entièrement disparu et les temples des faux dieux étaient remplis d'idoles et d'idolâtres. Sans se décourager, ils se mettent résolument à l'œuvre; ils se construisent

d'abord un oratoire auprès des remparts de la ville, pour y aller, pendant la nuit, vaquer à la prière, après avoir employé la journée aux exercices du saint ministère. Dieu donna tant de force et d'onction à la parole des ministres de l'Évangile, que le nombre des fidèles croissant de jour en jour, il fallut élever une nouvelle église. Eusèbe évêque de Verceil, étant venu la consacrer assisté d'Émilien évêque de Valence, crut devoir donner à cette nouvelle Église un évêque. Marcellin fut l'élu, et, malgré sa résistance, il reçut l'onction épiscopale. Sa nouvelle dignité activa de nouveau son zèle pour le salut des âmes. Il prêcha avec plus de force que jamais et les infidèles entraînés par la puissance de ses paroles et de ses œuvres, confirmées par de nombreux miracles, se soumirent à l'empire de Jésus-Christ. Bientôt il ne resta plus qu'un seul idolâtre dans la ville d'Embrun. Cet infidèle se trouvant un jour à table avec l'évêque, le saint prélat lui adressa des paroles bienveillantes et lui demanda s'il ne voulait pas, comme ses compatriotes, ouvrir son âme à la vraie foi de l'Évangile. Le païen répondit qu'il avait beaucoup entendu parler des miracles qui s'étaient opérés pour prouver la doctrine du Sauveur, mais qu'il n'en avait vu aucun. Dieu permit qu'il laissât tomber un vase, qui fut aussitôt brisé en mille morceaux. Saint Marcellin voulut profiter de cette occasion pour lui faire voir un miracle : il adressa à Dieu une courte prière ; il prononça le nom de Jésus-Christ, et à l'instant le vase fut rétabli dans son premier état. Le païen se convertit et reçut le baptême.

Le nouveau pontife apprenant que la ville de

Digne est tout entière plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, est ému en son cœur. Il voudrait voler au secours de ces chères âmes, mais il est père d'un peuple qui réclame ses soins et sa sollicitude de chaque jour ; il laissera donc à Vincent et à Domnin la gloire et le bonheur de faire cette nouvelle conquête.

Saint Marcellin, ayant béni ses compagnons, leur dit : « Allez instruire, convertir et sauver des âmes qui ont besoin de votre ministère ; je ne cesserai de vous être uni d'esprit et de cœur. » Les missionnaires se mettent en route et en peu de temps opèrent d'innombrables conversions. Ils avaient évangélisé et gagné à Jésus-Christ la petite ville de Seynes qui, depuis, demanda la permission de se bâtir une église. L'édifice achevé on invita le saint pontife à venir en faire la consécration solennelle.

Il partit d'Embrun, accompagné d'une foule de fidèles. Le pieux concours s'accrut le long de la route ; mais arrivé à la rivière d'Ubaye, qui descend de la vallée de Barcelonnette, il la trouva tellement grossie par l'abondance des pluies et la fonte des neiges, que chacun perdit courage et jugea qu'il était impossible d'aller plus avant. Marcellin aussitôt se met en prières, fait le signe de la croix, et les eaux, refoulées miraculeusement sur elles-mêmes, permettent au saint évêque et à sa suite de traverser à pied sec le lit de la rivière. Le bruit d'un tel miracle se répandit dans les contrées voisines et fit embrasser la foi à beaucoup d'infidèles.

Les douces consolations que le saint prélat goûtait au milieu de son peuple, docile à la voix de la grâce,

furent douloureusement troublées par les persécutions suscitées par les Ariens. Ces hérétiques, condamnés par le concile de Nicée, à cause de leur doctrine impie concernant la divinité de Jésus-Christ, trouvèrent un appui dans l'empereur Constance et ne cessèrent de persécuter les évêques catholiques de l'Italie, des Gaules et même des Alpes. Saint Marcellin, étant un jour occupé sur la place publique à une œuvre de zèle, fut frappé d'un coup de verge à la tête, par un émissaire de l'empereur. A l'instant même, le coupable, possédé par le démon, est renversé à terre et pousse des cris effroyables. Le pontife prie et commande, au nom de Jésus-Christ, à l'esprit impur, de s'éloigner à jamais de cet homme. Le démon à cet ordre se retire. Et le malheureux pleure son crime et se convertit. Un autre jour les Ariens s'emparent de saint Marcellin, et le conduisant au bord du roc sur lequel la ville d'Embrun est bâtie, le somment de souscrire aux ordres de l'empereur, le menaçant en cas de refus, de le précipiter de ce lieu élevé. Le crime suivit de près la menace, mais, par un prodige inouï, le Saint se relève sans avoir éprouvé la plus légère blessure. La persécution dura longtemps et notre Saint fut contraint de fuir et de se cacher dans la solitude. Les habitants de Crévoux montrent encore aujourd'hui le rocher sous lequel il allait s'abriter et passer les nuits exposé aux attaques des bêtes féroces. — Après avoir converti la plus grande partie des habitants des Alpes Maritimes, saint Marcellin s'endormit dans le Seigneur, le 13 avril. Ses obsèques, qui furent célébrées par les évêques des pays d'alentour, n'eurent lieu que



le 20 avril, jour auquel on célèbre solennellement sa fête.

*Réflexions pratiques.*

Dieu fait entendre sa voix à saint Marcellin sur les plages de l'Afrique et lui commande d'aller secourir l'Église des Gaules affreusement désolée par le paganisme. Docile à l'appel divin, il quitte parents, amis, biens, patrie, pour consoler cette mère affligée en détruisant l'idôlatrie et en établissant sur ses ruines la religion de Jésus-Christ. Quel zèle ne déploie-t-il pas pour réaliser ses desseins qui sont ceux de Dieu. Prières, jeûnes, prédications, tout est mis en œuvre pour ramener au bercail divin de nombreuses brebis égarées. Dieu bénit les efforts de son humble serviteur et en peu de temps il eut la consolation de voir la ville d'Embrun naguère toute païenne embrasser à l'unanimité la foi du Christ.

Nous n'avons pas à examiner ce que nous avons fait pour l'Église souvent attaquée et persécutée. Sans doute nous ne l'avons jamais méconnue et méprisée, mais l'avons-nous servie avec dévouement ? Notre vie est-elle conforme à ses lois ? Observons-nous celles qui regardent le devoir pascal les jeûnes, les abstinences, les fêtes et les autres graves obligations. Ah ! si notre conscience nous reproche sur ces points des manquements considérables, soyons désormais plus humbles et plus soumis aux volontés de notre sainte Mère l'Église, car celui qui obéit à l'Église, obéit à Dieu lui-même, et il en sera récompensé.

*Plan de méditation.*

I. La mission de l'évêque : 1° est de combattre l'erreur ; 2° d'élever l'édifice de la vérité.

II. La vie de saint Marcellin met dans tout son jour cette double vérité.

## SAINT ANSELME, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY

21 avril.

Saint Anselme naquit l'an 1033, d'une noble famille, dans la ville d'Aoste, en Piémont. Sa mère, fort pieuse, se chargea du soin de former son cœur à la vertu. Elle eut bientôt sujet de s'en applaudir. Jamais enfant ne fut plus docile; la pénétration et la vivacité de son esprit le firent admirer presque dès le berceau; sa candeur et son beau naturel le rendirent aimable à tout le monde. On lui donna d'habiles maîtres, qui lui firent faire des progrès rapides dans les sciences et dans la piété. Le jeune Anselme, à l'âge de quinze ans, dégoûté des grandeurs du monde et désillusionné de ses faux brillants, résolut d'embrasser la vie religieuse, mais son père s'y opposa. Ce refus l'attrista si fort qu'il en tomba malade. Cependant, ce grand zèle pour l'état religieux ne dura pas.

Anselme ayant recouvré la santé perdit sa pieuse mère, négligea ses exercices de piété et tomba insensiblement dans la tiédeur; puis, entraîné par l'ar-

deur de la jeunesse, il se laissa séduire par les attraits du siècle. — Jusque-là Anselme avait été l'idole de son père; Dieu permit que cette tendresse se changeât en aigreur, puis en aversion si prononcée et si violente qu'il fut contraint de quitter, non seulement la maison paternelle, mais sa patrie. Il passa d'abord en Bourgogne, où il reprit ses études avec sa première ardeur, et trois ans après il vint en Normandie étudier sous le célèbre Laufranc, prieur de l'abbaye du Bec, qui enseignait avec beaucoup d'éclat. Il était le jour et la nuit pâlisant sur ses livres. Or, un jour il voulut considérer la vie austère qu'il menait pour devenir savant et il eut honte de travailler si peu pour devenir un saint. Cette réflexion fit renaître dans son cœur le désir qu'il avait eu autrefois de se faire religieux. Sur l'avis de l'archevêque de Rouen, il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, prit l'habit dans l'abbaye du Bec à l'âge de vingt-sept ans, et devint successivement prieur et abbé. Il gouverna sa communauté avec un si sage tempérament de douceur et de sévérité, qu'il gagna tous les cœurs. Sa réputation de science et de sainteté le mit en vénération, non seulement auprès des rois et des évêques, mais lui attira l'amitié de saint Grégoire VII. Ce pontife lui écrivit des lettres très affectueuses dans lesquelles il recommandait à ses prières sa personne et l'Église.

Quand Laufranc, archevêque de Cantorbéry, fut mort, Anselme, qui avait été son disciple, fut élevé, contre son gré, au gouvernement de cette Église, sur les instances de Guillaume II, roi d'Angleterre, et sur celles du clergé et du peuple. Aussitôt il se mit

en devoir de réformer les mœurs corrompues de son troupeau, par ses prédications d'abord et ensuite par ses exemples. Il composa de savants ouvrages, célébra plusieurs conciles et parvint à rétablir l'ancienne piété et la discipline ecclésiastique. Mais peu de temps après, le roi Guillaume ayant tenté, par la violence et les menaces, d'envahir les droits de l'Église, Anselme lui résista avec une fermeté toute sacerdotale. Dépouillé de ses biens et exilé, il alla trouver à Rome le pape Urbain II, qui le reçut avec de grands honneurs et le combla d'éloges. Anselme combattit les erreurs des grecs et prouva avec évidence que le Saint-Esprit procède du Fils aussi bien que du Père.

Rappelé en Angleterre après la mort de Guillaume, par Henri, frère de ce prince et son successeur, son retour fut un triomphe ; il fut reçu avec toutes sortes d'honneurs par la reine Mathilde et par tous les ordres. Il gouverna encore pendant deux ans et quelques mois l'Église de Cantorbéry, et le mercredi de la semaine sainte, qui était le 21 avril de l'an 1109, il rendit son âme à Dieu. Ses écrits l'ont fait ranger parmi les docteurs de l'Église.

### *Réflexions pratiques.*

Saint Anselme n'a jamais oublié que les seules raisons de notre existence ici-bas sont : la gloire de Dieu, le salut de notre âme et l'amour du prochain. C'est pour cela qu'après s'être entièrement donné au Seigneur, en s'efforçant de l'aimer sans mesure, il ne négligea rien pour le faire glorifier sur la terre en

portant dans les âmes le feu de la divine charité. Imitons-nous son exemple? Dieu, notre âme et le prochain sont-ils, comme chez lui, le mobile de nos actions? Hélas! nous travaillons sans relâche pour notre corps; nous usons nos forces, notre santé au service de nos intérêts terrestres. Mais Dieu! Nous l'oublions, nous ne lui donnons que quelques instants passagers de notre existence; nous regardons comme perdus les jours que nous consacrons à son service. — Notre âme! Nous la sacrifions à nos passions. — Le prochain, nous l'abandonnons à lui-même et à la Providence. — Aimons-nous Dieu sincèrement? Désirons-nous qu'il soit aimé et glorifié de tous les cœurs? Travaillons-nous sans cesse à notre salut? Que répond notre conduite? — O bon Sauveur! remplissez mon âme de zèle pour votre gloire. Embrasez mon cœur du feu de votre amour et du désir de vous faire aimer.

*Plan de méditation.*

I. Anselme religieux et prieur : 1° jeunesse orageuse d'Anselme; 2° son changement; 3° son entrée en religion; 4° sa conduite au monastère comme religieux, puis comme prieur.

II. Anselme archevêque et docteur : 1° ses vertus privées et publiques; 2° sa science théologique; 3° ses luttes courageuses; 4° son exil; 5° son triomphe.

---

## SAINT SOTER ET SAINT CAIUS, PAPES ET MARTYRS

*22 avril.*

Saint Soter, si recommandable par sa charité et par son zèle, était de Fondi, ville du royaume de Naples. Il vint au monde vers la fin du premier siècle, et eut le bonheur d'être élevé pendant les jours de ferveur qui furent la gloire de l'Église naissante. Le long séjour qu'il fit à Rome dans un temps où la foi et la piété des Romains servaient de modèle à toutes les Églises du monde, ne contribua pas peu à le rendre si célèbre dans le clergé par sa vertu et par sa science ; on le regardait comme un saint et on l'écoutait comme un oracle. Aussi le pape saint Anicet étant mort, vers l'an 161, saint Soter fut élu unanimement pour souverain Pontife.

Cette suprême dignité ne servit qu'à donner un nouveau lustre à sa haute vertu et à faire éclater cette immense charité qui forma toujours le fond de son caractère. L'empereur Marc-Aurèle lui en fournit l'occasion en persécutant, d'une manière atroce, non seulement les chrétiens de Rome, mais ceux de l'univers entier. Ceux qui ne montaient pas sur l'échafaud, ou n'étaient pas dévorés par les bêtes, étaient obligés de se dérober à la vigilance des tyrans. Le saint Pape mit tout en œuvre pour secourir les persécutés. Quoique épuisé par le poids des années et des travaux, il allait trouver les chrétiens dans les cavernes et dans les lieux souterrains pour les encourager par ses paroles, les animer par ses exemples, et les soute

nir par ses continuelles libéralités. Sa charité s'étendait à tout le monde, et d'une manière toute particulière à ceux qui souffraient pour la cause de Jésus-Christ.

Attentif à tous les besoins de l'Église, saint Soter s'efforça de conserver pure et intacte la foi de Jésus-Christ. Il s'opposa énergiquement à l'hérésie des Montanistes qui commençait à paraître sous son pontificat. Il dressa ensuite plusieurs règlements parmi lesquels on trouve celui qui défend aux vierges consacrées à Dieu de toucher les vases et les ornements sacrés et de donner de l'encens dans l'église. Ce saint Pape, après avoir occupé le siège pontifical pendant neuf ans, termina sa carrière par le martyre, l'an 177.

Saint Caius dont l'Église honore pareillement la mémoire en ce jour, succéda à Eutychien qui n'avait été pape que dix mois. Caius était né en Dalmatie et parent même de l'empereur Dioclétien. On pense qu'il fut élevé par des parents chrétiens dans les maximes du christianisme. Ce qu'il y a de certain, c'est que la pureté de ses mœurs, son zèle pour la religion et la régularité édifiante de sa conduite, le firent recevoir avec joie dans le clergé. Il s'y distingua bientôt par sa doctrine et par sa piété. Caius passait dans Rome pour un des plus saints prêtres de l'Église; aussi le pape Eutychien étant mort, l'an 283, on n'hésita pas un seul instant à l'élever sur le Saint Siège.

Devenu le chef des pasteurs et le père commun des fidèles, il en eut éminemment toutes les qualités. Son zèle, sa sagesse, son courage, sa haute vertu,

et sa charité le firent regarder dès lors comme l'un des plus dignes successeurs de saint Pierre.

A cause de la persécution, les chrétiens étaient obligés de se cacher dans les forêts et dans les creux des rochers. Le saint Pontife, pour ne pas laisser les fidèles sans secours, fut contraint de faire de même. Le jour et la nuit il allait visiter dans leurs cavernes et dans les bois ses enfants persécutés. Là, il les consolait, les assistait et les animait à défendre la foi aux dépens de leur vie, en leur distribuant le pain des forts.

Ce fut ce saint Pontife qui fixa dans l'Église les divers degrés des ordres sacrés, et qui régla qu'on ne serait point élevé à l'épiscopat sans avoir reçu les quatre ordres mineurs, le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise. Après avoir envoyé au ciel un nombre considérable de martyrs, saint Caius fut martyrisé l'an 296, la douzième année de son pontificat.!

### *Réflexions pratiques.*

C'est la charité qui brille d'un éclat tout particulier dans la vie des saints Soter et Caius. Que n'ont pas fait ces saints martyrs pour Dieu à qui ils ont donné leur vie ! Que n'ont-ils pas entrepris pour le troupeau qu'ils devaient conduire et diriger ! Que de sollicitudes pour le secourir et le conduire au ciel !

La charité est la plus précieuse des vertus chrétiennes. Elle est parmi les autres ce que l'or est par rapport aux métaux ; ce que la flamme est au feu, la fleur à la tige. C'est la charité qui anime mes œuvres, donne du prix à mes sacrifices. Sans cette vertu les



actions les plus éclatantes sont sans mérite et restent sans récompense. Sans la charité, dit saint Paul, rien ne profite, *sans la charité je ne suis rien* ; j'agis et je ne mérite pas, je sème et ne récolte pas, j'existe et je ne vis pas. *Si non habuero charitatem, nihil mihi prodest... nihil sum.*

La charité est patiente... elle est pleine de bonté, elle n'est point jalouse... elle ne pense mal de personne... A ces marques reconnaissons si nous avons la véritable charité. — Mon Dieu ! gravez profondément dans mon cœur votre amour et celui du prochain.

*Plan de méditation.*

I. Épreuves de l'Église sous le Pontificat des saints Soter et Caïus. Luites contre : 1° contre les païens  
2° contre les hérétiques.

II. Conduite des deux pontifes dans ces luites.

---

SAINT GEORGES, MARTYR

23 avril.

Saint Georges, que les Grecs appellent grand martyr, était de Cappadoce, d'une famille distinguée par sa noblesse et encore plus par son zèle pour la foi. Après la mort de son père, il se retira avec sa pieuse mère en Palestine. Plus tard, il embrassa la profession des armes, et Dioclétien, qui sut apprécier sa

valeur et ses talents militaires, l'éleva, quoique très jeune, aux premiers grades de l'armée. Mais lorsque ce prince eut publié à Nicomédie ses édits contre les chrétiens, lorsque commença la grande persécution, saint Georges se démit de tous ses emplois et reprocha avec un noble courage à l'empereur sa cruauté envers les serviteurs du Christ. Il démontra au prince, devant son conseil, l'injustice et l'impiété de cette persécution ; il fit l'apologie des chrétiens, confondit les païens et exhorta vivement l'empereur à révoquer des édits qui ne tendaient qu'à opprimer l'innocence.

L'empereur, d'abord interdit par la vivacité de ce discours, devint bientôt furieux ; craignant que la force des raisons alléguées par Georges ne fit une trop vive impression sur les esprits et ne les convertît à la foi, il ordonna qu'on chargeât le martyr de chaînes et qu'on le jetât dans un cachot. Un supplice horrible, inouï jusque-là, fut le premier effet de la colère du tyran. On attacha ce généreux martyr à une roue armée de rasoirs et de pointes de fer, on le plongea dans la chaux vive, on le déchira à coups de fouet et on lui mit les pieds dans des souliers de fer qu'on avait fait rougir au feu. On ne s'arrêta pas là ; on employa pour faire souffrir cet invincible martyr tout ce que l'inhumanité la plus barbare, tout ce que la rage d'un tyran, tout ce que la malice de l'enfer peut inventer de plus cruel. Mais tout servit à confondre les païens, et à manifester la gloire et la toute-puissance du Dieu qu'adorait saint Georges. Au moment où on le croyait mort, on le vit entièrement guéri et sans au-

cune trace de plaies. Une joie toute céleste rayonnait sur son visage. Cette guérison miraculeuse convertit un grand nombre de païens parmi lesquels on compte l'impératrice Alexandra.

L'empereur, voyant que toutes les tortures étaient impuissantes à ébranler le martyr, eut recours à une douceur artificieuse et à des promesses séduisantes. « Rentrez dans le devoir, lui disait-il, adorez les dieux de l'empire et vous aurez tout à souhait. » Saint Georges pria l'empereur de le faire conduire dans le temple pour y voir les idoles qu'il veut lui faire adorer. Ce prince, heureux et fier, croyant avoir gagné sa cause, le fait accompagner au temple où tout le peuple s'était réuni. Étant en face de l'idole d'Apollon, il l'apostropha en disant : « Êtes-vous Dieu, pour que je vous offre des sacrifices? — Non, je ne suis pas Dieu, répond l'idole, d'une voix qui fit frémir toute l'assistance. » A l'instant, il fait le signe de la croix et commande à ces esprits malins, à ces anges rebelles de disparaître. A ces paroles, des hurlements affreux se font entendre et toutes les statues tombent en pièces. A cette merveille tout le monde est effrayé, et les prêtres des idoles demandent à hauts cris sa mort. L'empereur, ayant appris ce qui venait de se passer, ordonna que sur l'heure même on coupât la tête au martyr ; ce qui fut exécuté le 23 d'avril, l'an 290.

Le nom de saint Georges est en grande dévotion auprès des gens de guerre, dont il est le patron.

### *Réflexions pratiques.*

Saint Georges est un modèle parfait de ce courage

chrétien qui apprend à professer hautement la foi, à faire, à sacrifier et à souffrir tout pour Jésus-Christ. Où a-t-il appris cette grandeur d'âme ? Où a-t-il puisé cette foi ardente, cet amour sans limites ? A l'école de Jésus-Christ, sur le Calvaire, au pied de la croix. Avons-nous été nous-mêmes à cette école ? Qu'y avons-nous appris ? Avons-nous défendu avec indépendance notre foi lorsqu'elle était attaquée en notre présence ? N'avons-nous jamais rougi d'elle devant les impies. Avons-nous su parler et défendre les bonnes mœurs dans la société des libertins. Un lâche silence lorsqu'on est obligé de parler est un crime. — Saint Georges ne s'est pas contenté de défendre la foi ; pour elle il a donné sa vie. Quels sacrifices nous sommes-nous imposés pour cette grande cause ? Ah ! sachons désormais être de vaillants soldats de Jésus-Christ ; pensons, parlons, agissons comme les saints et alors, nous serons de ceux dont il est dit : « Bienheureux ceux qui auront souffert pour la justice ! »

*Plan de méditation.*

Saint Georges a été : I. Un soldat fidèle.

II. Un chrétien dévoué.

III. Un martyr courageux.

---

## SAINT FIDÈLE DE SIGMARINGEN, CAPUCIN

24 avril.

Saint Fidèle naquit en 1577, à Sigmaringen, petite ville d'Allemagne. Il fut dès son bas âge orné des dons les plus extraordinaires de la nature et de la grâce. Ses parents le formèrent à la vertu et lui firent donner une excellente éducation. Ses progrès furent très rapides. Après une enfance pure et innocente, il se présenta à l'université de Fribourg, en Suisse, où il fit ses études avec de grands succès. Il fit son cours de jurisprudence et fut reçu docteur en droit. Ses vertus, entre autres sa modestie et sa douceur, lui attiraient l'estime et la vénération de tous ceux qui le connaissaient. Il se livrait aux pratiques de la mortification la plus sévère, ne buvait jamais de vin et portait toujours le cilice.

En 1604, il partit avec trois gentilshommes qu'on envoyait dans les différentes parties de l'Europe. Il s'attacha principalement à leur inspirer de vifs sentiments de religion. Sans cesse il leur donnait l'exemple de la piété la plus tendre. A toutes les grandes fêtes il s'approchait des sacrements. On le vit plusieurs fois se dépouiller de ses habits pour en revêtir les pauvres.

Après ces voyages, ayant obtenu à Colmar, en Alsace, une place dans la magistrature, il en exerça les emplois avec beaucoup de distinction. Il s'intéressait vivement en faveur des indigents, ce qui le fit surnommer l'*Avocat des pauvres*. Quelques injus-

tices, qu'il ne pouvait empêcher, lui inspirèrent du dégoût pour sa charge. Craignant donc de ne pas avoir la force de résister aux occasions du péché, il résolut de quitter le monde et de se retirer chez les capucins de Fribourg. Il y prit l'habit en 1612 et reçut de son supérieur le nom de Fidèle. Tous ses biens furent distribués aux pauvres. Dès son arrivée en religion, il n'eut d'ardeur que pour les humiliations, les austérités de la pénitence, et la plus entière obéissance à ses supérieurs. Les tentations dont il fut assailli ne le découragèrent point; il les vainquit en les découvrant à son directeur, dont il suivait les avis avec docilité. Il n'eut pas plus tôt été ordonné prêtre qu'on le chargea d'annoncer la parole de Dieu et d'entendre les confessions des fidèles. Devenu supérieur du couvent de Weltkirehen, il opéra des prodiges de conversion dans cette ville et dans les lieux voisins. La nouvelle des succès qui accompagnaient ses travaux apostoliques étant parvenue à Rome, la congrégation de la *Propagande* le chargea d'aller prêcher l'Évangile chez les Grisons. Il fut le premier missionnaire envoyé à ce peuple depuis qu'il avait embrassé le calvinisme. On lui associa huit religieux de son ordre. Il ne se laissa rebuter ni par les fatigues, ni par les menaces qu'on fit de lui ôter la vie. En 1622, il pénétra dans le canton de Prétigout, où il convertit tant d'hérétiques, que les calvinistes devenus furieux résolurent de le mettre à mort. Le 24 avril 1622, il alla à l'église de Sévis pour y prêcher, sur l'invitation des sectaires qui, la veille, avaient fait semblant de se convertir. Ils se ruent sur lui, l'accablent de coups et le percent de poignards

pendant qu'il adresse à Dieu cette prière : « Seigneur, pardonnez à mes ennemis ; Seigneur ayez pitié de moi ! Sainte Marie, mère de Jésus, assistez-moi. »

### *Réflexions pratiques.*

Saint Fidèle a parcouru l'Europe tout entière pour se perfectionner dans les connaissances humaines. Malgré son contact avec le monde qu'il voit de près, il ne se laisse point influencer par ses fausses maximes. Il veille sur lui, il se précautionne contre les séductions du siècle, et n'a que du mépris pour ses vanités et ses plaisirs. Il n'oublie pas un seul instant qu'il n'est sur la terre que pour acheter le ciel ; et dans ce but il se dépouille de ses biens, les distribue aux malheureux et se consacre entièrement au Seigneur.

Me suis-je quelquefois demandé : Pourquoi suis-je sur la terre ? Pourquoi Dieu m'a-t-il donné une raison, une âme immortelle, un besoin irrésistible d'aimer ? — Dieu me crie de mille manières : « Aimer et servir Dieu, voilà tout l'homme ! » L'Évangile proclame sur les toits cette grande maxime : « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre son âme ! » Je n'entends pas, je ne comprends pas ; je ne veux ni entendre ni comprendre, et je vis au jour le jour dans le tourbillon des affaires et des vanités, jusqu'à ce qu'arrive enfin le terme fatal, qui finit si souvent par la réprobation et l'enfer. O mon âme ! deviens sage par l'exemple des saints, et vivant dans le monde, vis autrement que lui, pour ne pas périr avec lui.

*Plan de méditation.*

Saint Fidèle modèle de la jeunesse, par : I. Son application à l'étude. II. Sa piété. III. Sa modestie. IV. Ses mortifications.

---

## SAINT MARC, ÉVANGÉLISTE

*25 avril.*

Saint Marc était Hébreu d'origine. Il naquit à Cyrène, ville célèbre d'Afrique, et descendait de la famille d'Aaron. Quoiqu'il ait pu voir Jésus-Christ, on ne croit pas qu'il ait été du nombre de ses disciples. Il fut une des premières conquêtes de l'apôtre saint Pierre, qui le convertit à la foi peu après la descente du Saint-Esprit ; et celui-ci l'appelle son fils dans sa première Epître, parce qu'il l'avait engendré à Jésus-Christ. La ferveur de ce nouveau disciple, sa piété, son zèle, son attachement pour saint Pierre, qu'il regardait comme son père ; tout cela fut cause que le chef des Apôtres le prit pour compagnon de ses voyages et le fit son interprète et son confident.

Saint Marc accompagna saint Pierre à Rome, où il eut part à ses travaux et à ses souffrances, pour établir la foi de Jésus-Christ dans ce centre de toutes les superstitions païennes.

Saint Pierre étant obligé de quitter Rome pour vaquer aux fonctions de son apostolat, y laissa son cher disciple, qui cultiva cette vigne avec succès. Ce



fut en ce temps-là que les fidèles de Rome, désireux d'avoir par écrit ce que le prince des Apôtres leur avait enseigné de vive voix, prièrent saint Marc de leur tracer un résumé de la doctrine sainte qui leur avait été annoncée. Marc, vaincu par leurs pieuses sollicitations, composa son Évangile, en recueillant tout ce qu'il avait entendu dire à l'Apôtre. Saint Pierre approuva l'Évangile de saint Marc, et lui imprima le sceau de son autorité, pour qu'il fût lu dans les assemblées des fidèles : c'est à cause de cela que quelques auteurs l'ont attribué à saint Pierre lui-même.

Pendant le séjour que saint Pierre fit en Italie, il chargea plusieurs de ses disciples d'aller répandre l'Évangile dans différentes contrées. Il envoya saint Marc en Egypte, et l'établit évêque d'Alexandrie, la plus célèbre ville de l'univers, après Rome. Saint Marc quitta l'Italie sous le règne de Néron, l'an 49 de Jésus-Christ. Il descendit d'abord à Cyrène, dans la Pentapole; après y avoir opéré un nombre considérable de conversions, il passa dans la Lybie, dans la Thébàide et dans les autres provinces de l'Egypte. Après douze ans de fatigues, il vint à Alexandrie, où il forma en peu de temps une Église fort nombreuse. Les progrès étonnants que le christianisme faisait dans la ville d'Alexandrie firent entrer les païens dans une grande fureur. Témoins de ses miracles, ils le traitèrent de magicien et résolurent sa mort. Les plus emportés de la populace se jetèrent sur lui avec fureur, lui passèrent une corde au cou, et le traînèrent par les rues, en criant qu'il fallait mener ce bœuf à Bucoles, lieu situé près de la mer et rempli de rochers

et de précipices. Ils le traînèrent ainsi toute la journée. Les lieux où ils passaient étaient semés des lambeaux de sa chair ; la terre et les pierres teintes, de son sang. Le soir venu, ils se jetèrent en prison où il fut consolé par deux visions. Le lendemain on le traîna comme le jour précédent ; et il expira dans ce supplice, le 25 avril de l'an 68, en disant : Seigneur, je remets mon esprit dans vos mains. La coutume de chanter en ce jour les grandes litanies remonte à saint Grégoire le Grand, et elle a pour objet de fléchir la justice de Dieu irritée par nos péchés.

### *Réflexions pratiques.*

Saint Marc a prêché avec beaucoup de zèle la bonne nouvelle, et il a converti d'innombrables âmes à Dieu. Il nous a légué dans l'évangile qui porte son nom les vérités que nous devons croire et les œuvres que nous devons opérer. Cet évangile est le testament par lequel Jésus-Christ nous a déclaré sa volonté. Que nous dit-il ? *In lege quid scriptum est ? Quomodo legis ?*... Il nous enseigne le contraire de ce que les sectateurs du monde font entendre à leurs partisans. Le Sauveur commande le mépris des richesses, les sectateurs du siècle les aiment ; l'Homme-Dieu veut qu'on porte sa croix, le monde les fuit. Jésus-Christ ordonne le pardon des injures ; les mauvais chrétiens se vengent. L'évangile prêche l'humilité et la mortification, le monde ne songe qu'à paraître et à se divertir. Quel évangile suivons-nous ? Celui qui mène au Ciel, ou celui qui conduit à la perdition éternelle ? Interrogeons notre conduite et il nous

sera aisé de répondre. — Mon Dieu! qu'il est grand de nos jours le nombre des chrétiens qui se contentent d'entendre la parole évangélique sans se mettre en peine de la pratiquer! Faites que je ne sois pas de ce nombre.

*Plan de méditation.*

Saint Marc a établi l'Église : 1° par sa parole comme Apôtre ; 2° par ses écrits, comme Évangéliste ; 3° par ses exemples comme maître ; 4° par son sang comme martyr.

---

SAINT CLET ET SAINT MARCELLIN,  
PAPES ET MARTYRS

26 avril.

Saint Clet était Romain et fut converti à la foi par l'Apôtre saint Pierre, dont-il devint le fidèle disciple. Il fit de si merveilleux progrès sous la direction d'un si habile maître, qu'il devint le modèle du clergé de Rome par son zèle, par sa ferveur et par son admirable piété. Sa douceur lui gagnait le cœur de tout le monde et même des païens. Saint Pierre avait pour lui tant d'estime, qu'on croit avec raison, qu'il avait choisi avec saint Lin, non seulement pour l'aider dans Rome et dans le voisinage comme les autres ouvriers évangéliques qu'il employait, mais pour gouverner les fidèles de cette première Église du monde en son absence.

Après le glorieux martyr de saint Pierre, saint Lin monta sur le siège apostolique, mais bientôt il dut lui-même verser son sang pour la foi. Dans ces temps difficiles de l'Église naissante, où la persécution était universelle et où les fidèles avaient besoin de tant de secours, il fallait un Pontife d'un grand mérite. Dieu l'accorda à son épouse par l'élection de saint Clet. Sa charité et son zèle le portaient partout où il y avait des misères à soulager, des consolations à prodiguer. Il assistait les uns par des aumônes, il encourageait les autres par ses lettres ou ses exhortations. Quelque nombreux que fût le troupeau, le pasteur pourvoyait à tout. Suivant l'ordre du prince des Apôtres, il établit vingt-cinq prêtres à Rome. C'est lui qui le premier fit usage de ces paroles au commencement de ses lettres : Salut et bénédiction apostolique. Après avoir siégé douze ans et quelques mois, il fut couronné d'un glorieux martyr, sous l'empereur Domitien. Il fut enseveli au Vatican, auprès du prince des Apôtres.

Saint Marcellin était de Rome. Ses brillantes qualités et sa haute vertu jointes à une grande science et à un zèle ardent, lui gagnèrent l'estime universelle. Après la mort de saint Caius, il fut choisi pour gouverner l'Église. Ce fut l'an 296 que saint Marcellin monta sur le Saint-Siège. Sous son pontificat, qui dura huit ans, Dioclétien suscita une violente persécution ; et dans l'espace d'un mois, il fit mourir quinze mille chrétiens de tout sexe et de toute condition. Le Pontife de Rome ne fut pas épargné ; après l'avoir chargé de chaînes, on le traîna en prison, et on lui fit souffrir tout ce que la rage d'un peuple

furieux peut inventer pour lasser la plus longue patience. Enfin, Dioclétien lui fit trancher la tête, ainsi qu'à trois autres chrétiens, Claude, Cyrin et Antonin. Pendant trente-six jours, leurs corps jetés sur la voie publique restèrent, par l'ordre de l'empereur, privés de sépulture; mais enfin le prêtre Marcel les fit ensevelir honorablement dans le cimetière de Priscille. Marcellin avait gouverné l'Église près de huit ans.

### *Réflexions pratiques.*

Les saints martyrs dont nous venons de lire la vie ont été fidèles à Jésus-Christ. Les tourments les plus affreux ont été impuissants à ébranler leur constance. Ils ont mieux aimé perdre les biens, les honneurs et la vie que de sacrifier leur foi. Pouvons-nous nous flatter d'avoir toujours été fidèles à Dieu? de n'avoir jamais forfait à nos devoirs? Avons-nous constamment accompli la volonté divine lorsqu'elle était en désaccord avec nos inclinations perverses? Avons-nous sans cesse résisté, non pas à des bourreaux impitoyables, mais aux tentations, mais aux railleries, mais aux plaisirs défendus? Hélas! que de défections dans notre vie! Nous voudrions servir Dieu, pratiquer la religion, mais à condition qu'il ne nous en coûtât rien. Pleins de zèle et de courage pour entreprendre ce qui flatte le corps, ce qui touche à nos intérêts matériels, nous sommes sans initiative pour ce qui intéresse notre âme.

Mon Dieu! quel désaccord entre notre vie et celle des saints!

## SAINTE ZITE, VIERGE ET SERVANTE

27 avril.

Sainte Zite naquit en Italie, au commencement du treizième siècle. Ses parents, pauvres des biens de ce monde, mais riches des dons de la piété, l'élevèrent dans la crainte du Seigneur et eurent la consolation de voir fructifier leurs instructions au delà de toute espérance. Cette pieuse enfant était d'une douceur et d'une modestie qui charmait tout le monde. Elle parlait peu, travaillait avec assiduité, et tenait son âme dans un recueillement perpétuel. Il suffisait à sa mère, pour engager sa fille à faire ou à éviter quelque chose, de lui dire : *Cela plaît à Dieu ; c'est sa volonté ; cela déplaît au Seigneur.*

A l'âge de douze ans, Zite fut mise en service chez un bourgeois de Lucques ; devenue servante, elle s'appliqua, de tous ses soins, à remplir parfaitement les devoirs de son état. Levée dès la pointe du jour, elle donnait à la prière un temps que d'autres accordent au repos, et avant l'heure du travail, elle avait toujours assisté à la messe. Non seulement elle exécutait avec fidélité ce qu'on lui ordonnait, mais, humble et laborieuse, elle savait même avoir pour ses maîtres des prévenances et des égards qu'une solide piété peut seule inspirer. Dieu permit cependant qu'on ne lui rendît pas justice. On désapprouvait sa dévotion ; on tournait en ridicule son silence et sa délicatesse, ou blâmait ses austérités. Sa maîtresse, aigrie par les rapports des autres domestiques, n'agréait rien de ce qu'elle faisait, grondait sans

cesse, et faisait retomber sur elle les fautes de tous les autres. Son maître surtout la détestait au point qu'il ne pouvait la voir sans entrer dans de violents transports de fureur. Sous le coup de préventions si injustes, qu'on s'imagine ce que cette sainte fille eut à souffrir ! Mais on avait beau la maltraiter, pleine de calme, de douceur et d'application, elle ne laissait échapper ni plainte ni murmures. Toujours égale à elle-même, rien ne pouvait altérer sa douceur. Elle continuait de remplir ses devoirs dans la seule vue de plaire à Dieu.

Une vertu aussi solide triompha de la malice et des préjugés. Les maîtres de la Sainte comprirent enfin tout le prix du trésor qu'ils possédaient dans leur maison. Les autres domestiques devinrent aussi plus équitables et leur jalousie se changea en admiration.

La tendresse de la jeune Zite pour la Reine des vierges lui inspira un amour extraordinaire de la pureté ; sa délicatesse sur ce point était extrême. Un mot peu décent alarmait sa pudeur. Pour conserver cette délicate vertu, elle vivait dans les rigueurs de la pénitence, jeûnant tous les jours, et souvent au pain et à l'eau, marchant nu-pieds, même en hiver, couchant sur la dure et se revêtant d'un cilice. Douée du don extraordinaire d'oraison, tout le jour elle travaillait, et tout le jour elle priait.

Le maître de la douce servante était colère et emporté ; la seule présence de Zite l'apaisait ; une de ses paroles le rendait doux comme un agneau. La charité de cette humble fille surpassait toutes ses vertus ; rien ne résistait à son cœur et son cœur dé-

bordait en œuvres de miséricorde. Elle donnait tout aux pauvres et n'avait pour toutes richesses que l'habit qu'elle portait. — Son maître, qui voyait que tout prospérait dans sa maison, et qui attribuait cette prospérité à la sainteté de Zite, lui avait permis de donner largement aux pauvres. Zite donnait donc avec libéralité, quoique toujours avec discrétion. Dans une année de famine, elle avait épuisé toutes les ressources qu'on lui confiait; elle avait même épuisé les greniers de son maître. Un jour qu'elle y était montée pour ramasser un reste de grains, quels ne furent pas sa surprise et son bonheur de le trouver plus rempli qu'au moment où elle avait commencé d'y puiser! — Un soir de Noël on lui prêta un manteau, qu'elle donna à un pauvre à demi nu et transi de froid: après la messe le pauvre le lui rapporta et disparut. C'est ainsi que le Seigneur s'est plu à manifester souvent la sainteté de sa servante par d'éclatants prodiges. A sa mort, cent cinquante miracles ont été examinés et prouvés juridiquement. Un matin qu'elle devait pétrir du pain, s'étant oubliée dans ses dévotions, elle courut toute désolée pour réparer sa faute; mais Dieu l'avait réparée lui-même. Elle trouva le pain prêt à être mis au four quand elle arriva.

Elle mourut, le 27 avril 1277, à l'âge de soixante ans, remplie de mérites puisés dans le recueillement, la mortification et un fréquent et saint usage des sacrements. Son corps, conservé jusqu'à ce jour frais et sans corruption, est pieusement vénéré à Lucques.



*Réflexions pratiques.*

*La main au travail et le cœur à Dieu*; telle a été la devise de sainte Zite. La vie vraiment admirable de cette vertueuse servante prouve que Dieu a des serviteurs dévoués dans tous les états et dans toutes les conditions, et que dans les emplois les plus humbles comme dans les plus élevés, on peut pratiquer les plus sublimes vertus, et arriver à un éminent degré de sainteté. La pieuse Zite en est une preuve frappante. Pour plaire à Dieu et s'enrichir de mérites, cette fille héroïque n'a négligé aucun de ses emplois même les plus pénibles. Au milieu de ses occupations elle tenait son esprit et son cœur toujours élevés vers Dieu.

Son travail était sanctifié par une prière continue et surtout par des ferventes aspirations de foi, d'espérance et de charité. Voilà la voie qu'elle a parcourue pour parvenir à la suprême félicité! Voilà celle que nous devons suivre nous-mêmes. Elle est la plus ordinaire et la plus sûre. A son exemple, ayons la main au travail, en accomplissant avec dévouement les devoirs imposés par notre état; surnaturalisons chacune de nos œuvres, en élevant constamment notre cœur vers Dieu. En travaillant ainsi pour le bon Maître, il nous donnera le ciel pour récompense. Seigneur, accordez-nous cette grâce que nous vous demandons par l'entremise de sainte Zite.

*Plan de méditation.*

I. Vertus des bonnes servantes : 1<sup>o</sup> humilité;

2° obéissance; 3° patience; 4° vigilance; 5° application au travail; 6° crainte et amour de Dieu.

II. Comment sainte Zite a pratiqué à un degré éminent toutes ces vertus.

---

## SAINT PAUL DE LA CROIX

28 avril.

Paul-François de la Croix naquit à Uvada, en Ligurie, de la noble famille des Banci, originaire de Castellazzo, près de la ville d'Alexandrie. Son père, très chrétien, fut obligé par suite de revers de fortune d'entrer dans le négoce. On raconte qu'au moment de la naissance de Paul une lumière extraordinaire remplit la chambre où sa mère le mit au jour et fit pâlir celle des flambeaux. Ses parents qui avaient quitté Castellazzo, l'y ramenèrent à l'âge de douze ans. Ce fut vers cette époque que la Sainte Vierge lui fit éprouver l'effet de sa puissante protection, car Paul étant tombé dans une rivière, la reine du Ciel lui apparut et le tira du danger. Les amusements, qui pour l'ordinaire sont pleins d'attraits pour les enfants, n'en avaient aucun pour notre Saint. Tout jeune il n'éprouvait qu'un seul plaisir, celui de prier et d'imiter Jésus et Jésus crucifié. C'est pour cela qu'il ne cessa d'accabler son corps de travail, de jeûnes, de veilles et de mortifications de tout genre.

Pour n'avoir d'attache qu'à Dieu et à la vertu il renonça au nom de sa famille et prit celui de Paul de

la Croix ; il refusa en même temps un riche héritage de son oncle et un mariage très avantageux qu'on voulait lui faire contracter. — Paul possédait toutes les vertus chrétiennes. Toutefois, celle qui brillait en lui d'un éclat tout particulier, fut celle de la chasteté. Quoique soumise à de rudes épreuves, elle ne subit jamais la moindre atteinte, tant fut grande sa prudence et sa circonspection. Il avait reçu du Ciel l'esprit de prière et le don des larmes. Chaque jour il en versait des torrents, en pensant aux péchés des hommes et aux erreurs envahissantes de son époque, et surtout au schisme de l'Angleterre. Pendant plus de cinquante ans, il ne cessa de demander à Dieu le retour de ce pays à l'unité de la foi.

Avant d'être prêtre, il exerçait déjà les fonctions d'un zélé missionnaire. Il aimait à faire le catéchisme aux enfants et à expliquer à ses concitoyens les mystères de la foi et en particulier celui de la Croix. « Si nous ne devenons pas saints aux instructions de cet homme de Dieu, disaient ses auditeurs, nous ne le deviendrons jamais. » Il devint prêtre par obéissance, sur le commandement du pape Benoît XIII, qui voulut l'ordonner lui-même. L'ardeur avec laquelle il annonça la parole de Dieu jusqu'à sa vieillesse est véritablement admirable. Le travail, le danger même, n'étaient rien pour lui toutes les fois qu'il s'agissait de gagner des âmes à Jésus-Christ. Aussi, qui pourrait nombrer les impies et les pécheurs qu'il a ramenés au bercail divin. Benoît XIII l'ayant autorisé à s'associer des compagnons pour annoncer les vérités éternelles et pour propager le culte de la passion de Jésus-Christ, il se retira par un ordre du Ciel sur

le mont Argentero près de la ville d'Orbitello. Là il fonda l'Ordre des Passionistes qui fut approuvé par le Saint-Siège et où l'on vit fleurir toutes les vertus. Paul, épuisé par les macérations, tomba gravement malade. Les médecins ne lui donnaient plus qu'une semaine à vivre. Le pape Clément XIV, profondément affligé de cette nouvelle, dit aux Passionistes qui étaient venus la lui porter : « Je ne veux pas que ce saint meure encore, dites-lui que je lui donne un répit et qu'il n'oublie pas la sainte obéissance, je ne veux pas qu'il meure encore cette fois. » Et le Saint en apprenant ces paroles se souleva sur sa couche : « Mon Jésus crucifié, dit-il, je veux obéir à votre vicaire. » Et à l'instant même il se sentit guéri. Dès lors il travailla plus que jamais à sa propre perfection et à la sanctification des âmes. Dieu se plut à rendre célèbre la sainteté de son serviteur et ses travaux apostoliques par des miracles éclatants. Il prêchait la langue de son pays à des hommes de toutes les régions, chacun le comprenait comme s'il eût parlé sa propre langue ; sa voix se fit quelquefois entendre à la distance de trois à quatre mille pas.

Le feu de la charité qui embrasait son cœur lorsqu'il offrait le saint sacrifice ou qu'il parlait de Dieu, enflammait son visage et environnait son corps d'une lumière toute céleste. Il vit plusieurs fois l'Homme-Dieu sous les dehors du pauvre et la très Sainte Vierge compatissant aux douleurs de son Fils.

Sentant sa fin approcher, il réunit ses disciples, leur recommanda la charité fraternelle, l'amour de l'oraison, de la pauvreté religieuse et de la solitude.

Enfin il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, le 18 octobre 1775 et fut béatifié, puis canonisé par Pie IX.

*Reflexions pratiques.*

Dès son bas âge, Paul de la Croix comprenant qu'il se devait tout entier à Dieu, son maître, renonça à tous ses biens, à un riche établissement et quitta sa famille pour se vouer à la pauvreté et ne posséder que la croix du divin Maître. Est-il bien grand le nombre des chrétiens qui marchent sur ses traces ? Combien de personnes dans le monde refusent leur cœur à Dieu tant que le siècle a de quoi les amuser et les satisfaire ! Combien regrettent les années consacrées à la solitude, ou à la vie religieuse, ou à l'obscurité d'une existence éloignée du bruit des passions humaines ! Ils plaignent ceux qui prennent ce parti, et pour leur part, ils ne se donnent à Dieu que quand le monde ne veut plus d'eux, ou que le dégoût les éloigne de cet ami perfide. Ainsi ils n'apportent plus au Seigneur que les restes d'un cœur flétri, ravagé et déshonoré par les passions. Ne sommes-nous pas de ce nombre ? Interrogeons notre conscience. Ah ! ce n'est pas ainsi qu'il faut servir le meilleur des maîtres. Admirons et imitons saint Paul de la Croix qui a donné à Dieu son enfance, sa jeunesse, son âge mûr, sa vieillesse, et n'a pas cru trop faire pour un Dieu si magnifique dans ses récompenses. Oui, Seigneur, régnez sur tout notre être ici-bas chaque jour de notre existence, pour que nous puissions un jour régner avec vous dans la gloire.

*Sujet de méditation.*

I. Nécessité de la croix.

II Estime que nous devons en faire.

---

 SAINT PIERRE, MARTYR

29 avril.

Saint Pierre, un des premiers martyrs que l'ordre de Saint-Dominique ait donnés à l'Église, naquit à Vérone, en Lombardie, en 1205. Ses parents étaient manichéens. Mais Dieu veilla particulièrement sur cet enfant de bénédictions. Il n'y avait à Vérone que des maîtres catholiques et il dut leur être confié. Là il puisa les vrais principes de la religion, et revint à la maison paternelle fervent serviteur de Dieu. Le jeune Pierre avait sept ans lorsqu'un jour, rentrant de l'école, il fut interrogé par son oncle, hérétique comme son père, sur ce qu'il y avait appris : Le *Symbole des Apôtres*, répondit-il. L'enfant le récita et l'expliqua dans le sens catholique. « Ce n'est pas comme cela, mon enfant, lui dit l'oncle, Dieu ne peut pas avoir créé toutes les mauvaises choses que nous voyons dans ce monde ; c'est le démon. — Il faut croire comme l'Église enseigne, » répondit l'enfant. L'oncle fit les plus grands efforts pour l'amener à son sentiment, et n'en put venir à bout ; l'enfant répondait toujours : « Il faut croire comme l'Église enseigne. » L'oncle courroucé vint trouver le père :

« Si vous continuez à donner la même éducation à votre fils, je vous prédis qu'il sera le fléau de notre secte. » Le père se moqua de ces craintes ; il comptait sur son ascendant pour redresser son fils quand il en serait temps. Et comme il voulait, avant tout, en faire un savant, il l'envoya à l'université de Bologne, où il fit de merveilleux progrès dans la science et dans la piété. Dès l'âge de quinze ans, redoutant les séductions du monde pour son innocence, ce jeune prédestiné alla se jeter aux pieds de saint Dominique et le conjura de le recevoir sous sa discipline. Dominique l'éprouva et découvrit en lui des qualités si rares et une vocation si évidente, qu'il l'admit en son ordre, dont il devait être un jour l'ornement. Durant son noviciat sa prière fut continue, ses veilles furent si longues et ses jeûnes si rigoureux, qu'il tomba dans une grave maladie dont il se releva très difficilement.

Comme il était doué de toutes les qualités requises pour annoncer avec fruits la parole de Dieu, ses supérieurs lui ordonnèrent de prêcher aussitôt qu'il eut reçu la prêtrise. Il devint bientôt l'apôtre de l'Italie. Sa voix terrassait les hérétiques, en même temps qu'elle brisait les cœurs des pécheurs les plus endurcis. Il ne paraissait jamais en chaire que l'auditoire ne fondît en larmes. Les églises étant trop étroites pour contenir la multitude qu'y s'y pressait, il était obligé de prêcher sur les places publiques, dans les rues, au milieu des champs. On ne peut dire toutes les merveilles de conversion opérées par le serviteur de Dieu : les docteurs hérétiques demeuraient muets en sa présence ; l'enfer eut beau frémir

contre le saint religieux, sa science et ses miracles confondirent les démons et leurs sectateurs, et triomphèrent de toute leur malice.

Pour détruire l'autorité des prodiges du grand prédicateur, le chef de l'hérésie imagina un stratagème : « Je vais, dit-il aux siens, faire le malade et je me glisserai vers lui dans la foule; il m'imposera les mains, et me dira que je suis guéri. Alors, je proclamerai son imposture. » L'artifice fut mis en usage, mais Pierre n'y fut pas trompé. « Si vous êtes malade, dit-il, soyez guéri; si vous n'êtes pas malade soyez-le. » Aussitôt une fièvre terrible s'empara de cet homme, et le mit dans un état à désespérer de sa vie. Alors, dévoilant lui-même sa fourberie, il pria le Saint d'avoir pitié de son âme, fit abjuration de ses erreurs, et recouvra la santé.

Effrayés de tant de conquêtes les hérétiques résolurent de le faire mourir. Un jour qu'il revenait de Côme à Milan ils apostèrent deux assassins sur sa route. L'un d'eux lui déchargea deux coups de hache sur la tête : Pierre, tombé par terre et nageant dans son sang se releva sur ses genoux pour recommander son âme à Dieu; alors l'assassin l'achève d'un coup de poignard qu'il lui enfonce dans le cœur, et lui procure ainsi la couronne du martyr, le 29 avril 1252; il avait quarante-six ans.

### *Réflexions pratiques.*

Saint Pierre sauve son âme malgré tous les dangers et les obstacles qu'il rencontre dans la maison paternelle et les scandales dont il est témoin à l'université de Bologne. Nous, nous perdons la nôtre au



milieu d'une famille chrétienne et sous les yeux de maîtres vertueux. Saint Pierre court après les âmes égarées pour les ramener à Dieu, et nous, au contraire, ne perdons-nous pas souvent les âmes de nos frères par nos mauvais exemples ?

Saint Pierre meurt pour sa foi ; que faisons-nous pour la nôtre ? répondons devant Dieu à ces graves questions.

*Plan de méditation.*

I. Saint Pierre, religieux dominicain : 1° son renoncement au monde ; 2° son amour pour la solitude ; 3° ses progrès dans la vertu.

II. Saint Pierre prédicateur : 1° sa célébrité accroît son humilité ; 2° merveilleux fruits de ses prédications.

---

SAINTE CATHERINE DE SIENNE, VIERGE

30 avril.

Sainte Catherine, fille d'un honnête teinturier, naquit à Sienne en 1347. Elle fut élevée d'une manière fort chrétienne. Par son amabilité elle réjouissait tous ceux qui la voyaient. Sa mère pouvait à peine la garder dans la maison ; les voisins et les amis se la disputaient ; ils l'emmenaient chez eux et prenaient un singulier plaisir à toutes les gentillesses naïves de cette jeune âme, revêtue déjà de sagesse et de grâce. Dès l'âge de sept ans, elle fit

vœu de virginité, pour que son cœur ne fût plus partagé entre le Créateur et la créature. Elle n'avait de goût que pour la prière et la mortification. Lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, ses parents voulurent la marier. Comme elle déclara hautement que jamais elle ne consentirait à embrasser cet état, on lui suscita une forte persécution. Le combat domestique se continua avec acharnement; on ne lui ménagea aucune de ces humiliations si pénibles pour une jeune fille; on descendit même jusqu'aux paroles outrageantes et brutales. Il fut résolu que Catherine n'aurait plus de chambre particulière, qu'ainsi toutes ses prétendues communications avec Dieu cesseraient; qu'elle serait sans cesse occupée au ménage, qu'elle serait servante à la cuisine. Catherine offrit à Dieu toutes ses afflictions. Humble, soumise et obéissante, elle sut se créer une solitude intérieure dont rien ne pouvait l'empêcher de jouir. Un jour qu'elle était en prières dans la chambre de son bon frère Étienne, son père entr'ouvrit doucement la porte, vit sa fille pieusement agenouillée, ayant sur sa tête une colombe blanche comme la neige. Dès ce moment il promit à Dieu de ne pas lutter avec la grâce, il rendit son amitié à sa fille, et lui permit de reprendre ses anciennes pratiques de dévotion. Catherine profita de cette liberté pour ne se livrer qu'à des œuvres de mortification et de charité. Elle faisait aux pauvres d'abondantes aumônes, elle servait les malades, elle consolait les prisonniers et tous les malheureux. Ses pénitences et ses jeûnes tenaient du prodige.

Parvenue à sa dix-huitième année, elle prit l'habit

du tiers ordre de Saint-Dominique. Ses mortifications, déjà si considérables, n'eurent plus de bornes. Pendant trois ans elle resta enfermée dans sa cellule, ne parlant à personne qu'à son confesseur et à Dieu, et ne sortant que pour aller à l'église. Malgré tant de prières et de pénitences, Dieu permit que son humble servante fût assaillie par les tentations les plus délicates et les plus honteuses. Elle s'en plaignit un jour amoureusement à Jésus-Christ : « Où étiez-vous, mon Sauveur, tandis que je me voyais dans une situation aussi affreuse? — J'étais avec vous, répondit-il. — Quoi! reprit Catherine, vous étiez au milieu des abominations qui couvraient mon âme! — Ces abominations, répliqua le Sauveur, ne vous ont point souillée, parce qu'elles vous faisaient horreur; ainsi le combat que vous avez soutenu a été pour vous une source de mérites et c'est à ma présence que vous avez dû la victoire. »

Une fois libre de ces assauts que l'enfer lui avait livrés, sa vie ne fut plus qu'une suite d'extases, de saints ravissements. Elle eut le bonheur de converser plusieurs fois avec le Seigneur, qui se montrait visiblement à elle dans des apparitions miraculeuses. Elle reçut les cinq stigmates de la passion. Un jour le Sauveur, tenant un anneau garni de quatre perles et d'un diamant, le mit au doigt de Catherine, en disant : « Moi, ton Créateur et ton Sauveur, je te fais mon épouse dans la foi. » Elle conserva cet anneau toute sa vie, et il ne cessa de lui rappeler son union avec le Sauveur. Dans une autre circonstance, le divin Époux lui présenta une couronne d'épines et une couronne de roses, lui proposant de choisir.

Elle n'hésita pas à choisir la couronne d'épines, se réservant l'autre pour le ciel.

Plus d'une fois on constata que depuis le mercredi des Cendres jusqu'au jour de l'Ascension, elle ne prenait aucune autre nourriture que l'adorable Eucharistie. Catherine était en grande réputation de sainteté, et on lui amenait de toutes parts des malades et des possédés pour les guérir. Au nom de Jésus-Christ, elle commandait à la maladie, et forçait les démons à abandonner le corps de ceux qu'ils tourmentaient.

Sa vie fut un miracle continuel. Pendant plus de vingt ans elle n'eut d'autre nourriture que la sainte Eucharistie, ce qui ne l'empêchait pas de faire de longs et rudes voyages, allant de Rome à Avignon, d'Avignon à Rome, pour ramener dans la Ville éternelle le pape et le sacré Collège; ce à quoi elle réussit en 1377. Elle n'avait alors que trente ans; cinq ans après, exténuée d'austérités, elle mourut à Rome, en prononçant ces paroles : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ! » C'était le 29 avril 1382.

### *Réflexions pratiques.*

Jésus-Christ présente à sa pieuse servante, Catherine, deux couronnes : l'une de roses et l'autre d'épines. La généreuse vierge choisit plutôt celle d'épines que celle de roses parce qu'elle sait qu'une vie dure et mortifiée conduit au ciel, tandis qu'une vie douce, commode et agréable, mène à la perte éternelle. Cette pieuse amante du Sauveur n'ignore pas que pour avoir part au triomphe du divin Sauveur, il faut

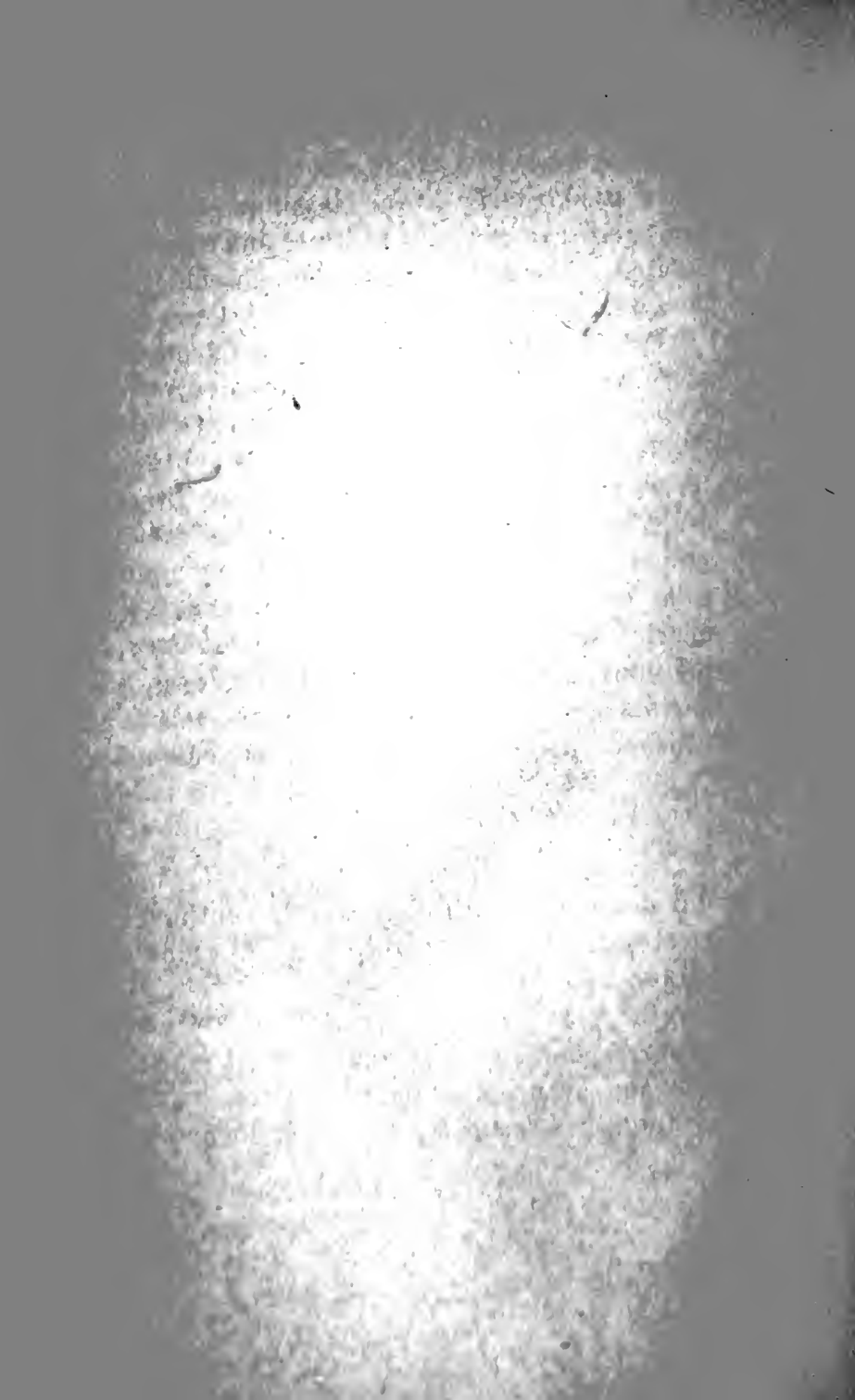
marcher à sa suite, porter sa croix et boire au calice des tribulations durant le court pèlerinage de cette vie. Aussi n'attendit-elle pas que les années eussent fortifié son tempérament pour se livrer aux rigueurs de la pénitence. Encore enfant, elle cherchait à imiter la vie silencieuse et mortifiée des Pères du désert : prières presque continuelles, mortifications dans ses repas, discipline, voilà ce qu'on trouve déjà dans les premières années de son enfance vertueuse. Voilà ce qu'elle a continué de faire toute sa vie. Voilà ce que, malgré sa pureté et son innocence, elle n'a cessé de pratiquer jusqu'à sa mort. Quel exemple pour nous, pécheurs ! Oh ! que nous devons nous confondre devant cette âme si sainte qui se méprise, se persécute et se crucifie elle-même, tandis que nous, pauvres esclaves de toutes les passions, nous ne songeons qu'aux plaisirs mortels de la terre. Jusques à quand durera cet aveuglement ?

*Plan de méditation.*

I. Son bien-aimé fut avec elle : 1° dès son bas âge ; 2° lui donnant l'esprit d'oraison, le sentiment de la perfection, sa couronne d'épines, ses saintes plaies, son propre cœur.

II. Catherine s'est donnée à Jésus-Christ : 1° par une fidèle correspondance à la grâce ; 2° ses mortifications ; 3° son avancement dans la perfection, en pratiquant toutes les vertus à un degré éminent.

---



## MOIS DE MAI

---

SAINT PHILIPPE ET SAINT JACQUES LE MINEUR,  
APOTRES

1<sup>er</sup> mai.

Saint Philippe et saint Jacques, que l'Église honore le 1<sup>er</sup> mai par une fête commune, ont eu l'honneur d'être les apôtres de Jésus-Christ, de prêcher son Évangile et de mourir pour la foi.

Saint Philippe naquit à Bethsaïde, en Galilée. Il était marié et avait trois filles. Sa piété le rendait respectable, il méditait continuellement la Loi et les Prophètes et attendait avec une foi vive et une confiance ferme le Messie qui devait être la rédemption d'Israël. Jésus-Christ, quittant le lieu où Jean-Baptiste baptisait, rencontra Philippe et lui commanda de le suivre. Philippe obéit à l'instant et devint le compagnon inséparable du ministère du Sauveur et de ses travaux. Devenu le disciple de la vérité il se hâta de s'en rendre le prédicateur. Il courut vers Nathanael, son ami, lui raconta son bonheur et l'amena à Jésus.

Plusieurs passages de l'Évangile nous montrent que cet apôtre occupait une place toute particulière dans le cœur de son divin Maître. Ainsi lorsque Jésus voulut opérer le miracle de la multiplication des pains dans le désert, il s'adressa à Philippe, comme pour le consulter, mais surtout pour lui donner une nouvelle preuve de sa foi : « Où pourrions-nous, lui dit-il, acheter du pain pour tant de monde?... » Quelque temps avant sa passion, plusieurs gentils, curieux de voir le Sauveur, s'adressèrent à Philippe, qui en parla à saint André, et tous deux communiquèrent ce désir à Jésus-Christ qui l'accueillit favorablement. — Notre Seigneur ayant promis à ses disciples dans la dernière Cène, de leur donner de son Père céleste une connaissance plus claire et plus parfaite qu'ils avaient jusque-là, Philippe s'écria dans un transport de sainte impatience : « Seigneur, montrez-nous votre Père et cela nous suffit. » Jésus prit de là occasion d'inculquer de nouveau la croyance de sa divinité et de montrer que Lui et son Père sont le même Dieu. « Il y a longtemps que je suis avec vous et vous ne me connaissez pas ? Philippe, celui qui me voit, voit mon Père, car je suis en mon Père, et mon Père est en moi. » Après la descente du Saint-Esprit, cet apôtre reçut la mission de prêcher l'Évangile en Syrie qu'il rendit presque entièrement chrétienne. De là, il passa en Phrygie. Mais les prêtres des idoles, soutenus par les magistrats, le firent arrêter. Il fut fouetté cruellement et enfin attaché à la croix où il expira vers l'an 80, dans un âge fort avancé.

Saint Jacques le Mineur, cousin germain de Notre-



Seigneur, était fils de Marie, proche parente de la très Sainte Vierge. Il vint au monde dix ou douze ans avant la naissance de Jésus Christ. Sa vie ne fut qu'un jeûne perpétuel. A cause de la vivacité de sa foi et de la sainteté admirable de ses mœurs il fut surnommé le *Juste*. Les peuples l'avaient en si grande vénération qu'ils s'estimaient heureux de toucher le bout de sa robe. Il fut le seul laïque qui eut la permission d'entrer dans le Saint des Saints. C'est Jésus-Christ lui-même qui l'appela à l'apostolat la seconde année de sa prédication. Après sa résurrection, le divin Maître apparut à saint Jacques en particulier, lui communiqua le don de science et le désigna évêque de Jérusalem; mais il n'entra dans les fonctions de l'épiscopat qu'après la mort de saint Étienne. Une fois à la tête de son troupeau, il fut aimé de tout le monde et respecté des Juifs eux-mêmes. Il en convertit un grand nombre qu'il baptisa et qu'il initia dans les mystères de la religion. Il était âgé de quatre-vingt-six ans, et il en avait passé trente à gouverner saintement son Église, quand son zèle à prêcher la divinité de Jésus-Christ excita la fureur des Juifs qui résolurent de le lapider. Toutefois, avant de mettre à exécution cet horrible projet, ils essayèrent de le forcer à renier Jésus-Christ. Les prêtres juifs imaginèrent de le faire monter un jour de grande fête sur le pinacle du temple espérant l'intimider et lui faire dire publiquement que Jésus de Nazareth n'était pas le Christ, Fils du Dieu vivant. Ce fut, bien entendu, le contraire qui arriva, car le Saint, prenant la parole, confessa de nouveau, d'une voix aussi forte que ferme, la divinité du Sauveur.

C'est alors qu'il fut précipité du haut du temple. Il mourut en priant pour ses bourreaux, l'an 61.

*Réflexions pratiques.*

Saint Jacques et saint Philippe ont eu l'honneur d'être appelés à l'apostolat, de prêcher l'Évangile, et de verser leur sang pour Jésus-Christ. Admirez comme ils ont été fidèles à leur vocation et comment ils ont correspondu à la grâce divine. Ils se sont rendus au premier appel du Sauveur. Une fois à sa suite, ils ne l'ont plus quitté, et pour faire son œuvre, ils n'ont reculé devant aucun sacrifice. Enfants des apôtres, disciples de Jésus-Christ, nous devons connaître Dieu, l'aimer et le servir; nous devons également le faire connaître, aimer et servir aux autres. Plusieurs le doivent par état : prêtres, parents et maîtres; mais tous le doivent par charité. Comment nous acquittons-nous de nos obligations? Que faisons-nous pour connaître Dieu? Comment entendons-nous la parole divine? Aimons-nous sincèrement le Seigneur? Pouvons-nous nous flatter d'accomplir fidèlement sa sainte volonté? Travaillons-nous au salut du prochain en communiquant à nos parents, à nos amis, à nos subordonnés les bons sentiments que Dieu nous a inspirés? Leur donnons-nous l'exemple d'une vie chrétienne? Ne faisons-nous jamais le contraire? Ne nous arrive-t-il pas maintes fois de les scandaliser par nos paroles ou par notre mauvaise vie? — Mon Dieu! suis-je un vrai disciple de votre divin Fils? Que répond ma conscience? Elle m'accuse. Daignez me pardonner.

*Plan de méditation.*

Trois choses à considérer dans ces deux saints :  
1° la sainteté de leur vie ; 2° leur zèle apostolique ;  
3° leur martyre.

I. Sainteté de leur vie marquée dans saint Philippe : 1° par le renoncement à tout ce qui est terrestre ; 2° par son attachement à Dieu.

II. Zèle apostolique de saint Philippe, qui commence aussitôt sa mission, en amenant à Jésus Nathanael, en convertissant des Gentils qui passaient par Jérusalem, en allant, après la dispersion des apôtres, porter l'Évangile en Scythie et en Phrygie. — De saint Jacques, qui évangélise avec persévérance : 1° Jérusalem et la Judée ; 2° le monde entier par sa belle Épître qu'on peut appeler la règle de la vie chrétienne.

III. Leur martyre, qui est pour tous deux long et cruel et rempli de l'esprit de charité.

---

SAINT ATHANASE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE

2 mai.

Saint Athanase naquit à Alexandrie, métropole de l'Égypte, vers l'an 296. Ses parents qui étaient très chrétiens et très pieux, lui donnèrent une excellente éducation. Après avoir étudié les sciences humaines avec beaucoup de succès, le vertueux jeune homme en comprit tout le vide et tourna toute l'ardeur de

son âme vers l'étude des lettres divines et de la discipline ecclésiastique dans lesquelles il devint très profond.

A l'âge de vingt ans, saint Athanase ayant entendu parler longuement des vertus de saint Antoine dont la réputation était répandue partout, alla le trouver avec le désir de marcher sur ses traces et de demeurer avec lui pour se former à la piété sous sa direction. Il resta assez longtemps sous ce grand maître pour se perfectionner dans la vie ascétique qu'il continua de mener même étant évêque. Heureux dans cette paisible solitude, Athanase y serait peut-être toujours resté, s'il n'eût été rappelé par l'autorité de son évêque, saint Alexandre. Il se vit donc obligé de se séparer de son saint directeur.

Alexandre ravi de la science et de la sainteté d'Athanase se l'attacha, voulut être son unique maître et ne lui permit pas d'avoir d'autre habitation, d'autre table que la sienne. Athanase, ordonné diacre, soutint l'illustre vieillard, son maître, contre l'arianisme; il le défendit contre ses calomniateurs et l'accompagna au concile de Nicée, composé de trois cent dix-huit évêques. Quoique jeune, il renversa dans cette auguste assemblée, par la force de ses arguments, les subtilités ariennes, s'attirant ainsi l'admiration des Pères du concile et la haine implacable des hérétiques qui jurèrent dès lors de le perdre.

Cinq mois après le concile, Alexandre, chargé d'années et de mérites, rendit sa belle âme à Dieu, après avoir désigné pour son successeur le diacre Athanase. — Athanase n'ayant que trente ans fut donc sacré, malgré lui, en 326, en présence et au

bruit des acclamations de tout le peuple. On retrouvait en lui, dit saint Grégoire de Nazianze, toutes les vertus de son saint prédécesseur : il était doux et modéré, sans faiblesse, d'un accès facile. Il corrigait en père, il instruisait en maître, il reprenait avec force et sans aigreur ; ses discours étaient simples et sans ornements, mais ils n'en étaient que plus persuasifs.

Notre saint se mortifiait continuellement par le jeûne, il était assidu à la prière, il était le refuge et la consolation des pauvres et des affligés, le soutien des vieillards, le guide des solitaires et des vierges consacrées à Dieu, enfin on voyait en lui l'image d'un parfait évêque, tel que le décrit saint Paul. — Tant de vertus ne servirent qu'à aigrir les Ariens jaloux de son mérite. Ils se joignirent aux Méléciens qui étaient schismatiques, et formèrent ensemble un complot pour le perdre. Les Méléciens se chargèrent d'être ses accusateurs et les Ariens d'être ses juges. Les uns et les autres eurent recours aux calomnies les plus infâmes. Ils subornèrent un jour une femme de mauvaise vie pour accuser Athanase de lui avoir fait violence, tandis qu'elle lui donnait l'hospitalité. Elle citait le lieu, le jour et toutes les circonstances du crime. C'est alors qu'un saint prêtre, nommé Timothée, dévoué au patriarche, feignant d'être l'évêque prit la parole : « Vous dites donc, femme, que j'ai logé chez vous et que je vous ai fait violence. — Oui, c'est bien vous-même qui m'avez fait cet outrage, je vous reconnais, s'écria la malheureuse femme. » Un éclat de rire accueillit une accusation si mal concertée et si habilement détruite. Ceux qui

avaient fait venir cette femme furent couverts de confusion, et le saint évêque fut justifié sans mot dire.

On inventait tous les jours des accusations nouvelles et quoique le saint patriarche opposât, à chaque nouvelle imposture, une justification sans réplique, cela ne l'empêcha pas d'être déposé trois fois de son évêché, banni, persécuté par quatre empereurs. — Chaque fois qu'Athanase prenait le chemin de l'exil, l'Église d'Alexandrie était plongée dans la dernière consternation; comme aussi chaque fois qu'il rentrait dans sa ville épiscopale, il recevait des ovations impossibles à décrire. Ce n'était que festins publics, fêtes solennelles, cantiques de louanges et d'actions de grâces à Dieu. On dressait partout des estrades pour le voir passer, on montait sur les arbres et sur les toits; ses triomphes surpassaient les triomphes des empereurs, de sorte que pour dire qu'un prince avait été bien reçu en Égypte, on disait qu'on lui avait fait autant d'honneurs qu'au grand Athanase.

Un des premiers soins de saint Athanase, après son retour des solitudes d'Égypte, fut de travailler à rétablir la pureté de la foi par la réunion d'un concile. A peine les travaux en étaient-ils terminés, que Julien l'Apostat levant le masque de l'hypocrisie, ordonna à l'évêque Athanase de quitter son siège immédiatement. Le patriarche, obligé de fuir, s'embarqua sur le Nil. Averti que les soldats de l'empereur allaient l'atteindre pour le faire mourir, il eut recours à un stratagème bien légitime. Athanase fit retourner sa barque et vint à la rencontre

des bourreaux qui lui demandèrent à quelle distance était l'évêque : « Il n'est pas loin, répondit celui-ci. » Les soldats continuèrent à s'éloigner en remontant le fleuve, et lui revint à Alexandrie où il demeura caché jusqu'à la mort de Julien. Bientôt après, une nouvelle tempête fut soulevée contre lui et il fut obligé de vivre quatre mois réfugié dans le tombeau de son père.

Sur la fin de sa vie, il eut la liberté de retourner à Alexandrie où il ne se vengea de ses ennemis que par un redoublement de zèle pour leur conversion. Sa mort arriva le 2 mai 373, à l'âge de soixante-seize ans, après avoir gouverné pendant quarante-six années l'Église d'Alexandrie. De grands miracles l'illustrèrent pendant sa vie et après sa mort.

### *Réflexions pratiques.*

Peu d'hommes, depuis les Apôtres, ont montré autant de grandeur d'âme que saint Athanase durant les quarante-six ans de son épiscopat. Cet illustre évêque plein de zèle et de générosité pour la gloire de Dieu, soutint presque seul, dans l'Orient, l'honneur de l'épiscopat et la pureté de la foi, avec une fermeté et une constance qui firent l'admiration des anges mêmes. Malgré ses nombreuses et éclatantes vertus, Dieu permit qu'il fut cruellement persécuté et maltraité par les Ariens protégés par les empereurs. En présence des persécutions, des calomnies, des prisons et de l'exil, notre Saint se laissa-t-il abattre et réduire au silence ? Abandonna-t-il la cause de Dieu ? Au contraire, son courage et sa fermeté s'accrurent à mesure que les épreuves augmentèrent.

Voilà le modèle que nous devons suivre lorsque nous sommes éprouvés par l'adversité, la tribulation et la douleur. Dieu nous afflige pour nous faire expier nos péchés, pour nous faire mériter par la patience et pour nous dégoûter du monde. Adorons, dans nos épreuves, les desseins du souverain Maître et soumettons-nous aux ordres de la Providence. Au sein de nos afflictions, élevons nos regards vers le Ciel où réside le Dieu qui a dit : *Bienheureux ceux qui souffrent*; et disons-lui avec un noble courage : Quoique innocent, vous avez souffert pour moi, adorable Sauveur, dois-je me plaindre si je souffre quelque chose pour vous, moi qui suis pécheur? Je veux mêler mes larmes à votre sang, unir mes afflictions à vos douleurs. — Je souffrirai donc, ô mon Dieu! à votre imitation et à l'exemple des saints, sans me plaindre; je souffrirai avec patience, avec résignation. Daignez soutenir ma faiblesse par votre grâce.

*Plan de méditation.*

I. Saint Athanase solitaire auprès de saint Antoine.

II. Saint Athanase évêque : sa science et ses vertus.

III. Saint Athanase docteur et confesseur : ses luttes et enfin son triomphe à l'égard des Ariens.

---



## INVENTION DE LA SAINTE CROIX

*3 mai.*

L'empereur Constantin venait de remporter une éclatante victoire sur le tyran Maxence, par la vertu de la croix qui lui apparut, lorsque l'impératrice Hélène, sa mère, fut avertie en songe d'aller à Jérusalem, et de chercher à découvrir le bois sacré de la vraie croix. Cette pieuse princesse, malgré ses quatre-vingts ans d'âge, entreprit le pèlerinage de Jérusalem et voulut présider elle-même à cette précieuse recherche. L'exécution offrait de sérieuses difficultés. Depuis l'empereur Adrien, les païens n'avaient rien négligé pour profaner les lieux sanctifiés par nos mystères et pour anéantir le souvenir de la résurrection. Après avoir entassé sur la grotte du saint sépulcre un amas de décombres, ils élevèrent au-dessus un temple dédié à une impure divinité. Le premier soin de la pieuse impératrice fut de rechercher la sainte croix. Mais quel lieu cachait ce trésor ? La tradition gardait le silence. On lui assurait seulement que si elle parvenait à découvrir le saint sépulcre du Sauveur, elle ne manquerait pas d'y trouver les instruments de sa passion, car c'était l'usage chez les juifs, quand on avait condamné quelqu'un à mort, d'enterrer tout ce qui avait servi à son supplice, dans une fosse que l'on creusait tout près de la sépulture. L'impératrice commença par faire abattre le temple et la statue de Vénus ; puis, on creusa avec une sainte ardeur et une pieuse confiance. Cette confiance ne fut point trompée. Le

saint sépulcre fut découvert et bientôt apparurent trois croix, avec les clous qui avaient percé les mains et les pieds du Sauveur. Mais comment distinguer la vraie croix de celles des Larrons? Hélène dans son embarras consulta l'évêque de Jérusalem. Le saint prélat ne douta point que le Ciel ne fût disposé à faire un miracle pour manifester la croix du Sauveur. Inspiré par une foi vive, il fit porter les trois croix chez une femme de qualité, malade depuis longtemps, et alors à l'extrémité. On appliqua les deux premières, qui ne produisirent aucun effet; mais à peine la troisième eut-elle touché la malade que celle-ci fut parfaitement guérie. Une foule de peuple, témoin de ce prodige, versait des larmes de bonheur, et ne cessait de louer Dieu, qui nous faisait ainsi connaître l'instrument de notre salut.

Hélène, remplie de joie d'avoir trouvé la vraie croix qu'elle estimait plus que toutes les richesses de la terre, en laissa à Jérusalem une partie renfermée dans un étui d'argent. Elle envoya l'autre partie à son fils qui la reçut avec tout le respect que méritait cette précieuse relique. Une foule de pèlerins qui venaient visiter Jérusalem désiraient s'enrichir d'une parcelle de cette croix, et on l'accordait volontiers à leurs pieux désirs. Saint Paulin nous assure que quoiqu'on en coupât, le bois sacré ne souffrait aucune diminution, et ce miracle est facile à croire à l'égard d'un objet aussi respectable.

Sainte Hélène fit bâtir une magnifique basilique au lieu même où elle avait trouvé la sainte croix. L'Église célèbre aujourd'hui l'invention de cet adorable trésor.

*Réflexions pratiques.*

La croix dont l'Église célèbre l'invention dans la fête de ce jour ; cette même croix que les Pères ont glorifiée dans leurs savants écrits, et que les saints ont vénérée avec tant d'amour, quelle place occupe-t-elle dans notre esprit ? Quel rang prend-elle dans nos affections ? Dieu veut que chacun de nous porte une portion de la croix du Sauveur, voilà pourquoi nous la rencontrons sur notre chemin, sans la chercher et sans pouvoir l'éviter. Pour un tel, c'est sa pauvreté, son travail et une longue série de privations ; pour tel autre, c'est au sein de sa famille même qu'il rencontre ses bourreaux et ses persécuteurs ; il en est qui la trouvent dans leurs propres faiblesses ou les tentations ; pour celui-ci, c'est cet ennemi qui s'attache à ses pas comme une bête sauvage pour le faire souffrir ; pour celui-là, c'est une longue et cruelle maladie qui le retient comme sur l'échafaud, sans le faire mourir. Que faire ? Il faut se jeter avec un confiant amour dans les bras de la Providence ; accepter notre croix avec résignation à la suite de la grande Victime du Calvaire. C'est le chemin royal du ciel, car le divin Maître, l'Éternelle Vérité a dit aux amis de la croix : « Heureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. »

*Plan de méditation.*

Le signe de la croix. I. Son efficacité : 1° il met en fuite les démons ; 2° il dissipe les tentations ; 3° il attire les bénédictions célestes.

II. Pratique du signe de la croix. Nous devons le faire : 1° le matin et le soir ; 2° au commencement de nos prières, de nos principales actions, de nos repas ; 3° dans les dangers et les tentations.

---

### SAINTE MONIQUE, VEUVE

*4 mai.*

Sainte Monique, le modèle des femmes et des veuves, a toujours été en grande vénération dans l'Église, non seulement à cause de ses fortes vertus, mais aussi parce qu'elle enfanta à la terre et au ciel, Augustin, l'un des plus grands saints que les chrétiens honorent. C'est dans la ville de Tagaste, en Afrique, que Dieu plaça son berceau. Elle naquit l'an 332, d'une famille chrétienne, où régnaient la crainte et l'amour de Dieu. Elle fut élevée avec le plus grand soin par une servante fort âgée et fort vigilante. La vieille servante, pleine d'affection et de sollicitude pour sa jeune maîtresse, lui inspirait les maximes d'une vertu solide et réprimait avec fermeté les saillies de ses passions naissantes. Par ses leçons, et encore plus par ses exemples, elle lui apprenait à se soumettre à la règle inflexible du devoir. Non seulement elle lui faisait observer à table, une exacte sobriété, mais hors des repas, elle ne lui permettait de prendre quoi que ce soit, pas même de l'eau, lui disant : « Si vous buvez de l'eau maintenant, quand vous serez maîtresse de vos actions vous vous

accoutumerez à boire du vin, et qui vous assure que vous n'irez pas jusqu'à l'excès? » — Malgré les précautions de la sage gouvernante, la jeune Monique, insensiblement prit goût pour le vin, comme elle l'avoua depuis à son fils. Mais Dieu qui aimait cette candide enfant, se servit d'un prompt et énergique remède pour la corriger de cette intempérance naissante. Un jour s'étant contrariée avec une servante qui l'accompagnait ordinairement à la cave, celle-ci se trouvant blessée, la traita d'*ivrognesse*. Ce reproche fut comme un aiguillon acéré, qui perça si vivement Monique, qu'elle renonça pour toujours à boire du vin. Quelque temps après elle reçut le baptême et devint un modèle de vertu.

Son cœur s'ouvrit de bonne heure à l'amour des pauvres. Elle ne négligeait rien pour les secourir ; elle donnait tout, jusqu'au pain qu'on lui servait à table ; elle le cachait et le leur distribuait. On remarquait aussi en elle une douceur et une paix inaltérable, vertus que nous lui verrons pratiquer jusqu'à l'héroïsme, une fois épouse et mère.

Sortie de l'adolescence, elle fut mariée à Patrice, comme elle d'une famille noble de Tagaste. Elle eut beaucoup à souffrir de ce païen violent, brutal et libertin, et de sa belle-mère, païenne comme son fils et comme lui d'une humeur emportée. Elle chercha constamment sa force et sa consolation dans sa foi.

Malgré la différence d'âge, de religion et d'humeur, rien ne fut jamais capable de troubler une union que Monique s'appliquait à entretenir par une douceur et une patience invincibles : elle ne contredisait ja-

mais son époux, elle ne lui résistait jamais, et quand il s'emportait, elle gardait un modeste silence, et attendait que sa colère fût apaisée pour se justifier. Aussi d'autres femmes, maltraitées par leurs maris, venaient-elles lui raconter leurs peines et se plaindre à elle. « Prenez-vous-en à vous-mêmes, leur disait-elle en souriant, c'est que vous n'avez pas su garder votre langue. »

Elle eut de son mariage deux fils et une fille. Elle leur fit sucer avec son lait, le nom et l'amour de Jésus-Christ. De ses trois enfants elle fera trois saints, tant est puissante l'influence d'une mère. L'aîné fut Augustin qu'elle prit soin d'élever dans la religion chrétienne. Un an avant de mourir, son époux, touché par la grâce, quitta ses erreurs et ses vices pour embrasser le christianisme et passer le reste de ses jours dans la pratique de la vertu. Sa belle-mère eut également le bonheur de se convertir.

Augustin avait dix-sept ans quand son père mourut. Il continua ses études à Carthage, et là, il se laissa emporter à la fougue de toutes les passions et s'adonna à tous les désordres. Aux égarements du cœur, il joignit ceux de l'esprit et devint manichéen. Cette nouvelle chute navra de douleur le cœur de Monique qui ne cessa de pleurer. Au milieu de tant d'angoisses, elle eut une vision qui lui fit espérer qu'Augustin se convertirait un jour; et comme il persévérait dans ses désordres, elle fit part de sa douleur à un saint évêque qui lui dit : *Rassurez-vous, il n'est pas possible que le fils de tant de larmes périsse.*

Augustin ayant pris la résolution d'aller à Rome, sortit secrètement de Carthage, à l'insu de sa mère

qui en fut affligée : elle partit pour le suivre, et fut comblée de joie en apprenant qu'il avait renoncé à la secte des Manichéens. Ce changement lui fit espérer qu'il se convertirait entièrement. Augustin s'étant rendu de Rome à Milan, sa mère y vint avec lui : la coutume de l'Église romaine était alors de jeûner le samedi ; mais cette coutume ne s'observait point à Milan.

Sainte Monique fut embarrassée sur la conduite qu'elle devait tenir. Elle envoya son fils consulter saint Ambroise. Ce saint prélat lui dit : *Quand je suis à Rome, je jeûne le samedi ; et quand je suis à Milan, je ne jeûne point ; il faut garder l'usage de l'Église où l'on se trouve, afin de ne donner, ni recevoir aucun scandale.* Augustin rendit cette réponse à sa mère qui s'y conforma.

Enfin cette conversion tant désirée et demandée au Ciel avec autant d'ardeur que de persévérance, arriva. Les conférences de saint Ambroise ouvrirent les yeux à Augustin, et la grâce pénétrant son cœur, le fit renoncer à tous ses désordres ; il reçut le baptême le jour de Pâques, à Milan, avec plusieurs de ses amis et se donna entièrement à Dieu.

Il voulait retourner en Afrique avec sa mère qui tomba malade à Ostie. « Mon fils, lui dit-elle, il n'y a plus rien qui puisse me retenir sur la terre, tous mes vœux sont accomplis. Vous voilà non seulement catholique, mais entièrement dévoué au Seigneur. » — Elle était près de sa fin et se sentant mourir, elle dit à Augustin et à son frère Navige qu'elle voyait plongés dans la douleur : « Ne vous embarrassez point de mon corps, vous pourrez le faire enterrer

ici : je ne vous demande qu'une chose, c'est de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur. » Tous ces faits sont rapportés par saint Augustin lui-même au livre de ses *Confessions*.

Sainte Monique mourut à l'âge de cinquante-six ans, en 378, lorsque son fils Augustin en avait trente-trois.

### *Réflexions pratiques.*

Sainte Monique se montra dans toute sa vie comme un modèle accompli des jeunes personnes, des épouses et des veuves. Jeune fille, elle conserva une pureté angélique, évitant avec un soin extrême les sociétés dangereuses et les occasions de péché. — Femme, elle convertit un mari païen et débauché par le spectacle de ses éminentes vertus, jointes à ses larmes et à ses prières incessantes. — Veuve enfin, elle n'usa de sa liberté que pour aimer et servir Dieu avec plus d'amour et de perfection. Telles sont les merveilles que la foi et la foi seule a opérées en sainte Monique. Pourquoi sommes-nous si faibles et si lâches dans le service de Dieu et dans l'accomplissement de nos devoirs d'état? Pourquoi au lieu de devenir meilleurs devenons-nous chaque jours pires? Parce que notre foi est chancelante. Et pourquoi l'est-elle? Parce que nous sommes trop infidèles aux grâces sans nombre que le Ciel ne cesse de verser dans nos âmes; surtout, parce que nous ne prions ni assez bien, ni assez souvent. Oh! puissions dans l'exemple de sainte Monique un puissant encouragement à mieux vivre. Disons-nous : « Ce qu'elle a fait avec le secours de la grâce, je le puis faire aussi. La



foi, ce ressort tout-puissant des grandes œuvres n'a pas perdu de son efficacité ; je puis et je veux devenir un saint. »

*Plan de méditation.*

Le cœur de sainte Monique fut :

I. Sensiblement éprouvé : 1° par un mari idolâtre ; 2° par un fils d'abord indocile.

II. Abondamment consolé : 1° par la conversion de son époux ; 2° de son fils.

---

SAINT AREY, ÉVÊQUE DE GAP

5 mai.

Saint Arey naquit vers l'an 532, à Chalon-sur-Saône, d'une noble famille franque. Ses parents très vertueux le consacrèrent à Dieu, à l'âge de deux ans, devant l'autel de la cathédrale de Chalon. Son père et sa mère, s'étant ensuite retirés en Auvergne, confièrent l'éducation de leur jeune enfant à saint Didier, évêque de Clermont, qui l'éleva avec les plus grands soins. Ses succès dans les sciences profanes et ecclésiastiques étonnaient ceux qui les lui enseignaient. Dieu lui-même qui voulait en faire un apôtre, se plaisait à orner cette âme généreuse des vertus qui font les ministres fidèles de son Fils, les sages dispensateurs de ses saints mystères. Arey fut promu au sacerdoce, et bientôt mis à la tête de l'église de Morges, en Trièves. Le jeune curé tout en-

tier à son peuple, ne songea, pendant quatorze ans, qu'à réformer les abus, à prêcher les vérités de la foi et à réconcilier les âmes à Dieu. Mais le Seigneur ne tarda pas de le ravir à l'amour de ses paroissiens, pour l'élever à un ministère plus saint et plus difficile encore.

Les Églises de Gap et d'Embrun étaient alors plongées dans la désolation. Deux frères, Salonius et Sagittaire, en étaient évêques. Élèves de saint Nizier de Lyon, qui leur avait conféré le diaconat, ils eurent bientôt oublié les leçons de vertu de cet illustre maître; ils déshonorèrent la sainteté de leur caractère par une vie licencieuse et violente; dénoncés et jugés ils furent déposés de leurs sièges.

Devenues veuves, les Églises de Gap et d'Embrun appelaient, à grands cris, des pasteurs selon le cœur de Dieu, pour être ramenées et conduites dans les droits sentiers du salut. Celle d'Embrun fit choix d'Eméritus, et celle de Gap jeta les yeux sur Arey, curé de Morges. Cette double élection fut confirmée par les Pères du concile de Châlons. A cette bonne nouvelle la religieuse population de Gap fut au comble de la joie; elle accueillit l'élu du Seigneur avec un enthousiasme extraordinaire.

Mais hélas! quel triste aspect offre aux yeux du nouvel évêque ce diocèse désolé. Les scandales donnés d'en haut avaient fait partout des ruines. Les fréquentes irruptions des Lombards avaient réduit les habitants à la misère et fait profaner de nombreuses églises.

Au milieu de tant de maux, l'impiété avait fait des progrès rapides et le champ du père de famille ne

produisait plus que des ronces et des épines. Arey gémit, mais il ne se découragea pas. A peine arrivé il mit la main à l'œuvre avec un zèle que rien ne put ralentir. Il commença par procurer de bons pasteurs aux diverses églises de son diocèse. Pour cela, il fonda dans sa ville épiscopale, près de sa demeure, une maison cléricale où il forma de jeunes lévites à la science et à la vertu. Chaque matin il se rendait à ce pieux asile pour préparer ces jeunes clercs, par la prière et l'étude, aux grands et périlleux combats du Seigneur.

Mais ce n'est pas seulement dans sa ville épiscopale que le saint pontife veilla sur ses lévites et sur ses prêtres ; il voulut les suivre jusque dans les paroisses diverses où ils furent ensuite envoyés. A l'exemple du divin Maître, il alla, sans se lasser, de hameau en hameau, de bourgade en bourgade et pénétra par les sentiers des Alpes les plus étroits et les plus rudes jusqu'aux plus pauvres villages. Il consola et encouragea les pasteurs, et apporta aux brebis des paroles de paix et les gages de sa paternelle affection. Nulle fatigue ne l'arrêta, nul obstacle ne fut assez puissant pour paralyser son zèle ; jamais il ne laissa une douleur inconsolée, une faiblesse sans appui.

Néanmoins tout en se donnant à son diocèse, notre pieux pontife ne s'oublia point lui-même ; il se souvint toujours que l'évêque est par état le modèle du prêtre et des fidèles. Aussi quelle vertu ! quel amour de la pénitence ! quel esprit de prière et quelle humilité ! Occupé le jour dans le saint exercice de son ministère, il passa la nuit au pied des autels.

Ce fut pour récompenser une si éminente piété que Dieu accorda à Arey le don des miracles. Un jour par un signe de croix, il guérit un pauvre pécheur de la morsure envenimée d'un serpent.— Au sixième siècle, la lèpre jusque-là inconnue dans nos contrées y fit irruption. Sur la fin d'un carême, trois malheureux atteints du fléau vinrent réclamer le secours des aumônes et des prières de l'évêque. Arey les reçut chez lui, les soigna de ses propres mains, lava leurs plaies, prépara leur nourriture et fit leur lit. Le jeudi saint, après leur avoir lavé les pieds selon les coutumes de l'Église, il les renvoya parfaitement guéris.

Depuis longtemps notre saint prélat désirait visiter les glorieux tombeaux des apôtres et aller rendre compte de sa gestion épiscopale au chef suprême de la chrétienté. Arey se mit en route pour effectuer son pèlerinage. Le bruit de la renommée de sa haute sainteté l'avait devancé dans la ville éternelle. Aussi le pape saint Grégoire le Grand le reçut-il avec des démonstrations d'une affection toute paternelle.

La légende raconte que notre saint évêque, en traversant les Apennins pour rentrer dans son diocèse, fut assailli par un ours qui dévora un des bœufs attelés à son char ; aussitôt le saint voyageur lui commanda de prendre la place du bœuf qu'il venait d'égorger et de se placer sous le joug. L'ours, s'empresant de courber la tête, se laissa docilement attacher au brancard, et traîna le chariot jusqu'à Gap. Cet animal dont le caractère s'était singulièrement adouci se retira ensuite sur les montagnes d'Orcières ; il y

demeura jusqu'à la mort de saint Arey. Alors il quitta sa retraite, arriva Gap, se rendit à l'église où le saint évêque venait de trépasser, se plaça près de son corps et marcha ensuite devant le cercueil dans la cérémonie des funérailles. Chaque année au 1<sup>or</sup> mai, jour anniversaire de la mort de saint Arey, le fidèle animal ne manquait pas de venir à Gap et d'assister à la fête ; il continua de la sorte sa vie durant, dit Probus, ce qui causait une joie indicible aux habitants de la ville, qui s'empresaient de lui donner à manger. Mais reprenons le fil de l'histoire de notre Saint.

Arrivé à Gap, Arey eut la douleur de voir la mort ravir à ses tendres affections quelques membres de sa famille. Le pape Grégoire lui adressa des lettres de condoléance. Il lui envoya en même temps une dalmatique, honneur insigne rendu à ses mérites, puisqu'il fut le premier évêque des Gaules qui porta ce vêtement sacré.

Sentant sa fin approcher, il se fit transporter dans son église, devant l'hôtel de Saint-Eusèbe, Là, revêtu d'un cilice et couché sur la cendre, il reçut les derniers sacrements et s'endormit dans le Seigneur le premier mai 604. Il était âgé de soixante-neuf ans.

### *Réflexions pratiques.*

Saint Arey, si appliqué à sanctifier son diocèse, n'oublia rien pour avancer et consommer l'ouvrage de sa propre sanctification. Quelle attention n'eut-il pas chaque jour sur lui-même pour régler tous les mouvements de son cœur et toutes les actions de sa vie sur les maximes de l'Évangile, et sur la sainteté

de son état. Quelle abnégation continuelle de lui-même dans toute sa conduite, n'entreprenant rien que pour la plus grande gloire de Dieu sans aucun vain retour sur lui-même dans tous les succès dont le Seigneur couronnait ses travaux.

Nous n'avons pas à examiner si nous avons fait quelque chose pour la gloire de Dieu; nous n'avons pas été appelés à entreprendre pour lui des œuvres chrétiennes. Mais au dedans de nous-mêmes qu'avons-nous accompli pour son amour? Quelle réforme avons-nous commencée? Quelle règle de conduite nous sommes-nous tracée? A quelles vertus nous sommes-nous appliqués? Hélas! que nous avons peu fait pour l'Éternel et pour notre âme jusqu'à présent! Donnez-nous, Seigneur, quelque chose du zèle de saint Arey, afin qu'à son exemple nous travaillions généreusement à notre sanctification et à celle de nos frères.

*Plan de méditation.*

I. Ce qu'a fait saint Arey pour se sanctifier nous apprend ce que nous devons faire pour devenir des saints.

II. Ce qu'a fait saint Arey pour sanctifier les autres nous apprend quel doit être notre zèle pour le salut de nos frères.

---

## SAINT JEAN DEVANT LA PORTE LATINE

6 mai.

L'Église célèbre aujourd'hui le martyr que saint Jean l'Évangéliste souffrit devant la Porte Latine, c'est-à-dire devant la porte de Rome qui conduisait aux villes du *Latium*.

Le saint Apôtre, arrivé à une extrême vieillesse, fut amené, par l'ordre de Domitien, d'Éphèse, où il résidait habituellement, à Rome, pour comparaître à son tribunal. L'empereur le condamna à mort. Après lui avoir rasé les cheveux, les sourcils et la barbe, on le plongea dans une chaudière d'huile bouillante. Mais l'esprit de Dieu le préserva de tout mal, comme jadis les trois enfants de la fournaise. L'huile bouillante se changea pour lui en un bain rafraîchissant, et il en sortit plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré.

Les païens et l'empereur lui-même terrifiés par cet événement n'osèrent plus attenter à sa vie. On se contenta de l'exiler dans l'île de Pathmos, située sur les côtes de l'Asie Mineure ; et ce fut là qu'il écrivit, sous l'inspiration divine, la prophétie connue sous le nom d'Apocalypse.

Domitien ayant été assassiné un an après, il put retourner librement, en 97, à Éphèse, où il écrivit son Évangile et ses Épîtres.

Pour conserver la mémoire du miraculeux martyr de l'Apôtre bien-aimé, on bâtit à la place même une magnifique église sous les premiers empereurs chrétiens.

*Réflexions pratiques.*

La mère de saint Jean demanda à Jésus-Christ pour ses deux fils une des places les plus distinguées dans le royaume des cieux. Que répond le Sauveur à cette prière dictée par la vanité et l'ambition? Mon royaume n'est point un royaume terrestre et ce n'est point en ce monde que je dois régner avec mes disciples, c'est dans un séjour plus heureux, c'est dans le ciel que j'ai établi mon trône. On ne peut acquérir le droit d'y parvenir que par le travail, la patience, l'humiliation et la souffrance. Je ne donne la couronne immortelle qu'à ceux qui ont généreusement combattu et remporté la victoire. Je ne fais participer à ma gloire que ceux qui marchent ici-bas à ma suite en portant leur croix. Êtes-vous prêts à tout souffrir pour moi, comme je suis prêt à tout endurer pour vous? A cette condition vous pourrez espérer d'être placés près de moi dans mon royaume. Mais sans cela, toutes vos prétentions sont inutiles. Que répondent les enfants de Zébédée? Nous pouvons boire le calice que vous buvez vous-même. Ils le burent, en effet, puisque après avoir tout quitté pour suivre leur divin Maître, Jacques fut mis à mort par Hérode et Jean fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante en haine de la foi.

Ce que le Sauveur disait aux enfants de Zébédée, il le répète à chacun de nous : Vous voulez tous participer à ma gloire, partager mon bonheur, mais pouvez-vous boire mon calice, c'est-à-dire marcher à ma suite en participant à mes souffrances? Avez-vous le courage d'accepter avec résignation les ma-



ladies, les humiliations, les revers et toutes les peines de la vie ? Que répondrons-nous ? Nous le pouvons, oui, nous le pouvons, mais le faisons-nous ? Où est notre résignation dans nos peines, notre patience dans les épreuves ? Un contretemps, une contradiction, une disgrâce, une importunité provoquent nos murmures. O mon Dieu ! Donnez-moi le courage de marcher à votre suite et de porter généreusement la croix que vous avez donnée en partage à tous vos amis.

*Plan de méditation.*

Prérogatives de saint Jean : il a eu : 1° la lumière des prophètes ; 2° la pureté des vierges ; 3° la générosité du martyr.

---

SAINT STANISLAS, MARTYR

*7 mai.*

Saint Stanislas, évêque de Cracovie, naquit le 26 juillet 1030, d'une des plus illustres familles de Pologne. Ses parents avaient depuis longtemps perdu l'espoir d'avoir des enfants, lorsque, après trente ans de mariage, ils obtirent du Ciel ce fils de bénédiction. Ils le reçurent avec la joie des saints, comme un autre Isaac, et le consacrèrent à Dieu dès le berceau. L'enfant répondit parfaitement à leur pieuse sollicitude. Quoique dans un âge où l'on n'a de goût que pour la frivolité, le jeune Stanislas aimait singulièrement la prière, ainsi que les exercices d'une vie

sérieuse. Dans ses repas il gardait la plus exacte sobriété. Souvent il lui arrivait de se coucher sur la terre nue, et de souffrir volontairement le froid et plusieurs autres incommodités. Il avait coutume de déposer secrètement dans le sein des pauvres l'argent que sa famille lui donnait pour ses menus plaisirs.

Quand il fut en âge d'apprendre, ses parents l'envoyèrent à Gnesen, qui était la première université de Pologne, puis à Paris où il resta sept ans. Le vertueux élève s'appliqua avec succès au droit canonique et à la théologie. Sa douceur, sa modestie, sa simplicité et sa candeur, jointes à ses talents, le firent partout chérir et admirer de ses maîtres comme de ses condisciples. On voulait le faire docteur, mais il refusa constamment cet honneur par modestie.

A peine de retour en Pologne, la mort ravit, à son affection filiale, son père et sa mère et le rendit possesseur d'une fortune considérable. Afin de servir Dieu avec plus de liberté, notre Saint distribua tous ses biens aux pauvres. Un secret désir de quitter le monde et d'embrasser l'état religieux le poursuivait sans cesse, lorsqu'il consulta Lampert, évêque de Cracovie, sur sa vocation. Ce prélat lui conseilla d'embrasser l'état ecclésiastique et le fit ensuite chanoine de son église. Étant prêtre il prêcha avec beaucoup de zèle et de succès. Ses discours produisirent une réforme générale dans les mœurs, et une foule de pécheurs, touchés par la grâce, quittèrent le monde pour ne suivre que Jésus-Christ. Stanislas avait la confiance de toute la Pologne. On venait de tous cô-

tés, laïques et ecclésiastiques, pour le consulter sur la grande affaire du salut. Lampert ne cessait de remercier Dieu de lui avoir donné un si excellent coopérateur. Son unique désir était de l'avoir pour successeur. Il voulut même se démettre de son évêché en sa faveur ; mais le Saint s'y opposa.

Lampert étant mort, Stanislas fut choisi pour lui succéder et parut dans cette charge comme un digne successeur des Apôtres.

La Pologne avait alors pour roi Boleslas II. Ce prince, avec de belles qualités, avait des vices abominables. Il se jouait de la vie de ses sujets et se plaisait à répandre leur sang. Toute la Pologne gémissait de sa cruauté et de son immoralité scandaleuse et personne n'osait lui reprocher son inconduite. Saint Stanislas se crut obligé de le reprendre de ses désordres. Il le fit avec autant de douceur que de fermeté. Le roi parut se repentir et promit de se corriger. Malheureusement sa résolution ne fut pas durable et il retomba bientôt dans de nouveaux désordres. Le voluptueux monarque fit violemment enlever la vertueuse femme de l'un de ses plus riches sujets. Un cri unanime d'indignation fut poussé dans toute la Pologne. C'est en cette nouvelle occasion que Stanislas fit de nouveau paraître son zèle. Il se rendit à la Cour avec quelques gentilshommes et quelques ecclésiastiques. Quand il fut devant le prince, il lui dit comme un autre Jean-Baptiste à Hérode : *Non licet*. Il ne vous est pas permis de ravir la femme de votre sujet. Et s'armant d'un zèle apostolique, il ne craignit pas de lui déclarer que, si le scandale continuait, il prendrait le glaive de l'excom-

munication pour le retrancher de la communion des fidèles. Le roi frémissant de colère jura intérieurement de se venger. Le moment ne tarda pas. Et voici le complot qu'il ourdit pour perdre l'auguste prélat :

Saint Stanislas avait acheté, d'un seigneur polonais, une terre considérable qu'il avait annexée pour toujours à son Église de Cracovie. Comme le vendeur était mort, le roi, pour contrister le saint évêque, engagea les neveux du défunt à soutenir que cette terre n'avait pas été payée. On suborna les témoins qui avaient connaissance du paiement. Le pieux évêque est donc cité au tribunal du roi. En entendant les faux témoins qui allaient le faire condamner, notre Saint, inspiré de Dieu s'écria : « Puisque les enfants des hommes abandonnent la vérité, je la ferai sortir de la terre, et la justice descendra du ciel. Je demande un sursis de trois jours et dans ce laps de temps je me fais fort de représenter à ce tribunal l'ancien propriétaire qui sera le témoin de la justice de ma cause. » Après trois jours de prières, de jeûnes, de supplications, Stanislas célébra la messe, et, descendant de l'autel avec ses vêtements pontificaux, il fit ouvrir, devant une nombreuse assistance, la tombe du seigneur polonais, l'appela par son nom et le ressuscita, à la grande stupéfaction de tous. Il le prit ensuite par la main, et tous deux se rendirent devant la cour de justice présidée par Boleslas. Une terreur indescriptible s'empara de toute l'assemblée ; tous reconnurent le défunt et l'entendirent attester de sa propre bouche la vérité de ce qui s'était passé, l'innocence de l'évêque et l'impiété de la calomnie de ses ennemis. Quand la sentence

fut prononcée en faveur de saint Stanislas, celui-ci reconduisit le mort ressuscité à son tombeau resté ouvert, où il expira de nouveau; et après cette seconde mort si merveilleuse, l'évêque, le clergé et le peuple célébrèrent ses obsèques en grande pompe. Ce miracle inouï, qui avait eu pour témoin tout un peuple, a valu à saint Stanislas, dans toute la Pologne, une vénération que les siècles n'ont pas diminuée.

Boleslas confondu par ce prodige, loin de se convertir, s'obstina plus que jamais dans le crime. Et comme il était excommunié, il ordonna à ses soldats d'aller massacrer l'évêque dans sa chapelle. Les soldats fidèles à cet ordre obéissent; mais quand ils se trouvent en face du pontife ils tremblent et reculent d'épouvante. Le roi trompé dans son attente, ivre de colère, court, le sabre haut et frappe le saint prélat pendant qu'il disait la messe. Ce meurtre arriva le 8 mai 1079.

### *Réflexions pratiques.*

La science des saints consiste à comprendre la vanité de tout ce qui passe pour s'attacher à ce qui est éternel. Cette science saint Stanislas la posséda de bonne heure. Pour lui, le monde n'était rien, l'éternité était tout. Dieu, le ciel et les âmes, voilà ce qu'il recherchait sans cesse. Son esprit était constamment préoccupé de cette grande vérité : *vanité des vanités*, tout n'est que vanité, excepté aimer et servir Dieu seul.

Ai-je cette science des saints ? Suis-je bien détaché des honneurs, des plaisirs et des biens de la terre ?

N'ai-je pour ses vanités aucune estime, aucune affection ? Dieu est-il bien le seul et suprême objet de mes pensées, de mes paroles, de mes actions, de ma vie ? Connaître, aimer et servir Dieu pour me sauver moi-même, est-ce bien le grand et unique objet de mes pensées et de mes préoccupations ? Oh ! que ne puis-je répéter comme les saints : Vous seul, Seigneur, vous seul, et après vous plus rien.

*Plan de méditation.*

I. Obligation des ministres de Jésus-Christ de rappeler leurs devoirs : 1° aux rois ; 2° aux grands comme au peuple.

II. Fidélité et courage de saint Stanislas à accomplir ce devoir.

---

## APPARITION DE SAINT MICHEL ARCHANGE

8 mai.

Il est souvent parlé des anges dans la sainte Écriture, et en particulier de saint Michel, qui en est le prince et comme le lieutenant général des armées du Dieu vivant.

Saint Michel est le protecteur de l'Église, qui lui attribue, après Dieu, les nombreuses victoires qu'elle a remportées sur ses divers ennemis. De là cette dévotion avec laquelle les vrais chrétiens invoquent son secours ; dévotion qui s'est accrue par les différentes apparitions du saint Archange. Une des plus célèbres, est celle qui eut lieu en 492, le 8 mai,

en Italie, sur le mont Gargan, près Naples, sous le pontificat de Gélase I<sup>er</sup>, en voici l'histoire.

Vers la fin du cinquième siècle, un berger faisait paître ses troupeaux sur le sommet du mont Gargan. Voulant faire sortir d'une caverne un jeune taureau qui s'y était enfui, il tira sur lui une flèche; mais le trait, repoussé par une force invisible, retourna contre celui qui l'avait lancée, et le blessa. Un fait si extraordinaire étonna le berger et ceux qui en étaient les témoins; il se répandit bientôt dans la ville de Siponto, située au bas de la montagne. L'évêque de la localité, consulté à cet effet, interrogea le Ciel. Après trois jours de prières, l'archange saint Michel, lui apparut et lui dit que le lieu témoin de la merveille est sous sa protection et que Dieu veut y être honoré en mémoire de lui et de ses anges. Après cette révélation l'évêque se rendit avec tous les habitants de Siponto auprès de la caverne dans laquelle ayant reconnu la ressemblance d'une église, il commença à la sanctifier par la célébration des offices divins. Beaucoup de miracles s'y opérèrent dans la suite et donnèrent à ces lieux une grande renommée. Pour en perpétuer le souvenir, l'évêque de Siponto fit bâtir sur le mont Gargan une vaste église en l'honneur de saint Michel. Depuis, elle fut constamment fréquentée par de nombreux pèlerins. En 1002, l'empereur Othon III y fit lui-même un pèlerinage nu-pieds.

### *Réflexions pratiques.*

D'après nos saints Livres, Dieu s'est souvent servi des Anges pour manifester aux hommes sa volonté

adorable. L'un de ceux qui ont rempli les missions les plus importantes est saint Michel Archange. Il a toujours été le grand et puissant défenseur des intérêts de Dieu et de l'Église. Or, il est aussi le protecteur de chaque fidèle. Prions-le de nous soutenir au milieu des attaques de nos ennemis, et efforçons-nous d'imiter la parfaite obéissance avec laquelle il exécuta en tout et partout les ordres de Dieu. Disons donc souvent d'esprit et de cœur : que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel et que notre conduite réponde à cette prière.

*Plan de méditation.*

Saint Michel est le protecteur : 1° de l'Église ; 2° de la France ; 3° de chaque chrétien en particulier. (Père Nouet.)

---

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, DOCTEUR  
DE L'ÉGLISE

9 mai.

Saint Grégoire de Nazianze, l'un des plus illustres Pères de l'Église grecque, et surnommé le *Théologien*, à cause de la profondeur de sa doctrine, naquit au commencement du quatrième siècle d'une famille recommandable par la noblesse de son origine et surtout de ses sentiments. Son père, du même nom que lui, avait été païen, mais l'éminente vertu de sainte Nonna, son épouse ; sa douceur, ses exemples édifiants, ses prières et ses larmes le gagnèrent



si bien à Jésus-Christ, qu'ayant été baptisé par saint Léonce, évêque de Césarée, il mérita, quelques années après, par ses éminentes vertus, l'honneur de l'épiscopat.

Le jeune Grégoire fut le fruit des prières de sa sainte mère, qui ne demandait à Dieu un fils que pour le consacrer au service des autels ; aussi le reçut-elle comme un présent du Ciel qu'elle n'avait qu'en dépôt. Formé à une pareille école, le pieux enfant, apprit de bonne heure à goûter les charmes de l'innocence. Il était encore très jeune, lorsqu'on l'envoya à Césarée, en Palestine, pour s'y former à l'art de la parole. De là, il passa à Alexandrie, puis à Athènes qui était regardée comme la véritable source de l'éloquence. En se rendant dans cette dernière ville, il essuya sur mer une rude tempête où il faillit périr. Comme il n'avait point encore reçu le baptême, il craignait pour son salut. Dans sa détresse il adressa à Dieu de ferventes prières afin de le conjurer de prolonger encore ses jours. Il fut exaucé : la tempête cessa et il arriva à Athènes. Grégoire retrouva, dans cette dernière ville, un ami bien cher à son cœur, saint Basile, avec lequel il s'était lié quelque temps auparavant. Les tendres nœuds qui les unissaient devinrent plus étroits que jamais, et on cite encore aujourd'hui ces deux grands hommes comme des modèles accomplis de l'amitié la plus pure et le plus sincère. Inséparables l'un de l'autre et attentifs à éviter les compagnies dangereuses, ils ne fréquentaient que ceux de leurs condisciples en qui l'amour de l'étude se trouvait réuni à la pratique de la vertu. Jamais on ne les voyait assister aux di-

vertissements profanes. Ils ne connaissaient dans la ville que deux rues : l'une qui conduisait à l'église, l'autre aux écoles publiques.

Lorsque saint Grégoire eut fini ses études, il retourna auprès de son père qui était évêque de Nazianze, et qui lui conféra le bienfait du baptême. Une fois marqué du sceau divin, il se regarda comme appartenant tout à Dieu, et se consacra entièrement à son service. « J'ai tout donné, disait-il, à celui de qui j'ai tout reçu, et lui seul est désormais mon partage. » La tendresse filiale le retint pendant trois ans près d'un père octogénaire. Il l'aidait dans ses travaux et prenait soin des affaires domestiques. Mais le goût de la solitude et l'aversion naturelle qu'il avait pour le monde et pour les affaires, l'engagèrent à quitter sa patrie pour aller chercher son ami Basile, qui avait embrassé la vie monastique. Il vécut ainsi quelque temps retiré du siècle, et uniquement occupé de sa perfection. Mais il ne resta dans sa chère solitude que le temps nécessaire pour apprendre à la regretter; car au moment où il commençait à en goûter les douceurs, son père âgé de quatre-vingt-dix ans le rappela afin qu'il pût l'assister dans le gouvernement de son diocèse. Le saint vieillard considérant les grands avantages que retirerait l'Église de son cher fils, s'il était élevé au sacerdoce, l'ordonna prêtre, le 6 janvier 362. Grégoire avait alors plus de trente-cinq ans. Ce nouveau caractère augmenta sa ferveur.

Saint Basile, ayant été fait archevêque de Césarée, résolut d'élever Grégoire à l'épiscopat : il le sacra, malgré son invincible répugnance, évêque de Sa-

simes ; mais il ne put jamais le contraindre à prendre possession de cet évêché, et il paraît qu'il n'avait accepté le caractère épiscopal, que pour être plus en état d'aider son père dans toutes les fonctions de l'épiscopat, que son grand âge ne lui permettait plus d'exercer. Il revint donc à Nazianze, et prit encore soin de cette Église après la mort de son père ; mais il ne voulut jamais en être évêque.

Depuis quarante ans l'Église de Constantinople gémissait sous la tyrannie des Ariens. C'était la plus désolée des Églises. Les catholiques, qui s'y trouvaient en petit nombre, étaient sans église et sans pasteur. Pour réparer tant de maux il fallait trouver un Apôtre. Alors tous les cœurs se tournèrent vers Grégoire. Le saint évêque résista longtemps. Cependant, sur les instances réitérées de plusieurs évêques et de la plupart des fidèles, il se détermina à se rendre à Constantinople. Il fut d'abord très mal accueilli. On s'était attendu, dans cette ville de luxe et d'opulence, à voir arriver un personnage de bonne mine, avec un cortège imposant ; on fut extrêmement surpris de voir arriver un petit vieillard décrépît, à la parole rude et brève, à l'accent étranger, aux vêtements grossiers, aux manières simples et communes. Les Ariens en firent le sujet de leurs railleries et l'accablèrent d'injures. Néanmoins, par ses solides et éloquents instructions, il vint à bout de ramener cette cité à la foi catholique en lui faisant abjurer les erreurs de l'hérésie. Mais l'éclat de son mérite et de sa vertu, qui devait lui concilier l'affection générale, ne servit qu'à exciter contre lui la jalousie d'un grand nombre. Quelques prélats

cherchèrent à l'inquiéter sur la régularité de son élection. Grégoire prit occasion de ces contestations pour se démettre. Après avoir fait agréer aux évêques du concile sa résolution, il se rendit au palais de l'empereur Théodose le Grand, pour le prier de ne point s'opposer à sa retraite. L'empereur eut bien de la peine à y consentir; et ce ne fut qu'à raison de ses infirmités qu'il lui permit de quitter son siège de Constantinople. — Avant de s'arracher à l'Église de sa création et de son amour, il adressa à tous les fidèles et à tous les Pères de l'assemblée l'admirable discours que l'on nomme : *les Adieux*.

S'étant retiré à Nazianze, il s'occupa à composer divers ouvrages, où l'on trouve toutes les grâces et toute la force de son esprit. On possède encore son testament et son épitaphe composée par lui-même. Dans son testament, il institue les pauvres ses héritiers; et dans son épitaphe, il fait un abrégé succinct de toute sa vie, et finit par dire : « J'ai été pasteur sans troupeau, et je n'ai pas eu peu à souffrir des pasteurs mêmes. Je laisse à Jésus-Christ le soin de l'avenir comme il a eu celui du passé. »

Saint Grégoire de Nazianze, mourut âgé de quatre-vingts ans, sur la fin du quatrième siècle.

### *Réflexions pratiques.*

La véritable foi est commune parmi les chrétiens; ce qui est plus rare chez eux, c'est la foi vivante et pratique des saints, la seule qui puisse conduire au Ciel. Elle consiste à faire les œuvres que la religion impose. C'est celle qui animait saint Grégoire de Nazianze. Elle le fit triompher des entraînements et

des mauvais exemples de ses condisciples à Athènes. Elle le conserva humble et pieux au milieu des succès de ses études, et lui fit employer ses talents à la gloire de Dieu, à l'utilité de l'Église et à son propre salut. Examinons notre conduite journalière et voyons si notre foi est vivante et pratique comme celle de ce bienheureux. Notre foi nous dit : Que sert-il à l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son âme ! Une seule chose est nécessaire, aimer et servir Dieu et sauver son âme. Le croyons-nous, et notre conduite s'accorde-t-elle avec notre foi ? De quoi sommes-nous le plus occupés ? A qui pensons-nous le plus souvent. De qui parlons-nous le plus volontiers ? Quelles sont les intentions qui animent nos actions ? Est-ce Dieu qui est le but suprême de notre vie ? Est-ce pour lui et pour notre salut que nous vivons et que nous agissons ? La foi nous apprend que le seul véritable malheur de l'homme est le péché. Est-ce lui que nous craignons le plus au monde ? Est-ce notre passé souillé de fautes qui donne de l'amertume à notre cœur ? La foi pratique règne-t-elle dans nos ménages, dans nos familles, dans nos relations avec les hommes ! Hélas ! très souvent nous faisons le contraire de ce que nous croyons. Maintes fois nous condamnons par notre conduite ce que nous professons de bouche. Oh ! vivons désormais de la foi des saints, en faisant les œuvres méritoires qui ont rempli leur vie.

*Plan de méditation.*

I. Education de la jeunesse de notre temps :  
1° sans direction et sans vigilance ; 2° inapplication à

l'étude; 3<sup>o</sup> entraînement vers les plaisirs; 4<sup>o</sup> oubli et abandon des pratiques religieuses.

II. Education toute contraire des saints Grégoire et Basile : 1<sup>o</sup> vigilance sur leur conduite; 2<sup>o</sup> mortification de leurs sens; 3<sup>o</sup> application soutenue à l'étude; 4<sup>o</sup> fréquentation assidue des églises.

---

### SAINT ANTONIN, ÉVÊQUE

10 mai.

Antoine, que la petitesse de sa taille avait fait nommer Antonin, naquit à Florence l'an 1389, de parents honorables. Comme il était fils unique, et que son père et sa mère étaient très vertueux, il reçut une éducation soignée dont il profita admirablement. On remarqua en lui, dès son enfance, beaucoup de modestie, de candeur et de docilité. Il n'avait de goût que pour les exercices de piété. Tous les amusements propres au premier-âge lui étaient insupportables. Prier, lire de bons livres, et surtout la vie des saints, s'entretenir avec des personnes vertueuses, c'était son unique plaisir. On l'appelait communément, dans Florence, le petit saint; s'il n'était pas à la maison, on était toujours assuré de le trouver à l'église, et d'ordinaire à genoux devant l'image de la Mère de Dieu.

Comme il avait du jugement, de la pénétration et de la mémoire, il fit de rapides progrès dans ses études. A seize ans, le jeune Antonin, touché des pré-

dications d'un célèbre dominicain, résolut d'embrasser l'ordre de Saint-Dominique. Comme il était d'un tempérament fort délicat, on craignait qu'il ne succombât aux austérités de la règle. Mais il les soutint et bientôt il fut regardé dans la communauté comme un modèle de régularité et de ferveur. Devenu prêtre, il redoubla de zèle dans le service de Dieu, et à l'autel on lui voyait souvent les yeux baignés de larmes. On eut beau l'obliger à modérer ses austérités, sa vie ne fut jamais qu'un exercice continu de pénitence. En santé comme en maladie, il couchait toujours sur la dure. Successivement prieur de diverses maisons, il ajouta partout la force de l'exemple à celle des discours. Devenu vicaire général de la province de Toscane, et de celle de Naples, il ne relâcha rien de ses austérités : toujours humble à mesure qu'on l'élevait, il se confondait avec le moindre des frères ; la ferveur seule le distinguait.

En 1443, il fut élevé sur le siège de Florence, et cela par l'ordre exprès du Souverain Pontife. Il céda, non par ambition, mais uniquement parce qu'il pensait que telle était la volonté de Dieu. Durant son épiscopat, il n'eut en vue que cette volonté divine qui dirigeait toutes ses actions. La piété la plus profonde dominait dans toute sa maison ; il jeûnait pendant l'Avent, se faisait lire l'Écriture sainte durant ses repas et se levait chaque nuit pour assister aux matines dans son église cathédrale.

Les choses et les affaires du monde, les honneurs même de l'Église l'occupaient si peu, qu'il répondit à un flatteur lui disant qu'il espérait le voir

un jour cardinal : « Occupons notre esprit des pensées de la mort qui est proche et non des grandeurs humaines. » Faire son devoir, suivre en tout la volonté de Dieu, telle était la grande affaire de sa vie. Mourir était pour lui un avantage, et quand il vit la mort en face, il n'en témoigna que de la joie. Pendant sa dernière maladie, un de ses amis lui faisant espérer que bientôt sa santé se rétablirait : « Je ne désire que la volonté de Dieu, » répondit le saint évêque.

Enfin, après soixante et dix ans de vie et treize ans d'épiscopat, il rendit son âme à Dieu, au milieu des regrets de tout son peuple, et des pauvres dont il était le père, le 2 mai 1459. Il avait souvent à la bouche ces belles paroles : « *Servir Dieu, c'est régner !* » ce fut la devise de sa vie, ce fut aussi celle de sa mort.

### *Réflexions pratiques.*

Je ne désire que la volonté de Dieu, telle était la pensée de saint Antonin. Que tout aille bien ou mal, qu'il soit en santé ou malade, élevé ou humilié, ce n'est pas ce qui le préoccupe, mais que la volonté de Dieu s'accomplisse; voilà le seul but de ses désirs, de ses actions et de sa vie. Apprenons, par l'exemple de ce grand saint, que nous n'avons, en réalité, qu'une seule chose à faire ici-bas : accomplir la volonté divine, manifestée dans ses commandements. Tout le reste n'est que vanité, folie, enfantillage. Désormais disons toujours et répétons sans cesse : « Dieu, le ciel et mon âme, voilà les seuls objets qui méritent d'occuper mon esprit et mon cœur. »



*Plan de méditation.*

I. Vie privée de Saint Antonin, modèle de la vie du vrai chrétien.

II. Vie publique du saint, modèle de ceux qui exercent l'autorité parmi leurs semblables.

---

SAINT PIE V, PAPE

11 mai.

Le saint pape Pie V appartenait à une noble famille de Florence, les Ghisléri, alors totalement ruinée par les guerres civiles. Il naquit le 17 janvier 1504, dans le bourg obscur de Bosco, non loin de Milan. Les leçons de piété qu'il reçut de ses vertueux parents firent sur lui la plus vive impression. Le jeune Michel, c'est le nom qu'il avait reçu au baptême, répondait à leurs soins avec une docilité parfaite. Parvenu à l'âge de douze ans, ses parents n'ayant pas assez de fortune pour le pousser aux études, songèrent à lui faire apprendre un métier propre à lui procurer une honnête existence. Mais c'était bien loin des pensées du jeune enfant. Dès cet âge encore si tendre il songeait déjà à quitter le monde pour s'attacher à Dieu seul. La Providence lui en fournit bientôt les moyens. Deux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, passant un jour par Bosco, furent accostés par le jeune Michel, qui les surprit par la maturité de son esprit. Ils furent si charmés de sa piété, de sa modestie, de sa sagesse

prématurée, de la générosité de ses sentiments, qu'ils lui offrirent de le mener au couvent de Voghère et de prendre soin de son éducation. L'enfant, ému de voir prévenir ainsi la passion secrète de son cœur, accepta leur offre avec joie. Il courut vers son père et sa mère, s'agenouilla à leurs pieds, implora leurs bénédictions et suivit les religieux d'un pas ferme et joyeux jusqu'au couvent de Voghère. Les progrès surprenants que fit ce jeune enfant dans les belles-lettres et dans la vertu, firent hâter sa réception. A quinze ans il prenait l'habit des Frères-Prêcheurs et il passait au couvent de Vigevane, où florissaient les études monastiques. Chaque jour le jeune religieux travaillait à l'emporter sur les autres frères en modestie, en humilité et en obéissance.

Ayant été ordonné prêtre on le chargea d'enseigner la philosophie et la théologie, emploi qu'il remplit avec beaucoup de distinction durant l'espace de seize ans. Malgré lui on l'élut successivement prieur dans plusieurs maisons de son Ordre. Il se distingua dans tous ses emplois par une régularité exemplaire. On admirait surtout son assiduité aux exercices du cloître et aux offices divins, son amour pour le silence, la retraite, la pauvreté et la mortification, son humilité profonde, et son zèle contre les hérésies de Luther et de Calvin qui menaçaient d'envahir l'Italie. C'est ce qui le fit nommer inquisiteur de la foi à Côme, pour le Milanais et la Lombardie. Il s'acquitta de cette charge avec beaucoup de prudence, mais en même temps avec beaucoup de fermeté. Son zèle pour la conservation de la foi et l'extirpation de l'erreur lui fit courir de grands dan-

gers pour sa vie. Voulant empêcher un marchand de vendre des livres hérétiques, dont on lui avait envoyé plusieurs ballots, celui-ci jura de le mettre à mort. Le Saint, pour se soustraire à la haine de cet implacable ennemi, fut obligé de se cacher et ensuite de se réfugier à Rome. Il y fut fait commissaire général du saint office; et le cardinal Carasse, qui fut depuis pape sous le nom de Paul IV, eut en lui une confiance particulière. Il le fit cardinal l'an 1557. Cette grande dignité ne lui fit presque rien changer dans sa manière de vivre.

Une de ses nièces lui ayant écrit pour le prier d'obtenir un bénéfice au frère de son mari, il répondit que les bénéfices ecclésiastiques ne devaient pas se donner à la chair et au sang, mais au mérite et à la vertu, et que n'ayant rien à se reprocher à cet égard, il n'avait garde de charger sa conscience d'une demande indiscrete pour un sujet qu'il ne connaissait pas. Paul IV, son patron et son bienfaiteur, étant mort, il eut pour successeur Pie IV qui le confirma dans ses emplois.

Le nouveau Pontife ayant formé le dessein de donner le chapeau de cardinal au fils du duc de Mantoue qui était fort jeune, et à un fils du grand duc qui était encore enfant, le Saint s'y opposa fortement. « La dignité de cardinal, s'écria-t-il, n'est pas un jouet qu'on doive placer entre les mains d'un enfant. » Tout le consistoire admira la fermeté de son âme et la force des raisons qu'il développa pour appuyer sa thèse. Il ne montra pas moins d'énergie lorsqu'on traita la question d'abolir le célibat ecclésiastique. On crut un instant que son franc parler

allait lui attirer une disgrâce. Quelqu'un alla jusqu'à lui dire : « Prenez garde, vous allez vous faire enfermer au château Saint-Ange. » Il répondit simplement : « Si je ne puis demeurer dans le collège des cardinaux en disant la vérité, je trouverai toujours dans mon ordre la place que j'ai quittée. »

Le pape Pie IV étant mort l'an 1565, le cardinal Ghisléri lui succéda sous le nom de Pie V. Saint Charles Borromée eut beaucoup de part dans cette élection, parce qu'il aimait sincèrement la vertu, et qu'il n'avait en vue que le bien de l'Église.

Durant son pontificat, Pie V ne fut occupé que des intérêts de la religion et de l'Église, animant sans cesse les princes catholiques à s'opposer aux empiétements des hérétiques et des Turcs. Il ménagea contre ceux-ci une puissante ligue; et on attribua aux prières et au zèle de ce saint Pontife la victoire que les chrétiens remportèrent sur eux à Lépante. Le saint Pape apprit cette victoire par révélation divine, au moment même où on venait de la remporter, et il l'annonça aux personnes de sa maison. Il condamna les erreurs de Baïus, docteur de l'université de Louvain.

Odieux aux hérétiques dont sa vigueur apostolique déjouait les complots, il ne dut qu'à un prodige d'échapper à leurs trames sacrilèges. Quelques protestants étaient parvenus à corrompre, à prix d'argent, un serviteur du pape, et à faire enduire d'un poison subtil les pieds du crucifix devant lequel le saint Pontife priait dans son oratoire et qu'il avait coutume de baiser très souvent. Au moment où dans a ferveur de la prière, Pie V allait donner à son Dieu

cette marque d'amour, les pieds empoisonnés du crucifix se détachèrent d'eux-mêmes de la croix pour se dérober aux baisers respectueux du vieillard. Pie V mourut après six ans d'un pontificat aussi glorieux que fructueux. Il avait soixante-dix-huit ans. Un grand nombre de miracles opérés par son intercession l'ont fait mettre au nombre des saints par le pape Clément XI.

*Réflexions pratiques.*

C'est Dieu qui fait les saints ; c'est lui qui les appelle par leur nom avant leur naissance, lui qui leur trace la voie qu'ils doivent suivre, lui qui veille sur eux pendant le temps de leur épreuve, lui qui les défend contre ses ennemis. Bien plus, Dieu n'exempte pas ses élus des attaques de leurs adversaires, au contraire, il leur fournit des occasions de combattre pour leur procurer la gloire de vaincre. C'est ce qu'il a fait pour Pie V qui combattit avec tant de succès le combat du Seigneur. Cet illustre Pontife soutint des luttes terribles contre les ennemis de l'Église, qui sont les hérétiques, les incrédules, les vices et les abus, et il eut le bonheur de triompher des uns et des autres.

Ce ne sont pas seulement les chefs de l'Église qui sont obligés de la soutenir et de la défendre. Dans cette grande cause nous sommes tous avocats, et dans cette grande guerre nous sommes tous soldats. Or, le simple soldat comme le général doit combattre l'ennemi et défendre le drapeau auquel il appartient. Enrôlés au service de Dieu depuis le jour de notre baptême, nous devons à son Église

toutes les lumières de notre esprit, toutes les affections de notre cœur, toute l'énergie de notre volonté. En quel temps fut-elle plus calomniée, plus méprisée, plus attaquée par la ruse et l'hypocrisie, plus spoliée de ses droits les plus sacrés ? Aujourd'hui ce ne sont plus les Turcs et les païens qui la persécutent et versent son sang le plus pur, ce sont ses propres enfants qui déchirent son sein maternel qui les a nourris, réchauffés et élevés. C'est de leur part qu'elle a essuyé les plus sanglantes injures. Ne sommes-nous pas de ce nombre ? Oh ! combattons ces perfides Judas ! Aimons et défendons l'Église, notre mère, car les amis de l'Église sont les amis de Dieu.

*Plan de méditation.*

Saint Pie V, modèle : 1° des religieux dominicains ; 2° des évêques et des cardinaux ; 3° des papes.

---

SAINT PANCRACE, MARTYR

12 mai.

Saint Pancrace naquit en Phrygie d'une famille riche et illustre. Il était encore jeune lorsqu'il perdit ses parents. Son père, en mourant, le recommanda à son oncle Denis qui en prit le même soin que si c'eût été son fils. Il ne négligea rien pour le former à la science et surtout à la vertu. Trois ans après, Denis venant s'établir à Rome, y mena son neveu ; la Providence permit que leur logis se trouvât proche de

celui qui servait de retraite au pape saint Marcellin, durant le feu de la persécution que Dioclétien et Maximien avaient allumé contre les fidèles. La modestie, la douceur, la piété et la patience du Pontife, charmèrent si fort ces étrangers qu'ils demandèrent à avoir avec lui quelques entretiens. Le saint Pape accéda de grand cœur à leurs désirs. Il les instruisit des vérités de la religion, puis leur conféra le bienfait du baptême. Denis survécut peu de jours à sa conversion, et le jeune Pancrace, âgé seulement de quatorze ans, fut arrêté comme chrétien, peu de jours après la mort de son oncle. L'empereur Dioclétien qui avait connu son père, voulut le voir. Il ne négligea rien pour le ramener au paganisme. Il employa les caresses les plus flatteuses, les promesses les plus séduisantes, puis les menaces les plus terribles ; mais le cœur du jeune homme fut invincible et rien ne put lui arracher sa foi. « Seigneur, dit à l'empereur cet héroïque enfant, un chrétien est sans attraits pour les richesses et les plaisirs passagers de la vie ; il ne soupire qu'après les biens éternels. Quant à la mort, elle ne fait que hâter son bonheur. Vous pouvez donc me condamner aux supplices, mais me faire adorer vos dieux qui ne sont que des démons, jamais. » L'empereur, irrité d'un tel discours, ne voulut pas en entendre davantage. Il lui fit trancher la tête sur l'heure même. Pancrace reçut la couronne du martyr le 12 mai 303. Une pieuse femme, profitant des ténèbres de la nuit, emporta furtivement son corps qu'elle embauma et ensevelit sur la voie Aurélienne.

*Réflexions pratiques.*

Saint Pancrace, possesseur d'une grande fortune, et âgé seulement de quatorze ans, est placé par les tyrans et les ennemis de sa foi dans l'alternative de sacrifier aux faux dieux ou de mourir. Que va-t-il faire? Une âme vulgaire, illusionnée par le charme des richesses et de la jeunesse, pourrait sacrifier les biens éternels pour ceux de la terre; une couronne immortelle pour quelques plaisirs passagers, mais un cœur vraiment chrétien n'échange jamais la vérité pour l'erreur, le Ciel pour la terre, Dieu pour les hommes. C'est ce qu'a fait admirablement saint Pancrace. Et nous, chrétiens, que faisons-nous chaque jour? Au lieu de tout sacrifier à notre âme, à notre conscience, à notre devoir, nous sacrifions notre âme, notre conscience et notre devoir pour le moindre avantage temporel. Confondons-nous devant l'exemple des saints. Ayons honte de notre lâcheté. Désormais, fixons sans cesse nos regards vers le Ciel et faisons tout pour le gagner.

*Plan de méditation*

- I. Courage de saint Pancrace. II Notre lâcheté.

---

**SAINT JEAN LE SILENCIEUX, ÉVÊQUE**

13 mai.

Saint Jean, que son amour pour la retraite et le silence fit surnommer le *Silencieux*, naquit à Nico-



polis, en Arménie, l'an 454. Son père et sa mère comptaient parmi leurs aïeux des généraux d'armée et des gouverneurs de province ; mais ils étaient encore plus illustres par leur vertu que par la noblesse de leur origine. Ils donnèrent à leurs enfants une excellente éducation, et Jean en profita si bien, qu'à l'âge de dix-huit ans, possesseur d'une fortune considérable, il voulut ne s'en servir que pour de bonnes œuvres. Il en employa une partie à bâtir une église en l'honneur de la Sainte Vierge, et un monastère, où il se renferma avec dix hommes choisis, qui ne voulaient, comme lui, penser qu'à leur salut. Il y fit de si grands progrès dans toutes les vertus chrétiennes et religieuses, que lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt-huit ans, on le jugea digne de l'épiscopat. L'évêque de Colonie, ville d'Arménie, étant mort, l'archevêque de Sébaste le sacra évêque de cette cité, malgré ses longues résistances. Le nouveau Pontife gouverna six ans son diocèse avec toute la ferveur et toute la modestie d'un religieux. Il ne se dispensait d'aucune des austérités qu'il avait coutume de pratiquer dans son monastère. Ses prédications et ses exemples firent fleurir la piété dans son diocèse et convertirent un de ses frères et de ses neveux qui étaient à la cour de l'empereur. Ils devinrent des modèles de perfection dans le monde. Certains maux occasionnés par son beau-frère, gouverneur d'Arménie, joints à une forte inclination qu'il se sentait pour la solitude, lui inspirèrent un ardent désir de se démettre de l'épiscopat. Cependant, se défiant de lui-même, il consulta Dieu par la prière. Une nuit qu'il était en oraison, il vit se former dans

les airs une croix éclatante, et il entendit une voix qui lui disait : *Suis cette lumière si tu veux être sauvé.* Il lui sembla que ce guide lumineux marchait devant lui et le conduisait au monastère de Saint-Sabas. Cette vision ne lui laissa plus aucun doute sur sa vocation ; il se démit de l'épiscopat et s'embarqua pour la Palestine. Lorsqu'il y fut arrivé, il visita d'abord les saints lieux à Jérusalem ; ensuite il se retira dans le monastère de Saint-Sabas, où l'on comptait cent cinquante solitaires. Saint Sabas, l'ayant reçu sans le connaître, le remit entre les mains de l'économe qui l'employa aux ouvrages les plus bas et les plus pénibles de la maison. Il était chargé de porter de l'eau et des pierres aux ouvriers qui bâtissaient un nouvel hôpital. Jean obéissait avec joie et simplicité ; sa douceur, son silence, son air modeste et recueilli charmaient tout le monde.

Saint Sabas extrêmement édifié de ses vertus, le jugea digne d'être élevé au sacerdoce. Il le présenta donc au patriarche de Jérusalem afin qu'il lui conférât les ordres. Jean, qui jusque-là n'avait fait connaître à personne qu'il était, non seulement prêtre, mais évêque, fut obligé de révéler ce qu'il était. Il en fut si affligé qu'il voulait quitter le monastère, mais saint Sabas le retint, en lui promettant que les religieux n'en auraient pas connaissance.

Jean se renferma donc dans sa cellule, et y demeura quatre ans dans un parfait silence. Le trouble et la division s'étant mis dans le monastère, saint Sabas se retira. Jean ne voulant avoir aucun rapport avec les séditeux s'en alla dans un désert voisin où il passa six ans. En 510, saint Sabas fut

prié de revenir gouverner le monastère. Il alla aussitôt trouver Jean, et le ramena avec lui. Le Saint rentra avec une joie extrême dans son ancienne cellule, où il continua, pendant quarante ans de mener une vie tout angélique. Ce saint mourut âgé de cent quatre ans environ, sans pouvoir se reprocher d'avoir dit seulement une parole inutile depuis qu'il était entré dans le désert.

### *Réflexions pratiques.*

Saint Jean, ayant demandé à Dieu qu'il lui fît connaître ce qu'il devait faire pour se sauver, vit une étoile en forme de croix, et entendit une voix qui disait : Suis cette lumière. — Cette étoile qui avait la forme d'une croix, représente les peines, les difficultés que l'on rencontre inévitablement dans chaque vocation. Prenez l'état de vie qu'il vous plaira, partout vous trouverez des croix. Regardez donc la vocation où Dieu veut que vous soyez, comme la croix qu'il veut que vous portiez. Chacun a la sienne ; ne vous persuadez pas que les autres soient plus heureux que vous, chacun estime sa croix plus pesante que celle des autres. Seigneur vous ne voulûtes pas descendre de votre croix, et moi aussi je mourrai plutôt que de quitter la vocation où vous m'avez appelé. C'est la croix sur laquelle je veux mourir. Aidez-moi à être fidèle.

### *Plan de méditation.*

I. Avantages de la vertu du silence : 1° elle préserve du péché ; 2° elle porte à la pratique de l'orai-

son ; — 3° elle est un excellent moyen d'avancement spirituel.

II. Lieux et occasions du silence : 1° dans les églises ; 2° dans les réunions d'édification ; 3° dans la colère ; 4° dans les grandes afflictions où l'on ne peut recourir qu'à Dieu.

---

### SAINT PACOME, INSTITUTEUR DES CÉNOBITES

*14 mai.*

Saint Pacôme naquit dans la haute Thébaïde, vers l'an 292. Son père et sa mère étaient païens et l'élevèrent dans leurs superstitions ; mais dès son enfance, il témoigna une singulière aversion pour le culte rendu aux idoles. Un jour que ses parents l'avaient mené avec eux à un sacrifice qu'ils allaient offrir aux faux dieux, sa présence rendit muet le démon qui déclara qu'il ne dirait mot tant que cet enfant serait présent. A l'âge de vingt ans, il fut enrôlé dans l'armée de l'empereur Maximin. S'étant rendu à Thèbes, capitale du pays, où se trouvait un grand nombre de chrétiens, il fut accueilli par eux avec une très grande charité, et soigné comme s'il eût été leur enfant. Tous les jeunes soldats qui étaient dans une misère affreuse furent traités de la même manière. Ce dévouement, cette bonté chez des étrangers touchèrent Pacôme ; il demanda qui étaient ces gens si charitables. On lui répondit que c'étaient des chrétiens. Désireux de savoir ce que voulait dire ce nom de chrétien, et quel Dieu ils

adoraient, on lui dit qu'il signifiait disciples de Jésus-Christ et qu'ils ne reconnaissaient point d'autre Dieu que celui qui a fait le ciel et la terre et son Fils unique, le Sauveur du monde; et que pour mériter les récompenses promises dans une autre vie, ils faisaient dans celle-ci tout le bien dont ils étaient capables.

Pacôme, ému par ces paroles, résolut, dès lors, d'embrasser au plus tôt une religion qui inspirait tant de dévouement et de vertu.

L'armée dont il faisait partie ayant été licenciée, il se retira aussitôt dans une bourgade de la Thébaïde où les chrétiens avaient une église. Il se fit inscrire au nombre des catéchumènes, et, après les épreuves ordinaires, on l'admit au sacrement de la régénération. Devenu chrétien, Pacôme ne songea plus qu'à conserver et à perfectionner la grâce qu'il avait reçue. Ayant appris qu'un vieillard très austère, nommé Palémon, servait Dieu dans le désert avec beaucoup de sainteté, il alla le trouver afin de demeurer avec lui. Le solitaire le reçut d'abord assez durement. « Vous ne pouvez pas rester ici, allez d'abord dans quelque monastère faire pénitence, pendant quelques années; vous reviendrez ensuite. » Comme Pacôme insistait, il ajouta: « Considérez mon fils, que je ne mange que du pain et du sel, que l'usage du vin et de l'huile m'est inconnu. Je passe la moitié de la nuit et quelquefois la nuit entière à chanter des psaumes, ou à méditer les saintes Écritures. Voilà seulement une partie de mes austérités, les supporterez-vous? » Ces paroles firent trembler Pacôme, mais ne le découragèrent pas. Il s'engagea

à supporter tous ces travaux avec une assurance si pleine de foi et en même temps si modeste, que Palémon l'admit dans sa cellule et lui donna l'habit de solitaire. Ce nouveau disciple ne tarda pas d'atteindre la perfection du maître, si même il ne la surpassa. Pendant plus de quinze ans, il ne dormait que debout, au milieu de son humble habitation, sans même s'appuyer contre la muraille.

Un jour que Pacôme s'était fort éloigné de sa cellule, il s'arrêta en un lieu appelé Tabenne, sur les bords du Nil ; il entendit une voix qui lui dit : Demeurez ici, et bâtissez-y un monastère. Ensuite, un ange lui apparut et lui donna une règle pour tous ceux qui voudraient vivre dans ce monastère. Il fit part de cette vision à Palémon. Ils vinrent tous deux à Tabenne et y bâtirent une cellule où ils demeurèrent quelque temps. Avant de se séparer ils promirent de se visiter une fois par an ; ce qu'ils firent jusqu'à la mort de saint Palémon.

Le premier disciple qu'eut saint Pacôme fut Jean, son frère aîné, qui s'était fait chrétien et y mourut quelques années après dans la pratique des austérités les plus grandes. Bientôt après Pacôme compta plus de cent disciples, et avant sa mort, il vit plus de sept mille personnes soumises à sa règle. Pacôme menait une vie fort austère et son exemple pouvait servir de règle aux autres. Il portait régulièrement le cilice et dormait peu, encore se reprochait-il ce court sommeil qui l'empêchait de vaquer à la prière et à la méditation comme il l'eût désiré. Ses incomparables mortifications ne l'empêchaient point d'être toujours gracieux, bon, accueillant,

d'une charité et d'une douceur que rien ne pouvait altérer.

Sa sœur étant venue un jour le voir, elle ne put obtenir cette consolation, car il ne parlait jamais aux femmes. Il lui fit dire que si elle voulait se consacrer entièrement à Dieu, il lui bâtirait un monastère et lui donnerait une règle. Elle suivit ce conseil et, après quelques années, elle se vit à la tête de quatre cents religieuses.

Dieu accorda à saint Pacôme le don des miracles, et il en opéra un grand nombre en faveur des malades qui venaient réclamer le secours de ses prières. Il mourut l'an 349 ; avant de rendre le dernier soupir, il aperçut son ange gardien auprès de lui, et, après l'avoir contemplé d'un regard radieux, il fit le signe de la croix et expira doucement. C'était le 14 mai. Ce fondateur de la vie cénobitique gouverna, durant trente-cinq ans, le monastère qu'il avait créé.

### *Réflexions pratiques.*

L'exemple des gens de bien a souvent plus d'efficacité que les sermons des prédicateurs les plus éloquents. La conversion de saint Pacôme n'en est-elle pas une preuve frappante ? Il est témoin à Diospolis de la bonté, de la charité que les chrétiens témoignent aux malheureux et surtout aux soldats les plus maltraités. Des vertus si rares et si désintéressées attirent son admiration et font sur son esprit une si vive impression qu'il forme le projet d'étudier, puis d'embrasser une religion qui produit des hommes si charitables et si parfaits. Ce n'est pas

sans raison que saint Chrysostôme affirme qu'on convertit plus d'âmes par l'exemple que par les miracles. Une fois chrétien et solitaire, Pacôme n'oublie pas que c'est la voie de l'édification qui conduit au christianisme. C'est cette voie qu'il montre à ses disciples. Aussi ses exemples sont-ils si persuasifs qu'ils allument la ferveur dans l'âme de chacun d'eux. — Comme la vertu fleurirait dans le monde, au sein des familles, dans les communautés si les parents, les maîtres, les supérieurs ne donnaient que de bons exemples! Mais malheureusement, au lieu d'édifier, ils portent parfois au mal. Si un infidèle se trouvait aujourd'hui parmi nous, notre vie serait-elle capable de le toucher et de le porter au bien? Ferait-elle naître en lui le désir de s'instruire de la religion que nous professons? — Mon Dieu! dès ce jour, je veux prêcher par mes bons exemples; en conséquence, je veux m'abstenir de commettre le mal par mes discours et par mes actions. Je promets de remplir partout et toujours mes devoirs avec courage et constance. Aidez-moi de votre grâce.

*Plan de méditation.*

I. Mépris de Pacôme pour le monde qu'il quitte dès sa jeunesse.

II. Sa docilité à suivre les conseils de son maître Palémon.

III. Ses rudes austérités dans sa cellule.

---



## SAINT ISIDORE, LABOUREUR

15 mai.

Saint Isidore pauvre laboureur par sa condition, mais par sa sainteté devenu le patron de Madrid et le protecteur de toute l'Espagne, vint au monde vers la fin du onzième siècle. Il naquit à Madrid de parents pauvres, mais remplis de piété, qui surent lui inspirer, par leurs exemples et leurs instructions, l'horreur du péché et l'amour de Dieu. Leur peu de fortune ne leur permit pas de l'envoyer aux écoles, où l'on apprend la science humaine, mais ils trouvèrent, dans leur foi et dans leur zèle, le moyen de lui communiquer la science la plus importante de toutes, celle de la religion, qui fait les saints. Dès l'âge le plus tendre cet enfant de bénédictions n'aimait que la compagnie de ses parents ou des personnes vertueuses et capables de lui faire connaître Dieu. Bien différent de ses compagnons d'enfance, au lieu de courir après les divertissements, il aimait à partager les travaux de son père autant que son âge le lui permettait, et lorsqu'il fut assez fort pour se charger des grosses peines de la culture, sa seule ambition était de soulager son père et sa mère des fatigues inséparables de la pauvreté. Ce bonheur ne dura pas longtemps, car ses vieux parents, usés par une vie laborieuse, allèrent recevoir dans le ciel la récompense de leurs vertus. Isidore, en bon fils et en bon chrétien, les pleura et pria longtemps pour eux.

Devenu orphelin, Isidore comprit qu'il ne lui était

pas bon de rester seul. Il pensa donc à se donner une compagne. Alla-t-il la choisir parmi celles qui lui apporteraient le plus de bien? La chercha-t-il parmi ces filles légères qui ne pensent qu'à se divertir et à se parer? Isidore avait trop de sagesse pour ne pas savoir qu'une femme pieuse est un trésor plus précieux dans une maison qu'une femme seulement riche. Il s'inquiéta avant tout de s'unir à une personne modeste, moins occupée de plaire au monde qu'à Dieu, douée d'un bon caractère. Marie Torribia réunissait toutes ces qualités; il l'épousa. Jamais union ne fut mieux assortie, jamais mariage ne fut plus heureux. Un enfant naquit de cette union. Isidore, devenu époux et père, dut redoubler d'efforts et de travail. Il prit à ferme la terre d'un bourgeois de Madrid, nommé Jean de Vergas. Cet engagement ne lui fit rien changer au plan de vie qu'il avait adopté. Chaque jour il se levait de grand matin, et, avant de se rendre au travail, il allait, comme par le passé, visiter quelques-unes des églises de Madrid, et en particulier celle de Notre-Dame d'Atocha, où il entendait la messe tous les matins et faisait ses prières. — Bien des gens ne manquèrent pas de critiquer cette dévotion et de la dénoncer à son propriétaire. Son maître en homme prudent ne voulut rien précipiter. Se défiant de la vérité des rapports qui lui étaient faits, il désira examiner et voir par lui-même. Un jour, l'observant d'un endroit élevé pour le trouver en défaut, il vit deux anges revêtus de robes blanches qui conduisaient chacun une charrue et Isidore au milieu d'eux. Le bruit de ce miracle attira à celui qui en

était l'objet la vénération de son maître et des habitants de la contrée.

La charité d'Isidore envers les pauvres était si ardente qu'elle lui faisait distribuer aux indigents tout ce que lui rapportait son travail. Bien plus, il arriva quelquefois, qu'ayant amené un grand nombre de pauvres pour les faire participer au dîner commun des travailleurs, et ne trouvant plus que sa part, parce que le repas était achevé, l'homme de Dieu plein d'une foi extraordinaire, partagea entre tous les pauvres cette unique portion, qui multipliée merveilleusement, suffisait pour les nourrir et les rassasier tous. — Ce n'était pas seulement en faveur des pauvres que Dieu autorisait sa charité, sa compassion même pour les animaux a été accompagnée de miracles. Étant allé un jour au moulin, lorsque la terre était couverte de neige, il vit sur un arbre de pauvres petits oiseaux glacés de froid et mourant de faim; il répandit une grande partie de son blé au pied de l'arbre en disant : « Mangez, petits oiseaux, vous êtes comme moi créatures de Dieu, et la Providence est bonne pour tout le monde. » Un de ses amis, témoin de ce fait, ne put s'empêcher de rire et de se moquer de ce qu'il appelait une simplicité; mais il revint bientôt de son erreur lorsque, arrivé au moulin, il vit les sacs d'Isidore plus remplis que lorsqu'il les avait répandus, et le censeur fut le premier à publier cette merveille.

Entre les miracles qu'il accomplit, il convient de citer encore celui-ci : Un jour que, pendant les chaleurs de l'été, on travaillait en plein champ, le maître demanda un peu d'eau pour se désaltérer.

Comme il n'y avait point de source en ce lieu, Isidore frappa la terre avec son bâton, et fit jaillir une fontaine abondante qui n'a point cessé de couler jusqu'à ce jour. Tant de sainteté rendit célèbre le nom du pieux laboureur qui vécut jusqu'à une extrême vieillesse. Il s'endormit dans le Seigneur le 15 de mai de l'an 1130, après avoir reçu les derniers Sacraments avec une piété qui fit couler des larmes des yeux de tous ceux qui l'assistèrent durant son agonie. Sa sainteté fut attestée par un grand nombre de miracles, entre autres par la prompte et parfaite guérison de Philippe III, lorsqu'il eut touché les reliques de cet illustre serviteur de Dieu.

*Réflexions pratiques.*

Ce ne sont pas les hauts emplois, les sublimes honneurs, les grandes richesses qui donnent la grandeur, mais la véritable sainteté. Nous en avons une preuve saisissante dans la vie de saint Isidore. Qui fut d'une condition plus obscure que ce modeste laboureur? Cependant aujourd'hui les rois déposent leurs couronnes sur son tombeau et les peuples lui décernent les honneurs publics. — Recherchons cette grandeur, la seule véritable. Le chemin qui y conduit et qu'a suivi saint Isidore est ouvert à tout le monde, puisqu'il s'est sanctifié en faisant pour Dieu les actions les plus communes et les plus ordinaires. Ne disons jamais que la piété ne peut s'allier avec les affaires et la multiplicité des travaux; que le temps donné à la prière est un temps perdu, que l'on ne peut se dispenser de travailler le dimanche... Saint Isidore était obligé de gagner sa vie et celle de

sa famille, de compter à son maître le produit de ses récoltes ; il priait beaucoup, il assistait à la messe tous les jours, il passait le dimanche dans la pratique des œuvres de religion, et ses terres n'étaient pas moins bien cultivées ; il ne perdait pas un grain de froment pour cela ; il était même ordinairement plus avancé dans son travail que ses voisins. Cultivateurs, voilà votre modèle.

*Plan de méditation.*

I. Saint Isidore, laboureur a uni la pénitence à la sainteté d'une vie innocente.

II. Il a uni la pauvreté à la libéralité.

III. Il a uni l'oraison au travail des mains.

---

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE, MARTYR

16 mai.

Saint Jean Népomucène ainsi surnommé du lieu de sa naissance, en Bohême, vint au monde vers l'an 1330. Des flammes qui brillèrent miraculeusement au-dessus de la maison au moment de sa naissance, furent regardées comme un présage de sa sainteté future. Encore enfant, il tomba dans une grave maladie d'où il n'échappa que par le secours de la Vierge Marie, à qui ses parents croyaient déjà être redevables de sa naissance. Son excellent naturel, joint à l'éducation pieuse par laquelle on s'efforça de répondre à ce que le Ciel semblait présager, lui fit passer son premier âge dans une religieuse pratique

d'une vie toute sainte. Il allait fréquemment à l'église, et mettait son bonheur à servir les prêtres à l'autel. Il eut de brillants succès dans ses études commencées dans la maison paternelle, continuées à Stuaze et terminées à l'Université de Prague, où il prit le bonnet de docteur.

Tous les goûts du saint jeune homme le portaient vers le sacerdoce. Devenu prêtre, on lui ordonna de faire valoir le rare talent que Dieu lui avait donné pour la prédication. Les premiers travaux de son zèle produisirent un effet merveilleux. Toute la ville de Prague courut pour l'entendre et l'on vit en peu de temps une réforme générale. Les étudiants qui étaient au nombre de quatre mille, accouraient en foule à ses prédications. Les larmes, les sanglots, le recueillement, la componction, annonçaient les impressions profondes qu'il faisait sur les cœurs. Les plus déterminés libertins, eux-mêmes, ne pouvaient l'écouter sans être vivement émus. Ils se retiraient les yeux humides de larmes, et l'âme brisée par la douleur.

L'empereur Wenceslas, ce monstre de cruauté, auquel on donna les surnoms odieux de fainéant et d'ivrogne, ayant entendu parler des mérites du jeune prédicateur, le demanda pour prêcher l'Avent à la cour. Jean s'acquitta de cette fonction délicate aux applaudissements du prince et des courtisans. Wenceslas fut si touché du discours du saint prédicateur, qu'il suspendit, au moins pour un temps, le cours de ses passions désordonnées; il lui offrit même un évêché, mais l'humble prédicateur refusa cet honneur, et d'autres encore. Il accepta pourtant

la place d'aumônier de l'empereur, parce qu'elle le mettait en état de faire du bien à la cour par ses instructions et de secourir les pauvres pour lesquels il avait une tendresse extrême.

Les personnes les plus vertueuses de la cour le prirent pour directeur de leur conscience. On admirait en lui le talent qu'il avait de faire des saints au milieu des grandeurs humaines, des heureux au milieu des souffrances et de rendre aimable la vertu dans un monde où elle est ordinairement méconnue. Mais parmi les personnes qui se mirent sous sa direction, peu en profitèrent autant que l'impératrice Jeanne. Cette princesse déjà si vertueuse arriva bien vite à une rare perfection.

Croirait-on que la haute piété de cette vertueuse impératrice n'ait fait qu'aigrir le caractère de Wenceslas? Il l'aimait éperdument, mais à son amour, il mêlait la sombre passion de la jalousie. Aveuglé par la passion, il forma le projet, aussi nouveau qu'extravagant, de se faire révéler, par Jean Népumocène, tout ce que l'impératrice lui avait dit au tribunal de la pénitence. Dans cette pensée, il envoya chercher l'homme de Dieu, et lui fit d'abord des questions indirectes, puis levant le masque, il s'explique plus ouvertement. Jean, saisi d'horreur, lui représente, de la manière la plus respectueuse, combien le projet qu'il avait formé choquait la raison et blessait la religion : « Je ne puis parler, lui dit-il, je ne sais rien. » L'empereur, dissimulant son dépit, garda un morne silence. Quelques jours après, il fait revenir le Saint devant lui, il emploie les caresses, les promesses, les menaces, pour l'engager

à révéler la confession de l'impératrice : tout est inutile, il le fait traiter avec la dernière inhumanité, sans pouvoir rien obtenir. Enfin il le menace de la mort s'il ne satisfait à ses désirs. « Vous pouvez me faire mourir, répond Jean Népomucène, mais vous ne me ferez pas parler. » Wenceslas, furieux, le fit jeter dans le fleuve qui traverse Prague. Mais le corps du martyr ne resta pas longtemps enseveli sous les eaux. Une lumière miraculeuse, qui flottait sur les ondes, le fit découvrir. Les chanoines de Prague recueillirent cette précieuse relique, qu'ils enterrèrent dans leur église. Elle fut retirée du tombeau en 1719, plus de trois cents ans après la mort du Saint; et cette langue que l'on n'avait pu forcer à révéler un secret sacré, était encore fraîche et entière. Les grands miracles opérés par l'intercession de ce martyr, le rendirent l'objet de la vénération publique en Bohême, en Pologne et en Allemagne. Il fut canonisé par le pape Benoît XIII, l'an 1729.

### *Réflexions pratiques.*

Il n'est pas un article de notre foi pour lequel ne soit mort quelque témoin qui le scellât de son sang... Le secret du sacrement de pénitence devait avoir son martyr. C'est ce que nous apprend la mort de saint Jean Népomucène. Que la conduite de cet illustre confesseur nous encourage à profiter des grâces du sacrement de pénitence et nous détermine à ouvrir notre cœur tout entier à ceux qui savent mourir pour garder nos secrets. Soyons nous-mêmes discrets dans les confidences qui nous sont faites. Sommes-nous à cet égard irréprochables ?



*Plan de méditation.*

I. Obligation de garder les secrets en général :  
1° pour tout honnête homme; 2° pour tout chrétien ; 3° pour toute personne en dignité.

II. Saint Jean Népomucène modèle à proposer sur ce point à tous les chrétiens.

---

## SAINT PASCHAL BAYLON, CONFESSEUR

*17 mai.*

Paschal Baylon, né de parents pauvres et vertueux, en 1540, à Torre-Hermosa, en Espagne, parut avoir sucé avec le lait les maximes de la piété. Sa famille étant trop pauvre pour l'envoyer aux écoles, le pieux enfant voulut apprendre à lire, en gardant ses troupeaux dans les champs, c'est pour cela qu'il pria tous ceux qu'il rencontrait d'avoir la charité de lui apprendre à connaître les lettres. Le désir qu'il avait de s'instruire fut si vif et son attention si grande, qu'il sut bientôt parfaitement lire et écrire. Il ne se servit de cet avantage que pour se perfectionner dans la connaissance de la religion.

Sorti du premier âge, il se loua en qualité de berger chez un riche propriétaire. Son maître qui avait de la piété, charmé de la modestie, de la docilité, de la vertu du jeune Paschal, l'affectionna tellement, qu'il lui offrit même de l'adopter pour son fils et de le faire héritier de ses grands biens. Le saint jeune homme qui n'aspirait qu'aux biens du Ciel, refusa

modestement. Il aima mieux rester dans son état, pour avoir plus de conformité avec Jésus-Christ qui est venu sur la terre pour servir et non pas pour être servi. On le voyait souvent prier à genoux sous un arbre, à l'écart, tandis que son troupeau paissait sur les montagnes. Ce fut dans ces entretiens secrets avec Dieu qu'il fit des progrès rapides dans les voies de la perfection et le Ciel le favorisa souvent de ravissements.

Dans sa pauvreté, il ne se crut jamais dispensé de faire l'aumône. Il prenait pour assister les malheureux, sur ce qu'on lui fournissait pour sa subsistance et donnait une partie des petites provisions qu'on lui envoyait dans les champs. On ne le connaissait plus dans le pays que sous le nom de *saint Berger*.

Quelque amour qu'il eût pour sa tranquille profession, il ne tarda pas à y trouver des peines et des désagréments qui l'en dégoûtèrent peu à peu. Comme il ne pouvait, malgré sa vigilance, empêcher son troupeau de causer quelques dommages, sa conscience en fut alarmée, c'est pour cela qu'il résolut de quitter le monde et de chercher un asile dans la vie religieuse.

A l'âge de vingt ans, il quitta son maître et sa patrie et se rendit dans le royaume de Valence, chez les Franciscains. Il demanda à y être reçu en qualité de frère convers ; ce qui lui fut accordé en 1564. Quand on connut ses mérites, on lui offrit instamment de le mettre au nombre des religieux de chœur ; mais son humilité lui fit sans cesse refuser cette faveur. Son ardeur pour les austérités n'était tempérée

que par son obéissance. Il cherchait constamment les plus bas emplois de la communauté. Toujours gai, doux, affable envers tout le monde, s'il se présentait une occasion de rendre à quelqu'un des services, il la saisissait avec empressement et s'en réjouissait.

Il avait une tendre dévotion envers l'Eucharistie et pour la passion du Sauveur qu'il aimait à méditer. Dans les dernières années de sa vie, il passait une partie de la nuit au pied des autels, tantôt à genoux, tantôt prosterné contre terre. Là, son cœur se consumait d'amour pour le Dieu de charité. — Il honorait aussi, d'un culte spécial, la Mère de Dieu et ne cessait de demander, par son intercession, la grâce d'être préservé des souillures du péché. — Paschal Baylon mourut, près de Valence, le 17 mai 1592, à l'âge de cinquante-deux ans. Pendant les trois jours que son corps fut exposé, il s'opéra un grand nombre de miracles.

### *Réflexions pratiques.*

Paschal Baylon est déshérité des biens de la fortune. Son maître, qui connaît ses mérites et possède toutes ses affections, veut l'enrichir, mais ce généreux enfant, avide des dons de Dieu, craint qu'à mesure que les biens de la terre entrent dans ses mains ils fassent sortir de son cœur l'amour de son Dieu. Cette âme généreuse et magnanime destinée à posséder, non des richesses périssables, mais des trésors éternels, refuse les libéralités qui lui sont offertes. Que ces sentiments sont différents des nôtres ! Nos cœurs vides de Dieu et sans cesse in-

clinés vers les créatures, cherchent à se satisfaire par les biens fragiles de la terre et les vaines consolations que les hommes donnent. Oh ! apprenons à l'école des sages à nous désabuser de nos folies ; à l'exemple des saints, cherchons des richesses réelles et capables de combler l'abîme immense de notre âme. Humilions-nous sous la main de Dieu, afin de mériter abondamment ses grâces ; méprisons les biens passagers de la terre et détachons-en nos cœurs pour ne chercher que les richesses impérissables du Ciel. Alors nous serons comptés parmi ces bienheureux dont il est écrit : « Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à mon Père de vous donner son royaume. »

*Plan de méditation.*

Saint Paschal Baylon : I. Pauvre, résigné au sein de sa famille.

II. Serviteur obéissant, s'accommodant de l'humble fonction de berger.

III. Frère convers volontaire chez les Franciscains.

---

SAINT VENANCE, MARTYR,

18 mai.

Sainte Venance était originaire de Camérino, ville peu éloignée de la Marche d'Ancône. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il souffrit le martyre durant la persécution de l'empereur Dèce. Accusé d'être chrétien, il fut d'abord cité au tribunal d'Antiochus qui était

gouverneur de la ville de Camérino. Il s'y présenta avec courage, et ne parut touché ni des promesses, ni des menaces qu'on lui fit, pour l'engager à adorer les idoles. Antiochus le fit battre de verges et enchaîner, mais un ange le délivra miraculeusement de ses liens. Ce miracle n'empêcha pas qu'on ne lui brûlât les côtes avec des torches ardentes et qu'on le suspendit, la tête en bas, au-dessus d'un foyer, afin qu'il en reçût la fumée par la bouche. Étonné de sa constance dans les tourments, le secrétaire du juge, qui le vit délivré une seconde fois de ses liens par un ange, crut en Jésus-Christ, se fit baptiser avec toute sa famille et mérita peu après la palme du martyr.

Venance fut cité de nouveau devant le gouverneur qui, le trouvant inébranlable dans la foi, jugea à propos de le tenir quelque temps en prison. On lui envoya un nommé Attale pour lui dire que lui aussi avait été chrétien mais qu'il avait renoncé à la foi, parce qu'il avait reconnu que cette religion n'était qu'une chimère. Il exhorta le saint martyr à imiter son apostasie, et à ne pas se perdre pour des biens futurs qui n'avaient rien de réel. Mais le noble athlète de Jésus-Christ méprisa les discours de ce séducteur, qu'il regarda comme un ministre de Satan. Ses persécuteurs, voyant que cette tentative était demeurée sans effet, résolurent d'employer de nouveaux supplices pour ébranler la vertu du saint jeune homme; on lui cassa les dents et les mâchoires et on le jeta ensuite dans un cloaque, d'où un ange le retira. On le conduisit de nouveau devant le juge; à sa vue celui-ci tomba du haut du tribunal, poussa un

cri et expira en s'écriant : « Le Dieu de Venance est le vrai Dieu ; détruisez nos idoles. »

Le gouverneur n'eut pas plus tôt appris ce qui venait de se passer, qu'il commanda d'exposer Venance à des lions affamés, mais ces animaux, oubliant leur férocité naturelle, se couchèrent au pied du saint sans lui faire le moindre mal. Alors, par ordre du tyran, le jeune martyr fut traîné au milieu des ronces et des épines ; là encore Dieu glorifia son serviteur ; les soldats, brûlant de soif, burent de l'eau que le saint fit jaillir d'une pierre en vertu du signe de la croix. Plusieurs de ces soldats, éclairés par un tel miracle, crurent en Jésus-Christ et eurent la tête tranchée au même lieu et en même temps que Venance. Leur mort fut accompagnée du bruit de la foudre et de tremblements de terre si considérables que le gouverneur s'enfuit. Il ne put cependant pas échapper à la justice divine, car peu de temps après il fit une mort honteuse. Les chrétiens ensevelirent avec honneur Venance et ceux qui avaient été les compagnons de son martyre. On garde encore aujourd'hui leurs corps dans l'église bâtie à Camérino sous le nom de Saint-Venance.

### *Réflexions pratiques.*

Quel héroïsme dans le martyre de saint Venance ! ce généreux soldat de Jésus-Christ soutient contre les ennemis de la foi un combat aussi long qu'illustre et glorieux, et triomphe du raffinement de leur cruauté. Sous le regard de Dieu, il sacrifia avec ses biens, avec sa jeunesse et son avenir, sa propre vie, afin d'obtenir la couronne de gloire. Et nous, enfants

des saints animés de la même foi, encouragés par les mêmes récompenses, quels sacrifices nous imposons-nous pour arriver au Ciel ? Le martyre ne consiste pas seulement à verser son sang ; c'est une espèce de martyre que de vivre selon la foi et de se conserver pur et sans tache au milieu des dangers et de la corruption générale du monde. C'est celui que nous devons subir. Nous en avons pris l'engagement au baptême. Ne nous sommes-nous jamais laissé vaincre ? — Mon Dieu ! oubliez nos faiblesses passées et donnez-nous un noble courage pour porter votre croix et marcher constamment à votre suite.

*Plan de méditation.*

I. Les chrétiens doivent vivre dans l'esprit du martyre.

II. Ce que c'est que vivre dans cet esprit.

---

SAINT PIERRE CÉLESTIN, PAPE

19 mai.

Saint Pierre Célestin naquit dans le royaume de Naples en 1221, de parents recommandables par leur vertu et par leur charité envers les pauvres. Il n'avait que cinq ans lorsque son père mourut. Dès l'âge le plus tendre, il donna des marques d'une piété et d'une sagesse remarquables. Sa mère s'entretenant un soir de Dieu avec ses douze enfants leur disait : « O mes enfants, que je serais heureuse, si un jour il m'était

donné de compter un saint parmi vous ! » Aussitôt le jeune Pierre, qui était l'avant-dernier, se jetant au cou de sa mère : « Ce sera moi, maman, ce sera moi. » L'enfant tint parole comme nous allons le voir. La vertueuse veuve lui fit faire ses études. Ses progrès donnèrent les plus grandes espérances à tous ceux qui s'intéressaient à cette modeste famille. Ses classes terminées, il se sentit intérieurement pressé de se retirer dans la solitude pour se consacrer entièrement au service de Dieu. Il se retira à vingt ans sur une montagne déserte, et s'y creusa une petite cellule, où il pouvait à peine se tenir debout, et trouver assez de place pour étendre son corps ; il y passa trois années en des exercices d'une pénitence extraordinaire et de rudes tentations qui achevèrent de purifier son cœur de toute affection terrestre. On le força quelque temps après d'aller à Rome où il fut ordonné prêtre. Il rentra aussitôt dans sa solitude où il fut plus que jamais tourmenté par le démon. Ce fut à tel point qu'il en tomba dans le désespoir et qu'il n'osait plus dire la sainte messe. Mais le courage lui revint par l'aveu de ses peines qu'il fit à un saint religieux très versé dans les voies de la perfection.

S'étant retiré sur le mont Magèla, il y trouva une grande grotte où il se cacha avec deux solitaires qui s'étaient attachés à lui comme à leur père. Là il s'appliqua de toutes ses forces à imiter saint Jean-Baptiste, le modèle des solitaires. Il portait un cilice de crin rempli de nœuds, et une chaîne de fer autour des reins. Il jeûnait tous les jours excepté le dimanche ; il faisait quatre carêmes dans l'année, au



pain et à l'eau. Ses disciples s'étant multipliés, il fonda l'Ordre des Célestins qui fut approuvé par Urbain IV et confirmé par Grégoire X, dans le second concile général de Lyon, l'an 1274.

Après la mort du pape Nicolas, en 1292, le Saint-Siège étant demeuré vacant, pendant vingt-sept mois, l'ermitte fut élu pour lui succéder. Sa première pensée fut de prendre la fuite ; mais il en fut empêché, et on le contraignit d'acquiescer à son élection ; il fut donc intronisé sous le nom de Célestin V. La dignité suprême ne changea rien dans les austérités de sa vie, ni dans ses sentiments d'humilité. Mais la pesanteur du lourd fardeau de sa charge lui persuada qu'il était incapable de gouverner l'Église universelle. On eut beau le supplier au nom du clergé et du peuple de ne point songer à quitter le siège de saint Pierre qu'il remplissait si dignement, sa conscience alarmée l'obligea à se démettre de la papauté dans un consistoire tenu à Naples, pour aller achever sa carrière dans un de ses couvents. Après avoir quitté les marques de sa dignité, il reprit son nom et son habit de religieux et mourut en 1296, dans la soixante-quinzième année de son âge. Il n'avait été pape que cinq mois et huit jours. Sa réputation de sainteté fut confirmée par un grand nombre de miracles.

### *Réflexions pratiques.*

Bon nombre de chrétiens s'imaginent que les saints étaient exempts d'épreuves et de tentations ; que la vertu leur était naturelle et ne leur coûtait aucun effort. C'est là une erreur aussi grave que grossière.

Qui rencontra sur son chemin plus d'épines, de plus fortes tentations et des épreuves plus étonnantes que saint Pierre Célestin ? Après avoir éprouvé toutes sortes de peines intérieures il se démet de la souveraine dignité pour aller achever sa carrière dans le calme de la solitude ; mais au lieu de lui permettre de retourner dans son désert, on le renferme dans une prison où il passe dix mois. Se plaint-il ? Se désolait-il ? Écoutez son langage : Je n'ai jamais rien souhaité qu'une cellule, on me l'a donnée, je suis content. A son exemple sachons accepter humblement et avec patience les tribulations et les peines de la vie. Elles sont un moyen puissant pour expier nos fautes, humilier notre orgueil, prouver notre amour pour Dieu et nous faire acquérir de nombreux mérites. — Mon Dieu ! J'unis toutes mes peines à celles qu'éprouva autrefois mon Sauveur ; agréez-les comme des satisfactions que j'offre à votre justice pour l'expiation de mes nombreux péchés.

*Plan de méditation.*

- I. Dispositions de saint Pierre Célestin pour la piété, dès son bas âge.
  - II. Choix qu'il fait de la vie solitaire.
  - III. Violence qu'il se fait pour accepter le souverain pontificat.
  - IV. Son abdication.
-

## SAINT BERNARDIN DE SIENNE

20 *mai*.

Bernardin de Sienne, ainsi appelé parce que sa famille, une des premières du pays, était originaire de cette ville, naquit à Massa, en Toscane, le 8 septembre 1383. La mort de sa mère et celle de son père, arrivées à quelques années de distance, le laissèrent orphelin presque au sortir du berceau. Une de ses tantes, nommée Diane, recueillit le malheureux enfant et se chargea de son éducation. Cette vertueuse femme lui inspira une tendre piété envers Dieu et une dévotion toute particulière à la Sainte Vierge. Doux, pieux, humble et modeste, orné des qualités les plus aimables, le jeune Bernardin fit ses délices de la prière. Son plus grand bonheur était de visiter les églises et de servir la messe. Dès ses premières années, il montra une grande compassion pour les pauvres. Sa tante, ayant un jour renvoyé un mendiant, parce qu'il ne restait plus dans la maison qu'un seul pain pour le dîner de toute la famille, Bernardin tout ému lui dit : « Je vous en supplie, au nom de Dieu, ma chère tante, donnons quelque chose à ce pauvre homme, sans quoi je ne pourrais ni dîner, ni souper de toute la journée. J'aime mieux me passer de manger que de priver ce pauvre d'aumône. »

A onze ans, ses oncles paternels le firent venir à Sienne pour y faire ses études, et le confièrent aux plus habiles maîtres de cette ville. Il se fit bientôt une grande réputation par ses progrès et par sa

pénétration ; mais plus encore par ses rares vertus. A l'âge de dix-sept ans, il avait fini ses études de philosophie, de droit et de théologie. Au milieu de la licence de ses condisciples, Bernardin sut conserver la candeur de l'âme et la pudeur, fruit de son excellente éducation. Jamais une parole licencieuse ne souilla ses lèvres. A la moindre allusion criminelle, il témoignait, par la rougeur de son visage, la peine qu'il en ressentait, et il reprenait vivement quiconque se permettait, en sa présence, le moindre propos indécent. Sa modestie était un frein qui retenait les plus libertins, et, dès qu'il paraissait, ils se disaient les uns aux autres : « Silence, voici Bernardin. »

A dix-sept ans, déjà dégoûté du monde, il entra dans la confrérie de Notre-Dame, établie à Sienne, dans l'hôpital de la Scala, pour y servir les malades. Il y donna les preuves les plus touchantes de sa charité pendant la peste qui ravagea sa patrie en 1400. Tous ceux qui étaient préposés pour donner des secours spirituels et corporels aux pauvres malades étaient emportés. Bernardin, à la vue de tant de ravages, sentit s'exalter son courage. Il fit passer son enthousiasme dans l'âme de douze compagnons, et pendant quatre mois, ils ne cessèrent de prodiguer nuit et jour toutes sortes de soins aux pestiférés.

Après que le fléau eut cessé, il rompit ses derniers liens avec le monde, distribua ses biens aux pauvres, et entra chez les religieux de la stricte Observance de Saint-François. Dès lors il ne mit plus de bornes à ses élans vers la perfection. Il fit sa profession le 8 septembre 1405, et l'année suivante, le même jour,

il dit sa première messe. Le supérieur du couvent qui connaissait ses talents, sa science et ses vertus, lui ordonna de se livrer au ministère de la prédication évangélique. Il parut dans l'Église comme un astre brillant. La parole de Dieu était dans sa bouche un feu qui consumait tout ce qu'il approchait. « Bernardin, disait-on, est un charbon brûlant ! » Il s'appliquait surtout à inspirer le dégoût du monde, et l'amour de Jésus-Christ. Sans cesse il faisait retentir le tonnerre de sa voix pour réveiller les hommes endormis dans la vanité et le mensonge, et les élever aux désirs des biens éternels. Le nombre des conversions qu'il opéra à Milan et dans un grand nombre d'autres grandes villes d'Italie est incalculable. — Deux papes lui offrirent plusieurs fois l'épiscopat, mais il ne voulut jamais sortir de son état. Nommé vicaire général pour tous les couvents de Saint-François en Italie, il contribua beaucoup à la réformation de son ordre. Il mourut à l'âge de soixante-trois ans, en 1444. Le pape Nicolas V le canonisa quatre ans après sa mort.

### *Réflexions pratiques.*

Bernardin de Sienne dès son bas âge était si sérieux, si modeste et si rempli de pudeur, qu'il rougissait lorsqu'il entendait prononcer quelque parole indécente. Sa seule présence jetait la confusion sur le visage des méchants ; il les reprenait modestement et avec force de leur libertinage. Peut-on nous adresser les mêmes louanges ? Empêchons-nous les désordres dans les conversations ? Adressons-nous de sévères reproches à ceux qui tiennent en notre

présence des propos obscènes ? Et lorsque nous n'avons pas assez d'autorité pour reprendre, une sainte rougeur peinte sur notre visage et un sévère silence, ont-ils prouvé que ces propos libres nous déplaisaient ? Au lieu de reprendre, de corriger, n'avons-nous pas ajouté notre mot comme les autres ? Nos gestes, nos sourires provocateurs n'ont-ils pas porté atteinte à la modestie ? — Mon Dieu ! donnez-nous, avec l'amour de la pureté le courage de la faire pratiquer.

*Plan de méditation.*

Saint Bernardin modèle du chrétien fervent dans le monde : 1° par son application à l'étude ; 2° par la fuite des occasions de péché ; 3° l'exercice de la charité en toute occasion ; 4° la mortification ; 5° la piété la plus vive.

---

SAINT FÉLIX DE CANTALICE

21 mai.

Saint Félix, surnommé de Cantalice, du lieu de sa naissance, vint au monde en 1513. Ses parents étaient pauvres des biens de la terre, mais riches de ceux du ciel. Leur enfant hérita de leur vertu. Il montra, dès sa plus tendre enfance, un amour si ardent pour Dieu et une si tendre dévotion à la Sainte Vierge qu'on ne l'appelait que le Saint. Obligé de garder les troupeaux pendant ses premières années, il aimait à se retirer dans les lieux écartés, et sur-

tout au pied d'un arbre sur l'écorce duquel, il avait gravé une croix, et il y priaït souvent plusieurs heures.

Lorsqu'il fut assez robuste pour se livrer à une occupation plus pénible, il entra au service d'un gentilhomme qui l'employait à la culture de ses terres. Dieu lui accorda alors le don de la méditation au milieu de ses travaux. Il avait une sorte de génie à trouver partout autour de lui des sujets de réflexion. La docilité des animaux, la rigueur des saisons, la stérilité de la terre, la vanité du monde, l'aveuglement des pécheurs, l'aspect des cieux, l'ordre de la nature, la beauté des champs, tout le portait vers Dieu ; tout lui fournissait des motifs pour l'aimer et le servir. Jamais il ne pensait aux créatures qu'il avait sous les yeux sans ressentir de pieuses affections. A une profonde humilité, il joignait un fonds inaltérable de gaieté, de douceur et de charité pour le prochain.

Ayant entendu chez un de ses maîtres la vie des saints solitaires qui s'étaient retirés du monde pour ne penser qu'à leur salut, il résolut de suivre leur exemple. Une circonstance ménagée par la Providence hâta sa détermination. Un jour, il labourait, lorsque son maître se présente tout à coup en habit noir. Les bœufs qu'il conduisait, eurent peur, se jetèrent de côté et renversèrent Félix. La charrue lui passa sur le corps, sans toutefois lui faire aucune blessure. Ce danger qu'il venait de courir fut pour lui un avertissement de répondre à la vocation divine qui l'appelait depuis longtemps à l'état reli-

gieux. Il fit donc distribuer aux pauvres le mobilier rustique qu'il possédait, et, entra en toute hâte chez les capucins de Citta-Ducale.

Pendant son noviciat, il parut déjà tout pénétré de l'esprit de son Ordre, qui est un esprit de pauvreté, de pénitence et d'humilité. Tous les frères ne pouvaient se lasser d'admirer ses vertus et le révéraient comme un saint. A peine eut-il prononcé ses vœux, que ses supérieurs l'envoyèrent à Rome. On le chargea de la quête du couvent. Félix, à cette nouvelle, se regarda comme le plus heureux des hommes. Et pour quelle raison ? C'est que cet emploi l'exposait aux mépris et aux insultes de tous. C'est ce que les saints recherchent, pour ressembler mieux à Jésus-Christ. Il marchait pieds nus, portait un cilice, jeûnait ordinairement au pain et à l'eau, et passait les trois derniers jours de la semaine sainte sans prendre aucune nourriture. La nuit était consacrée à la prière ; il ne dormait que deux ou trois heures, et encore à genoux, la tête appuyée sur un fagot ; ou s'il se couchait, c'était sur des planches ou sur des sarments. — Sa douceur et sa modestie le faisaient admirer de tout le monde. Ses discours faisaient la plus vive impression sur les pécheurs. Il avait surtout une onction admirable lorsqu'il exhortait quelque moribond à paraître devant Dieu. Telle fut la vie qu'il mena pendant les quarante ans qu'il exerça à Rome l'office de quêteur. Durant sa dernière maladie il eut la faveur d'embrasser l'Enfant Jésus, déposé entre ses bras par la Vierge Marie. Illustré par le don des miracles il rendit vivant à une mère le fils que la mort lui avait en-



levé. Il mourut paisiblement le 18 mai 1587, dans la soixante-douzième année de son âge.

*Réflexions pratiques.*

Saint Félix n'avait pas d'instruction ; sa pauvreté l'avait empêché d'en acquérir ; et cependant son bon cœur sut remplacer l'esprit ; les choses les plus simples de la terre, le spectacle des cieux, les événements les plus ordinaires de la vie, lui servaient comme d'échelle pour s'élever jusqu'à Dieu. Ainsi, il sut joindre la contemplation aux plus grossiers travaux de la campagne. Pourquoi ne pourrions-nous pas agir de même ? Le livre de la nature et des cieux ne parle-t-il plus de Dieu ? Ah ! c'est que notre esprit est rempli des choses et des vanités du monde ; c'est que notre foi est trop faible ; c'est que nous n'aimons pas Dieu. Voilà pourquoi nous travaillons comme les êtres sans raison qui n'élèvent jamais leurs regards vers le ciel ; nous usons misérablement nos forces et notre vie à remuer la terre, et au dernier soir de nos travaux, nous paraîtrons devant Dieu les mains vides. Ce sera trop tard pour réparer notre folie. Seigneur donnez nous la sagesse et la science des saints !...

*Plan de méditation.*

Dieu a rendu saint Félix : 1° l'image de sa simplicité par l'innocence de ses mœurs ; 2° le ministre de sa Providence par les fonctions de son office ; 3° la victime de son amour par la haine de lui-même.

## SAINT UBALD, ÉVÊQUE

22 mai.

Saint Ubald naquit à Gabio, ville d'Italie, sur la fin du onzième siècle d'une famille noble. Ayant perdu son père presque dès le berceau, il fut mis sous la tutelle d'un oncle qui se distinguait encore plus par sa piété que par sa noblesse. Après lui avoir donné lui-même les premières leçons d'une éducation chrétienne, reconnaissant dans le jeune Ubald d'excellentes dispositions pour la vertu, et un génie très propre à exceller dans les belles-lettres, il le confia au prieur de l'église des saints Marien et Jacques pour le faire élever parmi les clercs. Il y fit de grands progrès dans les sciences divines et humaines; mais on peut dire qu'il avança encore plus dans celle du salut. Son innocence eut de rudes assauts à soutenir contre les mauvais exemples de ses compagnons d'étude. Les désordres qui régnaient dans cette école furent si nombreux qu'il demanda à la quitter. Il alla achever ses études dans le séminaire de Saint-Second. Lorsqu'il eut reçu la prêtrise, l'évêque de Gabio, connaissant ses mérites, le nomma prieur du chapitre de sa cathédrale, avec ordre de réformer les nombreux désordres qui s'y étaient introduits. Ubald se prépara par le jeûne, la prière et d'autres exercices de piété à cette difficile tâche.

Après avoir gagné trois chanoines et les avoir amenés à vivre en communauté, les autres ne tardèrent pas à se rendre. Il vint à bout de faire suivre

à son chapitre la règle des chanoines de l'ordre de Saint-Augustin.

A la suite d'un incendie qui embrasa avec la plus grande partie de la ville sa maison canoniale et le cloître, Ubald crut que Dieu lui offrait cette occasion pour se décharger de son prieuré et se retirer dans la solitude. Ayant parlé de cela au prieur du désert de Font-Avelle, ce grand serviteur de Dieu lui déclara que son dessein était une tentation du démon et un piège que Satan lui tendait pour détruire son nouvel institut et ruiner sa réforme. Il l'exhorta à retourner à son Église pour continuer à y faire le bien. Ubald revint à Gabio où il rétablit les bâtiments de son chapitre qui devint l'un des plus florissants de l'Italie. Après avoir refusé l'évêché de Pérouse, il fut obligé d'accepter celui de Gabio, sa patrie.

Le nouvel évêque animé d'un esprit vraiment apostolique était mort au monde et à lui-même ; il vivait dans une entière mortification de ses sens ; il était infatigable dans les travaux de la pénitence et dans ceux du ministère épiscopal. Sa douceur, son affabilité lui gagnait tous les cœurs.

Ubald oubliait le soin de sa propre vie dès que quelques-uns de ses diocésains se trouvaient en danger. Ayant appris un jour qu'il s'était élevé une sédition dans la ville, que l'on avait pris les armes avec fureur et que déjà il y avait eu beaucoup de sang versé, il courut à l'endroit où étaient les combattants. Le danger du saint pasteur fit tomber les armes des mains des deux partis ; et la réconciliation lut l'effet de sa seule présence. Jamais homme

n'eut plus d'autorité sur les esprits et sur les cœurs. — L'empereur Frédéric Barberousse venait de prendre et de saccager Spoleto, il menaçait de faire subir le même traitement à Gabio, mais le saint, lui étant venu au-devant, le désarma et obtint grâce pour son cher troupeau.

Les deux dernières années de sa vie, il fut accablé de douleur et d'infirmités qu'il supporta avec une patience héroïque. Il mourut l'an 1160. Il avait guéri plusieurs malades pendant sa vie ; mais il ne voulut pas rendre la vue à un aveugle, en lui donnant pour raison que la vue du corps serait préjudiciable au salut de son âme.

#### *Réflexions pratiques.*

Rien ne peut résister aux attraits d'une vertu solide, constante et exemplaire. La conversion des chanoines peu réguliers dont saint Ubald fut le doyen et le réformateur en est une preuve frappante. Les plus pervers d'entre eux condamnaient la vertu de notre Saint et regardaient leur supérieur comme un censeur importun et incommode dont il fallait se débarrasser n'importe par quels moyens.

Mais saint Ubald par son humilité, sa douceur, sa patience et son inaltérable régularité, triompha de leur malice, réforma insensiblement leur vie déréglée. Il en fit des religieux aussi vertueux qu'édifiants. Voilà la force du bon exemple. Il ne faut qu'un saint dans une communauté, dans une famille, pour ramener à Dieu par ses bons exemples les membres les plus indévots. Parents, maîtres, supérieurs, vivez en saints, vos enfants, vos serviteurs, vos subordonnés

vivront saintement. — O mon Dieu ! Aidez-moi à bien vivre. Que tout en moi répare le passé et porte le prochain à aimer Dieu.

*Plan de méditation.*

I. Puissance de bon exemple.

II. Obligation de le donner.

---

COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DU LAUS.

23 mai.

Le diocèse de Gap possède un des plus célèbres sanctuaires qui existent en l'honneur de la très Sainte Vierge. C'est le sanctuaire de Notre-Dame du Laus, fondé en 1664, dans la commune de Saint-Étienne d'Avançon. C'était au mois de mai ; une humble fille de ce modeste village, Benoîte Rencurel, gardait les troupeaux de deux maîtres aux alentours de son pays natal, lorsque la Reine du ciel daigna lui apparaître presque tous les jours pendant quatre mois. Dans l'une de ces apparitions elle lui dit : « Je suis Marie, mère de Jésus. Mon Fils veut que je sois honorée en cette paroisse, mais non pas dans cet endroit... Allez au Laus. C'est là que vous me verrez désormais. L'humble bergère se rend le lendemain au Laus, et sur l'autel poudreux d'une modeste chapelle, portant le nom de Notre-Dame de Bon Rencontre, la

mère de Dieu lui apparaît toute radieuse. Là dans un long et familier colloque, elle dit à cette modeste fille : « J'ai demandé le Laus à mon Fils, pour la conversion des pécheurs et il me l'a octroyé... Je veux qu'on bâtisse une église où beaucoup de pécheurs et de pécheresses viendront se convertir; elle sera grande comme je veux, et c'est là que je vous apparaîtrai souvent. » En effet, l'église du Laus a été bâtie par les deniers des pauvres, ainsi que l'avait annoncé la Sainte Vierge et dans les dimensions désignées par cette auguste Souveraine.

Dieu a approuvé ce célèbre sanctuaire par de fréquentes apparitions, renouvelées et multipliées pendant l'espace de cinquante-quatre ans; il l'a accrédité par d'innombrables miracles et depuis il est visité chaque année par plus de cent mille pèlerins. Cependant il manquait quelque chose à cette solitude bénie, vers laquelle se tournent tant de cœurs, où les pécheurs viennent se convertir chaque année par milliers, où les tièdes recouvrent la ferveur, les malades la santé... Il lui manquait l'approbation du chef de l'Église. Depuis le 23 mai 1855, il ne lui manque plus rien.

Monseigneur Depery, allant à Rome, au printemps de 1854, pour rendre compte de son administration au chef des pasteurs, ne pouvait pas faire moins que de parler au Souverain Pontife du Laus, de la bergère et de la bonne Mère. Il le fit avec beaucoup d'onction et d'intérêt. Pie IX, en entendant le récit du pieux évêque, en fut ému jusqu'aux larmes, et l'interrompant il lui dit : « Et moi, que puis-je faire pour Notre-Dame du Laus? » Sans attendre de ré-

ponse, il offrit des diadèmes d'or. Puis ne pouvant venir lui-même couronner la Mère et l'Enfant, il nomma, pour le remplacer, le prélat qui était à ses pieds muet de reconnaissance et de bonheur.

Faut-il maintenant décrire cette solennité sans égale dans l'histoire des *merveilles du Laus*? Quel beau jour que le 23 mai 1855, fixé pour le couronnement de Notre-Dame du Laus! La foule rassemblée pour l'auguste cérémonie était immense. Préciser le nombre de cette multitude serait impossible. La terre disparaissait du vallon sous cette houle de population et ceux qui ne pouvaient trouver une place sur le sol allaient demander aux arbres un abri et un espace qui leur permît de suivre des yeux la brillante fête. Toutes les conditions sociales étaient là mêlées; on voyait la soie à côté de la serge, l'épaulette à côté de la soutane, l'habit brodé du fonctionnaire civil à côté de l'hermine du prélat.

L'heure de la cérémonie est proche : une armée de trois cents prêtres se range devant l'autel; les fonctionnaires se groupent à la suite du préfet du département; et la pente de la montagne disparaît sous les flots mouvants d'un peuple innombrable. En même temps, les couronnes apparaissent escortées par un prince de l'Église et par six pontifes qui vont se placer sur une belle estrade. Alors le cardinal-archevêque de Bordeaux offre le saint sacrifice, et, s'arrêtant après l'Évangile, il parle de Marie, il publie ses grandeurs. Plus de trente mille âmes lui répondent, en chantant d'une voix unanime le *Credo*. Le divin sacrifice accompli, les prélats, la crosse en main, la mitre en tête, s'avancent, précédés des cou-

ronnes, vers le trône de Marie. Le moment solennel est venu. Un silence profond se fait... et le délégué de Rome place les diadèmes sur la tête du Fils et sur la tête de la Mère. Comment peindre l'enthousiasme qui éclate alors dans cette foule émue et transportée ! Les cloches s'ébranlent, les instruments de musique éclatent à la fois et la foule chante le *Regina Cœli, lætare...* Ensuite l'évêque de Gap consacre à Marie son diocèse et prie la Reine du Laus de bénir les Alpes, la France et l'Église.

Le Souverain Pontife, pour perpétuer le souvenir à jamais mémorable de cette fête, a accordé un office commémoratif de la grande solennité du 23 mai, avec une indulgence plénière le jour anniversaire du couronnement. Tous ceux qui visitent le béni sanctuaire peuvent le 23 mai gagner cette indulgence.

### *Réflexions pratiques.*

La Sainte Vierge a été couronnée, à Notre-Dame du Laus, par l'immortel Pie IX. Elle est donc Reine, la Mère de Jésus-Christ, le Roi des rois. L'Église le croit et le professe hautement dans sa liturgie : elle veut que ses enfants lui répètent souvent : *Salve Regina... Regina cœli, lætare...* Elle est Reine des anges et des saints : *Regina Angelorum, Regina sanctorum omnium*. Le Ciel s'en glorifie ; les anges et les saints, l'exaltent à l'envie, la terre en est heureuse. Marie est Reine. Honorons-la, et que tous les actes de vénération que nous lui rendrons extérieurement à ses autels, à ses statues, à ses images, à son nom, ne nous servent d'excitateur que pour rendre plus intense



le respect que nous devons porter à la bonne Mère elle-même. Elle est notre Reine, obéissons-lui dans les saintes inspirations qu'elle nous obtient, dans les admirables exemples qu'elle nous donne et nous serons bientôt dignes de régner avec elle dans le ciel.

*Plan de méditation.*

Marie Reine du Laus : I. Elle en a reçu l'empire. Au milieu du dix-septième siècle en apparaissant maintes fois à la pieuse Benoîte, elle lui dit : « J'ai demandé le Laus à mon fils pour la conversion des pécheurs et il me la octroyé. » C'est le jour de la Fête-Dieu, pendant la grand'messe que la bonne Mère, lui apparaissant à Embrun sur le maître-autel, lui tint ce langage... Elle a désiré le Laus, elle l'a demandé, elle l'a obtenu, c'est son domaine dont elle est la maîtresse souveraine.

II. Elle en porte les insignes. Plusieurs fois elle s'est montrée à son humble servante : superbement vêtue, portant sur la tête une couronne parsemée de perles, de diamants et d'autres brillants précieux.

III. Elle en exerce la puissance. La raison du Laus est d'arracher les âmes de l'état le plus honteux et le plus malheureux pour les ramener à Dieu. Qui pourrait énumérer les conversions opérées au Laus !

---

## NOTRE-DAME DE SECOURS DES CHRÉTIENS

24 mai.

En 1571, les Turcs, ennemis irréconciliables du nom chrétien, avaient poussé si loin leurs fatales conquêtes qu'ils songaient à arborer bientôt le croissant sur nos murs et sur nos temples. Tout frémissait au bruit de leurs menaces. La terreur était dans toutes les âmes fidèles ; la chrétienté tout entière se regardait déjà comme devenue la proie de ses ennemis. Dans un état si déplorable, Pie V, qui gouvernait alors l'Église et dont la dévotion à la Sainte Vierge était connue s'adresse à la Reine du ciel et la conjure de ne pas permettre que l'épouse de son Fils tombe entre les mains des infidèles. O prodige de miséricorde, le 7 octobre 1571, sa prière à peine achevée, on lui annonce que l'armée des ennemis vient d'être mise en déroute à Lépante, et repoussée jusque dans ses derniers retranchements. — Ce fut pour perpétuer le souvenir d'un événement si honorable à la Mère Dieu, et profitable à l'Église de Jésus-Christ, que Pie V enrichit les litanies de la Sainte Vierge d'une invocation nouvelle : *Auxilium christianorum, ora pro nobis* : Secours des chrétiens, priez pour nous.

Depuis, qui pourrait nombrer les sanctuaires consacrés à la Reine du ciel sous le titre de *Notre-Dame de Bon Secours*.

Mais un des traits les plus mémorables de l'assistance de Marie, et qu'on doit ranger parmi les miracles les plus avérés, c'est ce qui arriva au Souverain

Pontife Pie VII. Ce successeur de saint Pierre, chassé du siège apostolique par les intrigues de Bonaparte, et retenu prisonnier pendant cinq ans à Savone, fut tout à coup rétabli sur le siège pontifical, lorsqu'on y songeait le moins. Ce prodige se renouvela l'année suivante, après qu'une nouvelle tempête eut obligé le Pape et le sacré collège de quitter Rome, pour se retirer à Gênes. Mais Pie VII ne voulut pas retourner dans la ville éternelle où le vœu de tous les chrétiens l'appelaient, sans avoir déposé une couronne d'or sur l'insigne image de la Vierge, mère de Dieu qu'on honore solennellement à Savone, sous le nom de *Mère de miséricorde*. Pour témoigner sa reconnaissance à la reine du ciel qui n'avait cessé de le protéger durant la persécution, il institua à perpétuité une fête solennelle, sous le nom de *Notre-Dame Auxiliatrice*, pour le 24 du mois, jour anniversaire de son heureux retour dans la ville de Rome.

### *Réflexions pratiques.*

Pour comprendre pourquoi l'Église honore Marie comme secours des chrétiens, il faudrait dérouler la touchante histoire des miséricordes de l'auguste Reine du ciel. Est-il un pécheur qui ne se convertisse par son intercession ? Est-il un seul fidèle qui l'invoque sans obtenir les plus étonnantes faveurs ? Est-il un affligé qu'elle ne console ? Un malade qu'elle ne secoure, une famille qu'elle ne protège ? Recourons donc souvent à Marie ; elle nous fera ressentir les plus touchants effets de son intervention miséricordieuse. Elle nous obtiendra lumière, grâce et par-

don. O Marie, secours des chrétiens, ne nous abandonnez pas à la porte de l'éternité.

*Plan de méditation.*

I. Marie peut nous secourir. Elle est : 1° la fille de Dieu le Père ; 2° la mère de Dieu le Fils ; 3° l'épouse de Saint-Esprit.

II. Elle veut nous secourir étant notre mère à tous.

---

SAINT GRÉGOIRE VII, PAPE

25 mai.

Fils d'un pauvre charpentier de Toscane, Grégoire naquit à Loano, et reçut au baptême le nom d'Hildebrand. Son père, frappé de l'intelligence précoce de cet enfant, et de son amour pour l'étude, confia le soin de son éducation à son oncle, abbé du monastère de Sainte-Marie sur le Mont-Aventin. Il répondit si bien aux soins de son maître, qu'il devint une des plus brillantes espérances de l'Église. Il était encore enfant, sans aucune connaissance des lettres, lorsque, jouant auprès d'un menuisier, il forma avec les copeaux qui tombaient cet oracle de David : *Sa domination s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre* ; ce qui signifiait la grande autorité qu'il exercerait un jour dans le monde. Il entra, étant fort jeune, dans le monastère de Cluny, et y prit l'habit. Sa piété était telle qu'il fut élu prieur ; mais la Providence le destinait à de plus grandes choses. L'évêque de Toul,

nommé pape sous le nom de Léon IX, se rendant à Rome pour faire ratifier son élection et se faire introniser, passa par Cluny et voulut emmener ce jeune moine pour en faire son conseiller ; il lui donna la direction du monastère de Saint-Paul, et le créa cardinal. Envoyé en France pour l'extirpation des abus, il fit une rude guerre aux vices, et dans un conseil tenu à Tours, il força le fameux Berenger à renoncer à ses erreurs. Sous divers papes, le grand cardinal jouit de la plus haute influence, il fut l'âme de leurs conseils ; nulle mesure importante ne fut prise sans lui. — A la mort d'Alexandre II, la multitude le demanda pour souverain pontife, et d'un commun accord, le Sacré Collège se rendit aux vœux du peuple : il fut proclamé, en 1073, sous le nom de Grégoire VII. L'Église était en ce moment désolée par une foule de maux qui l'accablaient. Le nouveau pontife qui les voyait, en eut l'âme pénétrée d'un sentiment de tristesse et d'horreur. Il brilla comme un soleil dans la maison de Dieu. Puissant en paroles et en œuvres, Grégoire mit toute son application à rétablir la discipline, à propager la foi, à extirper les erreurs, de sorte que, depuis les Apôtres, aucun pontife n'entreprit autant de travaux, ne souffrit autant de peines que lui, pour le bien de l'Église. Il eut surtout à lutter contre Henri IV, empereur d'Allemagne. Ce prince, esclave de la volupté, se permettait de vendre des évêchés et des dignités ecclésiastiques à des hommes perdus de crimes. Le saint pape avertit paternellement Henri de ses excès. Celui-ci les avoua et promit de s'en corriger. Mais il ne tarda pas à fouler aux pieds ses engagements

en vendant encore une fois les évéchés. Le pape, indigné de tant de mauvaise foi, le fait avertir qu'à une nouvelle récidive il sera excommunié. L'empereur irrité cherche à se venger en faisant attenter aux jours du souverain pontife. Grégoire VII lance contre lui une bulle d'excommunication et le roi se voit bientôt abandonné de tous ses sujets.

Un jour que Grégoire célébrait la messe, des hommes remplis de piété virent descendre du ciel une colombe qui, se reposant sur son épaule droite, lui couvrait la tête de ses ailes : ce qui signifiait que le saint pape était conduit dans le gouvernement de l'Église, par l'inspiration du Saint-Esprit, et non par les raisons de la prudence humaine.

Henri d'Allemagne qui avait fait semblant de se soumettre au Souverain Pontife, se met à la tête de ses armées et marche sur Rome pour chasser Grégoire. Le grand pape se retire à Salerne où il ne tarde pas à mourir. Avant d'expirer il répéta ces paroles qui résument sa vie entière : « *J'ai aimé la justice et fui l'iniquité ; voilà pourquoi je meurs dans l'exil.* Henri IV, chassé aussi par les Normands, traîna, dans le désespoir, une vie extrêmement malheureuse, et finit par mourir de faim sur les marches du perron d'une église. Son corps resta sans sépulture, comme celui d'un excommunié. Dieu avait puni le persécuteur de son Église.

### *Réflexions pratiques.*

Dieu qui dispose à son gré de ses dons, avait gratifié d'une haute intelligence et de grands talents le

fils d'un humble charpentier, qui devait un jour jouer un grand rôle dans l'Église. Hildebrand se sert de son vaste génie, et de son âme ardente pour pratiquer toutes les vertus des saints, et, une fois en mesure de faire l'œuvre de Dieu, il travaille sans relâche pour sa gloire et pour le salut des âmes. A l'exemple de Grégoire VII, employons les dons que le Ciel nous a donnés pour défendre les intérêts de Dieu et de l'Église, pour sauver les âmes et résister au torrent des passions mondaines. Nous acquerrons ainsi de nombreux mérites pour l'éternité. Ce travail est digne d'un cœur chrétien.

D'autre part, apprenons combien on est téméraire et criminel de vouloir lutter contre Dieu et son Église. L'homme fût-il riche, puissant, roi, empereur, est trop faible pour se mesurer avec le Tout-Puissant. Tôt ou tard il périt dans le combat. Les ennemis de notre Saint en sont une preuve frappante. Grégoire meurt calme et heureux; Henri IV périt de misère et de faim : Restons donc avec l'Église; soyons-en toujours les enfants respectueux et dociles; elle seule peut nous sauver. — Mon Dieu ! donnez-moi l'humilité base et gardienne de toutes les vertus.

#### *Plan de méditation.*

I. État déplorable où la tyrannie des grands, l'ignorance des peuples, avaient réduit l'Église et la société au temps de Grégoire VII.

II. Efforts et succès de ce grand pape dans l'établissement de l'ancienne discipline.

III. Luites, persécutions qu'il endura; son exil et sa glorieuse mort.

## SAINT PHILIPPE DE NERI, CONFESSEUR

26 mai.

Philippe de Néri, issu d'un père et d'une mère nobles et riches de la Toscane, naquit à Florence en 1515. Dès l'âge le plus tendre, son respect pour ses supérieurs, sa ferveur et son humilité, ses belles manières, son naturel affable et officieux, le firent chérir de tous ceux qui le connaissaient, et lui valurent le nom de *Philippe le Bon*. Il perdit sa mère fort jeune. Son père l'ayant un jour grondé à l'occasion d'une petite querelle qu'il avait eue avec une de ses sœurs, il se mit à pleurer amèrement, non de la réprimande qu'il recevait, mais de sa faute, qu'il regardait comme considérable. Il fut confié à de saints religieux qui l'élevèrent dans la piété et les bonnes études. Craignant toutefois de le voir entrer dans un monastère, ce père le mit chez un oncle, riche marchand du mont Cassin. Cet oncle prit bientôt tellement son neveu en affection pour ses belles qualités, qu'il résolut, pour se l'attacher, de lui laisser son immense fortune. Mais le jeune Philippe, alors âgé de dix-huit ans, rêvait à d'autres trésors ; il renonça à ces avantages terrestres et alla à Rome pour étudier les sciences ecclésiastiques. Là, un gentilhomme florentin le prit chez lui pour élever ses enfants. Le jeune précepteur mena dans cette maison la conduite la plus édifiante. Tout en formant ses élèves à la science et à la vertu, il fit son cours de philosophie et de théologie. Philippe devint si habile dans ces différentes sciences que ceux qui le professaient venaient



le consulter comme un oracle. A l'âge de vingt-trois ans, on le regardait déjà comme l'un des hommes les plus savants et les plus saints de son siècle. Sa sainteté éclatait dans toute sa conduite et rejaillissait jusque sur son visage et sur tout son extérieur. Sa pudeur et sa modestie le rendaient respectable jusque aux plus libertins.

Pour résister aux passions de son âge, notre Saint pratiqua une grande mortification. Il s'habitua à ne faire qu'un seul repas par jour, et ce repas se composait de pain et d'eau. Il passait parfois trois jours sans prendre aucune nourriture. Souvent il employait les nuits entières à prier, et il n'y avait point de jour qu'il ne visitât plusieurs églises pour y adorer le divin Sauveur et y vénérer les reliques des saints. Attiré de plus en plus vers Dieu, il résolut de ne plus travailler qu'à sa propre perfection et au salut du prochain. C'est dans ce but qu'il fonda à Rome la confrérie de la Sainte-Trinité pour le soulagement des pauvres étrangers, des pèlerins et des convalescents qui n'avaient point de retraite. Quatorze personnes s'associèrent à lui dans cette bonne œuvre. Il pourvut à tout avec une sagesse admirable.

Si Philippe n'avait suivi que les mouvements de son humilité, il fût resté toute sa vie laïque, mais son confesseur l'obligea à entrer dans la cléricature pour être plus utile au prochain. Il reçut la prêtrise par obéissance, à l'âge de trente-six ans accomplis. Après son ordination, il se retira dans la communauté des prêtres de Saint-Jérôme, qui menaient une vie très édifiante. Le jour qu'il célébra sa première messe, il reçut des consolations extraordinaires : ses mains

tremblaient de respect et son cœur était tout brûlant de l'amour de Dieu. Ces consolations se renouvelaient pour lui presque chaque fois qu'il offrait le saint sacrifice. Souvent il avait des extases à l'autel ; alors, dit un des historiens de sa vie, on voyait son corps s'élever de terre, et, durant ce temps, son visage paraissait rayonnant de lumière. Ayant été chargé par ses supérieurs du soin d'entendre la confession ; il s'acquitta de cette partie si importante du ministère sacré avec autant de zèle que de prudence. Il était rare que les pécheurs qui s'adressaient à lui, persistassent dans leurs désordres. Un jour, un jeune homme vint lui faire part du bonheur qu'il éprouvait de la permission donnée par son père de faire ses études de droit. Quand il eut achevé de dépeindre toute sa félicité le Saint lui dit avec affabilité : « Et quand vous aurez achevé vos études, que ferez-vous ? — Alors je serai docteur en droit, dit le jeune homme. — Et ensuite ? demanda le Saint. — Ensuite je plaiderai des causes importantes, difficiles et j'acquerrai une belle réputation. — Et ensuite ? reprit Philippe. — Ensuite je monterai en dignité, l'argent et la fortune viendront à souhait. — Et ensuite ? — Ensuite, je pourrai couler dans l'abondance une vie calme et heureuse. » Le Saint dit encore une fois : « Et ensuite ? » L'étudiant répéta : « Ensuite ! ensuite ! ensuite ! je mourrai. » Alors saint Philippe éleva la voix et dit : « Et ensuite ? » Le jeune homme cette fois ne répondit point. Le mot terrible : *Et ensuite* lui resta dans l'âme. Peu à peu il ouvrit les yeux aux vérités de la foi, se convertit et rentra dans un couvent, y vécut et mourut comme un saint.

C'est ainsi que Philippe convertissait les plus endurcis. Il exhortait ses pénitents à avoir une dévotion particulière à la sainte Vierge qu'il n'appelait que *sa Bonne Mère*. « Honorez Marie, aimez Marie, mes enfants, disait-il sans cesse ; c'est la dispensatrice de toutes les grâces ; nulle faveur du Ciel qui n'arrive jusqu'à nous sans passer par ses mains. »

Saint Philippe goûtait dans l'oraison des consolations si grandes, qu'il était obligé de prier Dieu de les modérer : « O mon Dieu ! puisque vous êtes si aimable, pourquoi ne m'avez-vous donné qu'un seul cœur pour vous aimer ? » ou bien encore : « Éloignez-vous, Seigneur ; je ne suis qu'un mortel, et vous allez me faire mourir d'amour. » — Dieu récompensa les vertus de son serviteur en lui accordant le don des miracles. Il guérit beaucoup de malades et ressuscita même un mort. Il s'endormit dans le Seigneur à Rome, l'an 1595, dans la quatre-vingt-seizième année de son âge. Dans sa dernière maladie, lorsqu'il vit arriver le saint Viatique, il s'écria : « Voici mon amour ! les délices de mon âme ! Donnez-moi promptement mon amour ! »

### *Réflexions pratiques.*

Nous sommes dans l'admiration quand nous voyons les transports de charité qu'éprouvait saint Philippe de Néri à l'autel et les flammes divines qui embrasaient son cœur durant le saint sacrifice. Jamais prêtre ne fut plus saintement passionné pour la gloire de Dieu et n'eut plus de droit de dire avec saint Paul : *La charité de Jésus-Christ nous presse*. Sa vie tout entière n'a été qu'un long acte d'amour.

Ne devrions-nous pas être saisis d'un plus grand étonnement en voyant chaque jour de nombreux chrétiens assister au divin sacrifice, aussi indévots, plus froids et plus insensibles que s'ils assistaient à une simple représentation de théâtre? Est-ce une grande merveille de se voir embrasé au milieu d'un grand feu? Non, sans doute, mais ç'en est une surprenante d'être tout de glace en présence d'un grand brasier. C'est ce dont nous sommes bien souvent les tristes témoins. C'est ce qui nous arrive à nous-mêmes lorsque nous assistons au divin sacrifice de nos autels. Mon Dieu! les saints étaient attendris et moi je suis insensible! Daignez toucher mon cœur.

*Plan de méditation.*

Saint Philippe de Néri a fait à Dieu trois sacrifices : 1° celui de son cœur; 2° celui de son esprit; 3° de son corps.

---

SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZI, VIERGE

27 mai.

Madeleine-Marie de Pazzi, née à Florence, en 1566, de l'une des plus illustres familles d'Italie, donna des présages d'une sainteté dès les premières lueurs de la raison. Jamais jeune fille n'eut moins d'enfance : sa raison prévint l'âge, comme la grâce prévint la raison. Exempte des défauts si ordinaires aux en-

fants, ses plus chers amusements étaient la prière et autres exercices de piété. Voulait-on lui faire plaisir? On n'avait qu'à lui lire la vie des saints, ou la mener à l'église. Elle avait le naturel si heureux, l'esprit si bien fait, l'humeur si douce et si obligeante, qu'elle se faisait aimer de tout le monde.

A l'âge de sept ans, son amour pour les pauvres allait si loin, qu'elle se privait de manger pour les nourrir. Elle récitait, avec une ferveur incroyable, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres, et autres semblables prières; elle saisissait toutes les occasions de les apprendre aux pauvres enfants qui les ignoraient. Lorsque son père l'amenait à la campagne, son plus grand plaisir était de rassembler les petites filles, afin de leur enseigner ce qu'elle savait des premiers éléments de la religion. Un jour qu'elle commençait à apprendre le catéchisme à une petite fille d'un des fermiers de son père, on lui dit qu'il fallait s'en retourner à Florence. Elle en fut tellement affligée, qu'elle ne put retenir ses larmes. Son père ne parvint à la consoler, qu'en prenant avec lui la fille de son fermier que la jeune Marie acheva d'instruire dans la maison paternelle. Sa piété envers Jésus-Christ dans l'Eucharistie était incroyable; elle recherchait la présence des personnes qui avaient eu le bonheur de communier. Elle suivait le Bien-Aimé à l'odeur de ses parfums. Aussi devança-t-on pour elle l'époque de sa première communion. A dix ans elle fut admise, pour la première fois, à la table angélique, et dans l'extase de son bonheur, elle fit vœu de virginité perpétuelle.

Son père ayant été nommé gouverneur de Cortone, Marie fut placée comme pensionnaire chez les religieuses de Saint-Jean, à Florence. Cette séparation du monde lui causa une grande joie, parce qu'elle lui donnait la liberté de se livrer aux mouvements de sa tendre ferveur. Elle demeura dans cette sainte maison jusqu'à l'âge de quinze ans, et alors son père voulut lui procurer un établissement magnifique ; mais jamais la jeune enfant, qui s'était secrètement fiancée au Dieu de son amour, ne put y donner son consentement. Elle déclara hautement qu'elle n'était plus libre et que tout son désir était d'entrer dans une communauté religieuse, ce qui lui fut enfin accordé.

L'ordre des Carmélites fut celui qui fixa son choix, parce qu'on y communiait presque tous les jours. Elle y prit l'habit à seize ans, et fit des progrès extraordinaires dans la perfection. Elle éprouvait de fréquentes extases, pendant lesquelles les entretiens qu'elle avait avec Dieu étaient remplis des plus tendres sentiments de la piété et de l'amour.

Dans une des ses extases, il lui fut prédit qu'elle serait rudement éprouvée durant cinq ans, par toutes sortes de tentations, par des aridités et des sécheresses continuelles. Ces épreuves commencèrent le 16 juin de l'année 1585, et durèrent cinq années entières. Les jeûnes rigoureux, les disciplines sanglantes, les cilices ornés de pointes de fer, les prières les plus ferventes, rien ne pouvait rendre le calme à cette âme agitée. La vue de la croix fortifiait seule son courage et l'enflammait d'un nouveau désir d'exprimer en elle parfaitement l'homme de

douleurs. Thérèse s'écriait : « Ou souffrir ou mourir ! » Madeleine allait plus loin : « Non pas mourir, mais souffrir ! »

Ses épreuves étant finies, elle fut comblée des plus grandes faveurs du Ciel. Devenue pendant quatre ans maîtresse des novices, elle versa du plein de son cœur, en abondance, sur ses jeunes postulantes. « Mes filles, leur disait-elle, si vous voulez arriver à une haute perfection, prenez Jésus-Christ pour maître. Il parle toujours au cœur, et surtout dans la sainte communion. » Et quand elles avaient communié, elle leur faisait cette question : « Qu'est-ce que Jésus-Christ a dit ce matin à votre cœur ? » Dans ses fréquentes extases, ou dans ses transports, on l'entendait s'écrier : « O Amour, pourquoi n'êtes-vous pas connu, pourquoi n'êtes-vous pas aimé ? » ou bien : « Que n'ai-je une voix assez haute pour crier jusqu'aux extrémités du monde : Amour ! Amour ! » ou bien encore : « Que n'êtes-vous tout langues, ô créatures, pour louer mon Amour, tout cœurs pour aimer l'Amour infini ? » ou bien encore : « O Amour, je me meurs de vous voir si peu aimé ! ô Amour, Amour, si vous ne trouvez pas où vous reposer, venez, venez dans mon cœur. » L'ingratitude des hommes, la perte des âmes arrachaient de ses yeux des torrents de larmes ; elle se fût dévouée à toutes sortes de tourments pour leur salut.. Enfin, épuisée par des longues et accablantes infirmités, elle alla rejoindre le céleste Époux, le 25 mai de l'année 1607, à l'âge de quarante et un an. Les nombreux miracles qu'elle opéra pendant sa vie et après sa mort l'ont fait placer au nombre des vierges.

Son corps a été préservé jusqu'à ce jour de toute corruption.

*Réflexions pratiques.*

Sainte Madeleine de Pazzi, une des plus belles âmes que le monde ait jamais admirées, a su toute sa vie se tenir unie à Dieu par l'oraison. Dès sa plus tendre enfance elle mettait toutes ses délices à se retirer à l'écart afin de vaguer à la prière et de converser intérieurement avec son Bien-Aimé. Dans les tribulations, dans les angoisses, dans les dangers, son application et sa ferveur augmentaient. A son exemple, avons-nous dès nos plus tendres ans aimé la prière ? l'aimons-nous maintenant ? C'est l'échelle de Jacob, par laquelle les âmes saintes s'élèvent à Dieu et par laquelle les grâces divines descendent dans une âme. Y avons-nous souvent recours ?

Si nous parlions souvent à Dieu dans l'oraison, nous le connaîtrions plus parfaitement, nous l'aimerions plus sincèrement, nous résisterions avec plus de force à la tentation et nous mépriserions les biens, les plaisirs et les honneurs de la terre qui disparaissent comme l'ombre, pour nous attacher, coûte que coûte, aux biens réels de l'éternité. Méditons la devise inspirée par l'oraison à sainte Madeleine de Pazzi. Elle ne désirait pas mourir pour aller jouir du plaisir du paradis, mais souffrir pour s'unir plus étroitement à Jésus-Christ, pour lui être plus semblable, et pour augmenter davantage le nombre de ses mérites : *Non mori, sed pati*. Mon Dieu ! animez-moi des mêmes sentiments.



*Plan de méditation.*

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi : I. Reçut le don de quatre sortes d'amour divin : 1° l'unitif ; 2° le communicatif ; 3° le transformatif ; 4° le préservatif.

II. Elle s'infligeait les plus grandes mortifications.

III. Sa piété tendre et ardente pour le saint sacrement.

---

SAINT GERMAIN, ÉVÊQUE DE PARIS

28 mai.

Saint Germain naquit en Bourgogne, dans le territoire d'Autun, vers l'an 496. La Providence qui avait de grands desseins sur cet enfant de bénédiction, veilla de bonne heure sur ses jours chéris. Ses parents, quoique nobles d'origine, étaient privés des biens de la fortune et chargés d'une nombreuse famille. C'est peut-être ce manque de ressources qui inspira à sa mère la pensée de le faire mourir dans son sein, et à une de ses tantes, celle de l'empoisonner dès les premières années de son existence. Mais Dieu le fit échapper à leurs fureurs. Germain connaissant parfaitement qu'il n'était pas le bienvenu dans la maison de son père, ni dans celle de sa tante, se retira chez un parent nommé Scapillon. Ce prêtre d'une rare vertu eut soin de l'élever dans les maximes de la piété et dans la connaissance des lettres. Les minutieuses attentions dont il fut entouré dédommagèrent amplement Germain des mau-

vais traitements qu'il avait reçus dans la maison paternelle.

Il passa quinze ans avec son cousin, vivant ensemble comme des religieux, dans l'étude, la prière et la mortification. Quoiqu'ils fussent éloignés de l'église d'une demi-lieue, ils s'y rendaient régulièrement, même pendant la nuit, malgré les pluies, la neige pour assister à l'office divin. Le jeune Germain occupé nuit et jour de Dieu, et encouragé par les bons exemples qu'il avait sous les yeux, fit des progrès très rapides dans la piété.

Saint Agrippin, évêque d'Autun, témoin de sa piété, lui conféra d'abord le diaconat, et, trois ans plus tard, la prêtrise. Germain croissant tous les jours en vertu, fut choisi pour abbé du monastère de Saint-Symphorien, dans un des faubourgs d'Autun. Dès ce moment Dieu le favorisa du don de prophétie et de celui des miracles. L'historien de sa vie en raconte un grand nombre, deux entre autres dont il fut le témoin oculaire. Pendant que ses religieux se reposaient, Germain se rendait à l'église, et passait une bonne partie de la nuit en prières. C'est durant une de ces nuits qu'il vit en songe un vieillard vénérable qui lui présentait les clefs de Paris, en lui disant que Dieu lui confiait la conduite des habitants de cette ville, afin qu'il les empêchât de périr.

Quatre ans après, le siège épiscopal étant vacant, tout le clergé demanda Germain pour évêque. Le roi Childebert y joignit ses instances, et le Saint, malgré ses frayeurs, fut obligé de se laisser sacrer, vers l'an 555.

Sa nouvelle dignité n'apporta aucun changement

dans sa manière de vivre : on le vit simple, frugal, mortifié et pénitent. Il avait toujours plusieurs pauvres à sa table. Ses sermons opéraient les plus grands fruits, et toute la ville eut bientôt changé de face. Le roi Childebert, qui jusque-là avait mené une vie peu chrétienne, ne put résister à l'onction des discours du Saint. Il se convertit et bannit de sa cour tous les désordres. Il fonda des établissements utiles, et envoya des sommes considérables à Germain pour le soulagement des pauvres. « Ne cessez point de donner, disait-il au Saint, qu'il avait établi le distributeur de ses aumônes, j'espère que la Providence me fournira des fonds, dont la source ne tarira jamais. » Dieu ne tarda pas à récompenser la pieuse libéralité de ce prince. Le roi étant tombé malade au château de Cettes, les médecins désespérèrent de le guérir. Saint Germain étant venu lui faire une visite, passa la nuit en prières et le matin imposa les mains au monarque qui fut à l'instant parfaitement guéri. Ce prince pour laisser à la postérité un témoignage de sa reconnaissance à Dieu, légua à l'Église de Paris, la vaste propriété du château de Cettes où il avait été guéri.

Notre Saint avait tant de compassion pour les prisonniers, que ne pouvant obtenir leur délivrance des hommes, il la demandait à Dieu et brisait leurs chaînes par ses prières. Un seul filet de sa robe, sa signature, sa salive et la paille de son lit faisaient des miracles. — Le bienheureux Germain vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, et jusqu'à cet âge il montra le même zèle pour la conversion des pécheurs. Dieu l'appela à lui le 28 mai 576.

*Réflexions pratiques.*

Aimer et servir Dieu dans tous les âges et dans toutes les circonstances de la vie, c'est le devoir de tous les hommes. Mais outre cette loi générale qui regarde indistinctement chaque homme, il y a des devoirs particuliers attachés à certaines conditions spéciales ; entrons dans le détail : Un enfant doit écouter ceux qui sont chargés de son éducation ; une jeune fille doit être modeste, réservée et pieuse ; un prêtre est tenu de donner le bon exemple, d'instruire, d'avertir, de reprendre, de veiller sur les âmes qui lui sont confiées, d'administrer les sacrements. Les parents doivent prendre soin, non seulement du corps de leurs enfants, mais surtout de leur âme. Les serviteurs doivent aimer, respecter et prendre les intérêts de leurs maîtres, et les maîtres doivent prendre soin de leurs serviteurs et leur donner un juste salaire. Voilà quelques-uns des devoirs d'état des diverses classes qui composent une population. Pouvons-nous nous rendre le témoignage de les avoir remplis avec l'exactitude que nous admirons dans les saints ? Si notre conscience nous accuse, d'où vient cette négligence dans l'accomplissement des devoirs les plus sacrés ? De ce que nous n'aimons pas véritablement le Seigneur. Imitons l'exactitude de saint Germain à remplir tous ses devoirs d'état, marchons sur ses traces et nous arriverons au même bonheur.

*Plan de méditation.*

I. Saint Germain, par la voie des tribulations, devient un prodige de gloire.

II. Saint Germain, au faite de la gloire, devient un prodige de sainteté.

---

## SAINT CYRILLE, ENFANT, MARTYR

29 mai.

La ville de Césarée, en Cappadoce, a été témoin du martyre admirable du jeune Cyrille, âgé de dix-sept ans. Ce saint avait été instruit secrètement de la religion chrétienne. Son père qui était resté plongé dans les barbares superstitions du paganisme, ne pouvant venir à bout de lui faire invoquer les dieux qu'il adorait, lui fit souffrir tous les mauvais traitements, le désavoua pour son fils, et le chassa de sa maison. Le saint enfant souffrit avec une patience inaltérable ces indignes cruautés, dont les païens eux-mêmes étaient scandalisés. Le père fit plus ; il dénonça son fils au magistrat, comme un enfant rebelle à lui-même et aux dieux du pays. Le gouverneur se fit amener le jeune Cyrille. Il ne put contenir sa colère lorsqu'il l'entendit confesser le nom de Jésus-Christ. Il dissimula pourtant, et s'efforça, par la voix des caresses, de le contraindre à apostasier. « Mon enfant, lui dit-il, je veux bien vous pardonner, en considération de votre âge. Votre père lui-même consent à oublier votre faute, il est prêt à

vous recevoir. Il ne tiendra qu'à vous de rentrer dans ses bonnes grâces et dans la jouissance de son bien. Mais soyez sage à l'avenir, et renoncez à vos folles superstitions. — Que vos reproches me font plaisir ! lui répondit Cyrille. Si mon père me refuse l'entrée de sa maison, mon Dieu m'ouvrira la sienne. Pour une demeure de terre ou de boue que je perdrai, j'en trouverai une toute d'or et de pierreries. Je consens volontiers à être pauvre ici-bas pour être riche dans le ciel. Je ne crains point la mort, parce qu'elle sera suivie d'une vie heureuse et immortelle. » Comme il parlait ainsi avec un courage qui montrait bien que Dieu parlait en lui, le juge le fit lier publiquement comme pour le mener à la mort ; mais il donna ordre en secret que l'on se contentât de lui faire peur. Le bienheureux enfant se laissa mener sans verser une larme et sans changer de couleur. On l'approcha d'un grand feu, menaçant de l'y jeter. On fit briller à ses yeux divers glaives, mais il n'en parut que plus ferme et plus inébranlable. Quand on en eut fait le rapport au juge, il rappela Cyrille, et lui dit : « Mon enfant, vous avez vu le feu et les glaives qui doivent vous donner la mort. Serez-vous plus sage à l'avenir pour rentrer dans la maison et les biens de votre père ? Ou bien vous obstinerez-vous à courir à une perte inévitable ? » Le saint enfant répondit : « Tyran, vous m'avez fait grand tort en me retirant du feu et des épées. Ce n'est pas une grâce, c'est de la cruauté. Pourquoi me privez-vous du bonheur après lequel je soupire ? Rendez-moi au supplice, renvoyez-moi au bûcher. Je me meurs d'impatience d'être au milieu des flammes, pour aller

à mon Dieu. » Tous les assistants témoins de cette grandeur d'âme fondaient en larmes. Cyrille se tournant vers eux et leur reprochant leur faiblesse : « Vous pleurez, leur dit-il, et vous vous affligez pour l'amour de moi, réjouissez-vous plutôt de mon bonheur. Venez chanter un cantique de joie autour de mon bûcher. Ah ! vous ne savez pas quelle maison je vais habiter, ni quelle est mon espérance. Laissez-moi finir ainsi ma vie temporelle. » Ce fut dans ces beaux sentiments qu'il alla au supplice sous le règne de Dèce, au troisième siècle.

### *Réflexions pratiques.*

Quelle hauteur de sentiments dans le jeune Cyrille ! Quelle fermeté devant le juge et les bourreaux ! Quelle invincible constance devant les feux et les épées ! Enfin quelle soif du martyre ! Et ces merveilles se reproduisent non pas une fois, mais toujours dans les martyrs, même dans les vierges les plus jeunes et les plus délicates, qui s'élèvent ainsi au-dessus de la faiblesse de leur âge et de la timidité de leur sexe. — Ces sentiments ne devraient-ils pas nous couvrir de confusion ? Dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la vieillesse pour rester fidèles à Dieu et mériter les biens éternels, nous devrions nous détacher des créatures et sacrifier nos viles passions ; et nous avons la lâcheté de trahir nos devoirs les plus sacrés, de renoncer à une couronne éternelle pour un vil intérêt.

### *Plan de méditation.*

I. Conduite respectueuse et soumise de Cyrille

dans la maison paternelle, malgré les mauvais traitements qu'il a endurés.

II. Conduite courageuse et exemplaire de ce jeune héros chrétien devant les juges païens.

III. Sa constance virile dans son martyre.

---

SAINTE JULIE, VIERGE ET MARTYRE, ESCLAVE

30 mai.

Sainte Julie, née à Carthage d'une des familles les plus distinguées de cette ville, avait été élevée avec beaucoup de soin dans les saintes maximes de la religion chrétienne. Toute jeune qu'elle était ses progrès dans la vertu avaient été si merveilleux, qu'elle devint l'admiration de toute la cité. Elle eut beaucoup à souffrir de la cruauté de Genseric, roi des Vandales. Ce prince, protecteur de l'arianisme et ennemi de Dieu, s'étant rendu maître de toute l'Afrique, l'an 439, entra dans Carthage où il exerça les dernières cruautés, principalement sur les familles les plus considérables de cette grande ville. Résolu de s'établir dans ce pays, il voulut se défaire de tout ce qui pouvait lui porter ombrage. Tous ceux qui avaient des charges ou du crédit furent immolés ou chassés en exil et dépouillés de leurs richesses. Les filles et les femmes de qualité furent vendues à des marchands. Parmi ces illustres captives se trouva la jeune Julie, qui fut vendue à un négociant de Syrie, nommé Eusèbe et païen de religion. Qui pourrait se faire une idée de tout ce qu'eut à souffrir



cette jeune fille de ce changement de condition ? Accoutumée à être servie et à vivre délicatement, elle se voit tout à coup réduite à servir un maître et à vivre en pauvre esclave. Ce fut dans sa propre vertu qu'elle trouva des consolations. La vue de Jésus-Christ sur la croix tempéra l'amertume de ses regrets, et arrêta le cours de ses larmes. Elle s'appliqua à servir son maître avec tout le soin dont elle fut capable, et à se sanctifier dans l'humble condition de servante. Sa douceur, sa modestie lui gagnèrent bientôt les bonnes grâces d'Eusèbe. Il conçut pour elle une amitié mêlée de respect et lui laissa toute liberté pour s'acquitter des devoirs du christianisme.

Julie ne profitait des bonnes grâces de son maître que pour pratiquer, avec plus de liberté et de ferveur, les devoirs de la religion. Elle jeûnait tous les jours de la semaine, sauf le dimanche, et pratiquait diverses autres austérités. Le temps qu'elle avait de reste, après avoir accompli tout ce qu'exigeait son service, elle le consacrait à la prière ou à de pieuses lectures. Dans ses prières, elle demandait souvent à Dieu qu'il lui fit la grâce de donner sa vie pour lui. Cette occasion tant désirée ne tarda pas à se présenter. — Eusèbe, ayant entrepris un voyage dans les Gaules, amena la Sainte avec lui. Ils abordèrent dans l'île de Corse, encore toute païenne, un jour qu'on y célébrait une fête en l'honneur des faux dieux. Une grande partie de l'équipage descendit pour y prendre part, mais Julie resta sur le vaisseau. Elle gémissait dans son cœur, et déplorait hautement l'impiété et l'extravagance de ces païens qui, refusant d'adorer le Dieu véritable, se prosternaient

devant de vaines idoles. Félix, gouverneur de l'île, apprit bientôt qu'il y avait, à bord du vaisseau, une jeune personne qui ne prenait point part à leurs cérémonies, et qui les appelait même superstitions sacrilèges. « Quelle est donc, dit-il à Eusèbe, cette jeune fille qui refuse de sacrifier à nos dieux? — C'est une chrétienne que je garde à mon service, répondit-il. J'ai fait tout au monde pour l'engager à changer de religion, et je n'ai pu y réussir. D'ailleurs elle est très fidèle, très exacte à son service, et j'admire chaque jour de plus en plus sa vertu. — Obligez-la, dit Félix, à participer à nos cérémonies. N'êtes-vous pas son maître? Ou, si vous aimez mieux, livrez-la-moi, et je vous donne en échange quatre de mes meilleurs esclaves. — Jamais, lui répliqua le marchand, vous ne pourriez me la payer ce qu'elle vaut; je la conserverai au prix de ce que j'ai de plus cher. » Félix ne s'en tint pas là; il invita Eusèbe à manger avec lui, et l'enivra. Quand le maître fut endormi, il se fit amener l'esclave. « Renoncez au Christ, lui dit-il, adorez nos dieux, et je vous promets la liberté. » La sainte fille repoussa cette proposition avec horreur : « Je suis libre, dit-elle, quand je sers Jésus-Christ. Au reste, quoi qu'il puisse m'arriver, je n'achèterai jamais ma liberté par une lâche apostasie de ma foi. » Le gouverneur irrité de ces paroles la fit souffleter; puis, comme elle persévérât dans sa foi, il ordonna de lui arracher les cheveux; enfin il la condamna, comme esclave, à être suspendue à une croix. A la vue de l'instrument de son supplice, elle ne put retenir ses transports. « Recevez, ô mon Sauveur, dit-elle, le sacrifice de

ma vie que je vous offre. » C'est dans ces sentiments qu'elle expira.

*Réflexions pratiques.*

Sainte Julie, fille de qualité, devient esclave ; d'une condition commode selon le monde, elle est condamnée à servir des étrangers. S'en plaint-elle ? Murmure-t-elle contre son sort ? Non, elle se soumet avec courage et même avec joie à cette dure nécessité. Elle supporte, pour l'amour de Jésus-Christ, les peines et les humiliations de son état, et sa piété ne se dément jamais. Elle adore sans cesse les desseins de la Providence sur elle, et loin de se plaindre, elle remercie constamment le Seigneur de tous ces événements. Que cette conduite est différente de la nôtre ! Dans ces tristes circonstances, que nous appelons adversité, que de plaintes, que de pleurs, que de chagrins, que de murmures ! Notre foi s'affaiblit, notre courage s'ébranle, notre confiance nous abandonne et le découragement nous abat. — Mon Dieu ! que notre vertu est peu solide ! Soutenez-nous de votre grâce.

*Plan de méditation.*

I. Sainte Julie, libre et riche, dévouée à Jésus-Christ.

II. Sainte Julie vendue et esclave, fidèle à Jésus-Christ.

III. Sainte Julie tentée, persécutée, martyrisée, joyeuse de mourir pour Jésus-Christ.

---

## SAINTE ANGÈLE DE MÉRICIE, VIERGE

31 mai.

Angèle de Méricie, née de parents religieux, à Desenzano, dans le diocèse de Vérone, cultiva dès son enfance le lis de la virginité, qu'elle résolut de garder toute sa vie. Elle avait en horreur les ajustements dont les jeunes personnes ont coutume de se parer ; et pour ne plaire à aucun autre qu'à son céleste Époux, elle s'étudia soigneusement à détruire la ravissante beauté de son visage et la magnificence de sa chevelure. Orpheline à la fleur de sa jeunesse, le désir de mener une vie pénitente lui fit tenter une retraite dans un désert ; mais un oncle l'en ayant empêchée, elle sut pratiquer à la maison ce qu'elle ne pouvait dans la solitude. Cette angélique enfant priait continuellement, dormait peu et couchait sur la dure. Elle portait un rude cilice, macérait sa chair par de dures disciplines. Elle ne mangeait de viande et ne buvait de vin que le jour de Noël et de Pâques. On la vit maintes fois passer plusieurs jours sans prendre aucune espèce de nourriture. Dans plusieurs circonstances, le démon, sous la forme d'un ange de lumière, essaya de lui tendre des pièges ; mais elle le reconnut aussitôt et le mit en fuite. Enfin, renonçant aux biens qu'elle avait reçus de ses parents, elle prit l'habit du tiers Ordre de Saint-François, et joignit au mérite de la virginité celui de la pauvreté évangélique.

Dévouée avec ardeur à toutes les œuvres de charité à l'égard du prochain, elle distribuait aux pau-

vres ce qui ne lui était pas absolument nécessaire, et ce qu'elle avait recueilli pour vivre en demandant l'aumône. Animée de l'esprit de charité, elle allait soigner les malades, consoler les affligés, réconcilier les ennemis et chercher les âmes criminelles pour les retirer de la fange du vice. Nourrie souvent du pain des anges, unique faim de son âme, la violence de son amour pour son Dieu la jetait souvent en des transports inénarrables. Ce fut avec une extrême piété qu'elle parcourut les lieux saints de la Palestine. Dans ce voyage, elle avait perdu la vue à Canée, où le vaisseau avait relâché ; mais elle recouvra cette précieuse faculté dans une seconde visite qu'elle fit au même endroit. Elle échappa aussi, par la protection de Dieu, à la captivité chez les infidèles et à un naufrage imminent. Enfin, sous le pontificat de Clément VII, elle vint à Rome, au tombeau des apôtres, pour y gagner les indulgences du Jubilé. Le Souverain Pontife daigna l'honorer de ses entretiens : il examina aussi et approuva le genre de vie qu'elle pratiquait ; il ne lui permit de quitter Rome, qu'après avoir reconnu, par des signes certains, que Dieu l'appelait ailleurs.

De retour dans son pays, Angèle loua une petite maison à Brescia, près de l'église de Saint-Afre, fonda une société de vierges sous le patronage de sainte Ursule. Sa communauté réussit à merveille et, avant de mourir, elle lui prédit une longue durée. Enfin, presque septuagénaire, et riche de mérites, elle rendit son âme à Dieu, le 27 janvier 1540. Son corps qui demeura trente jours sans sépulture, se conserva flexible et vermeil comme s'il eût été

vivant. Des miracles nombreux s'opérèrent à son tombeau, et l'Église l'a mise au nombre des saints.

*Réflexions pratiques.*

Sainte Angèle avait appris que la pureté rapproche l'homme de Dieu, l'élève à la hauteur des anges, le met en union avec le Créateur, attire ses regards de complaisance sur l'âme qui la possède et mérite sa protection spéciale. C'est pour cela que, dès sa plus tendre enfance, son cœur se tourna vers Jésus-Christ qu'elle choisit pour son chaste époux et son unique partage. Elle lui consacra son cœur, son âme et son corps pour sa vie entière. Toujours elle fut fidèle à ce contrat divin. Avons-nous, comme sainte Angèle, compris la grandeur, la noblesse et la sublimité de la vertu de pureté. L'avons-nous toujours pratiquée? Si notre conscience nous accuse, prenons garde de suivre plus longtemps la route de l'impureté, elle mène à l'abîme de l'enfer. Et si nous avons été fidèles, armons-nous de courage, continuons de suivre sainte Angèle et nous arriverons là où elle est. Jésus, Marie, Joseph, couvrez-moi de votre protection.

*Plan de méditation.*

I. Sainte Angèle, modèle de la jeune fille chrétienne encore dans le monde. .

II. Sainte Angèle, modèle de tous les fidèles : par ses mortifications ; sa charité ; sa conduite auprès des malades ; ses pèlerinages pieux ; ses dévotions.



## MOIS DE JUIN

---

SAINT POTHIN, ÉVÊQUE DE LYON

1<sup>er</sup> juin.

Saint Pothin, disciple de saint Polycarpe, naquit vers la fin du premier siècle, et fut envoyé par le pape Anaclet pour prêcher l'Évangile dans les Gaules, sous le règne des empereurs Antonin et Marc-Aurèle. Il était presque octogénaire lorsqu'il gouvernait l'Église de Lyon qui allait en florissant chaque jour. A son arrivée dans cette grande ville, le saint évêque fixa sa demeure dans une petite île, au confluent du Rhône et de la Saône, afin de se soustraire aux regards des païens. Il y fit construire une église souterraine dédiée à la Vierge et aux saints Apôtres. C'est là qu'il réunissait les fidèles en secret, qu'il offrait pour eux le saint sacrifice et qu'il remplissait leur cœur de cette foi pour laquelle il devait bientôt, avec une partie d'entre eux, répandre son sang. — Quand la persécution éclata, le vénérable pasteur

comptait plus de quatre-vingt-dix ans. Son corps, cassé par la vieillesse et usé par les travaux, se soutenait avec peine, mais un ardent désir du martyre avait semblé ranimer sa vigueur et lui donner de nouvelles forces. Il avait été arrêté comme chrétien et jeté en prison avec un grand nombre de fidèles. Quand le moment de comparaître devant le juge fut arrivé, le vieux pontife essaya de marcher, mais, trahi par sa faiblesse, il se laissa tomber entre les bras des gardes et fut porté, par des soldats, jusqu'au tribunal. Une foule immense de peuple le suivait en le couvrant d'opprobres et d'imprécations. Pour lui, toujours calme, il promenait sur cette multitude idolâtre des regards pleins d'amour et de compassion et priait pour elle. Arrivé devant les magistrats, le gouverneur l'interrogea et lui dit : « Quelle est votre patrie ? » Le vieillard ne répondit pas à cette question. « Quel est le Dieu des chrétiens ? poursuivit alors le juge. » Le vertueux prélat, pour prévenir les blasphèmes qu'il prévoyait, se contenta de lui dire : « Vous le connaîtrez, si vous en êtes digne. » La hardiesse de cette réponse provoqua une explosion d'injures. Là-dessus le peuple se jeta sur lui avec toute l'impétuosité des bêtes féroces et le traîna avec violence. Ceux qui se trouvaient près de lui le frappaient des pieds et des mains, sans aucun respect pour son âge et ses cheveux blancs ; ceux qui étaient plus éloignés lui jetaient tout ce que la fureur rencontrait sous la main. L'héroïque vieillard n'ayant plus qu'un souffle de vie fut jeté dans un sombre cachot où il expira deux jours après, l'an 177 de Jésus-Christ.



*Réflexions pratiques.*

Le vieillard saint Pothin et les nombreux compagnons de son martyre nous disent hautement que le ciel est une citadelle difficile à prendre, qu'il faut verser du sang avant d'y entrer; que le chemin du ciel est arrosé de la sueur, des larmes et du sang de tous ceux qui y sont arrivés. Le croyons-nous?... Il faut marcher sur les traces de ces héros du christianisme pour parvenir au même bonheur. Le faisons-nous? O mon âme! Que fais-tu? Qu'endures-tu pour le paradis? Qu'es-tu décidée à faire à l'avenir? Comme tes appréciations sont différentes de celles des saints! Ces héros de la foi renonçaient à toutes les satisfactions de la vie et se résignaient à toutes les souffrances imaginables pour se procurer une éternité de bonheur, et moi, l'enfant des saints, je ne veux pas même me priver d'un plaisir coupable; je n'ai pas le courage de m'imposer le moindre sacrifice pour le mériter. Que ma foi est faible! Que mes désirs du ciel sont peu ardents! Mon Dieu! aidez-moi de votre grâce à marcher dans le chemin qui conduit au bonheur!

*Plan de méditation.*

Imitation dans saint Pothin : 1° de la sagesse; 2° du bon exemple du vieillard chrétien.

## SAINTE BLANDINE

2 juin.

L'an 177, une violente persécution éclata contre les chrétiens, dans les Gaules. Elle fut terrible, surtout à Lyon; et parmi les nombreux martyrs qui donnèrent alors leur sang et leur vie pour Jésus-Christ nous devons surtout remarquer sainte Blandine, admirable par son courage et l'ardeur de sa foi. Voici ce que les fidèles de Lyon écrivaient aux fidèles d'Asie pour les édifier par le récit de cette jeune héroïne :

« Parmi ceux qui ressentirent plus particulièrement les effets de la barbarie du gouverneur, des soldats et du peuple, fut une jeune esclave nommée Blandine. Son illustre exemple a fait voir que les personnes de la condition la plus humble aux yeux du monde, sont souvent très estimables devant Dieu, par la vivacité de l'amour dont elles sont pénétrées pour lui. Blandine était d'une complexion si faible que nous tremblions tous pour elle; sa maîtresse surtout, qui était au nombre des martyrs, appréhendait qu'elle n'eût ni la force, ni la hardiesse de confesser sa foi. Mais cette fille admirable trouva, dans la puissance de la grâce, le courage de braver les bourreaux qui la tourmentèrent depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit. Enfin ils s'avouèrent vaincus et toute la malice de l'enfer fut déconcertée par le courage héroïque de cette jeune esclave. Pour la sainte, généreux athlète, elle puisait de nouvelles forces

dans la confession de sa foi. *Je suis chrétienne*, s'écriait-elle souvent. Ces paroles émoussaient l'aiguillon de ses douleurs.

» Après des tortures inouïes, on jeta Blandine avec les autres confesseurs dans des cachots infects et ténébreux; on enferma leurs pieds dans des ceps de bois, et on les abandonna ainsi, dépourvus de tout secours humain, jusqu'au jour fixé pour leur dernier supplice. Le spectacle de leur mort devait servir de divertissement au peuple. Au jour désigné, Blandine fut tirée de son cachot, attachée à un poteau et ainsi exposée aux lions. Comme elle avait les bras étendus dans l'ardeur de sa prière, cette attitude, en rappelant aux fidèles l'image du Sauveur crucifié, leur inspira un nouveau courage. La Sainte resta quelque temps exposée aux bêtes, sans qu'aucune voulût jamais la toucher. On la délia, elle fut de nouveau conduite au cachot et réservée pour un autre combat. Ainsi une esclave pauvre et faible, en se revêtant de Jésus-Christ, triompha de la fureur de ses bourreaux et, par une constance inébranlable, s'éleva à une gloire immortelle.

» Enfin au dernier jour des combats de gladiateurs, on amena dans l'amphithéâtre Blandine et un jeune homme de quinze ans, nommé Ponticus. On voulut les obliger l'un et l'autre à jurer par les faux dieux. Le refus qu'ils firent d'obéir, joint au mépris qu'ils marquèrent pour les prétendues divinités des païens, inspirèrent au peuple les plus violents transports de rage... Blandine demeura la dernière dans l'arène couverte des corps des martyrs et teinte de leur généreux sang. Comme une mère pleine de tendresse

pour ses enfants, elle avait exhorté ses frères à souffrir avec patience, et les avait envoyés devant elle au Roi du ciel. Passant ensuite par les mêmes épreuves, elle voyait arriver avec joie le moment qui la réunirait à eux dans la gloire. Elle fut flagellée, déchirée par les bêtes et assise dans une chaise de fer brûlante; puis on l'enveloppa dans un filet pour être exposée à une vache sauvage et furieuse, qui la jeta en l'air et la meurtrit pendant longtemps. Mais son étroite union avec Dieu, ses ardentés aspirations au bonheur de la vie future, la rendaient comme insensible aux tourments dont son corps était accablé. Elle fut égorgée enfin. Les païens, surpris d'une telle constance, avouaient qu'il ne s'était jamais rencontré parmi eux de femme si ferme au milieu d'une si étrange et si longue suite de tourments. »

### *Réflexions pratiques.*

La fidélité de sainte Blandine à servir Dieu, son courage à se montrer chrétienne devant les païens, ne condamnent-ils pas notre respect humain et la honte qui nous fait craindre de passer pour une personne pieuse aux yeux des chrétiens? — La fermeté de sainte Blandine dans son long martyre, malgré la délicatesse de son tempérament et sa tendre jeunesse, n'accuse-t-elle pas les faux prétextes que nous tirons de notre jeunesse, pour nous autoriser dans la poursuite des plaisirs et de la vanité? Mon Dieu! faites-moi la grâce de profiter des leçons que nous donnent les saints.

*Plan de méditation.*

Imitation dans sainte Blandine : 1° de son attachement à ses maîtres; 2° de sa foi inébranlable; 3° de son héroïsme au milieu des plus horribles tourments.

---

## SAINTE CLOTILDE, REINE DE FRANCE

*3 juin.*

Sainte Clotilde était fille de Chilpéric, roi d'une partie de la Bourgogne, et nièce de Gondebaud qui, s'étant emparé des États de son frère, le fit mourir avec sa femme et ses deux fils. Il n'épargna que Clotilde et une de ses sœurs, parce que, étant très jeunes, elles ne pouvaient lui nuire. Clotilde devenue orpheline fut élevée à la cour du meurtrier de sa famille et sa sœur fut enfermée dans un couvent. — Le père de Clotilde était arien, mais sa mère, catholique fervente, avait déposé dans le cœur de sa chère fille les germes vivifiants de la vraie foi; aussi la jeune princesse, quoique vivant au milieu d'une cour hérétique, sut-elle résister aux séductions de l'erreur, et même opposer une résistance invincible aux sollicitations du terrible Gondebaud.

Les nombreuses vertus de Clotilde jointes à son esprit, à sa beauté, à sa douceur, la rendirent bientôt l'objet de l'estime générale et lui firent une réputation qui pénétra bientôt dans les royaumes voisins. — Clovis, roi de France, sur le portrait que

lui en firent les messagers qu'il envoyait souvent en Bourgogne, résolu de l'épouser. Il la fit donc demander en mariage à Gondebaud, et l'ayant obtenue, il l'épousa solennellement à Soissons en 493. La jeune reine ne tarda pas à gagner, par une douceur angélique et une patience à toute épreuve, le cœur d'un époux encore barbare, vif, emporté, violent. Dès lors elle commença à lui parler de Jésus-Christ et de l'excellence de la religion chrétienne. Elle l'exhortait affectueusement à se donner au vrai Dieu, en recevant le baptême. Clovis l'écoutait avec plaisir, mais le moment de sa conversion n'était point encore arrivé. Clotilde lui donna un fils qu'elle voulut faire baptiser ; le roi s'y opposa d'abord. Cependant son amour pour la reine ne lui permit pas de s'opposer plus longtemps au baptême de cet enfant. Le jeune prince étant mort peu de jours après, Clovis s'en prit à Clotilde : « Mon fils, dit-il, vivrait encore, s'il eût été consacré aux dieux que j'adore, mais parce qu'il a été baptisé au nom du Dieu que vous adorez il n'a pu vivre. » La reine lui répondit : « Je remercie Dieu de ce qu'il m'a jugée digne de mettre au monde un fils qui est présentement dans le ciel. »

Elle eut un second fils qui fut encore baptisé. A peine l'eau sainte eut-elle touché le front du nouveau-né, qu'il tomba malade. Le roi transporté de colère lui dit : « Il en sera de celui-ci comme de son frère ; tous les enfants que vous ferez baptiser au nom de votre Dieu, ne peuvent manquer de mourir. » Mais la reine obtint par ses prières la guérison de son fils.

Cependant le moment de la grâce était venu pour Clovis. Il s'était engagé dans une bataille contre les Allemands, à Tolbiac, près de Cologne. Le choc avait été terrible. Les Francs, inférieurs en nombre, commençaient à plier et à se décourager, quand Clovis, se souvenant des pieuses exhortations de son épouse, s'écria : « Dieu de Clotilde, rends-moi la victoire et je n'aurai point d'autre Dieu que toi. » A peine eut-il formulé ce vœu que les ennemis commencèrent à plier, leur roi fut tué et Clovis fut vainqueur. Le roi tint sa promesse. Quelque temps après il était baptisé par saint Remi dans l'église de Reims, et la nation franque devint la fille aînée de l'Église. Il se passa, à l'occasion de ce baptême, un fait bien curieux : La foule était si grande et si serrée que l'ecclésiastique, qui apportait le saint chrême, ne put jamais arriver jusqu'aux fonts baptismaux. Le saint pontife, quand il lui fallut faire les onctions, était dans une grande peine, lorsque, tout à coup, une colombe plus blanche que la neige lui apporte, en présence de cette imposante assemblée, une ampoule pleine d'huile, puis disparaît.

Clotilde était au comble du bonheur, quand la mort vint frapper son époux, qui n'était âgé que de quarante-cinq ans. Dégoutée du monde, elle se retira à Tours où elle acheva sa vie dans les prières, les aumônes, les veilles et l'exercice de toutes sortes de vertus. Faisant un jour sa prière sur le tombeau de saint Martin, elle se leva avec une joie extraordinaire en disant à tous ceux qui se trouvaient auprès d'elle. « Mes prières sont exaucées, je mourrai dans trente jours. » Elle appela auprès d'elle ses deux

enfants : Childebert, roi de Paris et Clotaire, roi de Soissons ; et, mêlant dans ses avis la tendresse et l'autorité d'une mère, elle les exhorta à honorer Dieu et à garder ses commandements, à défendre l'Église, à soulager les pauvres, et enfin à vivre en paix et en union. Après avoir reçu les derniers sacrements, elle mourut, ainsi qu'elle l'avait annoncé, le 3 juin de l'an 545.

*Réflexions pratiques.*

Deux moyens servent puissamment à convertir un païen à la foi, ou à retirer un pécheur de son crime : c'est la parole et l'exemple. La parole a d'autant plus de pouvoir sur le cœur de ce pécheur qu'elle procède de la bouche d'un parent ou d'un ami. Cette vérité est confirmée par la vie de sainte Clotilde. Après avoir gagné le cœur de son époux, elle parle, et Clovis l'écoute avec bienveillance. Cette parole qui semble ne rien produire sur le cœur du roi se réveille pourtant au moment de la grâce et le ramène à Dieu. Servons-nous de l'amitié qu'on nous porte pour le bien de nos amis et pour la gloire de Dieu. Si nous aimons quelqu'un sincèrement procurons lui l'amitié de Dieu, c'est le meilleur office que nous puissions lui rendre.

Mais l'édification est un moyen plus puissant et plus efficace pour porter les autres au bien. Les bons exemples instruisent sans parler, et nous disent : pourquoi ne vivez-vous pas comme un tel ? Êtes-vous plus délicat que tant de grands seigneurs qui ont vécu dans la pénitence, pendant que vous vivez dans le crime ! Êtes-vous meilleur que tant de filles de



qualité qui ont vécu dans la modestie, pendant que vous vivez dans la dissipation ! Cette pensée convertit autrefois saint Augustin. Efforçons-nous de donner le bon exemple. Mon Dieu ! aidez-moi à si bien vivre à l'avenir que tout en moi porte le prochain au bien.

*Plan de méditation.*

I. Heureuse influence de l'épouse chrétienne dans une famille, par rapport : 1° à l'époux ; 2° aux enfants ; 3° aux domestiques ; 4° au voisinage.

II. Cette influence, dont sainte Clotilde a été un parfait modèle, est d'une grande utilité dans notre époque de peu de foi.

---

SAINT FRANÇOIS CARACCILO, CONFESSEUR

*4 juin.*

Saint François Caracciolo, qui avait reçu au baptême le nom d'Acagne, naquit dans le royaume de Naples, en 1563. Ses parents, aussi distingués par leurs vertus que par leur noblesse, donnèrent les plus grands soins à son éducation, et il fit de grands progrès dans les sciences et surtout dans la piété, pour laquelle il éprouvait un vif attrait. La sainte communion et une grande dévotion à la Sainte Vierge lui conservèrent une innocence exemplaire. Dès son jeune âge, il montra une grande charité pour les pauvres. Il fut affligé, à l'âge de vingt-deux ans,

d'une lèpre hideuse qui faillit le faire mourir ; il fit vœu de se consacrer à Dieu, s'il recouvrait la santé. Étant guéri, il alla à Naples, fit son cours de théologie et reçut les ordres sacrés. Là il entra dans une confrérie pieuse, et se donna tout entier à la contemplation, au salut des âmes et en particulier à l'assistance des malheureux condamnés au dernier supplice.

Par une disposition particulière de la Providence, il se joignit à deux pieux personnages pour fonder un ordre sous le nom de clercs réguliers mineurs. Ils ajoutèrent aux trois vœux ordinaires celui de ne point aspirer aux dignités ecclésiastiques. Le but de leur institut était de remplir toutes les fonctions du saint ministère, de visiter les hôpitaux et les prisons, de prêcher, d'entendre les confessions, d'instruire la jeunesse, ou de se livrer aux exercices de la vie contemplative ; le pape Sixte-Quint approuva leur règle le 1<sup>er</sup> juillet 1558.

En faisant solennellement profession il prit le nom de François, en l'honneur de saint François d'Assise, pour lequel il avait une dévotion particulière.

Au bout de deux ans, notre Saint fut élu supérieur de cet ordre, et donna dans cette charge, l'exemple de toutes les vertus. Il s'appliqua à étendre son institut par ses prières, ses larmes et ses macérations. Quoique chef de son ordre, il donna l'exemple de la plus grande humilité. On le voyait remplir les offices les plus bas, nettoyer les chambres, servir à la cuisine, soigner les malades et faire leurs lits. Dieu le favorisa du don des miracles. Il en opéra un grand nombre qui attestèrent sa sainteté et rendirent son nom célèbre. — Son amour pour la sainte eu-

charistie lui faisait passer les nuits presque entières au pied de l'autel, et il voulut que le pieux exercice de l'adoration perpétuelle fût comme le caractère distinctif de son ordre. Il n'avait que quarante-quatre ans quand il tomba malade. Voyant que son heure approchait il demanda et reçut les derniers sacrements. Immédiatement après il tomba en agonie. Ceux qui entouraient son lit de douleur l'entendirent prononcer plusieurs fois ces paroles : « *Allons, allons.* — Où voulez-vous aller? lui demandait-on. — Au ciel, répondit-il, au ciel. » Le 4 juin de l'an 1608, s'il s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

### *Réflexions pratiques.*

C'est dans l'exercice fréquent de l'oraison et dans les effusions de son cœur au pied du saint sacrement que François Caracciolo puisa le zèle, la ferveur et la haute perfection qui le distinguèrent. Imitons sa conduite et ne nous contentons pas de parler à Dieu du bout des lèvres ; mais que notre cœur s'accorde toujours avec notre bouche. Pour cela ayons toujours Dieu présent à notre esprit et faisons de temps en temps des réflexions sur nous-mêmes ; c'est une espèce d'oraison fort utile et très facile. Que fais-je en ce monde ? Que deviendrai-je ? Dans cent ans où serai-je ? Où sont les années de ma jeunesse ? Que voudrais-je avoir fait pour le ciel à l'heure de la mort ? A quoi me serviront alors les plaisirs que j'aurai goûtés, ma réputation, mes honneurs et mes richesses ? Où sont à présent tant de personnes avec lesquelles j'ai vécu. C'est ce que se demandait souvent saint Bernard. Mon Dieu ! donnez-moi l'amour de l'oraison.

*Plan de méditation.*

I. Le renoncement aux dignités, aux biens terrestres, est une vertu inconnue hors du christianisme.

II. Ce renoncement, en détachant entièrement du monde, élève l'âme aux suprêmes degrés de la perfection.

---

SAINT BONIFACE, APÔTRE DE L'ALLEMAGNE, ÉVÊQUE  
ET MARTYR

5 juin.

Saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, naquit vers 680, à Birton, dans ce paradis terrestre de l'Angleterre, d'où sortirent tant de missionnaires qui devaient porter l'arome de l'Évangile jusqu'au delà des Alpes.

Il reçut au baptême le nom de Wilfrid. Son père, riche tenancier, voulait lui confier l'administration des vastes propriétés qu'il possédait dans le comté. Mais Dieu avait d'autres vues sur ce cher enfant. Il apporta pour ainsi dire en naissant le goût de la vie religieuse. Il avait à peine cinq ans, que déjà tout son plaisir était d'entendre parler de Dieu et des choses célestes. Quelques moines, qui faisaient des missions dans le pays, étant venus loger chez son père, fortifièrent encore par leurs discours, cette inclination naissante pour la vie religieuse. Ils lui apprirent que pour désirer sincèrement le salut il

faut se renoncer soi-même et suivre Jésus-Christ, et que pour y réussir, la vie religieuse est le chemin le plus court et plus sûr. — Ces paroles firent sur le jeune Wilfrid une impression qui ne s'effaça jamais, et les missionnaires étaient à peine partis qu'il venait demander à son père la permission de se consacrer à Dieu, de s'ensevelir dans la solitude et d'embrasser l'état monastique. Le père extrêmement surpris, s'opposa d'abord fortement à cette vocation, mais étant tombé dangereusement malade, il reconnut la main de Dieu qui le frappait pour le punir de l'opposition obstinée qu'il mettait à l'exécution de la volonté de son fils. Il ne le gêna donc plus et lui permit de suivre sa vocation.

Le jeune enfant au comble de la joie, entra au couvent d'Exeter où il passa douze ans à étudier, à prier et à méditer. Après sa profession il fut envoyé à Nutchetel, où les études étaient très florissantes. Il y étudia la rhétorique, la poésie, l'histoire, l'Écriture sainte avec tant de succès qu'il attira l'attention générale et fut bientôt regardé, comme un des plus savants hommes de son siècle. Le disciple, devenu maître à son tour, fut contraint d'accepter la chaire de théologie à l'abbaye de Nutchetel où il venait de terminer ses études. La réputation du jeune professeur ne tarda pas à se répandre dans la Grande-Bretagne. De tous côtés les élèves accouraient, et les rois eux-mêmes ne croyaient pas déroger à leur dignité, en le prenant pour arbitre et en lui demandant des conseils.

A trente ans Wilfrid fut fait prêtre. C'est alors que tournant ses regards vers les contrées encore

païennes de la Germanie, il n'aspira plus qu'à devenir l'apôtre de l'Allemagne. Ses vœux purent enfin se réaliser.

Son supérieur lui avant donné la permission de partir, il se rendit dans la Frise d'où il fut obligé de retourner en Angleterre. Deux ans après il résolut de recommencer son apostolat. Cette fois l'homme de Dieu ne dirigea pas sa course vers les plages de la Germanie avant d'avoir pris les ordres du Souverain Pontife. Le pape Grégoire II l'accueillit avec bonté, approuva son dessein, et recommanda le saint missionnaire à plusieurs princes. L'apôtre dirigea ses pas vers la Thuringe. Chemin faisant il s'arrêta au monastère de Palatiolum où il prêcha. A peine le missionnaire eut-il quitté le couvent que le neveu de l'abbesse, appelé Grégoire, âgé de quatorze ans, courut vers la supérieure : « Ma bonne tante, lui dit-il, il me faut à l'instant un cheval et des domestiques. — Et pourquoi faire? — Je veux rejoindre le saint missionnaire, m'attacher à ses pas, le suivre et mourir à ses côtés. » L'abbesse secouait la tête en signe d'incrédulité. « Vous ne voulez pas, ma tante, reprit Grégoire ; eh bien, j'irai à pied ; je tomberai de fatigue, et je succomberai de faim sur la route, et vous n'aurez plus de neveu. » L'abbesse n'osa plus résister, et l'écolier, dès ce jour, devint un des compagnons de Wilfrid.

Suivi de ce disciple, l'apôtre arriva enfin en Thuringe. La situation était déplorable. Ce pays autrefois évangélisé avait été replongé dans l'idolâtrie par des docteurs de mensonge. On ne comptait plus que quelques chrétiens çà et là. Mais, grâce au zèle de

l'ardent missionnaire, en quelques mois toute la Thuringe fut convertie. De là il se rendit dans la Hesse où, avec le secours du Ciel, il gagna un nombre incalculable de personnes à Jésus-Christ.

Le bruit de ces merveilles se répandit partout. Le pape en étant informé, voulut voir le nouvel apôtre. Il lui intima l'ordre de se rendre sur-le-champ à Rome. A son arrivée dans la Ville éternelle, il fut accueilli par le Souverain Pontife avec toutes les marques possibles d'estime et d'affection. Et le jour de Saint-André, 30 novembre 725, il le consacra évêque, lui donna une juridiction sans limites sur toutes les Églises de la Germanie et changea le nom de Wilfrid en celui de Boniface. — Comblé des faveurs et des bénédictions du Saint-Siège, le nouvel évêque retourna dans sa chère mission, et arrivé dans le pays de Hesse, il administra le sacrement de confirmation à ceux qui avaient été baptisés, prêcha avec plus de zèle que jamais et inspira une ferveur nouvelle à cette Église naissante.

Il y avait dans ces pays un arbre d'une hauteur extraordinaire, qu'on nommait le chêne de Jupiter et qui était l'objet de plusieurs superstitions. Le saint apôtre entreprit de l'abattre. Les païens qui étaient présents, invoquèrent leur dieu contre Boniface et ne doutaient pas que sa vengeance n'éclatât sur lui : mais l'arbre tomba presque aux premiers coups, se fendit en quatre parties. Ce qui acheva de détromper les idolâtres et de les déterminer à embrasser le christianisme. Le missionnaire se servit du bois de cet arbre pour construire un petit oratoire en l'honneur de saint Pierre, comme pour

faire un trophée à Dieu des dépouilles mêmes du démon.

Grégoire III étant monté sur la chaire de saint Pierre en 732, lui envoya le *Pallium*, dont il devait se servir dans la célébration des saints mystères. Il l'institua en même temps archevêque et primat de toute l'Allemagne. Usant des pouvoirs qu'il avait reçus du Saint-Siège, saint Boniface établit plusieurs évêchés et fixa le siège de son archevêché à Mayence. Pour assurer les conquêtes de la foi dans les divers pays de l'Allemagne, il fonda un grand nombre de monastères, et pour inspirer à ces peuples barbares l'esprit de douceur et de piété du christianisme, il fit venir d'Angleterre des hommes et des femmes recommandables par leurs vertus.

Sur la fin de sa vie l'infatigable apôtre se démit de son siège, et alla prêcher à de nouveaux peuples les vérités du salut. « Mourons, écrivait-il, à l'évêque de Cantorbéry, mourons pour les saintes lois de nos pères, afin d'arriver comme eux à l'héritage éternel. Gardons-nous d'être des chiens muets, des sentinelles endormies, et des pasteurs mercenaires qui fuyent à la vue des loups. » Le prix du martyre, qu'il cherchait pour couronne de ses travaux apostoliques, ne fit point défaut à son zèle. Au moment où il se préparait à baptiser une multitude de nouveaux convertis, des idolâtres fondirent sur lui et le massacrèrent avec cinquante-deux de ses disciples, le 5 juin 755. Le Saint avait alors soixante-quinze ans.

#### *Réflexions pratiques.*

Saint Boniface avait mis tout son espoir en Dieu ;



il s'estimait très heureux de pouvoir lui sacrifier son cœur, ses biens, sa santé et sa vie. Quand les païens fondirent sur lui pour le massacrer, il dit aux nombreux fidèles qui voulaient le défendre : « Ne leur faites pas de mal, car c'est la vie éternelle qu'ils m'apportent. »

Modelons notre conduite sur celle de ce héros de la foi : que l'espérance l'anime, et si Dieu ne nous appelle pas à verser notre sang pour la religion, sachons au moins vivre de manière à pouvoir mourir dans la grâce de Dieu et entrer dans la patrie céleste.

Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage de toujours accomplir votre volonté.

*Plan de méditation.*

De l'apostolat des fidèles : 1° par la prière et l'aumône en faveur de l'Œuvre de la propagation de la foi ; 2° par la diffusion de bons livres ; 3° par le bon exemple et la pratique de la religion.

---

SAINT NORBERT, ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG

6 juin.

Saint Norbert, issu d'une des plus illustres familles de l'Allemagne, naquit en 1080, à Santen, ville du duché de Clèves. Il était parent de l'empereur. Sa mère, dans un songe mystérieux, avait entendu une voix lui disant : « L'enfant que vous portez dans

votre sein sera un jour un grand serviteur de Dieu, et une des lumières de l'Église. Les premières années du jeune Norbert furent loin de réaliser ces belles espérances. Riche, bien fait, plein d'esprit, d'un naturel facile et liant, d'une humeur enjouée, il se jeta sans retenue dans le monde et ses fêtes. Norbert était l'âme de toutes les parties de plaisir. Jamais une pensée sérieuse ne venait dissiper les illusions qui l'entraînaient. L'amour des jouissances mondaines ne l'empêcha pourtant pas d'étudier avec ardeur, et comme c'était une des plus heureuses natures et un des plus beaux esprits de son temps, il se rendit fort habile dans les sciences. Ayant été pourvu d'une prébende dans l'église de Santen, il entra dans la cléricature et prit même le sous-diaconat. Cet engagement ne changea rien à sa conduite. On le pressait de recevoir les ordres supérieurs; mais il résista; une certaine pudeur l'arrêta; il comprenait qu'une telle démarche l'obligeait à mener une vie toute différente. C'est ce qu'il redoutait. Admis à la cour de l'empereur Henri IV, sa conduite y fut absolument la même. Néanmoins il était loin d'être parfaitement heureux. Un vide insupportable l'avertissait malgré lui, que la vertu pouvait seule lui procurer la paix du cœur; mais il aimait ses chaînes et n'avait pas le courage de les rompre. C'en était fait de lui, si Dieu n'eût frappé un grand coup pour le réveiller de son profond assoupissement.

Un jour, Norbert se rendait à cheval dans un village de Westphalie, nommé Fréten. L'amour du plaisir le conduisait; il n'avait avec lui qu'un do-

mestique. Au milieu d'une belle prairie, il fut tout à coup assailli d'un violent orage, accompagné d'éclairs et de tonnerres. Comme il se trouvait à une grande distance de tout abri, il fut saisi de frayeur. Ne sachant que devenir, il prit la résolution de continuer sa route, et de courir à toute bride pour arriver plus tôt; la foudre tomba au pied de son cheval avec un horrible fracas. L'animal effrayé renversa son cavalier, qui resta comme mort sur la place près d'une heure. Lorsque Norbert revint à lui-même, il s'écria, dans l'amertume de son âme : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Une voix intérieure lui répondit : « Fuyez le mal et faites le bien ; cherchez la paix et tournez de ce côté-là toute votre activité. » Il forma sur-le-champ le projet d'expier sa vie passée par une sincère pénitence. Au lieu de retourner à la cour, il se rendit à Santen où était son canonicat ; il y mena une vie de silence et de retraite, portant le cilice, et consacrant tout son temps à la prière ou à la méditation. Dès lors il ne mit plus de bornes à sa perfection. Il se prépara par deux ans de pénitence à recevoir la prêtrise, et ne voulut point célébrer sa première messe avant quarante jours de préparation plus immédiate. Il vendit ses biens, en donna le prix aux pauvres et s'en alla, nu-pieds, trouver le pape qui lui donna le pouvoir de prêcher l'Évangile partout où il la jugerait à propos. Ses discours et surtout ses exemples opérèrent un grand nombre de conversions merveilleuses. Ce fut dans le cours de ses travaux apostoliques qu'il fonda dans la vallée de *Prémontré*, au diocèse de Laon, un monastère qui a été l'origine de l'ordre du même

nom et qui devint très considérable. On y suivit la règle de saint Augustin.

Ordonné, quelques années après, archevêque de Magdebourg, il entre nu-pieds dans la ville. Le nouveau prélat ne diminua rien de ses austérités. Il travailla au changement de son diocèse avec le zèle d'un saint de premier ordre. Il y éprouva bien des difficultés; on lui suscita bien des obstacles, on alla même jusqu'à tenter de l'assassiner; mais son courage, sa fermeté et sa patience vinrent à bout de tout. En peu d'années il réforma les abus et fit refleurir la piété de toutes parts. Ce saint avait coutume de dire : « J'ai été à la cour, j'ai été dans la solitude, j'ai été dans les dignités; mais je n'ai rien trouvé de meilleur que de servir Dieu et d'être tout à lui. » Norbert mourut rempli de mérite et de bonnes œuvres le 6 juin 1134, à l'âge de cinquante-trois ans.

### *Réflexions pratiques.*

Saint Norbert, à qui tout souriait dans le monde, se laissa éblouir et séduire durant quelques années par les charmes trompeurs des plaisirs. Mais il ne tarda pas d'en connaître le vide et le néant. Dieu lui ayant ouvert les yeux par un événement extraordinaire, il quitta les sentiers de l'égarement et rentra dans le bercail du Seigneur. Depuis, il pleura toute sa vie les années perdues dans le siècle et jusqu'à son dernier soupir il ne cessa de réparer ses désordres par une pénitence aussi rigoureuse qu'édifiante.

Nous avons péché, et peut-être plus que lui, qu'avons-nous fait pour réparer nos fautes et nos scan-

dales? Où sont nos pénitences? Où est notre conversion? Sommes-nous même convertis? Sachons bien qu'après la perte de l'innocence, il n'y a plus qu'un chemin pour arriver au ciel, celui de la pénitence.

*Plan de méditation.*

I. Saint Norbert encore dans le siècle, a été un parfait imitateur de Notre-Seigneur Jésus-Christ : 1<sup>o</sup> par le mépris des vanités du monde ; 2<sup>o</sup> par l'amour du mépris.

II. Saint Norbert a été un parfait imitateur de Jésus-Christ dans l'état religieux, par son amour et la pratique : 1<sup>o</sup> de la pauvreté ; — 2<sup>o</sup> de l'obéissance ; 3<sup>o</sup> par sa pureté et sa mortification.

---

SAINT CLAUDE, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON

7 juin.

Saint Claude vint au monde à Salins, dans la Franche-Comté, vers l'an 603. Sa famille était une des plus nobles et des plus distinguées du pays. On eut soin de l'élever dans des sentiments chrétiens et de lui donner une éducation digne de sa naissance. Né, pour ainsi dire, avec une inclination à la vertu, il ne parut jamais enfant que par l'âge. Il n'avait pas encore cinq ans que déjà il fréquentait les écoles et faisait des progrès étonnants. Il n'oubliait rien de ce qu'il apprenait de ses maîtres. Le goût extraordinaire qu'il avait pour l'étude, n'affaiblit point celui qu'il avait pour la piété; et il sut si bien allier

cette double inclination, qu'il devint aussi habile dans la science des saints que dans les sciences humaines. Quoique riche, instruit et plein d'avenir, il se montra toujours très modeste. Son plus grand plaisir était de fréquenter les églises et de prier Dieu. Comme il était d'une famille riche, l'honneur l'engagea à prendre le parti des armes; mais la corruption qui règne ordinairement dans la profession militaire, l'en dégoûta et il renonça à cette vocation. A vingt ans, méprisant les délices du monde et les plaisirs du siècle, il résolut d'embrasser la carrière ecclésiastique. Peu de temps après son ordination à la prêtrise, il fut pourvu d'un canonicat dans l'église de Besançon, dont il devint le modèle et l'oracle. On ne le voyait qu'à l'église, à son oratoire ou dans les hôpitaux; et tout le temps qu'il ne donnait point aux bonnes œuvres ou à l'office divin, il l'employait à l'étude de l'Écriture sainte et des saints Pères. Aussi, il devint un des hommes les plus savants de son époque. Il était si adonné au jeûne qu'il ne mangeait qu'une fois le jour, excepté les dimanches et les fêtes solennelles.

Il y avait douze ans qu'il était chanoine lorsque l'archevêque de Besançon tomba malade et mourut. Claude fut élu pour lui succéder. Mais la crainte des obligations attachées à l'épiscopat le porta à prendre la fuite et à se cacher dans sa maison paternelle. Sa fuite ralentit le désir qu'on avait de l'élever à l'épiscopat. On délibéra longtemps sur le choix. Les sentiments étant fort partagés, on ordonna des prières publiques pour demander à Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge et des saints, de leur faire connaître celui

qu'il destinait pour remplir ce grand siège. Pendant que le peuple et tout le clergé était en prières dans l'église cathédrale, on entendit une voix miraculeuse qui disait : « Claude, évêque. » Il n'en fallut pas davantage pour réunir tous les esprits. Tout le monde s'écria d'une voix unanime : « Le saint chanoine Claude, notre évêque. » La joie fut universelle. On lui députa à Salins les principaux de la ville et du clergé, et on le supplia de ne plus s'opposer à la volonté de Dieu si formellement exprimée. Malgré sa résistance et ses larmes, il fut contraint d'accepter. Il prit donc le chemin de Besançon. Le clergé et le peuple lui vinrent au-devant et le conduisirent en triomphe à l'archevêché. Son historien dit que toute l'éloquence de Cicéron ne serait pas capable d'exprimer la magnificence et l'allégresse publique avec laquelle il fut reçu dans la ville.

Le pape, ayant confirmé cette élection, saint Claude fut sacré archevêque de Besançon l'an 626. Jamais peut-être prélat ne remplit plus parfaitement les devoirs d'un saint pasteur. Il faisait ses visites régulièrement, il prêchait et travaillait de tout son possible à déraciner le vice et à retrancher beaucoup d'abus qui régnaient dans son diocèse. Chaque jour il disait la messe avec tant de dévotion, qu'on disait communément que le saint archevêque faisait autant de conversions à l'autel qu'en chaire.

Quand il eut gouverné sept ans son Église, ayant trouvé l'occasion qu'il cherchait depuis longtemps de se démettre de l'épiscopat, il se retira au monastère d'Yvrée, qui porte à présent le nom de Saint-Claude; il y vécut en simple religieux d'une manière très

exemplaire, se trouvant le premier à tous les exercices et offices de la communauté. La sainteté de sa vie et son zèle pour la perfection évangélique, attirèrent bientôt les regards de tous ses frères qui, d'une commune voix, l'élurent pour leur abbé. Il gouverna longtemps, moins en supérieur qu'en père, les moines confiés à ses soins ; et, sous un tel guide, leur ferveur devint telle qu'on les comparait aux solitaires de l'ancienne Égypte. Ils joignaient, en effet, au travail des mains, l'amour du silence, de la prière et de la lecture, avec les jeûnes, les veilles, l'obéissance et la pratique de toutes les vertus monastiques. Les éminentes vertus du saint déterminèrent un grand nombre de personnes à venir faire pénitence sous sa direction, et comme le nombre augmentait tous les jours, et que le monastère était pauvre, plusieurs princes et grands seigneurs y firent de grandes libéralités.

La mort de saint Claude arriva le 6 de juin en 696. Il avait quatre-vingt-treize ans. Son corps fut enterré dans l'église abbatiale du monastère, où l'on dit qu'il est encore tout entier sans corruption, quoiqu'il y ait plus de mille ans qu'il est mort. Le pèlerinage qui se fait à la châsse du bienheureux est un des plus célèbres de la France.

### *Réflexions pratiques.*

Nul saint qui n'ait fui les honneurs et les dignités, parce qu'il n'en est point qui ne s'en soit cru indigne. Quand on les ambitionne, on les mérite peu. L'humilité est inséparable de la véritable vertu et du vrai mérite ; on fuit l'éclat, on aime la retraite quand on



est plein de Dieu. Saint Claude fait tout ce qu'il peut pour éviter l'épiscopat ; non content de vivre en religieux étant évêque, il ne soupire qu'après la solitude et le désert. Il quitte un des plus grands sièges pour la plus étroite cellule d'un monastère, et toute son ambition est d'y avoir les plus bas et les plus vils emplois. Voilà quelle a été la morale pratique de tous les saints : amour des humiliations, désir d'être inconnus, austérités et pénitences. Notre morale ressemble-t-elle à la leur ? La sainteté de leur vie ne condamne-t-elle pas le relâchement, la mollesse et l'irrégularité de la nôtre ? L'incorruptibilité miraculeuse du corps de ce grand saint depuis plus de dix siècles attire tous les jours la pieuse curiosité de bien des fidèles à son tombeau. Quand est-ce que les miracles de pénitence et d'innocence nous feront voir notre propre lâcheté et nos misères. Nous admirons, nous honorons les saints, mais rien de plus froid que notre admiration, rien de plus stérile que notre culte. Imitons ceux dont nous faisons de si grands éloges, dit saint Chrysostôme, ou cessons d'en faire l'éloge si nous ne voulons pas les imiter. Je prends la résolution, ô mon Dieu ! de marcher sur les traces de vos véritables serviteurs ; donnez-m'en le courage.

### *Plan de méditation.*

I. Saint Claude a vécu dans un entier détachement des choses d'ici-bas.

II. Saint Claude s'est attaché inviolablement à la suite de Jésus-Christ.

## SAINT MÉDARD, ÉVÊQUE DE NOYON

8 juin.

Saint Médard, un des plus illustres prélats de l'Église de France, au sixième siècle, naquit en Picardie, au village de Salency, diocèse de Noyon, d'une illustre famille, riche et distinguée selon le monde. Sa mère était une femme d'une rare piété ; aussi, forma-t-elle son fils de bonne heure à la vertu, autant par ses exemples que par ses leçons. Le jeune Médard répondit dignement aux soins de sa mère. Il montra dès son enfance une tendre compassion pour les pauvres. Ayant rencontré un jour à Salency un mendiant aveugle qui était presque nu, il se dépouilla de son habit pour l'en revêtir ; et comme on lui demandait ce qu'il en avait fait, il répondit qu'il avait été si touché à la vue de la misère et de la nudité de l'aveugle, qu'il n'avait pas pu lui refuser une partie de ses vêtements. Un autre jour, son père revenant de la campagne, lui avait confié la garde d'un assez grand nombre de chevaux, lorsqu'il vit venir à lui un villageois chargé de harnais qu'il portait avec grand'peine : « Eh ! mon ami, lui dit le saint enfant, pourquoi vous chargez-vous d'un si lourd fardeau ? — Hélas ! monsieur, ce n'est pas moi qui devrais le porter, mais je viens de perdre un cheval qui a péri misérablement. C'était mon unique ressource, maintenant je porte avec moi tout ce qui me reste de fortune. » L'enfant, ému de compassion, le pria, puis le força de prendre un des chevaux qu'il

gardait, l'assurant qu'il répondrait volontiers des suites. Le Ciel témoigna par un miracle combien il approuvait cet acte de charité, car quand on compta les chevaux, aucun ne manquait, et le nombre était complet. On le vit plusieurs fois se priver de son dîner pour le distribuer aux indigents. La pratique du jeûne faisait ses délices dans un âge où l'on sait à peine ce que c'est que réprimer ses désirs. A ces vertus, il joignait l'esprit de prière et de retraite, une grande innocence et une parfaite pureté de corps et de cœur.

Lorsqu'il fut capable de s'appliquer à des études sérieuses, on l'envoya à Vermand, capitale de la province, puis à Tournay, où le roi Childéric I<sup>er</sup> tenait sa cour. L'éclat des grandeurs humaines ne fit aucune impression sur son âme ; il n'avait que du dégoût pour toutes les choses, où Dieu ne se trouvait pas. — Ses parents, charmés des heureuses dispositions qu'il montrait pour la vertu, le rappelèrent bientôt à Vermand, et prièrent l'évêque du lieu de l'instruire dans la science des divines Écritures. Le disciple étonna le maître par la rapidité de ses progrès, et surtout par sa ferveur et son assiduité aux exercices de religion. Ordonné prêtre à l'âge de trente-trois ans, il devint le modèle et l'ornement du clergé. Il prêchait l'Évangile au peuple avec une onction qui touchait les cœurs les plus endurcis. Il était doux, patient et tranquille dans l'adversité, humble, affable et bienfaisant dans la prospérité.

A la mort d'Alomer, évêque de Vermand, Médard fut élu d'une voix unanime, en 530, et sacré par

saint Remi qui avait baptisé Clovis. La dignité épiscopale ne diminua rien de ses austérités, et elle ajouta tous les travaux qu'entraîne la sollicitude pastorale. A l'âge de soixante et douze ans on le voyait parcourir les villages, les bourgs, les hameaux, prêchant, instruisant, consolant, administrant les sacrements avec un zèle infatigable. La ville de Vermand ayant été détruite par les Vandales, il transféra son siège à Noyon et gouverna en même temps le diocèse de Tournay, dont une partie était encore plongée dans les ténèbres du paganisme. Médard visita tous les endroits où se trouvaient des idolâtres, pour les arracher à la superstition et aux dérèglements qui en sont la suite. Par ses travaux et ses miracles, les rayons de l'Évangile ne tardèrent pas de dissiper les nuages de l'erreur dans toute l'étendue de ces deux diocèses. Il eut beaucoup à souffrir de la part des païens qui, plusieurs fois attentèrent à sa vie ; mais par sa patience, sa bonté et sa douceur il les convertit tous à la foi de Jésus-Christ. Après la conversion de la Flandre où notre saint rencontra le plus de résistance, il retourna à Noyon où il donna le voile de religieuse à la reine Radegonde qui, avec le consentement de son mari, changea les honneurs du trône contre l'humilité d'un cloître. Il mourut peu de temps après à l'âge de quatre-vingt-sept ans et on l'enterra dans la cathédrale de Noyon. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau furent si frappants que le roi Clotaire voulut qu'on transférât ses reliques à Soissons. Au moment de la translation, un aveugle et un sourd à qui l'on fit toucher le cercueil furent guéris sur-le-champ

en présence du roi et d'un concours immense de fidèles.

*Réflexions pratiques.*

Saint Médard est un des serviteurs de Dieu les plus accomplis qu'on puisse rencontrer. Docile aux leçons de sa pieuse mère et aux sollicitations de la grâce, il foula constamment aux pieds les plaisirs du monde et conserva toute sa vie une parfaite pureté de cœur. Parmi les vertus qu'on admirait surtout en lui est sa tendre compassion pour les pauvres. Où ce jeune enfant a-t-il trouvé cette sagesse précoce, cette fermeté d'âme, cette maturité d'esprit qui en firent un homme si parfait à cette époque où tant d'autres ne sont encore que des enfants ? — Ce fut dans la prière et dans la fuite des occasions que le saint jeune homme trouva la force de se garantir contre les écueils. Voulez-vous comme lui demeurer sains et saufs ? Prenez garde de vous exposer témérairement à la tentation ; comme lui, veillez et priez. Ah ! si comme tant de malheureux jeunes gens, il eût gaspillé dans les fêtes, dans les plaisirs, les plus belles années de sa jeunesse, comment se serait-il garanti de la corruption du monde ? Serait-il devenu un saint et savant pontife ? N'oubliez jamais qu'on récolte dans la seconde moitié de la vie ce qu'on a semé dans la première ; si vous semez la corruption, vous recueillerez les larmes et les tempêtes ; si vous semez la vertu, vous recueillerez l'estime de Dieu et des hommes. Efforcez-vous de marcher sur les traces de saint Médard et vous arriverez au même bonheur.

*Plan de méditation.*

- I. Extraordinaire charité de saint Médard.
  - II. Son zèle pour la conversion des infidèles.
- 

## SAINTS PRIME ET FÉLICIEN, MARTYRS

*9 juin.*

Les saints martyrs Prime et Félicien étaient frères et chevaliers romains. Ils naquirent à Rome et furent élevés dans les superstitions de l'idolâtrie; mais ils eurent le bonheur d'être instruits et convertis par le pape Félix. Dès lors, plus étroitement unis par la conformité de leurs sentiments, que par les liens du sang, ils s'animaient l'un l'autre à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Ce qu'ils possédaient de biens était distribué aux pauvres. Souvent on les voyait dans les prisons, où ils passaient les jours et même les nuits à consoler, à encourager les fidèles arrêtés pour la foi; à ramener ceux que la rigueur ou la crainte des tourments avaient fait apostasier; en même temps ils se montraient en tout dignes serviteurs de Jésus-Christ, afin d'obtenir par ses mérites le salut éternel. Malgré l'étendue et la vivacité de leur zèle, ils échappèrent à plusieurs persécutions sanglantes. Ils étaient fort âgés lorsqu'il plut à Dieu de les appeler à la couronne du martyre. Ce fut l'an 286 qu'on les arrêta. Les prêtres des idoles voyant les progrès rapides que faisait la foi de

Jésus-Christ dans la ville et le zèle que déployaient les deux saints pour propager la religion chrétienne, s'en plainquirent aux empereurs Dioclétien et Maximien, et déclarèrent que les dieux irrités ne rendraient plus d'oracles que ces deux chrétiens, Prime et Félicien, n'eussent été punis ou contraints de sacrifier. Ils furent mis en prison et chargés de chaînes; mais un ange vint les consoler et rompre leurs fers. Arrêtés de nouveau quelques jours après, on les conduisit devant les empereurs. « Est-ce vous, malheureux, leur dirent-ils, qui osez effrontément faire profession d'une religion proscrite dans tout l'empire, et cela au grand mépris de nos dieux? Sacrifiez, ou vous mourrez. » Les martyrs répondirent : « Nous n'offrons des sacrifices qu'au vrai Dieu. Quant à la mort, nous ne la redoutons pas, puisque nous sommes heureux de verser notre sang pour Jésus-Christ. » Alors on les flagella avec une cruauté inouïe, et les soldats leur disaient : « Pourquoi n'obéissez-vous pas aux ordres des empereurs en sacrifiant aux dieux tout-puissants? » Ils répondirent : « Nous n'obéissons qu'à Celui qui a le pouvoir de mettre l'âme et le corps dans l'enfer; et c'est là que seront éternellement brûlés vos empereurs pour avoir adoré des idoles. »

Les empereurs instruits de ce qui s'était passé, les envoyèrent au préfet de la ville de Nomento, à quatre lieues de Rome, afin qu'il les fit tourmenter et ensuite mourir. Après leur avoir fait subir toutes sortes de tortures, le juge les fit séparer l'un de l'autre, afin de les tenter et de les séduire plus aisément. Félicien ayant résisté à tous les assauts et à toutes

les ruses des tyrans, on le suspendit à une poutre, pieds et mains liés et on l'y laissa pendant trois jours, sans aucune nourriture. Le lendemain, le magistrat appela Prime et lui dit : « Voyez combien votre frère est plus prudent que vous ; il a obéi aux empereurs, et maintenant il jouit des faveurs les plus insignes. — Je sais, répondit le martyr, ce que vous avez fait à mon frère, un ange m'a tout raconté ; plaise à Dieu que j'aie le même courage que lui. » Le juge irrité le livra aux bourreaux, et, après diverses tortures, on lui versa du plomb fondu dans la bouche. Ensuite il commanda qu'on conduisît les deux martyrs à l'amphithéâtre et qu'on lâchât deux lions contre eux. Mais ces deux animaux se couchèrent à leurs pieds, les caressant de la tête et de la queue. Plus de douze mille hommes rassemblés pour le spectacle avaient été témoins de ce prodige et cinq cents d'entre eux embrassèrent la religion chrétienne avec leurs familles. Le préfet irrité de ces conversions fit trancher la tête à Prime et à Félicien.

### *Réflexions pratiques.*

Quelle est merveilleuse la foi des saints martyrs Prime et Félicien ! Elle leur donne la force et le courage de mourir pour Jésus-Christ. Elle les instruit sur la caducité des biens de la terre et sur la valeur réelle de ceux du ciel. Elle leur dit que si la terre n'est rien, Dieu, le ciel et l'âme sont tout. Elle leur montre clairement que la mort du chrétien qui réunit l'âme à Dieu n'est pour lui ni une perte, ni un malheur, mais une grâce, un bienfait et un véritable gain. Aussi voient-ils arriver sans trembler l'heure



des tortures. Notre foi a-t-elle quelques traits de ressemblance avec celle de ces courageux soldats de l'Église ? Est-elle assez forte, non pas pour nous faire rechercher et braver le martyre, mais pour régler notre vie selon la volonté de Dieu ? Quels sacrifices nous fait-elle imposer ? Que serait-ce donc si elle exigeait de nous celui de notre vie ? Que répondrions-nous aux bourreaux qui nous demanderaient notre tête ou l'apostasie, lorsque nous n'avons pas le courage de renoncer à de viles passions, à de criminels plaisirs, à quelques biens injustement acquis ?

O mon Dieu ! Je me confonds devant le spectacle de foi que me donnent les saints et je veux au moins apprendre d'eux à vivre et à mourir chrétiennement.

*Plan de méditation.*

I. Admirable spectacle de voir la vieillesse triompher avec héroïsme des persécutions et des cruels tourments des martyrs.

II. A plus de quatre-vingts ans, saints Prime et Félicien donnent au monde cet édifiant spectacle.

---

SAINTE MARGUERITE, REINE D'ÉCOSSE

10 juin.

Sainte Marguerite était fille d'Édouard IV, roi d'Angleterre, et petite-nièce de saint Édouard, que l'Église honore le 13 octobre. Jamais princesse ne parut avoir, dès l'enfance, de plus heureuses dispositions pour la vertu. Dieu, qui voulait en faire dans

le monde un vrai modèle de femme chrétienne, l'avait douée d'un cœur droit, généreux et compatissant; d'un esprit vif, solide et aisé; d'un naturel doux et agréable. Elle passait pour la plus belle princesse de son siècle et sa modestie donnait encore un nouveau lustre à sa beauté. Ennemie de la mollesse et de l'oisiveté, on la vit toujours saintement occupée : le travail et la prière absorbaient tout son loisir. Elle avait une tendre dévotion à la Sainte Vierge et un amour ardent pour la divine Eucharistie. Son plus grand bonheur était de répandre son cœur et ses pieux sentiments devant le très Saint Sacrement. Les malheurs de sa famille ayant obligé Marguerite de quitter l'Angleterre et de s'enfuir secrètement pour se soustraire à la tyrannie de Guillaume le Conquérant, elle s'embarqua avec son frère Edgard, sur un vaisseau qu'une violente tempête jeta sur la côte d'Écosse. Malcolm III, roi de ce pays, les reçut avec distinction, les couvrit de sa généreuse protection dans sa cour, et essaya de leur faire oublier le trône qu'ils avaient perdu. Leur malheur l'intéressa d'autant plus qu'il s'était trouvé lui-même dans une position tout à fait semblable, et ce n'était que par la protection et les secours de leur oncle saint Edouard qu'il avait pu vaincre ses ennemis et recouvrer son royaume. Malgré les vives et instantes réclamations de Guillaume pour qu'on lui livrât Edgard et Marguerite, Malcolm les garda à la cour et préféra soutenir une longue et sanglante guerre que de trahir les droits de l'hospitalité.

Cependant Marguerite donnait à l'Écosse le spectacle de toutes les vertus et Malcolm, qui conçut

pour elle la plus haute estime et une affection mêlée de respect, la demanda en mariage et il fut au comble de ses désirs, lorsqu'elle y consentit. Marguerite fut mariée et reconnue reine d'Écosse en 1070 ; elle avait alors vingt-quatre ans. Marguerite sut, par une conduite pleine de respect, d'égards et de condescendance, se rendre maîtresse du cœur de son royal époux ; mais elle ne se servit de son ascendant sur lui que pour faire fleurir la religion et la justice, pour procurer le bonheur des peuples et pour inspirer à Malcolm les sentiments qui en ont fait un des plus vertueux rois d'Écosse.

Dieu bénit le mariage de Marguerite ; il leur donna de nombreux enfants, six princes et deux princesses qui ne dégénérèrent pas de leurs vertueux parents. Marguerite leur inspira de bonne heure l'amour de la vertu, le mépris pour les vanités du monde, l'horreur du péché et la crainte des jugements de Dieu. Lorsque ses filles furent en âge de profiter de ses exemples, elle les associa à ses pratiques de piété et à ses bonnes œuvres.

Marguerite regardait le royaume d'Écosse comme une grande famille dont elle était la mère et qu'elle voulait à tout prix rendre heureuse. Mais bien convaincue que la religion seule peut donner le bonheur, elle s'appliqua de tout son pouvoir à la faire refleurir, en rétablissant la discipline primitive dans toute sa pureté, et en remplaçant l'ignorance générale à l'époque par une instruction chrétienne, solide, seule capable de réformer les mœurs. La pieuse reine se plaignait un jour aux principaux seigneurs de ce qu'ils négligeaient le précepte de la commu-

nion pascale. Ils répondirent avec ingénuité : « C'est notre indignité qui nous arrête ; pécheurs comme nous sommes, nous aimons mieux ne pas communier que de le faire indignement. — C'est une mauvaise excuse, leur dit la reine. L'Église ne retranche de la communion que les pécheurs obstinés dans le mal. Elle admet à la sainte Table ceux qui veulent se convertir et faire pénitence. »

Mais parmi les vertus qu'on admirait dans Marguerite, celle qui brillait avec plus d'éclat, c'était son amour pour les pauvres. Ses revenus suffisaient à peine à la multitude de ses aumônes. Toutes les fois qu'elle sortait de son palais, on la voyait entourée d'une foule de veuves, d'orphelins et de malheureux de toute espèce qui accouraient à elle comme à une mère commune. Elle donnait à tous. Chaque jour elle ne se mettait à table qu'après avoir servi vingt-quatre pauvres et neuf petits orphelins. Son mari l'aidait dans ses œuvres de charité.

Marguerite faisait deux carêmes toutes les années. Le premier avant Noël et le second avant Pâques. Durant ce temps elle observait le jeûne et l'abstinence les plus rigoureux. Chaque nuit elle se levait pour vaguer à la prière et réciter matines. Elle entendait journellement quatre ou cinq messes basses indépendamment de celle qui se chantait au chœur.

La pieuse reine était malade quand elle apprit la mort de son époux et celle de ses fils qui furent tués dans la guerre soutenue contre l'Angleterre. Cette nouvelle fut cruelle pour son cœur. Néanmoins elle la reçut avec la plus grande résignation. Elle mourut la même année, à l'âge de quarante-sept ans, après

avoir reçu les derniers sacrements de l'Église, avec une piété exemplaire et des sentiments dignes de sa vertu.

*Réflexions pratiques.*

La vie de sainte Marguerite nous apprend que, dans toutes les conditions de la vie, chacun a ses croix particulières. Nul n'en est exempt. De quelque part que nous arrivent ces afflictions, acceptons-les généreusement, en considérant que Dieu nous donne cette occasion de souffrir, parce qu'il veut nous couronner et nous récompenser. — Consolons-nous de la perte de nos biens, de nos parents, de nos amis ; les larmes et la tristesse, loin de réparer les pertes que nous avons faites, ne font qu'augmenter nos maux. Car enfin, si ce mal qui nous fait gémir est sans remède, à quoi nous servent nos larmes ? s'il est possible d'y remédier, pensons aux moyens de nous en garantir et ne perdons pas notre temps à pleurer. — La grande raison qui doit nous consoler dans nos afflictions quelles qu'elles soient, c'est que Dieu nous les envoie pour sa plus grande gloire et pour le salut de notre âme. Réjouissons-nous donc de nous voir dans l'état où Dieu veut que nous soyons. Heureux si nous pouvons contribuer à sa gloire par nos souffrances ! Quoi qu'il nous arrive, disons avec le saint homme Job : *Le Seigneur m'avait donné ce que j'ai perdu ; il me l'ôte, que son saint nom soit béni !*

*Plan de méditation.*

I. Jésus-Christ a régné dans le cœur de sainte Marguerite : 1° par son humilité; 2° par ses mortifications; 3° par les élans de l'amour divin.

II. Elle a fait régner Jésus-Christ à la cour : 1° dans le cœur de son époux; 2° dans le cœur des grands; 3° dans ses serviteurs et au dehors dans le peuple par l'odeur de ses bons exemples.

## SAINT BARNABÉ, APÔTRE

11 juin.

Le glorieux apôtre saint Barnabé, né en Chypre, où sa famille avait une propriété, était Juif, de la tribu de Lévi. Il porta d'abord le nom de Joseph; les Apôtres changèrent son nom en celui de Barnabé, qui signifie *filz de consolation*, à cause du talent admirable qu'il avait de consoler les affligés. L'Écriture l'appelle un *homme bon*, sans doute parce qu'il était d'un caractère très doux, porté à la clémence et à la générosité, d'une physionomie si prévenante et si agréable en même temps, qu'elle imprimait le respect; elle ajoute qu'il était *plein de foi et rempli du Saint-Esprit*.

Ses parents l'envoyèrent dans sa jeunesse à Jérusalem, où il fréquenta, avec saint Paul, l'école du fameux Gamaliel, docteur de la loi. Il fut le premier des soixante-douze disciples que choisit le Sauveur,

S'étant trouvé présent au miracle que Jésus-Christ fit en faveur du paralytique, Barnabé touché par la grâce, se jeta aux pieds du divin Maître et le pria de le recevoir à sa suite. L'Homme-Dieu y consentit et le combla des plus grandes grâces. Un jour il entendit le divin Maître proclamer cette maxime : *Si vous voulez être parfait, vendez vos biens et donnez-en le revenu aux pauvres.* Aussitôt il vendit sa propriété et en déposa le prix aux pieds des Apôtres.

Avec cet esprit de pauvreté évangélique et ce mépris de toutes les choses de la terre, saint Barnabé eut un grand désir des biens du Ciel. Embrasé de l'amour de Dieu, il avait un grand zèle pour le salut des âmes et en particulier pour celle de Saul, avec lequel il avait étudié, et était intimement lié d'amitié. Ce fut saint Barnabé qui, après la conversion de Saul, l'amena aux Apôtres, qui jusque-là le fuyaient comme un ennemi. Ils le reçurent avec les plus grandes démonstrations de tendresse et d'estime. La première mission de Barnabé fut d'aller confirmer les néophytes d'Antioche. Il vit tant de bien à faire dans cette Église qu'il crut devoir appeler saint Paul à son secours. Ils demeurèrent ensemble un an tout entier dans cette ville, où ils firent un si grand nombre de conversions, que les disciples reçurent là, pour la première fois, le nom de *chrétiens*. Ces deux saints quittèrent Antioche en l'an 44 de Jésus-Christ, pour porter les aumônes que les fidèles de cette Église envoyaient à celle de Jérusalem, alors ravagée par la famine. Ils furent consacrés Apôtres des Gentils ; puis ils partirent ensemble, investis de cette mission. Ils parcoururent un grand

nombre de villes où ils opérèrent plusieurs miracles et d'innombrables conversions. Maintes fois ils faillirent être massacrés, s'étant ensuite séparés pour donner plus d'extension à leur ministère, saint Barnabé fit plusieurs voyages à Rome, à Jérusalem, en Chypre ; il fonda l'Église de Milan et étant retourné dans l'île de Chypre, sa patrie, il fut lapidé par les Juifs de la ville de Salamine, le 11 juin de l'an 70 de Jésus-Christ. Son tombeau ne fut découvert que vers l'an 448, on trouva sur sa poitrine l'Évangile de saint Mathieu que saint Barnabé avait écrit de sa propre main.

### *Réflexions pratiques.*

Saint Barnabé est choisi de Dieu même pour être, avec saint Paul, les Apôtres des Gentils. Ces deux hommes apostoliques, fidèles à l'appel de Jésus-Christ convertissent des milliers d'idolâtres. Dieu donne à chacun de nous une vocation. Avons-nous consulté Dieu dans notre choix de vie ? Ce n'est pas assez d'avoir été appelés, il faut encore, à l'exemple de saint Barnabé, répondre avec fidélité à sa vocation. Judas avait été destiné à l'apostolat par Jésus-Christ même, et Judas pour avoir négligé de remplir sa mission est devenu sous les yeux et à l'école de son divin Maître, un infâme apostat et un grand réprouvé. Avons-nous rempli avec ponctualité et ferveur les devoirs de l'état auquel nous avons été appelés ? En avons-nous accompli toutes les œuvres ? Avons-nous marché sur les traces des saints qui ont embrassé la même vocation que nous ? Mon Dieu !



que de négligences dans l'accomplissement de mes devoirs ?

*Plan de méditation.*

Sainteté de ses travaux. On trouve dans saint Barnabée la plénitude : 1° de la foi ; 2° de l'humilité ; 3° De la charité ; 4° de la chasteté.

---

SAINT JEAN DE FACOND, CONFESSEUR

12 juin.

Saint Jean naquit l'an 1419 à Sahagun, dans le royaume de Léon, en Espagne, de parents distingués par leur naissance et leur vertu. Son père et sa mère, longtemps privés d'enfants, obtinrent celui-ci par leurs bonnes œuvres et leurs prières. Dès son bas âge il donna des marques éclatantes de sa future sainteté. Souvent, en effet, à la tête de ses compagnons d'enfance. il prenait la parole pour les exhorter à la vertu, et pour régler leurs différends.

Jean fit ses études chez les bénédictins de Saint-Facond. Étant entré dans l'état ecclésiastique, il s'attacha à l'évêque de Burgos. Ce prélat lui conféra un des canonicats de sa cathédrale. Sa conduite avait toujours été irréprochable ; toutefois il s'aperçut qu'il était loin de cette perfection à laquelle étaient parvenus tous les disciples de Jésus-Christ. Il vit en lui des défauts qu'il s'appliqua sérieusement à réformer. Il commença par se démettre de tous

ses bénéfices, ne se réservant qu'une chapelle où il disait la messe tous les jours, prêchait souvent et enseignait les mystères de la foi à ceux qui les ignoraient. La pauvreté, la mortification, la retraite devinrent ses délices. Comme saint Jean ne se trouvait pas assez savant pour soutenir longtemps le ministère de la prédication, il résolut d'aller faire son cours d'études à Salamanque. Ayant demandé et obtenu la permission de son évêque, il se retira dans cette célèbre université où, pendant quatre ans, il s'appliqua à l'étude de la théologie, et acquit de cette science une connaissance parfaite. Il fut ensuite appelé à la direction des âmes dans l'église paroissiale de Saint-Sébastien, où ses instructions produisirent d'excellents résultats. Neuf ans se passèrent de la sorte. Une maladie cruelle dont il fut atteinte, lui causa longtemps de vives douleurs. Il fit alors vœu que, s'il recouvrait la santé, il se consacrerait uniquement au service de Dieu et au salut des âmes. Sa santé étant rétablie, il résolut de quitter à tout jamais le monde. Pour remplir son engagement il commença par donner à un pauvre presque nu le meilleur des deux vêtements qu'il possédait; puis il se retira chez les Augustins établis à Salamanque et prit l'habit religieux, en 1463. Admis dans cette maison, il devint un modèle de régularité et de vertu. Le soin du réfectoire lui ayant été confié, il arriva qu'entre ses mains une petite pièce de vin servit abondamment aux besoins de tous les moines pendant l'année entière.

Après sa profession, il fut chargé par ses supérieurs d'annoncer la parole de Dieu; il s'acquitta de

cette fonction avec un zèle infatigable; les instructions qu'il faisait en public et en particulier renouvelèrent la face de toute la ville de Salamanque. On y vit cesser cet esprit de haine et d'animosité qui régnait surtout parmi les gentilshommes, et qui produisait tous les jours les plus funestes effets. Un jour il parla avec tant de force contre les vices des grands, que le duc d'Albe s'en tint fort offensé. Il vint lui en faire des reproches, et le Saint, après quelques instants de silence, lui dit avec douceur : « Pourquoi monte-t-on en chaire? Est-ce pour dire la vérité ou pour flatter le vice? Sachez qu'un prédicateur de l'Évangile préfère mourir victime de son zèle pour annoncer les oracles du Seigneur, que vivre par suite d'un coupable silence. » En retournant à son monastère, il aperçut deux cavaliers qui venaient à lui l'épée à la main. « Ces deux hommes paraissent avoir de mauvais desseins, » dit alors Jean à son compagnon; celui-ci se mit à retrousser sa manche et à ramasser des pierres pour se défendre. Le Saint lui dit : « O mon père, vous ne vous comportez pas en religieux, puisque vous voulez rendre le mal pour le mal : laissez ces pierres, Dieu combattra pour nous. » Quand les deux cavaliers furent un peu plus près, leurs chevaux s'arrêtèrent, et ils ne purent jamais avancer. Surpris de ce prodige, ils descendirent de cheval, et se jetèrent aux pieds du saint pour lui demander pardon. Quand ils retournèrent pour rendre compte au duc de ce qui s'était passé, ils le trouvèrent accablé d'une maladie mortelle dont il avait été frappé subitement. Il eut encore assez de connaissance pour envoyer

prier le Saint de venir chez lui, n'espérant plus de secours que dans ses prières. Son repentir fut récompensé par le recouvrement de la santé. Une autre fois, des scélérats l'attaquèrent à coups de bâton ; mais leurs bras raidis devinrent immobiles et ne recouvrèrent le mouvement que lorsqu'ils eurent recouvré leur pardon.

En célébrant le saint sacrifice, Jean voyait habituellement d'une manière sensible Notre-Seigneur Jésus-Christ présent, et il puisait à la source de la divinité la connaissance des mystères célestes. Souvent il pénétra les secrets des cœurs et prédit des événements qu'il était impossible de prévoir. Il ressuscita la fille de son frère, morte à l'âge de sept ans. Il s'endormit dans le Seigneur, le 11 juin 1479, ainsi qu'il l'avait prédit. La multitude et la grandeur de ses miracles déterminèrent le pape Alexandre VIII à le mettre au nombre des Saints.

### *Réflexions pratiques.*

La vraie charité oblige l'homme à s'aimer lui-même et à ne rien faire qui puisse lui nuire. C'est cette charité qu'a pratiquée saint Jean de Facond. C'est celle que nous devons pratiquer nous-mêmes. Si nous nous aimons véritablement ne devons-nous pas nous procurer le plus grand de tous les biens ? Or, quel plus grand bien pour notre âme et pour notre corps que de les rendre dignes de la gloire éternelle ? Notre âme arrivera à cette fin bienheureuse par la possession de la grâce sanctifiante et notre corps par la pénitence et la mortification. Mais si nous aimons le péché, le plaisir, la bonne

chère, la volupté, nous n'aimons ni notre corps, ni notre âme. En présence de cette vérité, ô mon Dieu ! je vais commencer à me punir moi-même des péchés de ma vie passée, et je vengerai Dieu sur tout ce qui a péché en moi : sur mon esprit, en réprimant les pensées vaines et inutiles ; sur mon cœur, en le remplissant de sentiments de douleur pour mes transgressions ; et sur toutes mes facultés corporelles en leur imposant des privations utiles. Seigneur, animez-moi d'une sainte haine contre moi-même.

*Plan de méditation.*

- I. Avantages de la fuite du monde.
- II. De quelle manière nous devons la pratiquer.

---

SAINT ANTOINE DE PADOUE.

13 juin.

Saint Antoine de Padoue naquit à Lisbonne, en Portugal, l'an 1195, et reçut le surnom qu'il porte, de la ville de Padoue, où il habita longtemps, où il mourut et où l'on conserve ses reliques. A son baptême on lui donna le nom de Ferdinand ; c'est à sa profession religieuse qu'il prit celui d'Antoine. Dès son bas âge, il fut confié à la communauté des chanoines de la cathédrale de Lisbonne pour être élevé dans les sciences et la piété. Il répondit parfaitement aux desseins de ses parents. A l'âge de quinze ans il entra chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin,

et quelques années plus tard il se fit religieux de Saint-François, dans le dessein de prêcher la foi aux Maures et d'obtenir la couronne du martyr. Après en avoir reçu la permission, il s'embarqua pour l'Afrique, tout heureux de penser que bientôt il pourrait donner sa vie pour la défense de la foi. Mais Dieu qui avait accepté le sacrifice du cœur, n'accepta pas celui du sang. Il le visita par une maladie si opiniâtre qu'il lui fut impossible de rien entreprendre pour la propagation de l'Évangile chez les Maures.

Au printemps de l'année suivante, il reprit le chemin de l'Espagne et fut jeté par une tempête, sur les côtes de la Sicile, à Messine. — Saint François tenait alors un chapitre général de son Ordre dans la ville d'Assise; Antoine s'y rendit: ses humbles entretiens avec son père spirituel furent pour lui la source d'abondantes consolations. De là il se retira dans l'ermitage du Mont-Paul, près de Bologne, en qualité de cuisinier. Dans une petite cellule taillée dans le roc, il vécut ignoré des hommes dans les austérités de la pénitence et goûta les délices de la plus fervente contemplation. Vivant dans la simplicité au milieu des simples, il cachait sous des dehors faibles et humbles les grandes lumières qu'il recevait du Ciel. Dieu prépare toujours dans le secret les Apôtres qui doivent répandre à grands flots la vérité et l'amour sur la terre. Bientôt fut manifesté à ses supérieurs et au monde, ce vase d'honneur sanctifié et préparé par la main divine. On l'envoya à Forli, dans la Romagne, pour y recevoir les ordres, là se trouvaient réunis plusieurs de ses Frères, des domi-

nicains et des prêtres séculiers. L'ordination était toujours précédée d'exercices spirituels et d'exams. Après une conférence, l'évêque désigna Antoine pour faire une exhortation pieuse : le pauvre frère s'en excusa bien humblement, mais il fallut obéir. Sa parole fut d'abord simple et timide, ensuite il parla avec une force, une onction et une éloquence qui frappèrent de surprise tous les assistants. Il était alors âgé de vingt-six ans.

Saint François informé du trésor que renfermait son Ordre, envoya Antoine à Verceil pour y étudier la théologie. Mais en arrivant dans cette ville, l'élève se trouva un maître consommé, et l'ordre lui fut intimé d'enseigner lui-même la science. Il le fit avec beaucoup de distinction à Bologne, à Toulouse, à Montpellier et à Padoue. Mais enfin, se croyant appelé à la conversion des âmes, il abandonna la théologie scolastique, s'arma d'une croix de bois, et commença à parcourir les villes, déclarant partout la guerre aux vices et à l'irréligion.

Notre saint missionnaire était véritablement né pour une œuvre si importante. Avec une belle figure, des manières élégantes et faciles, mais plein de noblesse et de dignité, il avait une voix forte, claire, agréable et une mémoire si heureuse qu'il savait, disait-on, tout ce qu'il avait lu. Il parlait avec une onction admirable ; la charité dont brûlait son cœur passait dans sa parole et allait comme un trait enflammé, embraser l'âme de tous ses auditeurs. Aussi produisait-elle les fruits les plus admirables de pénitence et de conversion. A sa voix les ennemis se réconciliaient, les usuriers restituaient leurs gains

illicites, les débauchés fuyaient les objets de leurs passions criminelles; on en vit même plusieurs qui se condamnaient à des pénitences publiques pour réparer les scandales qu'ils avaient donnés. — Prêchant un jour à Rimini, ville pleine d'hérétiques et de libertins, les habitants s'obstinaient à ne pas vouloir écouter ses enseignements. Le saint missionnaire, plein de confiance et de foi, les invita à se rendre sur le bord de la mer pour y être témoins de choses merveilleuses. Là, en présence d'une foule immense de curieux, il s'adressa aux poissons de la mer et leur dit : « Puisque les fidèles de cette cité ne veulent pas entendre la parole de Dieu, venez, créatures du Seigneur, venez confondre, par votre soumission, l'indocilité de ces impies. » A ces mots, les poissons, grands et petits, paraissent sur l'eau et prêtent une oreille attentive à la voix du prédicateur. Le peuple touché d'un pareil spectacle se montra plus docile, alla entendre l'homme de Dieu et se convertit. — Dans une autre circonstance, ayant prêché à Toulouse sur la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, un hérétique obstiné, qui l'avait entendu, dit qu'il n'avait rien à répliquer, mais pour croire il lui fallait un miracle. Le Saint, pour convaincre ce malheureux, lui en laissa le choix. « Le miracle que je voudrais voir, reprit l'hérétique, c'est que la mule dont je me sers quitte et l'avoine et le foin pour aller se prosterner devant une hostie consacrée. — J'y consens, dit le Saint, et vous n'avez qu'à faire bien jeûner votre mule. » L'hérétique la garda trois jours sans lui donner à manger. Après ce temps, le Saint s'adressa à l'animal au moment



où l'on portait le Saint-Viatique à un malade et lui dit : « Si Jésus-Christ est réellement présent dans la sainte hostie, prosterne-toi devant le très Saint-Sacrement et adore-le? » La mule docile, quitte à l'instant l'avoine et le foin qu'on venait de lui présenter, incline la tête et fléchit les genoux devant l'Eucharistie. L'opiniâtreté ne put tenir devant un fait si merveilleux et l'hérétique se convertit, et cette conversion fut suivie de beaucoup d'autres.

Mais le plus étonnant de ses miracles fut celui-ci : Son père, faussement accusé d'homicide, avait été condamné à mort à Lisbonne. Le Saint, par une permission divine, est à l'instant miraculeusement transporté dans sa patrie. Il se rend chez les juges et leur déclare que son père est innocent. Comme son témoignage n'est point reçu, il requiert que le corps du défunt soit apporté dans la salle d'audience. Là, en présence d'une foule immense de témoins, il ordonne au mort, au nom de Jésus-Christ, de déclarer tout haut si son père est l'auteur de l'assassinat. Aussitôt le mort se lève et confesse publiquement que l'accusé est innocent.

Un an avant sa mort Antoine se retira à Padoue, épuisé et malade ; il prêcha néanmoins pendant tout le carême. Enfin Dieu l'appela à lui de bonne heure ; le 13 juin 1231, à l'âge de trente-six ans, il s'endormit dans le Seigneur. Trente-deux ans après sa mort, sa langue, instrument de sa parole, était intacte et vermeille comme de son vivant.

### *Réflexions pratiques.*

Dieu, pour récompenser saint Antoine du noble

et saint usage qu'il fit de sa langue, voulut la préserver de la corruption du tombeau; et trente-deux ans après son trépas elle fut trouvée aussi fraîche, aussi intacte que le jour de son trépas. Quel emploi faisons-nous chaque jour de notre langue? Un bon chrétien doit, comme le Saint dont nous admirons les vertus, s'en servir pour parler à Dieu, de Dieu et pour Dieu.

I. Il doit parler à Dieu par ses prières vocales du matin et du soir, par la récitation de son chapelet, par l'assistance au saint sacrifice, par le chant des cantiques, par de bonnes lectures, par de fréquentes aspirations vers le Ciel... Il doit lui demander de l'assister dans ses peines, de le consoler, de le soutenir dans ses afflictions, de l'éclairer dans ses doutes, de le faire marcher avec fidélité dans les voies de la justice.

II. Il doit parler de Dieu, de ses attributs, de sa bonté, de sa patience, de sa miséricorde, de sa justice, de sa religion, de la parole divine qu'il entend aux prênes, aux catéchismes, aux congrégations... Quand la religion est attaquée... dans sa famille, dans les réunions, avec les enfants, les ignorants, les pauvres...

III. Il doit parler pour Dieu quand il reprend les pécheurs, quand il console les affligés, quand il instruit les ignorants, quand il donne de bons conseils, quand il porte ses frères à le bénir, à l'aimer, à le servir, en un mot toutes les fois qu'il parle. Est-ce ainsi que nous faisons? Quand nous proférons des blasphèmes, des imprécations; quand nous souillons notre langue par des médisances, des calom-

nies et des mensonges; quand nous méprisons la religion et ses ministres; quand nous tenons des discours scandaleux, parlons-nous à Dieu, de Dieu et pour Dieu? — Seigneur, que de péchés nous commettons chaque jour par la langue!

*Plan de méditation.*

I. Éloquence, zèle et sainteté de la prédication de saint Antoine.

II. Puissance et efficacité de ses prières.

---

SAINT BASILE LE GRAND

*14 juin.*

Saint Basile, cet homme merveilleux que tous les siècles ont salué du nom de Grand, naquit à Césarée, métropole de la Cappadoce, vers la fin de l'année 329. Il eut le bonheur incomparable de naître d'une famille de saints et de héros célèbres. Son père s'appelait Basile l'Ancien et sa mère sainte Emmélie. Sa naissance fut un don de Dieu accordé aux prières de ses pieux parents. Mais à peine fut-il au monde, qu'il causa de vives inquiétudes à la tendresse de son père et de sa mère. Une maladie, que les médecins jugèrent incurable, mit ses jours en danger. Le rétablissement de sa santé fut regardé comme le fruit des prières que l'on avait adressées pour lui au Ciel. Dès son enfance, il alla chez sainte Macrine l'Ancienne, son aïeule, qui demeurait à la campagne

près de Néocésarée dans le Pont. Ce fut là qu'il puisa les premiers principes de vertu. Je n'ai jamais oublié, disait-il, les fortes impressions que faisaient sur mon âme encore tendre les discours et les exemples de cette sainte femme.

Aussitôt qu'il fut en âge d'apprendre, son père, qui joignait à une tendre piété une grande éloquence, se chargea de lui apprendre lui-même les premiers éléments des lettres humaines. Après la mort de son père, il fut envoyé à Césarée et confié à des maîtres habiles, mais ceux-ci n'ayant bientôt plus rien à lui apprendre, il fut envoyé par ses parents à Constantinople pour y étudier la rhétorique. Là, il fit l'admiration de Libanius, le plus fameux rhéteur de son temps, et un des premiers savants de l'empire. Le vieux professeur déclara qu'il se sentait ravi toutes les fois qu'il entendait parler en public le jeune Basile qui réunissait en lui la vertu, la science et le génie. De Constantinople il se rendit à Athènes, le berceau des arts, la patrie de l'éloquence, pour y puiser de nouvelles connaissances. Il y trouva saint Grégoire de Nazianze avec lequel il avait formé à Césarée la liaison la plus intime. Cette amitié fut aussi durable que sincère, et jamais le plus petit nuage ne jeta la moindre ombre sur leurs pures affections. Ils ne connaissaient dans cette ville que deux rues, celle qui conduisait à l'Église et celle des écoles.

Lorsque Basile eut achevé le vaste cours de ses études préliminaires, il dirigea toute l'activité de son intelligence vers l'étude de l'Écriture sainte et des Pères de l'Église. Il puisa dans cette mine féconde

ces vastes connaissances et ces nobles sentiments qui élèvent l'homme jusqu'au ciel. Basile devint bientôt si célèbre qu'on le regardait comme un oracle et qu'on le consultait partout sur les sciences divines et humaines.

A l'âge de vingt-sept ans, il revint dans sa patrie et plaida quelques causes avec tant d'éloquence et de succès qu'il fut tenté de s'attacher au barreau ; mais sainte Macrine, sa sœur aînée, lui parla si éloquemment de la vanité des choses humaines et de la grandeur des biens qu'il paraissait oublier, que Basile résolut de renoncer complètement au monde. Il vendit la plus grande partie de ses biens, en donna le prix aux pauvres et embrassa la vie monastique. Dès lors il voulut visiter les monastères d'Orient, pour trouver dans ces asiles de la vertu des modèles et des maîtres. Un an après il revint de la Cappadoce, puis se retira chez son aïeul dans le Pont où il fonda plusieurs monastères d'hommes et de femmes auxquels il donna des règles qui devinrent très célèbres.

Basile ne portait jamais qu'une tunique et un manteau ; il couchait sur la dure, ne faisait chaque jour qu'un seul repas consistant en un peu d'eau et de pain. L'évêque l'éleva malgré lui au sacerdoce. Quelques années après il devint le premier pasteur de Césarée, sa patrie. Cette élévation au pontificat ne servit qu'à faire briller davantage ses vertus. Persuadé que le premier soin d'un pasteur doit être de nourrir son troupeau, il se livra avec une incroyable activité à la prédication de la parole de Dieu. Il prêchait tous les jours régulièrement matin

et soir. On vit souvent son immense auditoire fondre en larmes. La ville de Césarée ne tarda pas à être renouvelée. Elle offrit bientôt l'aspect d'une communauté fervente. Le peuple communiait quatre fois par semaine et aux fêtes des martyrs.

Saint Basile portait au plus haut point l'amour des pauvres qu'il regardait comme ses enfants de prédilection. Il fonda un vaste hôpital qui fut nommé Basiliade. Il y allait souvent pour consoler ceux qui souffraient, et leur apprendre à faire un bon usage de leurs peines. Le saint évêque eut beaucoup à souffrir de la part des Ariens et de l'empereur Valens qui, pour favoriser ces hérétiques, voulut obliger le prélat à communiquer avec eux. Par son ordre, Modeste, préfet du prétoire, arriva à Césarée, résolu de séduire l'évêque Basile, ou à le bannir de son siège. « Pourquoi, lui dit-il, osez-vous résister à l'empereur et ne pas suivre sa religion ? — C'est parce que mon empereur à moi, qui est Dieu, me le défend. — Et nous donc, repartit Modeste, pour qui nous comptez-vous ? — Je ne vous compte pour rien, dit gravement l'évêque, du moment que vous me commandez de telles impiétés contre la volonté du Souverain Maître. — Ne savez-vous pas, reprit le préfet, que je puis vous faire sentir les effets de ma puissance ? — Les effets de votre puissance dont vous me menacez, dit Basile, ne peuvent être que la confiscation de mes biens, l'exil, les tourments ou la mort. Quant à la confiscation, celui qui n'a rien, ne la craint pas. Je ne redoute pas davantage l'exil ; partout où est Dieu, là est ma patrie. Pour ce qui est des tourments que vous pouvez me faire endurer, je suis déjà si faible,

que le premier coup seul pourra se faire sentir ; il ne me restera plus assez de force pour en soutenir un autre. A l'égard de la mort, comment pourrai-je la craindre puisqu'elle me procurera le bonheur de posséder mon Dieu ? » Le préfet, étonné d'un tel discours, s'écria : « Jamais on ne m'a parlé avec tant de hardiesse. — C'est sans doute, répondit Basile, parce que vous n'avez jamais rencontré d'évêque. »

Modeste déconcerté, alla trouver l'empereur et lui dit : « Seigneur, nous sommes vaincus : Cet évêque n'a point son semblable ; il n'y a rien à faire avec lui. La mort seule peut l'empêcher de résister à vos ordres en ce qui concerne la religion. » Et Valens donna ordre de laisser en paix cet indomptable évêque.

Cependant la persécution ne fut suspendue que pour peu de temps. L'empereur, obsédé par les Ariens, condamna Basile à l'exil. Le prélat était prêt à partir lorsque Dieu, prenant sa cause en main, frappa subitement d'une grave maladie le fils de Valens, âgé de six ans. L'impératrice Dominica, agitée depuis quelque temps de songes affreux et tourmentée par des douleurs aiguës, fit comprendre au prince que les injures faites au saint évêque étaient l'unique cause de la maladie de leur enfant. L'empereur effrayé fit prier Basile de venir visiter le jeune malade. Ce prélat, sans hésiter, se rend à l'invitation de Valens, et pour se venger de ses persécutions, prie sur l'enfant mourant et le guérit miraculeusement. Il rend également la santé à l'impératrice et gagne à Dieu le préfet du tyran. Ces

prodiges auriert dû ouvrir les yeux de l'empereur et l'attacher à saint Basile, mais sur les instances des Ariens il bannit de nouveau le vertueux prélat. L'ordre en étant donné, Valens prit trois fois la plume pour le souscrire ; mais les trois plumes se rompirent. Alors sentant trembler sa main et saisi d'horreur, il déchira le papier, révoqua l'ordre et laissa saint Basile en paix. Une si belle vie fut couronnée par une sainte mort qui arriva le premier janvier 379. Le vertueux évêque avait cinquante et un ans.

*Réflexions pratiques.*

Quel brillant et beau rôle aurait pu jouer saint Basile dans le monde avec les rares talents que le Ciel lui avait confiés ! Que de gloire, que de richesses il aurait pu acquérir dans la société ! Que d'applaudissements humains il aurait pu obtenir dans le barreau ou dans toute autre carrière, s'il n'avait visé qu'aux grandeurs terrestres ! Mais non, cet illustre défenseur de la foi a compris de bonne heure que ce bas monde n'est qu'un lieu d'exil, une vallée de larmes, et que le Ciel seul est digne de son ambition et de ses désirs. Il le déclare hardiment au préfet Modeste. Aussi, pour arriver à la céleste patrie, quel courage, quelle fermeté ne déploie-t-il pas ! Il brave les menaces de l'exil et les tourments de la mort. Pour acheter le Ciel il donne à Dieu son esprit, son cœur et tous les talents qu'il possède.

Le monde n'est-il pas pour nous, comme pour les saints, un vrai exil et une vallée de larmes ? Pourquoi nos affections sont-elles toutes pour la terre ? Le



ciel n'est-il pas notre véritable patrie comme celle de tous les bienheureux ? Pourquoi, à l'exemple de saint Basile et de tous les habitants du paradis, n'emploierions-nous pas tout ce que nous avons de bien, d'esprit, de santé et de talents pour arriver à l'heureux séjour ? Là pourtant est Dieu, notre père ; là règne, avec Jésus-Christ notre frère aîné, Marie notre bonne mère ; là sont tous les saints, tous nos parents, tous nos amis. Détournons donc nos regards de la terre et fixons-les vers le ciel. Travaillons sans cesse et fortement pour l'acquérir. Mon Dieu ! J'en prends aujourd'hui la ferme résolution. Daignez la bénir.

*Plan de méditation.*

I. La famille de saint Basile est le modèle des familles chrétiennes.

II. Son amitié avec saint Grégoire de Nazianze est le modèle des saintes amitiés.

---

**SAINTS VIT, MODESTE ET CRESCENCE, MARTYRS**

*15 juin.*

Saint Vit ou Guy était un jeune homme sicilien de naissance et fils d'un riche et puissant païen. Son père lui donna pour nourrice une fervente chrétienne nommée Crescence qui, de concert avec Modeste, son mari, l'éleva dans les principes de la foi et lui inspira de vifs sentiments de piété. Étant encore jeune, mais déjà instruit dans les principes de

la religion, il fut baptisé à l'insu de son père. Dès lors le jeune chrétien se déclara hautement contre les superstitions païennes, et commença à faire de grands miracles, à guérir les malades et à délivrer les possédés.

Le gouverneur de la Sicile en étant informé, fit appeler le père de Vit et lui témoigna sa grande surprise d'apprendre que son fils était un des plus ardens sectateurs de la religion chrétienne. « Si vous voulez le sauver, lui dit le magistrat sur un ton aigre et menaçant, faites-le revenir de son erreur et rendez-le sage. »

Le père de Vit, qui était aussi zélé païen que son fils était fervent chrétien, ne perdit pas un moment pour le faire apostasier. « Mon cher enfant, lui dit-il, j'apprends avec la plus vive douleur que vous vous êtes laissé séduire par cette race maudite de chrétiens, et, qu'à son exemple, vous adorez comme un Dieu, un Juif pendu à une croix. Si vous voulez ne pas encourir la disgrâce des empereurs, et ne pas jeter dans l'opprobre votre famille, abandonnez vos folles superstitions et adorez les dieux de l'empire. » — Le jeune Vit se montra ferme et inébranlable; il déclara hautement qu'il n'y a qu'un seul véritable Dieu et que rien au monde ne pourra le déterminer à ne pas l'adorer. Le père, entendant ce langage, fut transporté de colère et le remit entre les mains du juge Valérien qui le fit déchirer à coups de fouet avec une inhumanité sans égale. L'enfant toujours ferme dans sa foi fut ensuite rendu à son père. Pendant que cet homme barbare se préparait à lui faire éprouver plus cruellement les effets de son ressenti-

ment, Crescence et Modeste tirèrent Vit des mains du persécuteur, et s'enfuirent secrètement en Italie. Ils y demeurèrent trois ans. Dieu continua de faire de nombreux miracles par les prières de Vit. Sa réputation fut si grande qu'on accourait de toute part pour voir cet admirable enfant. Dieu permit, pour la plus grande gloire de son saint nom, qu'un enfant de l'empereur Dioclétien se trouva alors possédé du démon. Cet esprit impur en tourmentant sa victime déclarait tout haut qu'il ne sortirait point que Vit, qui était en Lucanie, ne l'y contraignît. L'empereur le fit venir et le pria de délivrer son fils tourmenté du démon. Le Saint se met en prières, pose la main sur la tête du possédé, et faisant le signe de la croix : « Esprit immonde, s'écria-t-il, sors de ce corps, je te le commande au nom de Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu : » et à l'instant le démon sort avec fracas et tue plusieurs païens présents qui n'avaient cessé de vomir mille blasphèmes contre notre sainte religion.

L'empereur, frappé de toutes ces merveilles et charmé des excellentes qualités du jeune Vit, n'oublia rien pour le gagner ; il lui promit de l'adopter pour son fils et de l'associer à l'empire, s'il voulait renier la foi de Jésus-Christ. Mais le Saint ayant rejeté avec horreur toutes ces flatteuses promesses, la tendresse de l'empereur se changea en fureur : il l'envoya en prison, chargé de chaînes, avec Modeste et Crescence. A peine sont-ils enfermés que la prison s'ouvre, toutes leurs chaînes se brisent et une clarté éblouissante jette la frayeur dans tous les esprits. Le concierge court au palais, et tout tremblant raconte

ces merveilles. Étonné de leur courage, Dioclétien voulut les vaincre en les faisant plonger tous trois dans une chaudière de plomb fondu, de poix et de résine bouillante. Les martyrs, à l'exemple des trois enfants hébreux jetés dans la fournaise, chantèrent alors des hymnes à la gloire de Dieu. Ensuite on les exposa aux bêtes féroces dans l'amphithéâtre; mais nos saints n'eurent pas plus tôt fait le signe de la croix que ces tigres et ces lions vinrent se coucher devant eux et lécher leurs pieds. L'empereur enflammé de colère à la vue de la multitude, que ce miracle remplissait d'émotion, fit étendre les victimes sur un lit de fer, et commanda qu'on coupât les membres et qu'on arrachât les os de leurs corps. Au moment de cette horrible exécution un affreux tremblement de terre jeta la consternation partout et mit en fuite cette multitude effrayée. Une dame de distinction, appelé Florence, recueillit les restes des martyrs et les ensevelit avec honneur.

### *Réflexions pratiques.*

La vie admirable de saint Vit nous apprend de quelle importance est une bonne première éducation. Toute la conduite de la vie en dépend. Les premières leçons et les premiers exemples qu'il reçoit ne s'effacent plus de son esprit. Il est donc de la plus haute importance de bien choisir les maîtres qu'on donne aux enfants. C'est connaître bien peu la nature humaine, que de s'imaginer que les enfants ne sont point susceptibles de la contagion du vice. Ils observent plus sérieusement qu'on ne pense ce qui se passe dans les autres, et ils en reçoivent

des impressions qu'il est presque impossible d'effacer.

N'est-ce point parce que bon nombre de parents indifférents négligent la bonne éducation de leurs enfants qu'ils n'éprouvent de leur part qu'insoumission, que mépris, qu'ingratitude, que révoltes et même quelquefois que mauvais traitements. Les malheureux ! ils se ménagent des larmes amères et de tristes déboires pour cette vie, et qui pourra calculer les affreux châtimens qu'ils se préparent pour l'éternité ?

O mon Dieu ! aidez les parents à élever leurs enfants dans votre amour afin que les semences de vertu qu'ils jetteront dans leurs jeunes cœurs produisent des fruits ardents de salut.

*Plan de méditation.*

I. Chaque âge trouve des modèles à imiter dans les saints.

II. Saint Vit, héroïque martyr de douze ans, est un des admirables modèles de l'adolescence.

---

SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS, JÉSUI TE

16 juin.

Saint Jean-François Régis, homme apostolique remarquable, naquit le 31 janvier de l'an 1597 à Fontcouverte, petite ville du diocèse de Narbonne en Languedoc. Son père et sa mère, distingués par leur naissance et plus encore par leur piété, transmirent

leurs vertus à leur enfant. L'esprit de Dieu s'empara de bonne heure du cœur de Jean-François Régis. A l'âge de cinq ans, ayant entendu sa mère parler des peines éternelles des damnés, il en conçut une grande horreur, et il résolut de ne jamais les mériter. Il aimait les choses sérieuses, les jeux enfantins lui étaient insipides ; l'église où il épanchait sa jeune âme en présence de Jésus au Tabernacle, au pied de la douce Marie, la mère des enfants pieux, était le lieu de sa prédilection.

Après ses premières études qu'il fit à Béziers, dans le collège des Jésuites, il entra dans leur Compagnie à dix-neuf ans, résolu de se consacrer à Dieu et de travailler au salut des âmes. Après deux ans de noviciat, qui furent deux ans d'une vie céleste, il alla, pour achever ses cours, à Cahors, puis à Tournon où il mérita d'être appelé *l'ange du collège*. Il fut ensuite chargé d'enseigner les belles-lettres à Billom, à Auch, au Puy : aimant ses élèves comme une mère aime ses enfants, il les faisait marcher d'un pas égal dans les sciences et dans les vertus. Alors seulement il fut envoyé à Toulouse pour y étudier la théologie. Il y reçut les ordres sacrés ; et en 1630, François dut se préparer à la prêtrise ; il célébra sa première messe avec une incroyable ferveur ; son cœur s'en alla tout en larmes pendant la durée des saints mystères. La peste ayant alors éclaté dans cette grande ville, lui donna occasion de signaler son zèle et son courage avec un dévouement sans bornes.

Ses supérieurs voyant en lui une vocation sublime pour la vie apostolique, le destinèrent à l'œuvre des missions. Le Vivarais, le Velay et le Forez furent le

champ donné à son zèle, et ce champ il le cultiva pendant dix années avec un succès prodigieux. Il passait l'été dans les villes et l'hiver dans les campagnes. Ses discours étaient simples et familiers, mais remplis de mouvements vifs et tendres, prêchés avec une onction qui pénétrait les cœurs les plus durs ; il entraînait la foule partout où il parlait. On vit les pécheurs les plus obstinés, les femmes les plus dégradées, les hérétiques les plus opiniâtres, céder à la force de ses discours.

Il ne donnait chaque nuit que trois heures au sommeil et souvent qu'une seule ; le reste était employé à la prière. Une simple planche, ou la terre nue lui servait de lit. Dans les plus grandes fatigues des missions il ne vivait que de pain et d'eau ; il s'était interdit l'usage de la viande, du poisson, des œufs et du vin. Sa charité pour les pauvres, son attention à les visiter et à les consoler, sa patience et son assiduité à entendre leur confession lui acquirent une estime et une vénération particulières.

Dieu fit connaître sa sainteté par des miracles. Ayant quêté du blé pour les pauvres dans un temps de disette, il en remplit un grenier qui fut bientôt épuisé : il envoyait sans cesse des pauvres à une vertueuse dame qu'il avait chargée de faire la distribution de ce blé ; quand elle eut tout donné, elle lui fit dire que le grenier était vide ; le saint lui répondit, qu'il ne fallait pas cesser de faire du bien aux pauvres. La dame étant retournée au grenier, le trouva miraculeusement rempli. Toute la ville fut témoin de cette merveilleuse multiplication qui se renouvela jusqu'à trois fois. Le saint missionnaire

avec quelques prières et un signe de croix guérit à Fay deux aveugles ; il délivre à Marthes un possédé du démon ; il fait cesser la peste qui exerçait des ravages affreux à Montfaucon.

Les nombreuses conversions opérées par le Père Régis faillirent lui coûter la vie. Trois jeunes débauchés, furieux de voir ses conseils ramener dans la bonne voie les femmes qui partageaient leurs honteux désordres, résolurent de l'assassiner. A l'approche de la nuit, ils allèrent le demander au collège. « Je sais ce que c'est, répondit le Saint au portier qui venait le prévenir, ouvrez-leur les portes de l'église. » Quelques instants après il parut au milieu d'eux. « Je sais que vous voulez m'ôter la vie, dit-il, en les abordant. Je ne crains pas la mort, je l'appelle au contraire de tous mes vœux ; mais ce qui me touche profondément c'est l'état de damnation où vous êtes et qui paraît vous affecter si peu. » Comme ils restaient déconcertés et honteux, Régis les embrassa avec la tendresse d'un père, et les exhorta à se réconcilier avec Dieu. Tous trois firent avec beaucoup de larmes la confession de leur crime, et menèrent depuis une vie édifiante.

Épuisé de travaux et de fatigues, il mourut le 31 décembre de l'an 1640, dans un petit village du diocèse de Vienne, nommé la Louvesc, qui est devenu célèbre par les miracles qui se sont opérés à son tombeau. Le Saint n'avait que quarante-quatre ans. A peine eut-il expiré que toutes les montagnes voisines retentirent de ces paroles : *Le saint est mort* ; et des larmes abondantes coulèrent de tous les yeux. Il fut enterré à la Louvesc, le 3 janvier. Vingt-deux



curés et un concours prodigieux de peuple assistèrent à ses funérailles. Depuis de nombreux miracles ne cessent de s'accomplir sur sa tombe.

*Réflexions pratiques.*

Se sanctifier et sauver les autres : telle fut la devise de saint François Régis. Pour atteindre ce but il se donne entièrement à Dieu. Dès l'enfance il met toute sa joie à le prier, à le visiter dans son temple et à lui gagner le cœur de ses condisciples. Arrivé à cette époque de la vie où il s'agit d'embrasser un état, il se sépare d'un père et d'une mère tendrement aimés ; il quitte ses frères qui l'affectionnent vivement. Il leur abandonne le riche héritage qu'il pouvait attendre, et à peine âgé de dix-huit ans il va s'ensevelir dans la retraite. C'est là que cette jeune plante croit toute belle aux yeux de Dieu et des hommes. Dès qu'il a reçu la mission de travailler à la conquête des âmes, quel zèle ne déploie-t-il pas le jour et la nuit ! Quand il n'est pas occupé à prêcher ou à confesser, il court auprès des malades pour les encourager, auprès des affligés pour les consoler. — Et nous, malheureux chrétiens, que faisons-nous pour notre âme et pour sauver l'âme de nos frères ? Ce qui était l'objet de la première et presque unique pensée de notre Saint n'est-ce pas l'objet de la dernière de notre vie ! Hélas ! nous perdons les heures du jour et de la nuit au service d'un monde ingrat et perfide. Nous allons comme des aveugles et des insensés vers l'abîme de l'éternité, sans souci, sans nous demander : Où vais-je ? Est-ce au ciel ? Est-ce en enfer ? Quel malheur pour des chrétiens de mener

une vie si incertaine ! Réveillons-nous, vivons, travaillons et mourons pour Dieu.

*Plan de méditation.*

Saint Jean-François Régis fut : 1° un héros de sainteté digne de notre culte ; 2° un héros de zèle digne de toute notre reconnaissance.

*Autre plan.*

Saint Jean-François Régis fut : 1° par son courage être grand dans les choses les plus difficiles ; 2° par son humilité être grand dans les plus petites choses.

---

**SAINTE JULITTE ET SAINT CYR, MARTYRS**

*17 juin.*

Sainte Julitte, dont la vie n'a pas été moins pure que la mort glorieuse, descendait des anciens rois d'Asie. Sa vertu encore plus éclatante que sa naissance la rendirent célèbre dans toute la Lycaonie. Elle était de la ville d'Icone où saint Paul et saint Barnabé avaient prêché la foi de Jésus-Christ avec tant de fruits. S'étant mariée avec un jeune homme des premières familles du pays, elle sut gagner et conserver ses affections. Sa douceur envers tout le monde, sa charité envers les malheureux, sa sagesse dans toutes ses paroles la faisaient admirer de tous ceux qui la connaissaient. Telle était Julitte lorsque Dieu, pour l'éprouver et la perfectionner, lui enleva son mari à la fleur de l'âge. Notre Sainte

fut veuve à l'âge de vingt-deux ans. Elle n'avait qu'un fils nommé Cyr, qu'elle présenta à Dieu aussitôt après son baptême, afin qu'il le conservât dans l'innocence que ce sacrement venait de lui donner.

L'édit des empereurs Dioclétien et Maximien, contre la religion chrétienne, ayant été publié dans la ville d'Icone, Julitte tremblant que le jeune Cyr, qui n'avait encore que trois ans, ne tombât, si elle venait à mourir, entre les mains des païens et ne perdît la foi, se décida à prendre la fuite. Elle se retira à Séleucie, puis à Tarse, avec deux servantes seulement, laissant ses biens, qui étaient immenses, au pouvoir des persécuteurs. Après être demeurée quelque temps cachée, elle ne put échapper aux recherches des persécuteurs, qui la firent arrêter. On la conduisit au juge nommé Alexandre. Celui-ci informé de sa haute naissance la traita avec beaucoup de politesse et de bonté. « Quel est votre nom? — Je suis chrétienne. — Quel est votre pays? — Je suis chrétienne. — Quelle est votre condition? — Je suis chrétienne. » — A toutes les questions qu'il lui posa, elle ne répondit que par ces mots : « Je suis chrétienne. » Ce langage le fit changer de ton et de manières. Outré de fureur et de colère, le gouverneur donna ordre qu'on lui enlevât son enfant et qu'elle fût étendue sur le chevalet et frappée à coups de nerf de bœuf. Quant à l'enfant, il se le fit donner. Rien n'égalait sa gentillesse et sa beauté. Un certain air de dignité, qui annonçait son illustre naissance, joint à la douceur et à l'innocence du premier âge, intéressait vivement en sa faveur tous ceux qui étaient présents. On eut beaucoup de peine à l'arra-

cher des bras de sa mère ; il étendait continuellement les siens vers elle de la manière la plus touchante. Ses cris et ses pleurs marquaient la peine qu'il ressentait de la violence exercée envers celle qui lui avait donné le jour. Le juge le mit sur ses genoux pour le caresser ; il l'embrassait pendant qu'il faisait torturer Julitte et faisait tous ses efforts pour l'apaiser. Mais l'enfant avait toujours les yeux sur sa mère ensanglantée et s'élançait fortement de son côté. Il cherchait à se débarrasser du juge en lui égratignant le visage, et en lui donnant des coups de pied dans la poitrine. Et quand il entendait sa mère au milieu des tortures s'écrier : « Je suis chrétienne. » il répétait aussi : *Je suis chrétien*. Le gouverneur irrité de ses cris et des efforts qu'il faisait pour s'échapper, le prit par les pieds et l'éleva dans les airs le jeta violemment contre terre en disant : « Puisque tu es chrétien, meurs comme ta mère. » La tête de l'innocente victime se brisa et sa cervelle se répandit sur le parquet. A ce spectacle horrible un sourd murmure d'indignation courut parmi les assistants. Quant à Julitte, quoique son cœur maternel fût percé d'un glaive de douleur, elle éleva au ciel ses yeux baignés de larmes, et dit : « Je vous remercie, Seigneur, d'avoir bien voulu placer mon fils au nombre de vos élus. » Le juge, plus furieux que jamais, lui fit déchirer les côtes avec des ongles de fer, et ordonna qu'on lui versât sur les pieds de la poix bouillante. En même temps un bourreau lui criait : « Sacrifiez, Julitte, sacrifiez. — Ah ! répondit la généreuse martyre, si j'ai un désir, un désir ardent, ce n'est pas de vivre, mais de me réunir

à mon fils. Non, je ne sacrifie point à des idoles muettes et à de vils démons. » — Après cette réponse, le gouverneur la condamna à avoir la tête tranchée. Les bourreaux s'étant approchés de Julitte pour exécuter les ordres du gouverneur, la Sainte mit les genoux à terre pour remercier Dieu d'avoir appelé à lui son fils, et le prier de recevoir le sacrifice qu'elle lui faisait de sa vie; aussitôt le bourreau lui abattit la tête. C'était l'an 304 de Jésus-Christ.

*Réflexions pratiques.*

Que d'héroïsme dans sainte Julitte ! Cette noble et vertueuse veuve n'a qu'un fils unique qu'elle aime plus qu'elle-même. Les tyrans l'immolent sous ses yeux parce qu'il dit comme sa mère qu'il est chrétien. Aussitôt elle élève ses regards mouillés de larmes vers le Ciel et remercie le Seigneur d'avoir reçu son fils au nombre des saints. On lui fait ensuite endurer les plus cruels tourments, et sa bouche au lieu d'exhaler des plaintes ne s'ouvre que pour répéter cette belle profession de foi : *Je suis chrétienne, je suis chrétienne*. Avant d'expirer, elle témoigna sa reconnaissance à Dieu de ce qu'il daigne, par le martyre, la réunir à son fils bien-aimé.

Il n'y a que votre grâce, ô mon Dieu ! qui puisse produire de semblables actes de bravoure. Cette grâce n'a rien perdu de sa vertu toute-puissante ; d'où vient qu'elle produit aujourd'hui si peu de héros ? où sont les chrétiens qui sont prêts à sacrifier, à perdre tout plutôt que de renoncer à l'amitié de Dieu ? Et nous-mêmes, quels sacrifices nous imposons-nous journallement pour Dieu ? S'il nous

fallait en ce moment mourir pour lui rester fidèles, serions-nous prêts à lui offrir, comme sainte Julitte ce dernier et suprême sacrifice? O Seigneur! donnez-moi la foi de vos martyrs.

*Plan de méditation.*

I. Le fils voit dans la mère un amour de la religion qui change sa faiblesse en courage.

II. La mère voit dans le fils une victime de la religion qui change ses alarmes en héroïsme.

---

**SAINT MARC ET SAINT MARCELLIN, MARTYRS**

18 juin.

Saint Marc et saint Marcellin, frères jumeaux, étaient d'une naissance distinguée dans Rome par leur noblesse et par leurs biens. Ils furent convertis à la foi dès leur jeunesse à l'insu de leur parents et devinrent de fervents et zélés disciples du Sauveur. Quelque désir qu'ils eussent de vivre dans le célibat, ils se virent contraints d'épouser tous deux des filles païennes, qu'ils espéraient gagner un jour à Jésus-Christ.

A l'avènement de Dioclétien à l'empire, les persécutions commencèrent. Ce prince n'avait pas rendu encore ses édits contre l'Église, mais il laissait les idolâtres donner un libre cours à leur haine contre les chrétiens. C'est vers cette époque que Marc et Marcellin, connus par leur dévouement à assister les fidèles et leur charité sans bornes à pourvoir à leurs

besoins, furent arrêtés. Après un long interrogatoire où ils confessèrent Jésus-Christ devant le préfet avec un courage et une fermeté inébranlables, ils souffrirent de cruels et ignominieux supplices avec une persévérance qui surprit les païens.

Chromace, lieutenant du préfet de Rome, voyant la constance des deux frères à confesser Jésus-Christ et désespérant de les pervertir, les condamna à être décapités. Leurs parents et leurs amis désolés vinrent se jeter aux pieds du juge pour le prier de surseoir de quelques jours à l'exécution de l'arrêt, ne désespérant pas de les gagner et de les obliger à renier leur foi pour sauver leur vie. Par leurs prières et leurs larmes ils obtinrent un délai de trente jours. Durant ce temps ils mirent tout en œuvre pour les déterminer à obéir aux désirs du juge.

Par ordre de l'empereur et du préfet on transféra les deux saints dans la maison de Nicostrate, premier greffier de la préfecture. Ce fut là que le cœur de nos deux saints eut à soutenir les épreuves les plus cruelles : Tranquillien, leur père, que sa vieillesse et les douleurs de la goutte mettaient hors d'état de marcher, s'y fit porter par ses serviteurs. Là, leur montrant ses cheveux blancs, son front ridé et ses infirmités, il les supplia, s'ils avaient encore quelque reste de naturel, de ne pas lui arracher la vie en prodiguant inconsidérément la leur. Leur mère, Marcia, tout éplorée, étendue à leurs pieds, conjurait ses enfants de lui donner la mort pour l'empêcher de survivre à leur supplice. Afin de rendre la batterie plus forte, les femmes des bienheureux confesseurs vinrent tout échevelées, se jeter à leurs pieds et leur

présentant les petits enfants qu'elle nourrissaient encore, elles les conjuraient d'avoir pitié de ces innocentes victimes et de ne point les vouer à l'infamie, à l'esclavage et à tous les autres maux qu'elles pouvaient attendre après leur exécution. Cet assemblage de pleurs, de cris, de plaintes et de gémissements qui se renouvelaient tous les jours commençait à ébranler la constance des martyrs, lorsque saint Sébastien, officier de l'empereur, s'en aperçut. Il vint fort à propos à leur secours et ne perdit pas un moment pour relever leur courage. Ce capitaine, qui sous l'uniforme militaire avait un cœur d'apôtre, les visitait tous les jours pour les exhorter à être inébranlables. Toutes ces conférences se terminèrent par la conversion de Tranquillien, leur père, de Marcie, leur mère, et celle des femmes des deux saints. Nicostrate abjura aussi le paganisme, en quoi il fut bientôt imité par chromace. Ce dernier mit les confesseurs en liberté, puis se retira à la campagne, après avoir quitté sa charge. Qui pourrait exprimer la joie de nos deux Saints, en voyant ceux qui avaient fait tous leurs efforts pour les arracher à Jésus-Christ, devenus eux-mêmes ses disciples.

Un officier chrétien nommé Castule cacha Marc et Marcellin ; mais ils furent trahis par un apostat, et on se saisit de nouveau de leurs personnes. Fabien, qui avait succédé à Chromace, les condamna à être liés à un poteau, et à y être attachés par les pieds avec des clous. Il restèrent dans cet état un jour et une nuit. Le lendemain ils furent percés à coups de lance. Ils expirèrent en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie, le 18 du mois de juin de l'an 286.



*Réflexions pratiques.*

Les larmes d'un père et d'une mère inconsolables, les tristes désolations de deux jeunes femmes, les cris perçants de tendres et chers enfants font une violente impression sur des cœurs nobles et généreux et mettent à de terribles épreuves la constance la plus héroïque, mais la foi, de concert avec la grâce, triomphe de tout. Il faut que la foi soit bien faible de nos jours puisqu'on rencontre à chaque pas d'innombrables lâchetés ! Il faut que la grâce trouve de grands obstacles puisque, aujourd'hui, dans toutes les conditions, dans tous les âges et dans tous les états, on manque de fidélité dans les moindres occasions ! Combien de gens sacrifient leur conscience et leur salut à la complaisance qu'ils ont pour un ami, pour des enfants, pour des proches ! Que cette faiblesse de la chair et du sang coûte cher à ces pères et à ces mères qui, par une complaisance aveugle et peu chrétienne, ont trop d'indulgence pour leurs enfants à qui ils passent toutes sortes de défauts, qui deviennent la source et la semence de leurs dérèglements le reste de leur vie ! Qu'elle coûte cher, cette complaisance, à des enfants qui, par une tendresse peu chrétienne et mal entendue, manquent à leur vocation par une lâche condescendance pour leurs parents, et préfèrent à l'état où Dieu les appelle, la condition à laquelle la cupidité et l'inclination naturelle des parents les destinent ! On suit toujours un mauvais guide quand on écoute la voix de la chair et du sang au préjudice de la voix de Dieu. Ne l'avons-nous jamais suivie et n'en sommes-nous pas la triste

victime ? Mon Dieu ! Enseignez-nous nos devoirs et donnez-nous, avec le courage, la force de les remplir.

*Plan de méditation.*

La nature et la grâce, les tyrans et l'Évangile, la terre et le Ciel ont travaillé ensemble à la gloire de Marc et de Marcellin : 1° la nature et la grâce pour les former ; 2° les tyrans et l'Évangile pour les éprouver ; 3° la terre et le Ciel pour les récompenser.

---

SAINT JULIENNE FALCONIÉRI, VIERGE

19 juin.

Sainte Julienne, par sa sainteté, a communiqué une gloire immortelle à l'illustre famille de Falconiéri. Elle vint au monde à Florence en 1280, dans un temps où ses parents, avancés en âge, n'espéraient plus avoir des enfants ; aussi, sa naissance fut accueillie comme un miracle. Son père sa mère, par reconnaissance, firent bâtir à Florence l'église de l'Annonciation qui, par la richesse et la beauté de l'architecture, est encore regardée aujourd'hui comme une merveille. Les noms de Jésus et de Marie furent les premiers que Julienne apprit à bégayer, et, dans l'âge le plus tendre, elle montrait un grand attrait pour la prière et la mortification, une modestie parfaite et une horreur extrême du péché. Cette enfant était si pieuse que son oncle disait à sa

mère, qu'elle avait mis au monde non pas une fille, mais un ange.

Quand elle eut accompli sa quinzième année elle renonça à son patrimoine, qui était cependant très considérable, et à un mariage honorable, pour se consacrer à Dieu. Elle reçut des mains de saint Philippe Beniti le voile du tiers ordre des Servites, dont elle fut la première religieuse. Le but de cet ordre fut de servir les malades et d'exercer d'autres œuvres de charité. L'exemple de Julienne fut suivi par plusieurs dames des plus nobles familles. La mère elle-même de la Sainte se mit entre les mains de sa fille pour son éducation religieuse. Julienne fut chargée de gouverner la communauté naissante. Sa place ne la rendit que plus humble, et sa plus douce jouissance était de trouver l'occasion de servir ses compagnes. Sa charité ne connaissait point de bornes, surtout lorsqu'il s'agissait de réconcilier des ennemis, de retirer des pécheurs du désordre, ou d'apporter de l'adoucissement aux douleurs des malades. Son ardeur pour les austérités et sa patience dans les épreuves que Dieu lui envoya étaient extraordinaires. Une prière fervente et continuelle lui mérita des faveurs signalées, et dans sa dernière maladie, comme ses vomissements ne lui permettaient pas de recevoir le Saint Viatique, Jésus-Christ opéra un prodige pour satisfaire les désirs ardents qu'elle avait de s'unir à lui. Ayant demandé, comme une dernière faveur, qu'un prêtre apportât la sainte hostie pour l'adorer, sa prière fut exaucée ; et alors, ô prodige ! l'hostie sainte disparut, et Julienne expira portant imprimée sur sa figure la joie et la sérénité. Quand

on l'ensevelit on aperçut sur sa chair au-dessus de son cœur la forme d'une hostie gravée, représentant l'image de Jésus-Christ crucifié. Le bruit de ce prodige et d'autres nombreux miracles qui s'accomplirent encore concilièrent à Julienne la vénération, non seulement de Florence, mais de tout l'univers chrétien. La Sainte avait soixante ans quand elle mourut.

*Réflexions pratiques.*

Sainte Julienne craignait tellement le péché qu'elle ne pouvait y penser sans trembler. Elle le regardait comme l'unique mal qu'une âme doit redouter ici-bas, puisqu'il est le seul obstacle à la béatitude et au salut. Est-ce ainsi que nous le regardons nous-mêmes ! L'évitons-nous avec soin ? Nous appliquons-nous à le détruire en nous ? N'avons-nous jamais établi son règne dans notre cœur et dans celui de nos frères par nos mauvais exemples ? Ne l'avons-nous jamais propagé par nos scandales ? — Je veux travailler dès aujourd'hui à bannir le péché de toute ma conduite. A l'exemple de sainte Julienne et de tous les saints, je m'attacherai désormais à considérer l'horreur que Dieu en a et combien ce monstre lui ravit de gloire. Ah ! mon Dieu, vous m'avez créé pour vous, et jusqu'ici j'ai presque toujours vécu contre vous. Convertissez-moi, pardonnez-moi.

*Plan de méditation.*

I. Saint Julienne auprès de sa mère et de son oncle :  
1° son horreur du péché ; 2° son amour de Dieu et ses progrès sensibles dans la vertu.

II. Mortifications extraordinaires de la sainte,

## SAINT GERVAIS ET SAINT PROTAIS, MARTYRS

20 juin.

Saint Gervais et saint Protas, frères jumeaux et de race noble, étaient de Milan. Leur père saint Vital et leur mère sainte Valérie furent martyrisés tous deux pour l'amour de Jésus-Christ. Des parents, qui avaient versé leur sang pour Dieu, ne pouvaient pas manquer d'avoir des enfants vertueux. L'éducation chrétienne qu'ils en avaient reçue servit comme de base à cette haute sainteté à laquelle la grâce les éleva. Nos deux saints avaient passé leur jeunesse dans les exercices de la plus édifiante piété et dans les travaux d'une charité vraiment chrétienne. Ayant hérité de grands biens, par la mort glorieuse de leurs parents, ils résolurent d'en faire hériter Jésus-Christ, en les distribuant tous aux pauvres et en rendant la liberté à leurs esclaves. Privés même de leur maison paternelle, ils se retirèrent dans une chambre pour ne vaquer plus qu'à la prière, à la lecture des saints Livres et aux œuvres de piété. Occupés de Dieu seul, et uniquement appliqués à lui plaire, ils passèrent dix ans dans cette douce solitude, vivant plutôt en anges qu'en hommes. Leur jeûne était continuel, et leurs prières n'étaient interrompues ni le jour ni la nuit. Ce fut par une vie si fervente et si austère qu'ils obtinrent du Père des miséricordes la grâce qu'ils sollicitaient tous les jours, de donner leur sang pour Jésus-Christ.

La conduite si chrétienne et si fervente de nos deux Saints inspira aux prêtres des païens une haine

mortelle contre eux. C'est pourquoi ils résolurent de les perdre. L'occasion devenant favorable, ils en profitèrent. Le comte Astasius, général de Marc-Aurèle, passant par Milan pour aller combattre les Marcomans, peuple de l'ancienne Germanie, les prêtres des idoles vinrent le trouver et lui dirent : « Prince, si vous voulez remporter la victoire et retourner à Rome triomphant, obligez Gervais et Protais à renier le Christ et à sacrifier aux dieux de l'empire. Sans cette mesure vous pouvez vous attendre à une défaite entière et à la ruine complète de votre armée. » Le général, effrayé de ces prédictions, se fait amener les deux Saints : « J'apprends, leur dit-il, que vous êtes les ennemis des dieux et des lois. Il faut que vous changiez de conduite. — Il n'y a d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens, répondit Gervais. » Sur ce, Astasius ordonna que le saint confesseur fût frappé de cordes plombées jusqu'à ce qu'il rendit l'âme. « Misérable ! dit-il ensuite à Protais, ouvre les yeux, et ne nous oblige pas à te faire mourir tout vivant. — Qui est le plus misérable de nous deux, répliqua fièrement Protais, ou moi qui ne crains rien, ou toi qui as peur de moi ? — Comment ! moi, j'ai peur de toi ? — Oui, car si tu ne me craignais point, tu ne me presserais pas, comme tu le fais, de rendre hommage à tes idoles pour remporter la victoire sur l'ennemi. Pour moi qui ne reconnais d'autre Dieu que le Dieu vivant et éternel qui règne dans les cieux, je me moque de tes menaces et de tes tourments. » Astasius furieux le fit rouer de coups de bâton sur le dos et sur le ventre. « Quoi donc, ajouta le païen, veux-tu périr entre nos mains,

comme ton frère? — Ce n'est point périr que de souffrir et mourir pour Jésus-Christ, c'est un bonheur infini que de donner sa vie pour la gloire de son nom. A l'exemple de Jésus-Christ, mon Dieu, je te plains et te pardonne; car tu ne sais pas ce que tu fais. » Ne sachant plus que répondre Astasius lui fit trancher la tête, l'an 64. Un généreux chrétien, nommé Philippe, témoin oculaire de ce double martyre, recueillit les corps des deux Saints pendant la nuit, écrivit sur un papier tout ce que nous venons de rapporter, et mit cet écrit sous la tête des saints martyrs. Ce précieux trésor demeura plus de trois cents ans caché jusqu'à ce que l'an 386, Gervais et Protas apparurent en songe à saint Ambroise et lui indiquèrent le lieu où reposaient leurs corps. Le pieux archevêque ayant fait fouiller la terre, on trouva dans un sépulcre de marbre deux hommes très grands, dont tous les os étaient entiers et en leur disposition naturelle, hors la tête qui était séparée du corps. Ces reliques furent exposées durant deux jours; il y eut un concours prodigieux de peuple que Dieu rendit témoin de plusieurs miracles. Le troisième jour, qui était le 10 juin, on les transféra dans la basilique Ambrosienne avec une grande pompe religieuse. Ce fut pendant la marche de la procession qu'un aveugle, nommé Sévère, se trouva guéri en touchant les ornements qui couvraient les reliques. Plusieurs personnes, atteintes de diverses maladies, obtinrent aussi de la même manière, une parfaite guérison; et divers possédés, après avoir hautement confessé la Sainte-Trinité, furent délivrés. Si ces miracles n'eurent point la force de con-

vertir les hérétiques, ils contribuèrent au moins à ralentir la fureur de la persécution. L'impératrice épouvantée de la puissance des saintes reliques n'osa plus persécuter.

*Réflexions pratiques.*

Dieu accorde aux reliques une double gloire : l'une, c'est le respect et la vénération du monde catholique, culte qui se transmet de siècle en siècle et qui ne finira qu'avec le monde ; l'autre, ce sont les miracles dont il les honore lui-même et par lesquels il montre à la fois sa puissance et son amour pour ses vrais serviteurs. Que veut donc le Seigneur par ces honneurs dont il entoure même le corps du chrétien ? Il veut nous apprendre qu'il lui appartient, qu'il est son œuvre, qu'il n'est pas fait pour être jeté en pâture au monde et à ses passions ; mais que, temple vivant de la divinité, il doit être sacré à nos yeux et être conservé pur de toute tache, pour mériter les honneurs qui lui sont réservés. Respect donc à notre corps : plus d'impuretés, plus d'intempérance ! Notre corps est fait pour le Ciel ! Respect au corps comme à l'âme de notre prochain : plus de scandale ! Que notre langue, que nos yeux, que nos mains sanctifiés ne déshonorent plus le temple vivant de Jésus-Christ.

*Plan de méditation.*

Saint Gervais et saint Protas sont : 1<sup>o</sup> unis dans leur naissance ; 2<sup>o</sup> dans leur vie ; 3<sup>o</sup> dans leur mort.

*Autre plan.*

Saint Gervais et saint Protas sont : 1<sup>o</sup> des aigles par leurs lumières ; 2<sup>o</sup> des lions par leur courage.



## SAINT LOUIS DE GONZAGUE

PATRON DE LA JEUNESSE

21 juin.

Louis de Gonzague vint au monde, le 29 mars 1568, au château de Chatillon en Lombardie. Son père était chambellan de Phillippe II, roi d'Espagne, et sa mère, dame d'honneur de la reine Isabelle de France, son épouse. Cette mère, princesse très pieuse, fut si malade aux approches de ses couches, qu'abandonnée des médecins, on attendait à tout moment sa mort. Dans cette cruelle extrémité elle eut recours à la très Sainte Vierge, lui consacra l'enfant qu'elle portait dans son sein et fit vœu, que s'il venait au monde heureusement, elle le porterait à Notre-Dame de Lorette. A peine eut-elle fait cette promesse, qu'elle recouvra parfaitement la santé, et peu après elle donna le jour à cet enfant tant désiré. On lui donna le nom de Louis. Cette vertueuse mère inspira de bonne heure à son jeune fils la crainte et l'amour de Dieu. Les noms de Jésus et de Marie embaumaient souvent ses lèvres enfantines. Aussi, dès sa plus tendre enfance on eût dit un ange revêtu d'une chair mortelle. Chacun l'appelait le *petit Ange*, le *petit Saint*. A l'âge de trois et quatre ans il priait Dieu avec délices. On le trouvait quelquefois seul à genoux, dans quelque lieu caché du château, faisant sa prière. Sa tendre compassion pour les pauvres lui arrachait des larmes.

Sa mère voulait faire de Louis un saint, mais son père, quoique chrétien, voulait le faire grand prince

aux yeux des hommes. Il le destina à l'état militaire et s'efforçait de lui en inspirer le goût par ses exemples et ses paroles. Louis n'avait que quatre ans lorsque son père l'amena à Casal pour le faire assister à une revue des troupes. Là, il le fit habiller en officier, et il le vit avec une joie mêlée d'orgueil marcher à la tête des troupes, couvert d'une armure proportionnée à son âge et à sa taille. Louis resta plusieurs mois dans cette ville, et sans cesse au milieu des militaires, il contracta l'habitude de dire de ces mots grossiers si ordinaires aux soldats, sans comprendre toutefois ce qu'ils signifiaient. Son gouverneur l'en ayant repris, il se corrigea sur-le-champ. Un jour, pendant que les soldats dormaient, il prit de la poudre dans leurs bandoulières, chargea lui-même un canon, y mit le feu et faillit être écrasé par les roues de l'affût qui reculèrent. Le marquis résolut de punir sévèrement son fils, mais les soldats qui aimaient Louis, sollicitèrent et obtinrent sa grâce. Ce furent là ses plus grands péchés. Il les pleura et en fit pénitence toute sa vie. La première fois qu'il les confessa, il tomba en défaillance aux pieds du prêtre par l'excès de son repentir.

De retour à Chatillon, il commença à exécuter la résolution qu'il avait prise de se donner entièrement à Dieu. Il multiplia ses exercices de piété, et se fit un devoir de réciter tous les jours, à genoux, tant qu'il vécut, l'office de la Sainte Vierge, les psaumes de la pénitence et plusieurs autres prières.

Un jour qu'il avait ouï dire à la marquise, sa mère, que puisque Dieu lui avait donné plusieurs fils, elle se trouverait heureuse d'en voir un religieux, Louis lui

dit : « Ma mère, je crois que Dieu vous accordera cette grâce et je pense que ce sera moi. » La marquise attendrie et édifiée, résolut secrètement de seconder son pieux dessein. Mais son père qui le destinait au monde, voulant que son éducation répondît à ses brillants projets, le tira de la maison paternelle pour le confier à des maîtres habiles. Louis était dans sa neuvième année lorsqu'il fut envoyé à Florence avec son frère Rodolphe, pour y faire ses études. Là, il fit de rapides progrès dans les sciences et surtout dans la vertu. A neuf ans, il fit à Dieu, en l'honneur de la Sainte Vierge, et au pied de son autel, le vœu de perpétuelle chasteté. Le Seigneur agréa son offrande et le récompensa par une telle abondance de grâces qu'on assure que Louis ne ressentit jamais les ardeurs de la tentation.

Il reçut du Ciel l'esprit de prière. Devant le Saint Sacrement, devant une croix ou une image de la Bonne Mère, son cœur était de suite inondé de consolations, et l'endroit où il priait était souvent mouillé de ses larmes. Prier tout le jour et souvent une partie de la nuit, tel était son plaisir. Il aimait à faire le catéchisme aux autres enfants et aux domestiques; tous l'écoutaient avec délices quand il parlait de Dieu. — Saint Charles Borromée eut occasion de voir Louis, il fut ravi de sa conversation, et assura qu'il n'avait jamais perdu l'innocence du baptême. Il conseilla à ce saint enfant de faire au plus tôt sa première communion, et de communier ensuite souvent. Il voulut le préparer lui-même à ce grand acte de la vie. Quel beau spectacle que celui de ce jeune enfant s'asseyant pour la première fois à la

sainte Table ! Quelle abondance de grâces dut verser sur une terre si bien préparée le Dieu qui aime les cœurs purs ! Depuis le jour de sa première communion la ferveur de notre jeune Saint augmenta sensiblement ; il l'appelait l'époque de sa conversion. Il régla alors ses prières, ses lectures, ses visites au Saint Sacrement, son travail, l'heure de son coucher, de son lever, ses pratiques de pénitence qu'il portait souvent à l'excès. Il jeûnait tous les samedis, et souvent le mercredi et le vendredi. Plusieurs jours de la semaine il se donnait la discipline. Chaque jour il assistait à la sainte messe. Sa modestie était si grande pendant l'auguste sacrifice qu'on disait communément que, pour devenir pieux, on n'avait qu'à voir entendre la messe au jeune prince de Gonzague.

A la cour de Mantoue, où son père le conduisit ensuite, Louis perfectionna son règlement : Sa première pensée à son réveil était pour Dieu ; sa première parole Jésus, Marie ; sa première action le signe de la croix avec de l'eau bénite. Il se levait promptement, s'habillait en silence et avec modestie, se prosternait ensuite devant la croix et l'image de la Sainte Vierge qu'il n'appelait plus que sa chère mère ; faisait sa prière à laquelle il ajoutait l'*Angelus*, et les litanies du *saint nom de Jésus*. Il communiait tous les huit jours et à toutes les fêtes de la Sainte Vierge.

Prière, lecture spirituelle et étude, voilà la vie de saint Louis de Gonzague. Aussi à seize ans, il était un des plus habiles écoliers et le plus savant jeune homme de son temps. On l'envoya ensuite à la cour

d'Espagne; il y édifia et s'y sanctifia comme à Florence et à Mantoue. C'est là que les plaisirs, les honneurs, les grandeurs et les richesses se présentèrent à lui avec tous leurs charmes. Louis vit le néant de toutes les choses du monde. *Tout ce qui n'est pas éternel n'est rien*, disait-il. *Que sert tout cela pour l'éternité!* s'écriait-il quand on lui parlait des biens et des honneurs qui l'attendaient dans le monde. *Quid hoc ad æternitatem*. Il voulut donc renoncer à tout pour acheter le Ciel. Ce projet causa une grande joie à sa mère, mais contraria vivement son père. Ce ne fut qu'après trois ans de lutttes que le marquis acquiesça à un tel désir. Vaincu par la fermeté du jeune Saint, il lui dit : « Mon fils, vous venez de faire à mon cœur une plaie qui saignera longtemps. Vous savez combien je vous aime; je fondais sur vous mes espérances et celles de notre maison; mais puisque Dieu vous appelle, comme vous le dites, je ne veux plus m'y opposer. Allez, mon fils, où il vous plaira; je vous donne ma bénédiction. »

Louis, au comble de ses vœux, céda ses droits d'aînesse à son frère Rodolphe et alla chez les Jésuites, à Rome. Il avait alors dix-huit ans. Sa cellule lui parut un petit paradis, et en y entrant, il s'écria, transporté de joie : « C'est ici le lieu de mon repos; j'y habiterai puisque je l'ai choisi. » — Il y parut dès les premiers jours, comme un modèle capable d'être proposé aux plus parfaits. Il y vécut comme un Ange, observant toutes les règles avec la plus scrupuleuse exactitude. Après avoir passé deux ans dans la Compagnie, Louis prononça ses vœux le 25 novembre 1587; peu de temps après, il reçut la tonsure

cléricale et les Ordres mineurs. Sa philosophie étant alors achevée, il commença son cours de théologie. Mais une contestation, née au sein de sa famille, pour des intérêts temporels, vint le tirer de sa chère solitude. Dans le but d'y établir la paix, ses supérieurs lui firent faire le voyage de Mantoue. Louis n'eut pas plus tôt paru au milieu des contendants que leur mutuelle animosité s'apaisa, et que la paix la plus durable fut rétablie. Sa mère ayant obtenu qu'il prêchât avant son départ, il le fit avec un succès si extraordinaire que des larmes abondantes coulèrent des yeux de tous ses auditeurs, et que plus de sept cents personnes se confessèrent après le sermon.

Sa présence n'étant plus nécessaire à Mantoue, il prit congé de ses parents et se rendit à Milan, le 22 mars 1590, pour y continuer ses études théologiques. Rappelé à Rome vers la fin de la même année, il y mourut, victime de sa charité, en se dévouant corps et âme aux soins des malades durant une maladie épidémique qui exerça de grands ravages à Rome, en 1591. — Avant d'expirer, il avait constamment les yeux fixés sur l'image de Jésus crucifié. Et quand les religieux, qui se pressaient autour de sa couche de douleur, lui demandaient comment il se trouvait, il répondait avec une douceur céleste : « Nous nous en allons, nous nous en allons. — Et où allez-vous ? — En paradis. » En effet, le 21 juin de l'an 1591, le jour de l'Octave de la Fête-Dieu, il rendit son âme à son Créateur en prononçant le doux nom de Jésus. Louis n'était âgé que de vingt-trois ans et quelques mois.

*Réflexions pratiques.*

Louis de Gonzague fut saint dans le monde, n'y attachant pas son cœur, n'y pensant qu'à servir Dieu. Faisons-nous dans notre condition ce que ce Saint faisait dans le siècle?

Il a été saint en quittant le monde par un généreux mépris. Il a fait à Dieu le sacrifice de tous ses biens en quittant son marquisat, malgré toutes les oppositions de son père. Quels sacrifices offrons-nous à Dieu, nous qui n'avons pas le courage de rompre de coupables liaisons et de renoncer à de coupables jouissances?

Il a été saint en religion en s'éloignant pour toujours de l'esprit du monde. Ne faisons-nous pas le contraire en ne nous corrigeant pas de nos mauvaises habitudes, tout en fréquentant les sacrements?

*Plan de méditation.*

Saint Louis de Gonzague est arrivé à la plus haute sainteté : 1° parce que dans le siècle il a travaillé avec la plus grande ardeur à se dépouiller de tout ce qui est du monde ; 2° parce que dans la religion il a travaillé avec la plus grande ardeur à se revêtir de tout ce qui est de Dieu.

---

SAINT PAULIN, ÉVÊQUE

22 juin.

Saint Paulin naquit à Bordeaux en 353. Son père était préfet du prétoire dans les Gaules et premier

magistrat de l'empire d'Occident ; il comptait dans sa famille une longue suite d'illustres sénateurs. Mais le jeune Paulin éclipsa tous les titres, tous les hommes et les triomphes de ses ancêtres par l'éclat de ses vertus, qui le rendirent l'admiration de son siècle. A une illustre origine il joignait les plus heureuses dispositions, un esprit prompt et facile, une grande aptitude pour les lettres, une facilité étonnante à concevoir et à exprimer ses pensées ; une âme sensible et un cœur élevé. Il cultiva ces dispositions dès son enfance par une application sérieuse à l'étude. Paulin eut pour maître le célèbre poète Ausone qui professait alors l'éloquence à Bordeaux, avec un talent qui lui attirait l'estime universelle. L'illustre professeur cultivait avec plaisir un élève doué de si merveilleuses dispositions. Le disciple répondit parfaitement aux soins du maître, et dépassa toutes les espérances qu'on avait conçues de lui. On le regarda bientôt comme un des premiers savants du siècle et comme le plus habile de tous les poètes.

Ce mérite naissant ne tarda pas à être connu. L'empereur Valentinien I<sup>er</sup> l'éleva aux plus hautes dignités de l'empire : il le fit consul de Rome à l'âge de vingt-cinq ans, et ensuite préfet de la ville. C'est alors qu'il prit pour épouse une jeune Espagnole, nommée Thérasia, qui lui apporta de grands biens, et quelque chose de plus précieux encore, un mérite distingué et de solides vertus. Pendant quinze ans, il déploya dans l'administration des affaires publiques de rares talents et une merveilleuse capacité. Sa prudence, sa générosité, son affabilité, son obligeance envers tout le



monde lui attirèrent une estime universelle. Paulin, arrivé au faite des honneurs, ayant à peu près tous les biens que le monde peut donner, n'y trouvait cependant pas tout le bonheur qu'il avait espéré. De cette hauteur où la fortune l'avait placé, jetant ses regards autour de lui, il ne vit que vide et néant, et s'écria avec tant d'autres, détrompés comme lui : *Vanité des vanités*. Ce qui raffrmit ses sentiments sur l'instabilité des choses humaines, ce fut la mort de son frère, tombé sous le poignard d'un assassin, et le décès du fils unique que Dieu lui avait donné.

Ces divers malheurs jetèrent dans son âme des germes de conversion qui furent développés par divers entretiens qu'il eut avec plusieurs savants et saints évêques de ce temps. Dans les différents voyages qu'il fut obligé d'entreprendre pour les affaires de l'empire il eut occasion de voir saint Ambroise à Milan, saint Augustin à Hippone, saint Victrice à Rouen, et saint Delphin à Bordeaux. Ces grands saints lui parlèrent souvent du royaume de Dieu et l'exhortèrent à se faire baptiser et à embrasser la pratique de tous les devoirs attachés au baptême. Il fut touché de leurs discours et se fit baptiser par saint Delphin. La grâce du baptême ne fut point stérile en lui. Sa femme qui était pieuse, ne contribua pas peu à le confirmer dans la résolution qu'il avait prise de vivre en véritable chrétien. Ils se retirèrent dans une terre qu'ils avaient en Espagne, pour y chercher un peu de retraite, de silence et de repos. Ils y restèrent quatre ans, ne s'occupant que de bonnes œuvres, d'aumônes et de prières. La mort du seul fils que Dieu leur avait donné et qui leur fut ravi

huit jours après sa naissance, acheva de rompre les derniers liens qui les retenaient encore au monde.

Paulin prit la résolution de tout abandonner, biens, honneurs, pays, pour aller s'ensevelir dans un monastère. Thérésie, qui, de son côté, choisissait le même lot, le fortifia dans ces bonnes résolutions. Il vendit tous ses biens et ceux de sa femme pour en distribuer le prix aux pauvres, et tous deux se retirèrent à Barcelone, où ils vécurent dans la plus austère pénitence. Le peuple et le clergé de cette ville, touchés des grands exemples de vertus que donnait Paulin, le firent ordonner prêtre en 393. Mais se trouvant trop connu en Espagne, il passa en Italie, et se fixa à Nole, où il fit de sa maison une communauté de moines. Il y avait quinze ans que Paulin vivait dans la solitude, lorsque tous les suffrages l'appelèrent à succéder à Paul, évêque défunt de cette ville. Il se conduisit dans son évêché par les conseils de saint Augustin et de saint Jérôme. Quoiqu'il fût fort assidu à distribuer le pain de la parole de Dieu à son peuple, il lui apprit les vérités du salut plus encore par ses exemples que par ses prédications.

Ayant été fait prisonnier par les Goths qui ravagèrent l'Italie la première année de son évêché, les barbares, après avoir reconnu ses mérites, ne tardèrent pas de lui rendre la liberté. Une fois l'orage dissipé, le bon pasteur consola son peuple et s'efforça de réparer le mal causé par ces cruels ennemis.

Le saint Évêque gouvernait son troupeau avec une charité et un zèle qui le rendaient heureux lorsqu'un nouvel orage vint fondre sur l'Italie. Les Vandales

d'Afrique, à l'exemple des Goths, firent une incursion en Italie et ravagèrent la ville de Nole. Parmi les captifs qu'ils avaient emmenés se trouvait le fils d'une pauvre veuve. Cette mère désolée demanda au bon pasteur de l'argent pour son fils, unique soutien de sa vieillesse. Mais que pouvait faire le saint pontife ? Il avait donné tout ce qu'il possédait ; il s'offrit lui-même en échange. Il se vendit, en effet, et resta quelque temps en Afrique, occupé à cultiver le jardin du roi. Là son mérite fut bientôt apprécié, et comme on reconnut qui il était, non seulement on lui accorda la liberté, mais pour récompenser son admirable charité on lui permit d'emmener avec lui tous les esclaves de son diocèse. Saint Paulin rentra à Nole comme un triomphateur au milieu de l'allégresse générale. Il mourut à l'âge de soixante et quatorze ans. Ses écrits l'ont fait surnommer : *Les délices de l'ancienne piété chrétienne.*

#### *Réflexions pratiques.*

C'est véritablement aimer son prochain que de se rendre esclave pour lui procurer la liberté, comme fit saint Paulin. Imitez cette vertu héroïque en aimant du moins votre prochain comme vous-même. Servez-le, obligez-le, pensez à lui dans vos prières, parlez bien de lui ; faites-lui ressentir les effets de votre charité, comme vous voudriez qu'on vous fit si vous étiez à sa place. Vous voulez qu'on n'ait point d'yeux pour voir vos fautes, point de langue pour en parler : vous comportez-vous ainsi à l'égard des autres ?... Peut-on dire de vous ce qu'au rapport de Tertullien, on disait des premiers chrétiens : « Voyez

comme ils s'aiment et comme ils sont prêts à mourir l'un pour l'autre.» — Mon Dieu ! que ma charité est défectueuse. Aidez-moi à la rendre plus parfaite.

*Plan de méditation.*

I. Renoncement admirable de saint Paulin : 1° aux douceurs de la vie de famille ; 2° aux grandes dignités ; 3° à ses immenses richesses.

II. Saint Paulin trouva les honneurs en les fuyant, et est obligé d'accepter la dignité d'Évêque.

III. Sa charité durant son épiscopat.

---

SAINTE MARIE D'OIGNIES

23 juin.

Dans le diocèse de Liège on célèbre la fête de sainte Marie d'Oignies, femme d'une vertu et d'une sainteté admirables. Elle vint au monde à Nivelles, en Brabant, l'an 1177, de parents qui étaient fort riches. Ils l'élevèrent dans les principes de la piété chrétienne, et elle répondit parfaitement à leurs soins. Dès son bas âge elle n'eut que du dégoût et du mépris pour tout ce qui plaît à la plupart des jeunes filles, pour les divertissements, les plaisirs, les parures. Elle refusait les habits somptueux, les bijoux, les pierrieres dont ses parents voulaient la parer. A quoi bon tant d'ajustements ? Si je suis belle, disait-elle quelquefois en riant, qu'est-il nécessaire de faire tant de dépenses pour m'embellir : si je ne le suis

pas, toutes ces riches parures ne peuvent servir qu'à me rendre plus laide.— La jeune enfant aimait la solitude où elle se retirait souvent pour prier et pour méditer en secret les vérités du salut. Sa piété allait en croissant avec son âge, et l'on s'aperçut bientôt qu'une tendre compassion pour les pauvres, un amour ardent pour Jésus-Christ, une extraordinaire dévotion envers la Sainte Vierge étaient pour ainsi dire sa seule passion. Ses parents, certainement moins dévots qu'elle, voyaient avec un secret dépit que leur fille, qui avait toutes les qualités capables de la faire briller dans le monde, n'en avait ni l'esprit ni les inclinations. Craignant de ne pouvoir plus arrêter ces dispositions pieuses si on les laissait fortifier avec l'âge, ils la contraignirent de se marier, lorsqu'elle n'avait encore que quatorze ans. Marie, habituée à voir dans la volonté de ses parents la volonté de Dieu même, d'ailleurs timide et craintive, comme on l'est à cet âge, n'osa pas résister. Elle épousa donc un jeune seigneur du pays que sa vertu rendait recommandable. Son mari, plein de tendresse et de respect pour sa compagne, ne voulut point la contrarier, ni la contredire dans sa dévotion et ses austérités, il la laissa parfaitement libre. Mais il fit plus dans la suite. Comme il avait constamment sous les yeux l'exemple de toutes les vertus, il ne put y rester insensible. Et puis, la grâce trouvant cette âme parfaitement disposée, y fit des merveilles. Cédant à l'action de cette grâce victorieuse, le jeune époux résolut d'imiter sa vertueuse compagne. Ils convinrent l'un et l'autre de rompre entièrement avec le monde dont ils connaissaient le vide et la va-

nité ; ils résolurent pour vivre pauvres comme Jésus-Christ de distribuer tous leurs biens aux malheureux et d'aller servir les lépreux de la ville de Nivelles.

Le genre de vie qu'ils embrassèrent attira sur eux les railleries des mondains, les insultes de la populace, les reproches, les outrages de leurs parents. Mais le Ciel voyait avec admiration ces deux anges de dix-huit ans pratiquer les œuvres de la plus admirable charité. Les deux époux méditaient assidûment sur les souffrances de Jésus-Christ, afin d'apprendre de plus en plus à mourir entièrement à eux-mêmes. Marie surtout ne pouvait vaquer à cet exercice sans verser un torrent de larmes. Comme on lui conseillait d'en arrêter le cours, parce que, disait-on, cela pouvait nuire à sa santé. « Non, non, disait-elle, laissez couler mes larmes, elles sont ma nourriture, elle sont aussi ma force et mon bonheur. » — Notre Sainte jeûnait toute l'année au pain et à l'eau, qu'elle ne prenait qu'en très petite quantité, une fois le jour, sur le soir. Elle ne goûtait jamais de vin et ne prenait point de viande. Son repas consistait en quelques herbes ou des fruits, avec un peu de pain fort noir et très dur. C'était alors qu'elle avait ces longs ravissements, ces extases où elle ne semblait plus vivre que de la vie des Anges et qu'on ne pouvait l'entendre parler de Dieu, sans se sentir embrasé d'amour.

Marie reçut le don de consoler les âmes affligées. Une personne d'une grande piété, mais accablée sous le poids de mille maux, reçut tant de consolations de ses discours, et fut tellement pénétrée du feu de la divine charité, qu'elle en ressentit les effets

tout le reste de ses jours. Un autre se raillait de ses compagnons qui s'étaient détournés de leur chemin pour aller visiter la servante de Dieu. Il refusa obstinément de les accompagner, seulement il consentit à les attendre. Mais, voyant qu'ils tardaient trop, il se détermina à aller les rejoindre. A peine eut-il vu la Sainte et entendu ses discours que son cœur fut entièrement changé. Il fondait en larmes et ne pouvait se résoudre à repartir.

La vue des Anges et surtout de son Ange gardien lui était familière. Mais rien n'égalait sa tendre dévotion envers la Sainte Vierge. Elle faisait une fois l'année le pèlerinage de Notre-Dame-d'Oignies, nue-pieds, même dans les plus grandes rigueurs de l'hiver. Là, comme dans sa solitude habituelle, elle passait presque toute la nuit en prières. Ses extases fréquentes duraient de deux à quatre heures. La bienheureuse avait vécu jusque-là à Nivelles au service des lépreux. Mais, fatiguée de l'influence extraordinaire des personnes qui venaient la consulter, elle se retira dans une étroite cellule près de l'église de Notre-Dame-d'Oignies, dans ce pèlerinage, si cher à son cœur, où elle continua sa vie de pénitence et de mortification. Elle passa une fois trente-cinq jours sans autre nourriture que la divine eucharistie : ce pain des anges qu'elle recevait presque chaque jour la nourrissait. L'on remarquait je ne sais quoi d'extraordinaire sur son visage, lorsqu'elle recevait la divine eucharistie. Elle mourut en 1213, le 23 juin, après une longue et douloureuse maladie, à l'âge de trente-trois ans.

*Réflexions pratiques.*

Quoique engagée dans les liens du mariage, Marie d'Oignies a su, à l'exemple de la femme forte de nos saints Livres, trouver le moyen et le temps de servir Dieu avec une rare fidélité. C'est son exemple qui a inspiré une piété héroïque à son admirable époux. D'un commun accord, ils décident de distribuer toute leur fortune aux pauvres pour pouvoir se consacrer librement au service des lépreux dans une ladrière. Pendant douze ans, ils se donnent l'un à l'autre l'exemple de la plus héroïque charité. Dieu, sans nul doute, ne demande pas autant d'héroïsme à chaque père ou mère de famille. Ce qu'il exige d'eux, c'est que la religion règne et domine dans leur maison ; ce qu'il réclame, c'est que la pratiques des vertus chrétiennes soit leur premier souci ; qu'ils en donnent l'exemple à tout ce qui les environne, et que le pauvre ait toujours sa part des biens que Dieu leur a donnés. — Combien d'époux sont en défaut ? Mon Dieu ! Vous seul donnez à chacun la grâce de remplir ses devoirs. Daignez me l'accorder.

*Plan de méditation.*

I. L'œuvre de la visite des malades est une œuvre : 1° de rémission ; 2° d'éducation ; 3° de sanctification.

II. Nous devons nous y appliquer à l'exemple de cette Sainte : 1° avec courage ; 2° avec dévouement.

---



## NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE

*24 juin.*

Saint Jean-Baptiste vint au monde à Hebron, l'année même où devait naître le Sauveur. Son père Zacharie et sa mère Élisabeth, cousine de la Sainte Vierge, étaient justes et saints devant Dieu, observant d'une manière irrépréhensible toutes les prescriptions de la loi. Ils n'avaient pas d'enfants, quoique déjà avancés en âge, et malgré leurs instantes prières adressées au Ciel pour en obtenir. Un jour que Zacharie remplissait au temple ses fonctions accoutumées, un Ange lui apparut et lui dit : « Zacharie, votre prière a été exaucée; votre épouse Élisabeth aura un fils, et vous l'appellerez Jean; il sera grand devant Dieu, et il sera rempli de l'Esprit Saint dès le sein de sa mère; il sera précurseur du Messie attendu par la nation. » Zacharie étonné et comme interdit de ces magnifiques promesses, dit à l'Ange : « Comment cela pourra-t-il se faire? car je suis vieux, et mon épouse est aussi d'un âge très avancé. » — Et l'Ange lui répondit : « Je suis Gabriel qui assiste devant Dieu, et j'ai été envoyé pour vous annoncer cette bonne nouvelle. Et parce que vous n'avez pas cru à mes paroles qui s'accompliront en leur temps, vous demeurerez muet, et vous ne pourrez point parler, jusqu'au jour où ces choses arriveront. » Zacharie sortit muet du temple.

Il y avait six mois qu'Élisabeth nourrissait en secret la certitude qu'elle aurait un fils, lorsque l'Archange Gabriel descendit de nouveau sur la terre

chargé d'une mission plus auguste et plus étonnante. Il s'arrêta dans l'humble demeure de Nazareth pour saluer Marie pleine de grâce, et lui annoncer qu'elle avait été choisie entre toutes les femmes pour devenir la mère du Messie promis à la terre. Le messager céleste lui annonça en preuve de sa mission divine, que la vieillesse d'Élisabeth allait, contre toute apparence, se réjouir dans la gloire d'une maternité tardive et glorieuse. Marie, rassurée par l'envoyé de Dieu, répondit par ces paroles : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Et le Fils de Dieu prenait le vêtement de notre chair.

Marie, ayant appris le bonheur accordé à sa parente, fit un voyage de trente lieues pour la visiter. Elle partit donc en toute hâte de Nazareth pour la Judée. Elle gravit les montagnes, traversa les torrents et arriva à Hebron, terme si désiré. Étant entrée dans la maison d'Élisabeth, elle vit et embrassa cette parente chérie et la salua avec tendresse et cordialité. A peine eut-elle ouvert la bouche pour la saluer que l'enfant qu'Élisabeth portait dans son sein tressaillit et fut sanctifié par la présence de l'Enfant-Dieu que l'Auguste Vierge venait de concevoir. Élisabeth s'en aperçut sensiblement et la grâce surnaturelle qui venait de purifier l'enfant éclaira la mère. Elle connut le grand mystère de l'incarnation du Verbe divin, et à l'instant, inspirée par l'Esprit-Saint, elle s'écria : « O Marie ; O Mère fortunée ! Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni, et d'où me vient aujourd'hui ce bonheur que la Mère de mon Dieu daigne venir à moi ! »

Marie, à son tour, laissa éclater les sentiments de son cœur par les paroles touchantes et sublimes que l'Église a recueillies comme le plus beau cantique de reconnaissance qu'elle ne cesse de répéter d'âge en âge : *Magnificat... Mon âme glorifie le Seigneur...* Elle passa ensuite trois mois avec sa parente et retourna dans sa maison. Peu de temps après son départ, Élisabeth mit au monde un fils : et ses parents et ses voisins ayant appris que Dieu avait fait éclater sur elle sa miséricorde vinrent pour la féliciter. Le huitième jour, la famille se réunit pour circoncire l'enfant, et tous le nommaient Zacharie, du nom de son père.

Et sa mère leur dit : « Non, mais il sera appelé Jean. — Personne, dirent-ils, ne porte ce nom dans votre famille. » Et ils demandaient, par signes, au père, quel nom il voulait lui donner. Zacharie prit des tablettes et écrivit : *Jean est son nom*. Tous furent saisis d'étonnement. Aussitôt sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia, et chacun se demandait : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? » car la main du Seigneur était avec lui. Aussitôt Zacharie, inspiré du Saint-Esprit, prononça ce sublime cantique que l'Église récite tous les jours à Laudes, dans lequel il prédit la sublime mission de son fils et la venue immédiate du Messie.

L'Écriture dit qu'à mesure que Jean croissait en âge, son esprit se fortifiait, et que la main du Seigneur était avec lui. Il se retira à trois ans dans le désert, pour y rester jusqu'au jour où il devait le manifester dans Israël. Au 29 d'août nous acheverons sa vie, en rapportant l'histoire de son martyre.

*Réflexions pratiques*

L'Église célèbre le jour de la mort des saints, et jamais celui de leur naissance, parce qu'ils naissent pécheurs et meurent saints. Elle célèbre avec joie et solennité la naissance de Jean-Baptiste parce qu'elle est sainte, tant il est vrai qu'il n'y a que l'innocence, que la sainteté qui soient dignes de notre estime et qui attirent notre vénération. Quand est-ce qu'elles seront l'objet de notre ambition, de nos désirs et le sujet de nos empressements, et de notre zèle. Chose étrange ! nous louons, nous admirons, nous aimons même la vertu dans les autres ; nous mettons-nous beaucoup en peine de l'acquérir et de la posséder nous-mêmes ? La naissance de Jean-Baptiste inspire la joie à tout le monde : Notre mort sera-t-elle du moins un sujet de joie pour nous ? Jugeons-en par l'innocence et par la sainteté de notre vie. Avons-nous toujours évité le péché ? Et si nous sommes devenus coupables, où est notre pénitence ? — Seigneur ! donnez-nous l'amour de la mortification, afin que nous puissions épier nos fautes et augmenter nos mérites.

*Plan de méditation.*

I. Saint Jean-Baptiste grand aux yeux de Dieu :  
1° par son ministère ; 2° par sa sainteté.

II. Saint Jean-Baptiste petit à ses propres yeux ; il déclare : 1° n'être ni le Messie, ni Elie, ni un prophète ; 2° mais une simple voix qui crie dans le désert : *Vox clamantis...*

*Autre plan*

Grandeur de saint Jean-Baptiste : 1° dans les grâces qu'il reçoit ; 2° dans les vertus qu'il pratique ; 3° dans le ministère qu'il exerce.

---

## SAINT GUILLAUME, ABBÉ

*25 juin.*

Saint Guillaume naquit à Verceil, en Piémont, de parents nobles et pieux. Il eut le malheur de les perdre dans son enfance. Il fut cependant élevé avec soin par des membres de sa famille. Le premier fruit de son éducation fut la résolution qu'il prit, à l'âge de quinze ans, de se donner entièrement à Dieu. Par esprit de dévotion et de pénitence, il quitta sa patrie pour suivre des pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques, en Galice. Durant tout le trajet on le vit marchant nu-pieds, vêtu d'un habit grossier, souffrant avec patience la faim et la soif.

Il se proposait de faire encore le pèlerinage de Terre Sainte ; mais Dieu lui inspira le dessein de se cacher dans la solitude, il se rendit seul dans le royaume de Naples et s'arrêta sur une montagne déserte, où il résolut de se fixer. Il y était depuis quelque temps, vivant dans les austérités de la plus rigoureuse mortification, n'ayant d'autre abri qu'une cabane, et continuellement occupé à chanter les louanges du Seigneur, lorsque quelques bergers, ayant découvert sa retraite, parlèrent de sa vie

extraordinaire, et les fidèles vinrent en grand nombre pour le consulter. Guillaume, chagrin de voir ses habitudes de contemplation divine interrompues, quitta la nuit sa retraite, et après avoir erré quelque temps dans diverses contrées retirées, il s'établit sur le mont Virgilien, qui s'appela depuis le mont Vierge, à cause d'une église qu'il y bâtit en l'honneur de la Sainte Vierge. Il fut de nouveau découvert dans sa retraite et recherché. La réputation de sainteté qu'il s'était acquise lui amena de nombreuses personnes qui venaient de tous les points pour profiter de ses instructions et pour se recommander à ses prières. Des prêtres, touchés de ses discours, voulurent être ses disciples, et lui demandèrent la permission de se mettre sous sa conduite. Il comprit que Dieu voulait se servir de lui pour contribuer à leur salut et à leurs désirs. Ainsi commença la congrégation des Hermites du Mont-Vierge, l'an 1119.

La ferveur y fut grande dans les commencements ; et Guillaume voyait avec bonheur le zèle de ses nouveaux disciples, dont le nombre croissait prodigieusement de jour en jour. Mais bientôt la discorde et le murmure se glissèrent parmi eux ; quelques-uns trouvèrent qu'on leur faisait mener une vie trop dure, que les aumônes abondantes du Saint ruinaient la congrégation ; et il se forma une espèce de conspiration contre lui. Guillaume ne put se résoudre ni à relâcher de la rigueur de sa règle, ni à vivre au milieu d'une communauté désunie et mécontente. Il prit le parti de se retirer et de laisser à un autre le gouvernement du monastère qu'il avait fondé. Il en alla fonder d'autres en différents endroits du

royaume de Naples. Il y fut connu et estimé de Roger, roi de Sicile. Ce prince lui fit bâtir une maison à Salerne, vis-à-vis de son palais, afin d'être à portée de le voir et de le consulter plus souvent. Saint Guillaume ne profita du crédit qu'il avait sur l'esprit de ce monarque que pour l'engager à vivre chrétiennement et à penser à son salut. — Les courtisans, voulant le discréditer, engagèrent une femme débauchée à se présenter à lui pour tendre des pièges à son innocence, et pour éprouver sa vertu. Mais le Saint, solide dans le bien, au lieu de se laisser entraîner au mal, gagna à Dieu cette méchante femme qui depuis mena une vie irréprochable.

Sentant que sa santé et ses forces s'affaiblissaient, il quitta son monastère pour se retirer à celui qu'il avait fait bâtir à Galéte, où il mourut saintement, le 25 juin de l'an 1142.

Il n'avait donné à ses religieux aucune règle écrite : ses exemples et ses discours leur avaient servi de règle pendant sa vie. Après sa mort, le pape Alexandre III jugea à propos de les mettre sous la règle de Saint-Benoît, pour fixer leur manière de vivre.

### *Réflexions pratiques.*

Saint Guillaume ne se contenta pas de tout quitter pour Dieu, son amour pour son souverain Maître se traduisit en zèle pour le salut des âmes ; il se dévoua donc à l'œuvre de la perfection du prochain. Après avoir travaillé longtemps à sa propre sanctification, il employa toutes ses forces à former à la sainteté sa famille religieuse et d'autres âmes qui se confiaient

à lui. Voilà ce que fit cet illustre saint pour assurer son salut et sauver les âmes. Nous, au contraire, nous ne prenons pas même soin de notre âme, nous vivons comme si nous n'en avions pas, comme s'il n'y avait rien à espérer ni à craindre dans l'éternité. Prenons donc une fois une résolution énergique, disons-nous bien : Je n'ai qu'une âme, il faut que je la sauve, coûte que coûte. J'aurai une place soit au ciel, soit en enfer ; je fais ma couronne ou mon supplice sur la terre. C'en est fait, je veux mépriser ce qui est inutile ou nuisible au salut de mon âme. Je veux aimer et chercher tout ce qui est utile ou nécessaire à mon salut. Et comme celui qui gagne à Dieu une âme est assuré de sauver la sienne, je veux, à l'exemple des saints, travailler au salut de mes frères. Seigneur, animez mon âme d'un saint zèle.

*Plan de méditation.*

Saint Guillaume doit être notre modèle : 1° dans son renoncement aux honneurs, aux dignités, aux richesses ; 2° dans son zèle à travailler à son salut et au salut des autres.

---

**SAINTE JEAN ET SAINTE PAUL, MARTYRS**

26 juin.

Saint Jean et saint Paul, natifs de Rome, étaient frères. Distingués par leur naissance, ils furent encore plus respectables par leurs propres mérites et



par leur attachement à la religion chrétienne qu'ils ne cessèrent jamais de professer. — La princesse Constance, fille de l'empereur Constantin le Grand, ayant été miraculeusement guérie d'une grave maladie, par les prières de sainte Agnès, résolut de renoncer au monde et à ses vanités. Après avoir fait vœu de chasteté, elle pria son père de lui permettre, sans quitter la Cour, de mener une vie retirée et parfaitement chrétienne. L'empereur, charmé de la généreuse résolution de la princesse, l'entoura de domestiques et d'officiers dont le mérite et la piété répondissent à celle de sa fille. Les deux frères Jean et Paul furent choisis. Paul devint le premier écuyer et Jean le grand-maître de la maison de la princesse. Leur sagesse, leurs manières distinguées et surtout leur modestie les firent bientôt admirer de toute la cour. On ne parlait que du mérite et de la piété édifiante de ces deux gentilshommes. La princesse, en particulier, les voyant de plus près, conçut pour eux l'estime que méritaient leurs excellentes qualités. Mais un événement singulier les rendit encore plus célèbres.

Les Scythes, peuples barbares et cruels, étant entrés dans la Thrace, menaçaient de s'emparer de Constantinople, lorsque l'empereur leva des troupes pour s'opposer à ce torrent dévastateur. Comme il connaissait la bravoure de Gallican, le meilleur de ses officiers, il le nomma général de ses armées. Mais celui-ci n'accepta, qu'à la condition d'épouser la princesse Constance et d'être nommé consul s'il revenait victorieux. Quelle ne fut pas l'inquiétude de l'empereur en face de pareilles conditions ! Ce mo-

narque avait besoin de ce soldat ; d'un autre côté il savait que sa fille, ayant renoncé au mariage, ne consentirait jamais à épouser un général et surtout un général païen. La princesse, pour tirer son père d'embarras et comptant sur la Providence, engagea son père à accepter la proposition de Gallican, à condition, que si le mariage devait avoir lieu, il conserverait avec lui Jean et Paul, et qu'il lui laisserait, comme gage, pendant la guerre, ses deux filles Attique et Attémie. La condition fut acceptée ; les deux jeunes enfants de Gallican passèrent au service de la princesse et Jean et Paul partirent avec le général.

Les deux armées étant en présence, les Scythes furent attaqués vigoureusement, mais ces derniers répondirent par une attaque plus vigoureuse encore, de sorte qu'ils mirent la déroute dans l'armée de Gallican et lui firent éprouver de grandes pertes. Ses soldats, effrayés, ne songeaient plus qu'à la fuite, lorsque Jean et Paul, conseillèrent au général, de faire vœu d'embrasser la religion catholique, si le Dieu des chrétiens le rendait vainqueur. Gallican fait le vœu, et aussitôt une frayeur subite saisit les ennemis qui mettent bas les armes et sont écrasés.

Le vainqueur chargé de lauriers rentre à Rome et demande, non pas la robe consulaire, mais le baptême, et après avoir accordé la liberté à ses cinq mille esclaves, il embrasse la vie religieuse. Pendant la guerre, la princesse avait aussi elle-même remporté une grande victoire en gagnant au christianisme les deux filles de Gallican.

Jean et Paul revinrent auprès de la princesse qui,

pour récompenser leur fidélité et leur dévouement, leur légua une partie de ses biens. L'empereur Constantin étant mort, ainsi que Constance, sa fille, Julien l'Apostat, successeur du fils de Constantin, monta sur le trône ; et comme il déclara la guerre à Jésus-Christ, nos deux Saints quittèrent la Cour pour ne s'occuper que de bonnes œuvres.

Julien, qui n'ignorait pas leur mérite et le bien qu'ils faisaient au milieu des chrétiens, leur fit dire de rentrer à la Cour et de continuer l'exercice de leurs fonctions. Ils répondirent hardiment qu'étant chrétiens ils ne pouvaient se résoudre à servir un empereur, qui avait abandonné la religion du Christ. Julien, irrité d'une telle réponse, leur fit dire que si dans dix jours ils ne se décidaient point à s'attacher à sa personne et à sacrifier à Jupiter, ils n'avaient qu'à s'attendre à une mort certaine. Dans cet intervalle, Jean et Paul distribuent aux pauvres le reste de leurs biens et se préparent, par la prière, au martyre. Les dix jours écoulés, Julien leur envoie Téntien, capitaine de sa garde, pour les inviter à descendre à ses désirs. « L'empereur, leur dit le commissionnaire, n'exige pas de vous que vous renonciez publiquement à votre religion, ni que vous veniez dans le temple consacré au dieux de l'empire ; il désire seulement que vous adoriez comme lui le grand Jupiter, dont je vous apporte l'idole. La voilà, rendez-lui, au moins en apparence, vos hommages. » Les deux frères, saisis d'horreur en voyant une idole dans leur maison, s'écrièrent : « De grâce, ôtez de devant nos yeux cet objet abominable. » Téntien insiste, et comme il ne peut les déterminer à apostata-

sier, il les fait égorger secrètement dans leur maison pour ne pas exciter une sédition parmi le peuple, plein d'estime et de vénération pour les deux Saints. Ensuite, il répandit le bruit que Jean et Paul avaient été envoyés en exil. Mais leur mort fut publiée dès la pointe du jour, par un grand nombre de possédés. Le fils de Terentien lui-même, possédé du démon, annonça leur martyre plus haut que les autres. Ce jeune homme ne fut délivré de cette obsession qu'au tombeau des martyrs. Ce miracle, joint à plusieurs autres, convertit Terentien avec toute sa famille. Dès lors on vénéra avec beaucoup de respect et de confiance les deux Saints ; et plus tard on bâtit sur l'emplacement de leur demeure, une magnifique église qui porte leurs noms.

*Réflexions pratiques.*

Saint Jean et saint Paul connaissent Dieu et l'aiment parfaitement ; aussi, rien au monde ne peut les détourner de son service. Pour les déterminer à dissimuler leur religion, on leur fait les propositions les plus flatteuses, puis les menaces les plus terribles. Les serviteurs de Dieu sont inébranlables. L'intérêt pour eux n'est rien à côté du devoir. Ils préfèrent perdre leurs biens, leurs honneurs et même la vie plutôt que de devenir apostats. Grand Dieu ! quel exemple de fidélité et de dévouement ! Que de chrétiens que l'intérêt, la cupidité, l'ambition et l'amour des plaisirs arrachent au service du Seigneur. Ne sommes-nous pas de ce nombre ?

*Plan de méditation.*

- I. Crime énorme de l'aspostasie.
  - II. Précautions des saints Jean et Paul à la Cour de Julien l'Apostat.
  - III. Apostasies de notre époque.
- 

## SAINTE POTAMIENNE, VIERGE ET MARTYRE

*27 juin.*

Sainte Potamienne, née à Alexandrie, capitale de l'Égypte, était une jeune esclave de condition. Sa mère nommée Marcelle, après l'avoir élevée dans la religion chrétienne, la mit sous la conduite d'Origène, afin que cet illustre maître achevât le grand édifice qu'elle avait commencé. La jeunesse et la rare beauté de Potamienne allumèrent dans le cœur du maître qu'elle servait une passion violente. Celui-ci employa tous les moyens possibles pour l'amener à consentir à ses désirs infâmes : prières, promesses, menaces ; mais la Sainte sut résister avec toute la fermeté que la piété la plus solide et la plus courageuse est capable d'inspirer. Résolu de se venger, cet homme vil et cruel, dénonça comme chrétienne l'innocente Potamienne, au préfet d'Alexandrie, nommé Aquila, et la lui livra, le priant toutefois de ne la point condamner, avant d'avoir tenté encore de la gagner, et lui promettant une grande somme d'argent, s'il pouvait la faire condescendre à ses désirs infâmes. Mais les efforts réitérés du préfet n'eurent aucun succès. Po-

tamienne resta inébranlable. Aquila, pour l'effrayer, lui fit voir tous les instruments des divers supplices qu'on avait coutume de faire endurer aux chrétiens, et lui déclara qu'elle serait traitée avec toutes les rigeurs possibles, si elle n'obéissait pas à son maître. La vierge chrétienne ne se laissa point intimider par ce terrible spectacle : elle déclara qu'elle ne violerait jamais la promesse qu'elle avait faite à Dieu, et qu'elle était prête à souffrir les plus affreux tourments plutôt que de se rendre aux criminelles sollicitations d'un infâme corrupteur. Le préfet la fit tourmenter par les supplices ordinaires qui furent impuissants à ébranler sa fermeté. Étonné de sa constance, il résolut d'employer pour elle un supplice qu'on mettait rarement en usage. Il fit préparer une chaudière pleine de poix bouillante et la menaça de l'y jeter, si elle refusait plus longtemps de se rendre aux sollicitations de son maître. Cette fille généreuse préféra ce supplice au crime qu'on lui proposait. Le préfet ordonna aussitôt aux soldats de la dépouiller, pour la jeter ensuite dans cette poix bouillante. Potamienne, toujours attentive aux lois de la modestie et de la pudeur dit alors au préfet : « Si vous avez résolu de me faire souffrir ce supplice, je vous conjure par la vie de l'empereur que vous respectez, de ne point permettre qu'on me dépouille de mes vêtements ; ordonnez plutôt qu'on me descende peu à peu dans la chaudière avec mes habits, et vous verrez quelle est la patience que donne, à ceux qui espèrent en lui, le Dieu des chrétiens, que vous n'avez pas le bonheur de connaître. » Le préfet consentit à sa demande, et chargea un de ses gardes de présider à son

supplice. Ce garde se nommait Basilide ; il traita Potamienne avec de grands égards, et en la conduisant au supplice, il la préserva des insolences de la populace qui insultait à sa pudeur par des paroles obscènes. Il reçut bientôt la récompense de son humanité, Potamienne lui promit qu'aussitôt qu'elle serait délivrée des misères de cette vie, elle demanderait au Seigneur, pour lui, la grâce du salut, et qu'il ne tarderait pas à ressentir l'effet de sa promesse. Ensuite elle fut plongée peu à peu jusqu'au haut de la tête dans la poix bouillante. On procéda avec tant de lenteur qu'elle souffrit trois heures entières avant d'expirer. Marcelle, sa mère, fut brûlée dans le même temps.

Trois jours après sa mort, Potamienne apparut à Basilide, et, lui mettant une couronne sur la tête, lui dit qu'elle s'était souvenue de lui, qu'elle avait prié le Seigneur pour son salut, et que dans peu il serait reçu dans la gloire. Basilide frappé de cette vision, conçut un ardent désir de souffrir le martyre pour le nom de Jésus-Christ. Il déclara à ses compagnons qu'il voulait vivre et mourir en chrétien... Ceux-ci le dénoncèrent au préfet. Il fut mis en prison où les chrétiens le visitèrent. Ils apprirent de lui la vision qu'il avait eue. Il fut instruit dans la foi et reçut le baptême. Il confessa de nouveau sa foi en Jésus-Christ devant le tribunal du préfet et fut condamné à être décapité.

#### *Réflexions pratiques.*

Qu'il est beau de voir une jeune fille pauvre, abandonnée à elle-même, condamnée à servir un maître

voluptueux, rester néanmoins pure comme un ange au milieu des plus instantes sollicitations. Elle trouva dans sa foi et dans sa piété, la force de conserver intacte la plus belle et la plus aimable des vertus. Elle sait que rien d'impur n'entrera jamais dans le royaume des Cieux; elle connaît cette parole de Jésus Christ: « Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu. Pour parvenir au bonheur suprême elle brave les supplices et les tourments des bourreaux qui secondent les desseins infâmes de son inique maître.

Que de filles de nos jours eussent fait un triste naufrage dans de pareilles circonstances ! Apprenons par le noble exemple de sainte Potamienne à mépriser les dangereux plaisirs des sens et à conserver coûte que coûte, la plus précieuse des vertus. Pour cela, fuyons les sociétés mondaines, recourons à la prière et veillons sur nos sens intérieurs et extérieurs. Fermons l'oreille aux discours licencieux; interdisons à notre esprit toute pensée et à notre cœur tout désir capables de porter atteinte à l'aimable vertu. Alors, Dieu, témoin de notre bonne volonté, nous assistera de sa grâce et nous conservera purs.

*Plan de méditation.*

I. Excellence de la virginité : sa nature ; ses degrés.

II. Comment elle est estimée de Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la bienheureuse Vierge Marie, des Anges.

III. Estime qu'en a fait sainte Potamienne.

---



## SAINT IRÉNÉE, ÉVÊQUE DE LYON, MARTYR

28 juin.

Saint Irénée, le grand défenseur de la foi orthodoxe des premiers temps du christianisme, la terreur des hérétiques de son siècle, le chef et le premier ornement de la célèbre Église de Lyon, naquit dans l'Asie Mineure vers l'an 120. Il fut disciple de saint Papias et de saint Polycarpe, qui avaient été instruits par saint Jean l'Évangéliste. Quelque jeune qu'il fût lorsqu'on le mit auprès de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, il remarquait avec soin tout ce qu'il voyait dans ce saint vieillard, afin d'en faire son profit spirituel. Il vint dans les Gaules, vers l'an 157, et s'arrêta à Lyon, où saint Pothin, premier évêque de cette ville, l'ordonna prêtre.

L'Église de Lyon devenant de jour en jour plus florissante, le nombre et la ferveur des chrétiens éveilla l'attention en même temps que la rage des idolâtres. Il s'éleva une violente persécution, et saint Pothin en fut une des principales victimes. Saint Irénée, à son retour du voyage qu'il fit à Rome, trouvant l'Église de Lyon veuve et tout en feu, déploya un zèle extraordinaire à consoler et à assister ses frères désolés. L'arrivée du bienheureux Irénée rassura tous les chrétiens et leur inspira un nouveau courage. On avait besoin d'un pasteur. Le clergé et les fidèles de Lyon ne délibérèrent point sur le choix du successeur qu'ils devaient donner à saint Pothin. Ils mirent, d'une voix unanime, Irénée à sa place. Ce nouveau pilote fut obligé de prendre la conduite

du vaisseau, dans le plus fort de la tempête. Par ses prédications, il convertit à la foi tout le pays, et répara tous les désastres de la persécution.

A la mort de l'empereur Marc-Aurèle, Commode, son fils et son successeur, peu soucieux de l'honneur de ses dieux et de la religion de l'État, oublia les chrétiens et les laissa en paix. Saint Irénée profita de cette conjoncture favorable pour faire de nouvelles conquêtes, non seulement dans la ville de Lyon, mais dans toutes les provinces voisines. Sa réputation lui attira un grand nombre de disciples de toutes parts. Dès lors il s'appliqua à former à l'école de Jésus-Christ d'excellents sujets qui pussent devenir les ministres de l'Évangile et les ministres des peuples. Il en envoya en divers lieux planter la foi et annoncer le royaume des Cieux.

Le saint évêque ne se contenta pas de soutenir les fidèles par ses exemples et de les instruire par ses discours, il les préserva encore des hérétiques par de savants écrits. Mais la paix dont jouissait l'Église ne dura pas longtemps. En 202, l'empereur Septime-Sévère, l'un des plus cruels persécuteurs de l'Église, poussé par les clameurs de l'idolâtrie, publia un édit sanglant contre les chrétiens. Par ses ordres les portes de la ville de Lyon furent fermées, et une légion de soldats, le glaive à la main, entra dans toutes les maisons, égorgeant, massacrant quiconque persistait à se déclarer chrétien. Le massacre fut immense. On compta jusqu'à dix-neuf mille martyrs. Le sang coulait en ruisseaux dans les rues, rougissant les eaux du Rhône et de la Saône. Le saint évêque Irénée savait depuis quelques jours ce qui

devait arriver. Un ange de Dieu lui était apparu la nuit pendant qu'il priait, il lui avait dit : « Voici venir le temps de la récompense. C'est par le martyre que tu entreras dans le royaume des Cieux. Relève le courage des frères, car le meurtrier approche, et l'heure des grands combats va sonner. Dis-leur de ne pas craindre les menaces de l'antique ennemi. Il tue le corps, mais il ne saurait tuer l'âme. » Après avoir béni le Seigneur, le grand évêque réunit les fidèles et les prépara au martyre. Ces chrétiens admirables passèrent les jours et les nuits dans la prière, dans les jeûnes et dans le recueillement, attendant l'heure sacrée annoncée par le Sauveur. Quand le massacre fut à peu près achevé, on amena saint Irénée devant l'empereur. A sa vue, celui-ci entra dans un accès de rage diabolique. Il épuisa contre lui toutes les inventions de la cruauté. L'athlète de Jésus-Christ endura tout avec une constance invincible, et, le 28 juin, consumma par le martyre le témoignage que son éloquence et sa sainte vie avaient donné à son Sauveur.

Dieu voulut que le corps du pontife martyr fût conservé par les soins d'un saint prêtre, nommé Zacharie, échappé au carnage. Il fut enterré près d'un puits, sur la colline, dans une grotte, où est bâtie l'église qui porte encore aujourd'hui son nom. Ces reliques furent dispersées en 1562 par les huguenots. Son crâne fut retrouvé par un catholique, qui le recueillit et le déposa dans l'église.

### *Réflexions pratiques.*

Saint Irénée avait quitté, par amour pour les âmes,

le doux climat de l'Asie, sa famille, sa patrie. Il était venu au milieu de nos malheureux ancêtres, plongés dans les épaisses ténèbres du paganisme le plus grossier. Il trouva partout des temples superbes érigés en l'honneur des idoles et de nombreux aveugles prosternés aux pieds d'ignobles créatures. Mais les travaux, les sueurs, les prières, les larmes, les écrits du saint évêque eurent bientôt transformé les temples en églises, les païens en chrétiens, les chrétiens en saints et en martyrs. Il avait appris aux uns à vivre, aux autres à mourir ; il les a engendrés tous, non pour la terre, mais pour le ciel, non pour le temps, mais pour la bienheureuse éternité. Il a semé avec zèle la parole divine, la foi, la charité et toutes les vertus dans le cœur de nos ancêtres. Nous avons hérité des bienfaits qu'il a versés à pleines mains autour de lui. Mais sommes-nous dignes de nos pères dans la foi ? Leur ressemblons-nous par notre conduite et nos mœurs ? Hélas ! quelle différence entre eux et nous ! Où est cette foi ardente, ce détachement de la terre, ce goût de la prière, cette joie dans la souffrance, cette ferme attente des biens futurs, cet amour ferme et constant pour Jésus-Christ qui distinguaient nos ancêtres ? Ah ! loin de mourir pour Dieu, nous ne voulons pas même vivre pour lui ! — Seigneur, c'est vous qui avez déposé dans le cœur de nos ancêtres, par le ministère de saint Irénée, le germe des nobles vertus qu'ils ont pratiquées. Faites qu'animés du même esprit, nous montrions le même zèle dans votre service.

*Plan de méditation.*

I. Saint Irénée, disciple fidèle de saint Polycarpe, de saint Pothin et de saint Papias.

II. Lumière des Gaules.

III. Terreur des hérétiques.

---

SAINT PIERRE, PRINCE DES APÔTRES

29 juin.

Saint Pierre, le prince des Apôtres, le chef visible de l'Église, le roc inébranlable et la base de la religion, la colonne de la vérité, enfin le vicaire ou le remplaçant de Jésus-Christ, dans tout ce qui regarde l'administration spirituelle du monde, se nommait Simon avant sa vocation à l'apostolat. Il était fils de Jonas et frère de saint André. Il habita d'abord à Bethsaïde en Galilée, près du lac de Génésareth. Il se maria et se fixa ensuite à Capharnaüm, où demeurait sa belle-mère. André l'y suivit, et ils continuèrent leurs profession de pêcheurs. Quand saint Jean-Baptiste parut, ils s'attachèrent à lui, et devinrent ses disciples. Or, un jour, Jean-Baptiste voyant venir Jésus-Christ, s'écria : « Voici l'Agneau de Dieu. » André l'ayant entendu s'attacha au Sauveur, et son premier soin fut d'annoncer à son frère qu'il avait trouvé le Messie. Et il le conduisit vers Jésus. Or Jésus ayant fixé ses regards sur Simon, lui dit : « Tu es Simon, fils de Jonas ; tu seras appelé *Céphas*, ce qui veut dire Pierre, roc inébranlable. »

Puis il le laissa retourner à ses filets. De retour chez lui, Simon gagna toute sa maison à Jésus-Christ. Vers la fin de cette même année, Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, vit Simon et André occupés à pêcher, et il leur dit : « Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Aussitôt il abandonnèrent leurs filets et le suivirent. Plus loin, Jésus vit deux autres frères dans une barque, Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui raccommodaient leurs filets, et il les appela. Ils le suivirent aussi sans hésitation, et Jésus vint à Capharnaüm dans la maison de Simon et d'André. La belle-mère de Simon était au lit malade ; Jésus s'approchant d'elle, la prit par la main et commanda à la maladie de la quitter ; aussitôt elle se leva et se mit à les servir.

Le lendemain, Jésus alla dans les villes et les villages d'alentour, et parcourut la Galilée, enseignant dans les sinagogues, et guérissant parmi le peuple tous les malades et les infirmes. Le bruit de ces prodiges se répandit par toute la Syrie, et de tous les pays on accourait en foule pour le voir et l'entendre. Étant près du lac de Génésareth, il vit deux barques dont l'une appartenait à Simon. Il monta dans cette barque, s'y assit. De là il enseigna la multitude. Quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : « Avancez en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher. » Simon lui répondit : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais sur votre parole, je jetterai le filet. » Ses compagnons l'imitèrent, et ils prirent une si grande quantité de poissons que leurs filets se rompaient. Simon-Pierre fut saisi d'épouvante ainsi que ceux qui avaient vu

cette pêche miraculeuse, mais Jésus dit à Pierre : « Ne craignez point. » Dès ce moment ils quittèrent tout et le suivirent.

Pierre répondit parfaitement à sa vocation ; on le vit toujours plein de zèle pour Jésus-Christ et sa doctrine, et rempli d'ardeur pour faire connaître l'un et l'autre. Aussi devint-il spécialement l'objet des attentions de son divin Maître. Quand Pierre lui demanda d'aller à lui en marchant sur les eaux, Jésus lui en accorda la grâce pour récompenser son ardent amour. Le Sauveur venait de parler sur l'institution de la Sainte Eucharistie et sur l'obligation de manger sa chair sacrée, et de boire son sang précieux. De là plusieurs de ses disciples s'éloignèrent en murmurant et ne marchèrent plus avec lui. Jésus dit donc aux douze : « Voulez-vous aussi vous en aller ? » Simon-Pierre lui répondit : « Seigneur à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » A la Transfiguration sur le Thabor il s'écria dans un transport d'amour : « Il nous est bon d'être ici... » Un autre jour, en allant de Bethsaïde à Césarée de Philippe, Jésus demanda à ses disciples : « Que dit-on du Fils de l'homme ? » Ils lui répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres Élie ; les autres Jérémie ou l'un des prophètes. » « Et vous, leur dit Jésus, que dites-vous que je suis ? » Pierre lui répondit : « Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant. » Et Jésus lui répartit : « Vous êtes bien heureux, Simon, fils de Jean ; car ce n'est point la chair et le sang qui vous l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le ciel. Et moi aussi je dis que vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'en-

fer ne prévaudront point contre elle ; et je vous donnerai la clef du royaume des Cieux ; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les Cieux. » Ces paroles admirables étaient une grande prédiction qui devait se réaliser lorsque Jésus serait sur le point de quitter la terre. Pierre signale en toute occasion son zèle et son attachement à son Maître : il ne peut se résoudre à voir Jésus lui laver les pieds ; il tire l'épée pour le défendre contre ceux qui viennent se saisir de sa personne pour le conduire au tribunal des Pontifes.

Quand Jésus annonça à tous ses disciples qu'il allait être livré à ses ennemis, et que ses disciples l'abandonneraient, Pierre, toujours plein de zèle pour son Maître, assura qu'il mourrait pour lui s'il le fallait, plutôt que de lui être infidèle ; et que quand même tous les autres l'abandonneraient, pour lui, il ne le quitterait jamais. Mais, ô faiblesse ! ô fragilité humaine ! Pierre a le malheur de le renier jusqu'à trois fois à la parole d'une simple servante. Un seul regard de son Maître le fait rentrer en lui-même ; il reconnaît la grandeur de sa faute et il verse des larmes qui ne cessent de couler que le jour de sa mort.

Le jour de la résurrection du Seigneur, un Ange chargea les saintes femmes de dire à Pierre et aux autres disciples que le Maître était ressuscité, et qu'il les précéderait en Galilée. A cette nouvelle Pierre est un des premiers à courir au sépulcre ; et le Sauveur pour lui montrer qu'il avait oublié sa faute daigna le favoriser d'une apparition particulière.

Dans une de ses nombreuses apparitions, il se montra à Simon-Pierre, à Thomas, et au fils de Zébédée,



sur la mer de Tibériade, et leur commanda de jeter dans la mer leurs filets. Pierre, sur sa parole, monta dans la barque, renouvela la pêche miraculeuse. Jésus voulut lui faire effacer son triple reniement par une triple profession d'amour; il lui dit : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci? — Oui, Seigneur, lui répondit Pierre; vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « Paissez mes agneaux. » — Il lui dit une seconde fois : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? — Pierre lui répondit : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « Paissez mes agneaux. » — Il lui demanda pour la troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? » — Il lui répondit : « Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « Paissez mes brebis. » C'est alors que Pierre est définitivement établi le pasteur suprême de l'unique troupeau de Jésus-Christ. Aussi, une fois le Sauveur monté au ciel, voyons-nous Pierre, le remplacer en toutes choses, agissant en tout comme le chef et le souverain Pasteur, c'est lui qui propose aux Apôtres, enfermés dans le Cénacle, l'élection d'un Apôtre à la place de Judas; et dès qu'il a reçu le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, il prêche hautement dans la ville de Jérusalem, la gloire et la résurrection de son Maître, et par son premier discours il convertit trois mille hommes. Il a le don des langues, et est entendu à la fois de vingt nations différentes. Il rencontre, à la porte du temple, un pauvre qui dès le sein de sa mère était perclus de ses jambes. *Je n'ai ni or, ni argent, lui dit-il, mais ce que j'ai, je vous le donne, au nom de Jésus de Nazareth,*

*levez-vous et marchez.* Après ce miracle, Pierre parle une seconde fois aux Juifs, et par ce second discours il convertit à la foi, cinq mille personnes. Il est maltraité par les chefs de la Synagogue et il souffre avec joie. Les fidèles viennent en foule mettre leurs richesses à ses pieds : Saphire et Ananie, pour avoir voulu le tromper, et mentir au Saint-Esprit, tombent morts à ses pieds, frappés d'un coup terrible de la puissance divine. Les miracles se multiplient sous sa main : Dans la ville de Lydde, Pierre guérit un paralytique, nommé Enée, étendu depuis huit ans sur son grabat. — A Joppé, il ressuscite une pieuse veuve, morte depuis plus de deux jours. Partout son ombre guérit les malades.

Il parcourt la Judée pour annoncer aux Juifs le royaume de Dieu. Il est mis en prison par les ordres d'Hérode, et il est miraculeusement délivré par un ange. Il préside au premier concile de Jérusalem, où il décide que les Gentils qui embrassent le christianisme, ne doivent point être assujettis à la loi de la Circoncision. Après avoir fondé l'Église d'Antioche où il resta sept ans, il alla à Rome et fit de cette ville le centre de la religion chrétienne. Ce fut là qu'il confondit Simon le magicien. Ce séducteur avait promis, qu'à un jour indiqué, il s'élèverait dans les airs. En effet, au jour convenu, soutenu par la puissance des démons, il s'élève vers les cieux, voulant ainsi imiter l'Ascension du Sauveur. Mais Pierre, pour détromper un peuple crédule, prie, et aussitôt le magicien tombe de tout son poids et se brise les jambes dans sa chute. Quelques jours après, il meurt de honte et de désespoir. — Le saint Apôtre opérait

de trop nombreuses conversions pour que l'enfer ne déchainât point sa rage contre lui. Il fut bientôt saisi et réuni à Paul dans la prison Mamertine. Pierre délivré de sa prison par ses gardes convertis sort de Rome sur les instantes prières des fidèles. Au moment où il met le pied sur le seuil de la porte, il voit Jésus-Christ entrer par la même porte. Le saint Apôtre lui demande : « Seigneur, où allez-vous ! — Je vais à Rome pour être crucifié de nouveau. » L'Apôtre comprit ce langage, il vit que Dieu agréait son sacrifice. Il retourna sur ses pas, se remit de lui-même entre les mains des persécuteurs, qui le crucifièrent ; seulement il obtint d'être attaché la tête en bas, se jugeant indigne de mourir comme son divin Maître. Il avait siégé vingt-cinq ans à Rome. Son martyr, ainsi que celui de saint Paul, eut lieu le 29 juin de l'an 65.

### *Réflexions pratiques.*

Notre-Seigneur demande à Pierre : « M'aimez-vous ? » Le chef des Apôtres interrogé deux fois encore de la même manière répond : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Cet amour exprimé par des paroles est manifesté par des actes. Les larmes qui coulent de ses yeux après sa chute, son zèle et ses prédications à travers mille dangers, les souffrances et la mort qu'il endure pour Jésus-Christ en sont une preuve saisissante.

Si Jésus-Christ nous demandait ainsi qu'à Pierre : « M'aimez-vous ? » pourrions-nous répondre comme cet apôtre : *Seigneur, vous savez que je vous aime !* Nos œuvres ne nous démentiraient-elles pas ? Que faisons-

nous pour Dieu? Le servons-nous fidèlement! Accomplissons-nous en tout sa volonté sainte? Évitions-nous le péché qui l'outrage? Pleurons-nous nos fautes passées? Qu'avons-nous souffert, que souffrons-nous, que voulons-nous souffrir pour Jésus-Christ? Sommes-nous disposés à verser notre sang pour son amour. Que répond cet arrêt dans le service du Seigneur à la moindre difficulté?... Cependant sans l'amour de Dieu nous ne pouvons qu'être anathématisés à ses yeux. Aimons-le donc, réchauffons nos cœurs; conjurons l'Apôtre de nous obtenir ce don de l'amour.

*Plan de méditation.*

Foi de saint Pierre : 1<sup>o</sup> foi généreuse : *Ecce nos reliquimus omnia*; 2<sup>o</sup> foi pratique démontrée par tous les actes de sa vie.

---

COMMÉMORAISON DE SAINT PAUL, APOÛTRE

30 juin.

Saint Paul, dont le nom était Saul, naquit à Tarse en Cilicie, deux ans après la naissance de Notre-Seigneur. Il était Juif et de la tribu de Benjamin. Son père, un des principaux habitants de la ville, le fit élever d'après les principes de la secte pharisienne. Il l'envoya à Jérusalem et lui donna pour maître le célèbre docteur Gamaliel qui l'instruisit dans la loi de Moïse et dans la manière de l'observer. Ardent ennemi des chrétiens, il consentit au martyre de

saint Étienne et il gardait les vêtements de ceux qui lapidaient le saint diacre. Envoyé à Damas pour aider à persécuter les chrétiens, il fut, dans sa route, environné d'une lumière éclatante et jeté à terre. Jésus lui reprocha de le persécuter. Paul se soumit. Devenu aveugle, il fut conduit à Damas, où Ananie lui rendit la vue et le baptisa. Alors Paul commença à prêcher hautement Jésus-Christ. Les Juifs irrités voulurent le faire mourir, mais il leur échappa, les chrétiens l'ayant descendu dans une corbeille par les créneaux des remparts. Il retourna à Jérusalem, où saint Barnabé le présenta aux Apôtres : mais il fut encore obligé d'en sortir pour éviter la persécution des Juifs, qui ne pouvaient lui pardonner d'avoir abandonné leur parti, et de s'être déclaré contre la synagogue, après avoir été un de ses plus ardents défenseurs. Il alla à Césarée, et de là à Tarse, où saint Barnabé le vint prendre pour le mener prêcher l'évangile à Antioche. Il y avait trois ans que Paul et Barnabé travaillaient avec de grands succès dans cette ville lorsqu'ils reçurent l'ordre d'aller prêcher successivement dans un grand nombre de pays. Ce fut avant son départ que saint Paul reçut le titre d'Apôtre des nations. Il s'embarqua pour Chypre. Cette île avait pour gouverneur le proconsul Sergius-Paulus, homme sage et droit qui eût volontiers embrassé la religion chrétienne, si un insigne magicien nommé Elymas, ne l'en eût détourné. Saint Paul animé d'un saint zèle contre ce fourbe : « Scélérat, lui dit-il, tu veux empêcher les hommes de bien de voir la lumière ; tu seras privé toi-même de voir pour un temps la lu-

mière du soleil. » A l'instant Elymas fut frappé d'aveuglement. Ce miracle émut le proconsul qui se convertit aussitôt. C'est en mémoire du disciple qu'il venait de gagner à Jésus-Christ que Saul prit le nom de cet homme et s'appela Paul.

Paul commença de nouvelles missions où il opéra un grand nombre de conversions. A Philippes il fut arrêté par l'ordre des magistrats, flagellé, puis incarcéré. Comme il était en prison, pendant la nuit, il se fit un tremblement de terre qui ouvrit les portes de la prison ; les fers des prisonniers se brisèrent, tous les détenus prirent la fuite ; mais Paul resta, et voyant que le geôlier, qui était chargé de lui, était prêt à se tuer de désespoir, il lui parla, le convertit et le baptisa.

À Thessalonique, il prêcha dans la synagogue, et fit beaucoup de chrétiens, auxquels il conseilla de vivre du travail de leurs mains, pour n'être à charge à personne, ainsi qu'il en usait lui-même, s'occupant à faire des tentes qu'il vendait pour le service des troupes.

A Athènes, il prêcha dans l'Aréopage et convertit un sénateur, nommé Denis. Il fit aussi plusieurs conversions à Corinthe, à Éphèse, et dans d'autres villes, où il établit des églises nombreuses. — En Troade il ressuscita un mort.

Paul fut mis plusieurs fois en prison, et l'on voit dans ses lettres le détail de ses souffrances et de ses travaux. On peut dire que ce grand apôtre s'est peint lui-même dans ses écrits. On y voit l'élévation de son esprit et la fermeté de son caractère, son zèle pour la religion, son amour pour Dieu et pour

ses frères, sa charité pour les pauvres, sa mortification, son désintéressement, sa bonté, sa douceur, sa patience.

Ce saint souffrit le martyre à Rome avec saint Pierre. Comme il était citoyen romain on ne lui fit point subir le supplice de la croix qui était le supplice des esclaves; mais on lui trancha la tête. Ceci arriva le 29 juin de l'année 65 de Jésus-Christ.

### *Réflexions pratiques.*

La grâce prévint saint Paul, elle le chercha dans ses égarements, elle le pressa, elle en fut victorieuse; d'un grand pécheur elle fit un grand saint, un grand apôtre. Remercions Dieu de ce qu'il nous a soufferts dans nos désordres, de ce qu'il nous en a retirés par sa grâce. Aimons-le de tout notre cœur, et soyons-lui d'autant plus fidèles et attachés que nous lui avons été rebelles.

Saint Paul, s'étant donné à Notre-Seigneur, n'a aimé que lui, et il l'a aimé éminemment; il n'a travaillé que pour lui et pour sa gloire; il l'a prêché avec zèle; il a souffert des persécutions horribles, des tourments cruels, les chaînes et la mort pour son honneur et pour son Évangile. Si nous ne pouvons pas faire autant que ce grand apôtre, faisons pour Jésus-Christ ce que nous pouvons avec sa grâce, il acceptera nos bons désirs; il récompensera nos travaux. Notre couronne est déjà préparée, si nous lui sommes fidèles jusqu'à la mort. Quel plus pressant motif pour nous engager à le servir.

*Plan de méditation.*

Saint Paul après sa conversion a donné son cœur :  
1° tout entier à Jésus-Christ ; 2° tout entier au prochain pour l'amour de Jésus-Christ.

---



## FÊTES MOBILES



## FÊTES DES CINQ PLAIES DE NOTRE-SEIGNEUR

*Vendredi après le quatrième dimanche de Carême.*

Pour témoigner sa reconnaissance et son amour à Jésus, son divin Époux, l'Église a institué une fête en l'honneur des cinq plaies du Sauveur. Cette institution très ancienne est très propre à ramollir les cœurs les plus durs et à embraser d'amour les âmes les plus glacées. Entrons dans ces ouvertures sacrées, dit saint Bernard, elles nous parleront éloquemment de l'amour de Jésus pour les hommes.

On ne regarderait pas comme un homme, mais comme un monstre sans cœur, un fils qui verrait avec indifférence, sans aucune émotion de compassion, de reconnaissance et d'amour, les plaies qu'aurait reçues son père pour le préserver du plus grand des malheurs et lui procurer les plus grands biens. Tel et pire encore serait le chrétien qui n'aurait qu'insouciance pour les plaies du Sauveur. Car ces plaies sacrées, Jésus-Christ les a reçues pour

nous sauver de l'enfer et nous ouvrir le Ciel, afin de nous fournir, par elles autant de sources de salut qu'il en faut pour obtenir les grâces, les forces et les consolations dont nous avons besoin. « O âme chrétienne, s'écrie saint Bonaventure, comment, au souvenir de ces plaies, pouvez-vous contenir vos transports? L'aimable Jésus se fait aux pieds, aux mains, une large blessure pour vous recevoir, et vous n'avez pas hâte d'y entrer! Il s'est ouvert le côté pour vous donner son Cœur et vous lui refusez le vôtre! Ah! pour moi, continue le saint docteur, c'est là que j'aime à habiter; c'est là que je veux faire trois demeures : la première dans les pieds de mon Jésus; la seconde dans ses mains; la troisième dans son sacré côté. C'est là que je veux prendre mon repos. » Ainsi ont parlé et agi bon nombre de saints; ainsi devons-nous parler et agir nous-mêmes.

### *Réflexions pratiques.*

Les plaies du Sauveur sont cinq bouches éloquentes avec lesquelles Jésus plaide notre cause, à la droite de son Père et sur nos autels. Elles sont encore un prédicateur onctueux qui nous dit éloquentement combien Dieu nous a aimés et combien nous devons l'aimer aussi.

Divin Sauveur, pendant notre travail, dans nos tentations et nos peines, nous fixerons, des yeux du cœur, votre crucifix et cette image ensanglantée nous dira quelle doit être notre conduite.

*Plan de méditation.*

I. Les cinq plaies de Notre-Seigneur nous rappellent les souffrances qu'il a endurées : 1° dans son corps ; 2° dans son âme.

II. Elles nous redisent son triomphe : 1° sur la mort ; 2° sur le péché.

*Autre plan.*

Dévotion aux cinq plaies : 1° dévotion de respect, 2° dévotion d'affection.

---

## FÊTE DE LA COMPASSION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

*Vendredi de la Passion.*

La fête de la Compassion de la très Sainte Vierge, que l'Église célèbre le vendredi de la Passion, est la fête du martyr de Marie. Le saint vieillard Siméon avait prédit qu'un glaive de douleur traverserait le cœur aimant de cette auguste Mère. Dès ce moment, son âme n'a cessé d'être abreuvée de souffrances. Néanmoins, c'est au Calvaire que devait, surtout, se réaliser cette déchirante prédiction. Elle s'y accomplit, en effet, dans toute son étendue, lorsque, selon l'historien sacré, la plus parfaite des mères, vit son fils adorable attaché à la croix. Aussi, expliquant les paroles de Siméon, saint Bernard n'hésite pas à donner le nom de martyr, et plus que martyr à cette douloureuse mère. En effet,

durant la Passion, tout ce qui est capable de saisir et d'affliger son cœur se réunit dans le sien et en a fait le cœur le plus souffrant qui ait jamais été, après celui de son cher fils. Ce temps de souffrances a été le même pour Jésus et pour Marie.

Tous les disciples de Jésus, tous ceux qui l'avaient accompagné l'ont abandonné et se trouvent maintenant en fuite. Marie, seule, reste là, courageuse, inébranlable. Qui pourrait dire quels traits amers pénètrent alors dans son âme! Qui pourrait nous retracer toutes les atroces douleurs qu'elle a dû souffrir! Quel spectacle déchirant pour son cœur que celui d'un fils chéri cruellement outragé! Que dut-elle éprouver dans son âme, lorsqu'elle vit ce Fils bien-aimé publiquement condamné, frappé de verges, insulté, bafoué, méprisé, couvert d'opprobres! Quelles inexprimables angoisses, enfin, ne dut-elle pas ressentir dans son âme lorsqu'elle vit cette tête, qu'elle vénéra, couronnée d'épines! Ce visage auguste, couvert de crachats! Cette bouche divine, abreuvée de fiel et d'amertume! Ces mains, qu'elle avait pressées dans ses mains, ces pieds auxquels elle avait fait faire les premiers pas, percés d'énormes clous!!! Il me semble l'entendre répéter comme Jérusalem désolée : « O vous tous qui passez, vous tous qui n'avez pas des entrailles de bronze, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne! Ma force semble m'abandonner, mes yeux se sont couverts de ténèbres, et je suis abreuvée d'amertume! » Oh! oui, c'est bien là le cri d'une mère dont on immole le fils, dont on brise le cœur, dont on déchire les entrailles. L'Évangile nous montre

cette mère désolée, debout au pied de la croix, écoutant avec une résignation égale à sa douleur, les dernières paroles de Jésus-Christ, substituant à sa place le disciple bien-aimé. — On peut juger, dit saint Bernard, de la profonde douleur que Marie dut éprouver, en cette occasion, par le deuil de la nature entière, au moment de la mort du Sauveur. Le soleil s'obscurcit, toute la terre fut plongée dans l'obscurité d'une nuit affreuse, les rochers se fendirent, le voile du temple se déchira, les tombeaux s'ouvrirent, la terre trembla ; en un mot tout l'univers fut dans l'agitation et dans le trouble. Si des créatures insensibles, qui ne pouvaient connaître ce qui se passait sur le Calvaire, en témoignèrent néanmoins tant de douleur, quelle dut être celle de Marie, si éclairée sur ce grand mystère, de Marie la plus aimante des créatures, la plus unie d'esprit et de cœur aux souffrances de Jésus-Christ. Aussi les saints Docteurs et l'Église l'appellent-ils la Reine des martyrs ; *Regina martyrum*.

#### *Réflexions pratiques.*

Ne soyons pas les simples spectateurs des inénarrables douleurs de notre Mère. Son ineffable martyre doit produire en nous un sentiment de vive compassion pour ses douleurs. Souffrons comme elle, avec constance et résignation, les différentes épreuves de la vie ; mais n'oublions pas que c'est sur le Calvaire que Jésus nous donna à Marie pour être ses enfants. Dans ce moment, un sentiment maternel fut créé pour nous dans l'âme de Marie, et depuis, elle nous a toujours traités comme les enfants de sa douleur.

A Dieu ne plaise que nous affligions, par nos péchés, cette mère désolée, qui nous protège, nous aime et nous bénit chaque jour.

*Plan de méditation.*

I. Douleurs de la Sainte Vierge au pied de la croix.

II. Vertus que Marie pratique au pied de la croix.

*Autre plan.*

I. Amertumes de Marie depuis le jour de la Purification jusqu'au retour d'Égypte.

II. Amertumes de Marie depuis le retour d'Égypte jusqu'au Calvaire.

## DIMANCHE DES RAMEAUX

Le dimanche qui commence la semaine *Sainte*, la *grande Semaine*, la *Semaine des douleurs*, est appelé le dimanche des *Rameaux*, ou le dimanche des palmes, à cause des rameaux qu'on porte en ce jour, à la procession qui s'y fait en mémoire de l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem. Il a encore retenu le nom de *Pâques fleuries*, à cause des fleurs dont, autrefois, on formait des bouquets qu'on portait sur de hautes tiges à la procession.

L'Évangile nous apprend que Jésus-Christ, cinq jours avant sa passion, entra dans Jérusalem, comme les prophètes l'avaient prédit, monté sur une ânesse, précédé et suivi d'une foule de peuple qui le recon-

naissait hautement pour le Messie. Jésus approchant de Jérusalem, dit l'auteur sacré, et étant encore à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, envoya deux de ses disciples, et leur dit : « Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez, en arrivant, une ânesse liée à son ânon auprès d'elle; déliez-la et me l'amenez; et si quelqu'un vous dit quelque chose, dites-lui que le Seigneur en a besoin, et aussitôt il les laissera aller... » Les disciples donc, s'en allèrent, et firent ce que Jésus leur avait commandé, Ils amenèrent l'ânesse et l'ânon, les couvrirent de leurs vêtements et le firent monter dessus. Alors une grande multitude de peuple étendit ses vêtements le long du chemin, les autres coupaient des branches d'arbres et les jetaient sur son passage; ceux qui le précédaient et ceux qui le suivaient, criaient : « Hosanna au Fils de David : béni soit celui qui nous vient au nom du Seigneur ! »

C'est pour honorer l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem, que l'Église fait la procession avant la Sainte Messe. Les rameaux bénits qu'on y porte, sont des branches de palmier, d'olivier, de saule, de buis, de sapin et d'autres arbres les plus estimés dans le pays qu'on habite. — Cette procession est de la plus haute antiquité. On croit qu'elle a pris naissance dans la Palestine, d'où elle s'est répandue dans toutes les autres contrées. Ce fut vers le sixième et le septième siècle qu'elle passa dans l'Église latine. Tout, dans cette touchante cérémonie, nous rappelle les principales circonstances du triomphe du Sauveur, entrant dans la ville de Jérusalem. Au retour de la procession, le clergé et

le peuple s'arrêtent devant la porte de l'Eglise qui se trouve fermée. Les enfants de chœur et les chœurs, en dedans de l'église, entonnent une hymne qui commence par ces paroles : *Israël es tu...* Vous êtes le roi d'Israël, le noble rejeton de David; ô Roi saint! vous venez au nom du Seigneur. Et à chaque strophe, le clergé qui est en dehors, répond : *Gloria, laus et honor...* « Gloire, louange et honneur soit à vous, Christ, Rédempteur et Roi, à vous dont les enfants célèbrent le triomphe par un pieux Hosanna. » Ensuite le célébrant frappe trois fois à la porte de l'église avec le bâton de la croix, pour montrer que la croix seule a pu rouvrir le ciel. A la troisième sommation, les portes s'ouvrent et le célébrant rentre dans l'église, suivi de tous les fidèles; image de Jésus-Christ, rentrant dans le ciel, suivi des Patriarches, des Prophètes et des Justes qui attendaient que le séjour de la gloire leur fût ouvert.

### *Réflexions pratiques.*

En assistant à la procession de ce jour, entrons dans l'esprit des cérémonies et dans l'intention de l'Eglise. Réjouissons-nous du triomphe de Jésus-Christ, notre Roi. Efforçons-nous de le faire régner en maître souverain sur nos cœurs. Conjurons-le de vouloir bien les assujettir entièrement et pour toujours, afin que notre fidélité ne se réduise point à une ferveur passagère, comme celle du peuple juif. Nous aurons ainsi droit de régner un jour avec lui dans le Ciel.



*Plan de méditation.*

I. Jésus-Christ est roi.

II. Ce que nous lui devons en cette qualité :  
1° l'honneur; 2° la fidélité; 3° le service.

---

## JEUDI SAINT

Le Jeudi saint est consacré à rappeler le plus grand bienfait de Dieu aux hommes, dans l'institution de la Sainte Eucharistie, qui eut lieu la veille de la mort du Sauveur, à l'issue de son dernier repas avec ses Apôtres. « La nuit même où il devait être livré, disent nos saints Livres, Judas méditait son noir dessein, Jésus célébrant la Pâque avec ses disciples se leva, se ceignit d'un linge, mit de l'eau dans un bassin, et commença à laver les pieds à ses apôtres; puis ayant pris du pain, le rompit et le donna à ses disciples en disant : « Prenez et mangez, » ceci est mon corps. » — Ensuite le divin Sauveur prit aussi le calice dans lequel il y avait du vin, et après avoir encore rendu grâces à Dieu, il le bénit et le présenta à ses disciples en disant : « Prenez et » buvez, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle » alliance qui sera répandu pour le salut d'un grand » nombre. » — Instituant ensuite le sacerdoce, il ajouta : « Toutes les fois que vous ferez ceci, vous le » ferez en mémoire de moi. »

L'institution de cet ineffable mystère inspire tant de joie à l'Église, qu'elle ne peut s'empêcher de la

faire éclater. Elle suspend le deuil et les tristesses du carême et les douleurs de la Semaine Sainte pour se livrer pendant quelques instants du moins à l'allégresse. Elle reprend ses habits de fête, elle entonne le *Gloria in excelsis*, qu'elle ne chantait plus depuis la Septuagésime, et veut qu'on sonne toutes les cloches, qui, à partir de ce moment, se tairont jusqu'au Samedi saint, en signe de douleur et de deuil.

La messe du Jeudi saint est suivie de la procession à un reposoir, richement décoré, qu'on nomme *tombeau*. Le célébrant, accompagné du clergé et du peuple, porte solennellement, au tombeau, l'hostie consacrée pour l'office du lendemain, dans lequel on ne doit pas célébrer le saint sacrifice. C'est un usage et une pratique très louable des fidèles d'aller visiter les diverses églises où il y a des reposoirs ; c'est ce qu'on appelle *faire les stations*. Le Saint-Siège accorde une indulgence plénière à ceux qui visitent les tombeaux et de nombreuses indulgences partielles à chaque visite.

C'est vers la fin de la messe du Jeudi saint que l'évêque consacre, avec une grande pompe, les saintes huiles nécessaires pour l'administration de plusieurs sacrements. On distingue trois sortes d'huiles que l'évêque seul a le droit de consacrer : 1° l'huile des catéchumènes ; on s'en sert dans l'administration du baptême, l'ordination des prêtres, le sacre des rois et la consécration des églises et des autels ; 2° l'huile des infirmes ; on l'emploie dans l'administration de l'extrême-onction et la bénédiction des cloches ; 3° le saint-chrême ; on en fait

usage pour l'administration du baptême et de la confirmation, le sacre des évêques, la consécration des églises, des calices et des patènes et la bénédiction des cloches. — Toutes ces huiles, employées par l'Église sous différents noms, sont toujours de l'huile d'olive sans aucun mélange; cependant on mêle, dans le saint-chrême, un peu de baume, plante odoriférante, qui est un symbole de la bonne odeur des vertus chrétiennes. — La consécration des saintes huiles se fait avec un grand appareil. L'évêque revêtu de riches ornements, et assisté de douze prêtres en chasuble, représentant les douze Apôtres, commence la messe pontificale. Un peu avant le *Pater*, le pontife et ses coopérateurs viennent saluer trois fois les saintes huiles en disant : « Je vous salue, saint-chrême; je vous salue, huile sainte; » et il baise avec respect le vase qui les contient. Ensuite il les consacre tour à tour.

L'office du matin est séparé de l'office des *Ténèbres* par la cérémonie du lavement des pieds. Voici comment elle se fait : Le célébrant revêtu de l'amict, de l'aube, de l'étole et ceint d'un linge, s'avance, précédé du diacre et du sous-diacre. Le premier porte un vase rempli d'eau, et le second un bassin pour la recevoir. Ils s'approchent des douze pauvres enfants qu'on a choisis, et se mettent à genoux devant eux. Alors le prêtre lave le pied droit à chacun, l'essuie avec le linge et le baise, après y avoir fait, avec le pouce, le signe de la croix. Les douze pauvres ou enfants, dont nous venons de parler, représentent les douze apôtres, et le lavement des pieds est une pieuse imitation de ce que fit Jésus-Christ la

veille de sa mort : il s'abaisse jusqu'à laver les pieds à ses Apôtres, à Judas même, et leur ordonne de faire de même.

A Rome, le Souverain Pontife lave les pieds à douze prêtres.

*Réflexions pratiques.*

Pour entrer dans l'esprit de l'Église, allons, le Jeudi saint, nous prosterner avec une dévotion toute particulière devant le tombeau où repose le Saint-Sacrement. Témoignons, à notre divin Sauveur, notre plus vive reconnaissance pour ce mémorial perpétuel de sa passion et de sa mort. Honorons, dans cet ineffable mystère, la grande Victime immolée pour l'expiation de nos offenses. Faisons-lui amende honorable pour tous les outrages qu'il reçoit dans le sacrement de son amour. Conjurons-le de nous inspirer la plus tendre et la plus solide piété envers le plus auguste de nos mystères.

*Plan de méditation.*

Jeudi saint. I. Souvenir que consacre ce saint jour : 1° l'institution de la Sainte Eucharistie; 2° l'institution du sacerdoce.

II. Importantes cérémonies propres à ce jour : 1° bénédiction des saintes huiles; 2° lavement des pieds; 3° dépouillement des autels.

*Autre plan.*

I. Institution de l'Eucharistie. Circonstances de cette institution et amour particulier que Notre-Seigneur y fait éclater.

II. Ce que nous lui devons en reconnaissance.

## VENDREDI SAINT

Le Vendredi saint est le jour le plus lugubre de l'année, l'anniversaire du plus grand événement de l'histoire, la mort du Fils de Dieu sur une croix, pour sauver l'univers. C'est un anniversaire douloureux, où l'Église, en deuil, semble renouveler les funérailles de son divin Époux. C'est pour cela que les murs et le pavé sont dépouillés ; que l'autel est enveloppé d'une grande nappe blanche, qui tombe jusqu'à terre et rappelle le suaire qui enveloppa le corps de Jésus-Christ descendu de la croix. Le tabernacle vide, reste ouvert, pour marquer l'absence du Sauveur mis à mort ; les cierges sont éteints, la cloche est muette ; c'est le seul jour où, pour marquer l'étendue de sa douleur, l'Église ne célèbre pas le saint sacrifice de la Messe.

Le Vendredi saint a toujours été observé dès l'origine du christianisme, et c'est la plus ancienne des fêtes instituées par les Apôtres. Les premiers fidèles passaient cette fête douloureuse dans le travail, le jeûne et les larmes, et dans de longs offices, consistant surtout dans la lecture et la méditation de la Passion selon les quatre Évangélistes. C'est au septième siècle qu'a été réglé définitivement l'office du Vendredi saint, tel que nous le faisons aujourd'hui, mais dont certaines parties sont de la plus haute antiquité. — Cet office ne ressemble en rien à celui des autres jours de l'année. Le célébrant, entre en silence avec ses ministres et se prosterne au pied de l'autel, à la pensée de Jésus mort pour nos péchés.

Aussitôt commence sur un ton triste et lugubre, la lecture des leçons, tirées des prophètes qui annoncent les souffrances et la mort du Sauveur. Cette lecture est immédiatement suivie du chant de la Passion, selon saint Jean, afin de rapprocher l'événement de la prédiction, et de montrer que souvent les prophètes ont été des historiens.

Après le chant de la Passion, le célébrant fait de nombreuses prières pour tous les hommes, pour les hérétiques, les schismatiques, et même pour les Juifs et les païens, afin de montrer que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes sans exception. La prière pour les Juifs, pour les *perfides Juifs*, n'est pas précédée de la gémulation, comme toutes les autres, pour flétrir l'indigne conduite de ces malheureux qui, après avoir insulté et maltraité le Sauveur, fléchissaient le genou devant lui par dérision. et par moquerie.

Alors commence la belle cérémonie de l'adoration de la Croix, qui remonte à l'époque même où la vraie croix fut découverte, en 326, et qui, de Jérusalem, passa bientôt à Rome, avec la portion considérable du bois sacré que sainte Hélène y envoya.

Deux diacres vont chercher processionnellement l'image de la Croix voilée en signe de deuil. Chargés de ce précieux fardeau, ils s'agenouillent jusqu'à trois fois en chantant les antiennes appelées *impro-pères*, c'est-à-dire *reproches*.

Ce sont de tendres reproches que Jésus-Christ adresse au Juifs pour leur rappeler les bienfaits sans nombre dont il n'a été payé que par des ingratitude sans nom. « O mon peuple ! s'écrie le Seigneur,

O mon peuple; que t'ai-je fait? En quoi t'ai-je contristé? O mon peuple, réponds-moi? parce que je t'ai tiré de la terre d'Égypte; parce que je t'ai conduit pendant quarante ans dans le désert, nourri de la manne et introduit dans une terre féconde, tu as préparé une croix à ton Sauveur!... Qu'ai-je pu faire de plus pour toi que je n'aie fait?... Et tu as préparé une croix à ton Sauveur! » Confondue de tant de malice, d'une part, de tant de bonté de l'autre, opprimée par la douleur, l'Église alors laisse échapper, au nom du peuple, comme un profond soupir, cet acte d'adoration, de repentir et d'amour: « O Dieu saint, Dieu puissant, Dieu immortel, ayez pitié de nous. »

Lorsque les diacres sont arrivés devant l'autel, le célébrant découvre la croix, et tous les ministres viennent, à sa suite, baiser l'image sainte, après avoir quitté leurs chaussures. Ils se prosternent à trois différentes reprises, pour rappeler et réparer les outrages dont Jésus-Christ fut abreuvé: 1° dans sa passion; 2° chez Caïphe, chez Pilate et Hérode; 3° enfin sur le Calvaire. Pendant l'adoration de la croix, on chante le *Vexilla Regis* et le *Pange lingua*.

Après l'adoration de la croix, le célébrant, accompagné de tout le clergé et même des fidèles, se rend au tombeau dans un majestueux et lugubre silence, pour y chercher la sainte Hostie consacrée la veille, et revient à l'autel pour y célébrer ce qu'on appelle la *Messe des présanctifiés*. Le célébrant seul communie, le Vendredi saint. L'office du matin se termine par les Vêpres, récitées et non chantées, pour mar-

quer le deuil de l'Église prosternée sur le tombeau de son Dieu.

*Réflexions pratiques.*

En ce jour de lugubre mémoire, allons au Calvaire embrasser la croix rougie par le sang de la plus sainte des victimes. Contemplons le Verbe éternel, le Créateur de l'univers, le Fils unique de Dieu, étendu, cloué et expirant sur la croix. Ce ne sont pas les Juifs seuls qui l'ont couvert d'opprobre et de sang. Tous les pécheurs ont coopéré à sa douloureuse passion par la multitude de leurs forfaits. Sommes-nous étrangers nous-mêmes à ce drame, le plus mystérieux et le plus tragique de la malice des hommes? Que répondent nos prévarications? A l'exemple du Centenier du Calvaire, frappons-nous la poitrine en détestant souverainement nos péchés; et prenons la résolution, de plutôt mourir que d'outrager encore un Dieu si bon, un Père si tendre!

*Plan de méditation.*

I. Souffrances physiques et morales de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix.

II. Pourquoi souffre-t-il toutes ces peines?

III. Pourquoi les endure-t-il?

IV. Fruits que nous devons retirer de ce mystère douloureux.

*Autre plan.*

I. La croix explique le mystère de nos larmes.

II. Elle en adoucit toute l'amertume.

---



## SAMEDI SAINT

Le Samedi saint, l'Église honore la sépulture de Jésus-Christ et la descente de son âme dans les *Limbes*. Les offices de ce jour devraient être, comme ceux du Vendredi saint, tristes et lugubres, pour être en harmonie avec le mystère qu'il rappelle. Comment donc expliquer la joie qui éclate dans toutes les cérémonies, et surtout à la messe du Samedi saint! En voici la raison bien simple : l'office, que nous faisons maintenant dans la matinée du samedi ne se faisait autrefois que dans la nuit du samedi au dimanche. On n'offrait même pas le sacrifice de la messe le samedi, et ce n'était que bien avant dans la nuit, jusqu'à l'heure de la résurrection de Jésus-Christ, en un mot, le dimanche matin que l'on célébrait cette messe joyeuse, célébrée aujourd'hui par anticipation, le samedi matin.

Cet office commence par la bénédiction du feu nouveau, l'ancien étant éteint. Tout ceci est mystérieux : Jésus-Christ la lumière du monde, étant mort, cette divine lumière fut, durant trois jours, comme éteinte. Ce fut donc au moment où le Sauveur prit une nouvelle vie, que reparut ce nouveau feu, dont celui qu'on tire du caillou est le symbole et la figure. La bénédiction du feu nouveau annonce donc que Jésus-Christ, la lumière du monde, était mort, mais qu'il va ressusciter, aussi l'Église fait-elle éclater sa joie dans le chant de l'*Exultet* qui est un cantique d'allégresse. Le cierge pascal qu'on bénit ensuite, a la même signification. Il est la figure de Jésus-Christ

ressuscité et triomphant. Les grains d'encens que le diacre y insère, en forme de croix, rappellent l'embaumement du Sauveur et les cinq plaies dont l'Homme de douleur a voulu conserver les cicatrices sur son corps glorieux.

Une autre cérémonie non moins remarquable du Samedi saint, c'est la bénédiction des fonts baptismaux. Pour la comprendre, il ne faut pas oublier que l'administration solennelle du baptême était, autrefois, réservée aux seules vigiles de Pâques et de la Pentecôte. Il était donc naturel de bénir auparavant l'eau destinée à ce grand sacrement de la régénération. Quand l'office des leçons ou prophéties était terminé, on se rendait processionnellement aux fonts baptismaux pour bénir l'eau. Et aussitôt après commençait la messe solennelle. Autrefois elle ne se célébrait que la nuit de Pâques, vers l'heure de la résurrection du Sauveur, c'est-à-dire vers le point du jour. Pour la célébration de l'auguste sacrifice, l'Église quitte ses habits de deuil, et marque assez, par ses chants d'allégresse et par le son des cloches, qui commencent à se faire entendre, la joie qu'elle a de voir son Époux céleste sortir du tombeau.

#### *Réflexions pratiques.*

Approchons du tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour y adorer la Victime de notre salut. Venons-nous y enfermer avec elle, afin d'ensevelir dans son sépulcre nos passions, notre orgueil, notre ambition et tous nos péchés. Et puisque le divin Sauveur n'est mort que pour nous faire mourir à nous-mêmes, prions-le de nous arracher

la vie du vieil homme et de nous faire vivre à l'avenir d'une vie toute surnaturelle et un jour nous participerons à la gloire de sa résurrection.

*Plan de méditation.*

I. Notre-Seigneur par sa mort triomphe de la mort même, du démon, de l'enfer.

II. Comment à cet exemple nous devons vaincre nos ennemis.

---

## SAINT JOUR DE PAQUES

La fête destinée à honorer le mystère de la résurrection porte le nom de Pâques. Ce mot est hébreu et signifie, selon la lettre, *passage*. Dieu lui-même avait ainsi appelé la principale fête des Juifs établie en mémoire de la délivrance des Israélites de la servitude de l'Égypte, sous la conduite de Moïse. On la désignait sous le nom de fête du *passage*, pour rappeler le passage de l'ange exterminateur qui, dans la dernière nuit, avant la sortie d'Égypte, avait frappé de mort tous les premiers nés des Égyptiens, mais était passé, sans entrer, devant les maisons des Israélites marquées du sang d'un agneau mangé la veille dans chaque famille. Cet agneau était la figure de Jésus-Christ, vrai agneau de Dieu, immolé pour délivrer le genre humain de l'esclavage de Satan. Et comme il nous a fait passer de l'état de mort où nous étions par le péché, à l'état de vie immortelle, par le sang précieux qu'il a répandu pour nous, et par la victoire qu'il a remportée sur les ennemis de

notre salut, c'est avec raison que l'Église a conservé ce nom de *Pâques*, au jour que notre divin Rédempteur avait choisi pour nous délivrer de la captivité du démon.

A peine Jésus-Christ eut-il passé de la mort à la vie, que les Apôtres s'empressèrent d'établir une fête solennelle pour en perpétuer le souvenir et en consacrer la mémoire. C'est la Pâque. Cette fête est le grand jour des chrétiens, le jour des jours, la fête des fêtes, le jour de liberté, de salut et de gloire; jour où le péché est détruit, l'enfer vaincu, le règne de la grâce établi, le ciel ouvert; jour où a commencé cet aimable empire de Jésus-Christ, si longtemps attendu, et qui ne doit plus finir. Le pape saint Léon disait, qu'entre tous les jours qu'on honorait de quelque culte, dans la religion chrétienne, il n'y en avait pas de plus auguste et de plus excellent que celui de Pâques, parce que ce mystère est le fondement de toute notre espérance, et que c'est de cette solennité que les autres reçoivent leur dignité et leur consécration. Aussi pour le célébrer dignement, l'Église déploie ses plus beaux ornements et ses pompes les plus majestueuses; et les chrétiens se précipitent en foule dans l'enceinte sacrée pour adorer Jésus-Christ vainqueur de la mort et de l'enfer; et, avec un saint transport, font retentir les voûtes du temple des plus beaux chants d'allégresse.

Voici l'exposé succinct du mystère de ce jour. Après sa mort ignominieuse qui arriva le vendredi soir, sur les trois heures, le divin Sauveur fut déposé dans un sépulcre tout neuf, taillé dans le roc. Comme il avait annoncé qu'il ressusciterait le troi-

sième jour après sa mort, les Juifs qui ne croyaient point à cette prédiction firent garder son tombeau par des soldats, pour empêcher ses disciples de l'enlever et d'affirmer ensuite qu'il était ressuscité. Le matin du troisième jour, l'Homme-Dieu opéra, comme il l'avait prédit le grand miracle de sa résurrection. A l'heure marquée dans les décrets éternels, cet adorable Sauveur, victorieux de la mort et de l'enfer, sortit radieux de son tombeau, sans briser le roc dans lequel il était taillé, sans remuer la pierre qui en fermait l'entrée, sans endommager les sceaux qu'on y avait apposés. En ce moment, eut lieu un grand tremblement de terre... Un ange, descendant du ciel, renversa la pierre qui scellait l'entrée du sépulcre et s'assit dessus. Son visage était brillant comme un éclair, ses habits plus blancs que la neige. A cette vue les gardes furent saisis de la plus morne stupeur et restèrent comme morts. Revenus à eux-mêmes, ils prirent aussitôt la fuite et se retirèrent.

Cependant les saintes femmes, qui venaient au sépulcre pour embaumer le corps de leur divin Maître, se disaient entre elles : « Qui nous ôtera la la pierre de l'entrée du sépulcre ? » Car elles se souvenaient que cette pierre était énorme. Mais quelle ne fut pas leur surprise, lorsque, arrivés au sépulcre, elles virent que cette pierre avait été renversée et que le tombeau était ouvert. Deux anges les rassurèrent en leur disant : « Ne craignez point ; Jésus que vous chercher n'est point ici, il est ressuscité. Allez vite en porter la nouvelle à ses disciples. » Le Vainqueur de la mort, après s'être montré aux saintes femmes, à saint Pierre, se manifesta aux

autres Apôtres, un grand nombre de fois, pour rendre le fait de sa résurrection certain et irrécusable. Tel est le récit abrégé de la Pâque des chrétiens que nous fêtons en ce jour.

*Réflexions pratiques.*

Puisque Jésus-Christ, mort pour tous, est ressuscité pour ne plus mourir et pour vivre d'une vie divine, ressuscitons comme lui, à la grâce, pour ne plus rentrer dans le tombeau du péché. Passons de la mort à la vie, de l'iniquité à la justice, de la servitude du péché à la liberté des enfants de Dieu, de la tiédeur à la ferveur, et vivons désormais de cette vie chrétienne qui consiste à penser comme Jésus-Christ, à aimer comme Jésus-Christ et à agir en union avec Jésus-Christ. Nous aurons alors la douce confiance de passer un jour des misères de cette vie à la gloire du Ciel, où nous chanterons avec les anges et les saints l'Alleluia éternel.

*Plan de méditation.*

Pâques. I. Objet de cette fête.

II. Sentiments qu'elle doit nous inspirer.

*Autre plan.*

A l'occasion des fêtes pascales nous devons ressusciter à l'exemple de Jésus-Christ. Et notre résurrection doit être : 1° vraie ; 2° apparente ou édifiante ; 3° durable.

---

## LES ROGATIONS

Les Rogations, comme le mot l'indique, sont des prières publiques, des supplications solennelles que l'Église ordonne chaque année, pendant les trois jours qui précèdent la belle fête de l'Ascension. Les processions qu'on y fait sont universellement nommées *Rogations* ou *petites Litanies*, pour les distinguer de la *grande Litanie*, qui est la procession du 25 avril, jour de saint Marc.

La plupart des écrivains ecclésiastiques attribuent à saint Mamert, archevêque de Vienne, au cinquième siècle, l'honneur de cette pieuse institution. En voici l'origine : Tandis que les barbares désolaient la France, le Dauphiné, une de nos provinces, et l'Église de Vienne surtout, étaient affligés des plus horribles fléaux. C'étaient des tremblements de terre qui ébranlaient les édifices de la cité ; c'étaient des incendies qui en consumaient les ruines ; les nuits étaient troublées par d'étranges apparitions de monstres inconnus sortant des forêts et venant attaquer les hommes au milieu des places publiques. La nuit de Pâques, le feu du ciel tomba sur l'hôtel de ville et le réduisit en cendres avec les maisons voisines. Les habitants, effrayés, se réfugiaient dans l'église cathédrale avec saint Mamert, leur évêque. Le pieux pontife, prosterné au pied des autels, promit à Dieu, pour apaiser sa colère, de consacrer les trois jours qui précèdent l'Ascension à des prières publiques, à des processions et à la pénitence. Tout à coup les calamités cessèrent, et Vienne rentra dans la paix et la sécurité.

Consacrée par un si grand miracle, cette dévotion s'établit dans toutes les Gaules. La pratique des Rogations s'introduisit rapidement en Espagne, en Angleterre, en Italie et jusqu'à Rome même. Nous apprenons de saint Césaire d'Arles, que de son temps elle était universellement reçue dans tout le monde chrétien. — L'Église voyant nos crimes se multiplier chaque jour, et craignant qu'ils ne nous attirent de semblables calamités, a ordonné de continuer chaque année ces processions, pour nous porter à la pénitence et pour apaiser la colère de Dieu. Elle veut encore, par ces processions, supplier le Seigneur de préserver les biens de la terre des accidents fâcheux auxquels ils sont exposés dans cette saison.

### *Réflexions pratiques.*

Autrefois, durant les trois jours des Rogations, l'Église obligeait les chrétiens à l'abstinence; si aujourd'hui elle se montre plus douce dans ses lois disciplinaires, son esprit est toujours le même; elle veut que ses enfants se souviennent que la prière, sans la mortification, est peu propre à fléchir la colère de Dieu. Ne nous bornons donc pas à prier pendant ces trois jours, mais joignons la pénitence à nos prières, si nous désirons qu'elles soient favorablement écoutées. Considérons l'exemple des habitants de Ninive; Dieu menace de détruire ce peuple coupable, et parce qu'il s'humilie et quitte le péché, le Tout-Puissant révoque la sentence qu'il a portée contre lui. — Qui sait s'il ne frappera pas de stérilité ces campagnes qui retentissent sans cesse



de tant d'horribles blasphèmes contre son nom adorable, et s'il ne nous privera pas de ces biens de la terre dont nous ne cessons d'abuser pour l'outrager? Prions donc, faisons pénitence, et quittons le péché pendant ces jours de miséricorde, élevons vers Dieu des cris de regret et de componction, afin de trouver grâce devant lui. En conséquence, assistons aux processions, comportons-nous y avec modestie et religion.

*Plan de méditation.*

Ces jours de solennelles supplications nous rappellent : 1° un grand amour pour la prière; 2° un grand zèle à inspirer cet amour.

*Autre plan.*

- I. La prière est l'âme de la religion.
- II. Elle est le grand moyen de salut donné à l'homme.

---

## PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

*Troisième dimanche après Pâques.*

Le 19 mars, jour de la fête de saint Joseph, l'Église honore surtout les privilèges et les vertus de ce grand serviteur de Dieu. Le troisième dimanche après Pâques, elle célèbre le Patronage de saint Joseph. Cette fête, par des concessions particulières, se célébrait, depuis longtemps, dans plusieurs églises. Le Souverain Pontife, Pie IX, a décrété qu'elle se célèbre-

rait, à l'avenir, dans l'univers entier, et a désigné saint Joseph comme le patron de tous les fidèles et de l'Église universelle. La puissance du protecteur de Marie et du père nourricier de l'Enfant-Dieu est illimité dans le Ciel. Elle se mesure sur l'éminence des vertus qu'il pratiqua, tandis qu'il était sur la terre, et sur l'intimité des rapports qu'il eut durant sa vie avec le Fils de Dieu et sa divine Mère.

Saint Joseph a été l'homme juste par excellence. S'il a pratiqué les vertus à un degré éminent, on peut dire qu'il est un modèle achevé de la plus parfaite chasteté, de la plus profonde humilité et de la plus ardente charité pour Jésus-Christ. Cet incomparable patriarche de Nazareth a été le père adoptif du Verbe fait chair; il en fut le gardien, le tuteur, le nourricier; pendant trente ans il a commandé au maître du Ciel et de la terre. Comment Jésus pourrait-il refuser quelque chose à celui qu'il a tant honoré et tant aimé! Ah! je n'en puis douter, si saint Joseph est si glorieux dans ses privilèges et ses mérites, il est aussi très puissant dans son crédit auprès de Dieu. Son pouvoir d'intercession est universel. Entre saint Joseph et les autres Saints, dit saint Thomas, il existe une différence notable: Ceux-ci ont reçu de Dieu le pouvoir de nous aider dans quelques besoins particuliers; mais le pouvoir de saint Joseph s'étend à l'universalité des besoins humains. Tous les hommes, quels qu'ils soient, ont des motifs spéciaux de placer en lui leur confiance: les grands et les riches, parce qu'en descendant dans le sépulcre des rois de Juda, ils y trouveront les ancêtres de Joseph, le pauvre ouvrier, parce qu'il

a ennobli leur condition en s'y soumettant lui-même; les vierges, parce qu'il a été établi l'ange gardien de la pureté de Marie; les époux, parce qu'il a été le chef de la plus sainte famille qui ait jamais existé; les enfants, parce qu'il a été investi de la touchante mission de veiller sur l'enfance de Jésus. Recourons donc à lui avec confiance.

*Réflexions pratiques.*

Dans le cours de son existence terrestre, saint Joseph a reçu deux dépôts sacrés sur lesquels il veilla avec une inviolable fidélité : le Verbe fait chair et sa glorieuse Mère. Partout et toujours Jésus et Marie furent l'unique terme de ses préoccupations; il n'a cessé de protéger l'inaltérable virginité de sa fidèle compagne; il a constamment eu des entrailles de père pour le divin Enfant. Pourrions-nous aujourd'hui comprendre le crédit dont ce grand protecteur jouit dans le Ciel? Son intercession est plutôt un commandement qu'une prière, dit saint Bernard. Heureuses les familles et les communautés religieuses qui se consacrent à lui! Heureux nous-mêmes si nous l'invoquons chaque jour!

*Plan de méditation.*

Patronage de saint Joseph :

I. Patronage puissant.

II. Confiance que nous devons avoir en ce saint patron.

*Autre plan.*

I. Quel est, dans le Ciel, le crédit de saint Joseph?

II. Quel usage veut-il en faire en faveur des chrétiens ?

III. Quels moyens avons-nous de rendre encore plus vif l'intérêt qu'il nous porte ?

---

## ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

L'Ascension est une fête solennelle, instituée pour honorer le triomphe de Jésus-Christ montant au Ciel. L'Homme-Dieu avait détruit, par l'effusion de son sang et son trépas, l'empire du péché ; par sa résurrection glorieuse, il a triomphé de la mort et de l'enfer. Il ne restait plus, après tant de travaux et de souffrances, de victoires et de conquêtes, qu'à prendre possession de la gloire qu'il avait conquise par ses mérites et ses douleurs. Durant les quarante jours qui séparent la Résurrection de l'Ascension, Notre-Seigneur apparaît souvent à ses Apôtres pour les consoler, les confirmer dans la foi et leur parler du royaume de Dieu. Le quarantième jour après sa résurrection, il apparut à ses Apôtres pour la dixième et dernière fois et leur dit : « Toute puissance m'a été donnée dans le Ciel et sur la terre ; allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai prescrites. » Il ajouta que pour les rendre capables d'un ministère si difficile, il leur enverrait le Saint-Esprit, qui enseigne toute vérité.

Après leur avoir adressé ces consolantes paroles,

ayant consommé le grand œuvre de notre Rédemption, ce divin Sauveur conduisit ses disciples sur la montagne des Oliviers, où quarante jours auparavant, il avait enduré une si cruelle agonie. C'était le lieu qu'il avait choisi pour le théâtre de son triomphe. Y étant arrivé, il fit ses adieux suprêmes à cette nombreuse assistance, leur réitérant les anciennes promesses qu'il leur avait faites d'être toujours avec eux, de ne les abandonner jamais, de leur envoyer au plus tôt l'Esprit consolateur, de leur préparer une place dans le Ciel. — Puis, jetant sur eux une dernière fois ses regards, il étendit ses mains et les bénit... Au même instant, il s'éleva dans les airs, et une nuée lumineuse, symbole de sa gloire, l'enveloppant tout à coup, il se déroba entièrement à leur vue... Oh ! s'il avait été donné à des yeux mortels de percer à travers la nue qui servit de char de triomphe à notre divin Sauveur ! si l'on avait pu découvrir tout ce qui se passa à travers les espaces, lorsque le Fils de Dieu entra dans son royaume, que de merveilles on aurait vues !!! Quelle pompe ! quelle gloire ! quel éclat !!! Des millions d'esprits célestes, les Anges, les Archanges, les Trônes, les Dominations, les Vertus, les Puissances, les Chérubins, les Séraphins, vinrent au devant de leur Souverain, et firent retentir la voûte céleste de ce cantique de David : « Ouvrez-vous, portes éternelles, ouvrez-vous, laissez entrer le Roi de gloire !!! »

Autour du divin Triomphateur sont rangées les âmes des Patriarches, des Prophètes, de tous les Justes de l'ancienne loi, à qui le Ciel avait été fermé jusque-là. — Ravis, et comme en extase, à la vue

de ce magnifique spectacle, les disciples et les Apôtres ne pouvaient se lasser de le contempler, lorsque deux anges, descendant du Ciel, leur apparurent et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi les yeux fixés au firmament ? Ce même Jésus qui vient de vous quitter pour remonter au Ciel, en descendra un jour de la même manière que vous l'y avez vu monter. » Les disciples l'ayant donc adoré et ayant baisé avec respect les vestiges de ses pieds divins imprimés dans l'endroit où il toucha la terre pour la dernière fois, retournèrent à Jérusalem pour attendre l'accomplissement de la promesse que le Sauveur leur avait faite. Tel fut le départ de Notre-Seigneur de cette terre qu'il arrosa de son sang quarante siècles après l'avoir créée.

### *Réflexions pratiques.*

A la vue du triomphe de notre divin Libérateur et de toutes les âmes des Justes qui l'accompagnent au Ciel, élevons nos pensées et nos cœurs et détachons-les de la terre. Regardons-nous ici-bas comme des étrangers et des voyageurs. Le Ciel est notre véritable patrie, où nous devons régner éternellement avec Jésus-Christ dans la plénitude de la gloire. Au milieu des tentations, des combats et des afflictions qui troublent continuellement cette vie mortelle, consolons-nous par l'attente du moment qui doit nous réunir à notre chef adorable dans le séjour de la paix, de la félicité et de la gloire.

### *Plan de méditation.*

I. Pourquoi nous devons désirer le Ciel.

II. Quel doit être ce désir : il doit être habituel, constant et directif de nos pensées, de nos projets et de toute notre conduite.

---

## FÊTE DE LA PENTECÔTE

Après l'Ascension triomphante de leur divin Maître, les Apôtres, en la compagnie de la très Sainte Vierge et d'un assez grand nombre de disciples, se retirèrent dans le cénacle, déjà si saint par l'institution de la divine Eucharistie, pour y attendre, selon la promesse de Jésus, la venue de l'Esprit consolateur. Ils y demeurèrent dix jours au nombre de cent vingt personnes. Quelle admirable société ! Que de louanges et de prières durent s'élever vers les cieux de cet asile inconnu du monde ! Il est plus facile de s'en faire une idée que de l'exprimer. Or, le dixième jour, qui était le cinquantième après la résurrection glorieuse, étant arrivé, vers les neuf heures du matin, on entendit un grand bruit, pareil à celui d'un vent violent, qui remplit toute la maison où ils étaient assemblés, et au même instant, parurent des langues de feu qui allèrent se reposer sur chacun d'eux, dit le récit sacré, c'est-à-dire non seulement sur les Apôtres, mais encore sur tous les autres disciples réunis dans le cénacle. Dès ce moment les Apôtres remplis de l'Esprit-Saint furent entièrement transformés et commencèrent à parler diverses langues. Au bruit de ce prodige tout Jérusalem s'émeut. Les Juifs étrangers, que la solennité du jour avait rassemblés en grand nombre dans la ville

sainte, se disent l'un à l'autre avec étonnement : « Ces hommes qui parlent, ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment donc se peut-il faire que chacun de nous les entende parler la langue de son pays ? »

A cette merveille se joint un autre prodige plus surprenant encore. Les Apôtres, ces hommes grossiers et charnels, à qui le Sauveur n'avait pu faire comprendre les vérités du salut ; ces hommes faibles et timides, qui avaient pris la fuite à la vue des ennemis de l'Homme-Dieu ; ces mêmes hommes, remplis tout à coup d'une science divine et animés d'un courage héroïque, annoncent les vérités les plus sublimes, et bravent la fureur d'un peuple qui venait de faire mourir leur Maître par le plus honteux des supplices. Ils ne craignent pas de leur dire : Jésus de Nazareth qui a passé au milieu de vous, en guérissant vos malades, en purifiant vos lépreux, en redressant vos boiteux, en éclairant vos aveugles et en ressuscitant vos morts, était le Messie promis à la terre. Malgré ses bienfaits sans nombre, vous l'avez méconnu, persécuté et mis à mort. Vous êtes des déicides... A la prédication de saint Pierre, trois, puis cinq mille Juifs se convertissent ; et bientôt cet Apôtre, bientôt ses collègues avec lui, prêchent l'Évangile à toutes les nations ; bientôt, par leur ministère, l'Esprit-Saint opère une création nouvelle et change la face de la terre. Tel est le grand spectacle que nous présente la solennité de la Pentecôte, qui est, par excellence la fête de l'Église catholique dont la mission divine a été inaugurée, en ce jour, par la descente miraculeuse de l'Esprit-Saint.



*Réflexions pratiques.*

Le Saint-Esprit qu'ont reçu les Apôtres, le jour de la Pentecôte, est la source et le principe de toutes les grâces, de toutes les vertus, de tous les dons surnaturels. C'est lui qui a éclairé leur esprit de lumières admirables et fait de ces hommes grossiers et ignorants les docteurs de la religion et les oracles du monde. C'est cet Esprit de charité qui les a embrasés du feu du saint Amour qu'ils se sont efforcés d'allumer dans le cœur de tous les hommes. Quelle gloire pour ces hommes apostoliques ! Désirons les mêmes faveurs, car cet Esprit Sanctificateur aime à communiquer ses dons à toutes les âmes fidèles. Disons lui souvent avec une foi vive et un désir ardent : *Veni, Sancte Spiritus* : Venez, Esprit-Saint. Nous vous ouvrons toutes les avenues de notre âme, dilatez-en toutes les facultés et prenez-en possession. Sanctifiez-les pour les rendre dignes de vous. Disposez aussi nos cœurs à correspondre fidèlement à toutes les inspirations de votre divine grâce.

*Plan de méditation.*

I. Comment les Apôtres se sont préparés à recevoir le Saint-Esprit.

II. Comment nous devons nous y préparer nous-mêmes.

## FÊTE DE LA TRÈS SAINTE-TRINITÉ

Le plus saint, le plus auguste de tous les mystères est celui de l'adorable Trinité. Tous les autres en découlent comme de leur source, et l'Église n'a pu subsister un seul instant sans manifester, par un culte particulier et solennel, sa croyance en un seul Dieu en trois personnes. Aussi il n'est pas de jour et point d'office où elle n'ait fait rendre un témoignage éclatant d'amour et de foi, à l'unité de Dieu et à la trinité des personnes. L'Église commence et termine toutes ses cérémonies et toutes ses prières par l'invocation et au nom de la Sainte-Trinité. Elle désire que ses enfants à son exemple, commencent et finissent leurs principales actions par cet acte de religion. De plus, elle a prescrit une formule de louanges, nommée *Gloria Patri*, pour honorer à chaque instant et d'une manière distincte le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et elle a voulu que cette formule terminât ses psaumes, ses hymnes et ses répons. La fête de la Sainte-Trinité est donc, à proprement parler, une fête continuelle et jamais interrompue. Malgré ces hommages incessants que l'Église rend à la Sainte Trinité, elle a institué une fête particulière pour honorer d'une manière plus spéciale encore et plus solennelle, le grand mystère d'un seul Dieu en trois personnes. Elle veut que nous remercions le Père, le Fils et le Saint-Esprit des inestimables bienfaits que nous en recevons à chaque instant.

Un autre motif qui a dirigé l'Église dans l'établissement de cette solennité, a été de réparer notre négligence à sanctifier les dimanches, qui sont consa-

crés à honorer le mystère de la Sainte-Trinité. Hélas ! combien de chrétiens qui, au lieu d'employer ces saints jours au service du Seigneur et à la pratique des œuvres de piété, les passent, en grande partie, dans l'oubli de Dieu, dans l'indifférence, dans la débauche, dans les amusements dangereux et souvent criminels !

*Réflexions pratiques.*

Puisque nous avons été régénérés par le baptême, au nom de la Très Sainte Trinité, puisque c'est en ce nom adorable que l'Église bénira le dernier de nos soupirs, et qu'elle hâtera, par ses prières, notre bonheur dans les splendeurs de la gloire pendant l'éternité, ayons souvent sur nos lèvres les noms sacrés du Père, du Fils et du Saint-Esprit pour les bénir. Faisons le signe de la croix avec un grand respect et des sentiments d'une foi bien vive.

*Plan de méditation*

- I. Sublimité de ce dogme.
- II. Enseignements que nous devons en retirer.

*Autre plan.*

- I. Comment le bon chrétien s'applique à honorer ce mystère.
- II. Comment il s'efforce de le faire honorer.

---

FÊTE-DIEU

L'Église occupée, pendant la Semaine Sainte, du mystère de la passion de Jésus-Christ, et ne pouvant

rendre un culte assez solennel au Saint Sacrement le jour même de son institution, a choisi, pour s'acquitter de ce devoir, le premier jeudi après la semaine de la Pentecôte. Cette grande et délicieuse fête doit son origine miraculeuse à une révélation particulière du Ciel. Nous allons en parler brièvement : C'était au treizième siècle. A l'ombre d'un humble cloître vivait une sainte religieuse, oubliée du monde et d'elle-même... C'est sur elle que Dieu jeta les yeux pour l'accomplissement de son grand dessein. Près de la ville de Liège, en Belgique, était un couvent des Hospitalières du mont Cornillon. Parmi les chastes colombes qui l'habitaient, se trouvait une jeune novice, âgée de seize ans, et appelée Julienne. Cet ange de la terre, étant un jour en oraison, l'Époux des âmes pures, Celui qui aime à se communiquer aux âmes humbles, lui fit connaître qu'il voulait qu'on instituât une fête solennelle pour l'honorer au Sacrement de son amour. C'était en 1200. Soit timidité, soit crainte d'illusion, la pieuse enfant conserva, pendant près de trente ans, cette révélation au fond de son cœur. Seulement elle s'efforça de suppléer, par le redoublement de sa dévotion envers Jésus-Christ au Saint Sacrement, à ce que l'Église n'avait pas encore fait. — Mais en 1230, Julienne, ayant été élue prieure de son monastère, se sentit plus vivement pressée de déclarer cette révélation. La première personne à qui elle en fit part, fut un chanoine de Saint-Martin de Liège, très considéré du peuple à cause de la sainteté de sa vie. Elle lui persuada de communiquer ce projet aux théologiens et aux pasteurs de l'Église. Le chanoine s'occupa de

cette mission avec beaucoup de zèle, et réussit auprès de la plupart de ceux à qui il s'adressa. Il intéressa particulièrement, dans cette pieuse entreprise, l'évêque de Cambrai, et le chancelier de l'Église de Paris ; mais surtout le provincial des Jacobins de Liège, qui fut, depuis, cardinal et archevêque de Verdun, et enfin Pape sous le nom d'Urbain IV. La bienheureuse Julienne, assurée de l'approbation de tant de personnes éminentes par leur savoir et leur piété, fit composer un office du Saint Sacrement, dont elle donna elle-même l'idée et le plan.

En 1246, l'évêque de Liège établit une fête particulière du Saint Sacrement, dont il ordonna la célébration publique et solennelle dans tout son diocèse. — Mais une maladie grave lui étant survenue, l'empêcha de mettre la dernière main à cette institution. Néanmoins il eut la consolation, avant de descendre dans la tombe, de voir célébrer, en sa présence, l'office de la nouvelle fête. Ce furent les chanoines de l'église de Saint-Martin, à Liège, qui la solennisèrent les premiers. — Toutes les œuvres saintes doivent souffrir contradiction. Ce cachet précieux ne manqua point à l'œuvre de la bienheureuse Julienne... La persécution dont elle fut l'objet, jointe à la mort de l'évêque de Liège, suspendit la célébration de la nouvelle fête. Dans cet intervalle Julienne mourut, et il semblait que son entreprise devrait mourir avec elle ; ce qui fut infailliblement arrivé si la chose n'avait été que l'œuvre de l'homme. — Mais deux ans après la mort de Julienne, en 1258, une autre recluse de la ville de Liège, qui avait été sa confidente, pressa fortement le nouvel évêque de

s'employer auprès du Pape pour faire établir, par toute l'Église, la fête du Saint-Sacrement. L'élévation d'Urbain IV au souverain Pontificat fut regardée comme une conjoncture très favorable à cette pieuse entreprise, parce qu'il en avait déjà approuvé antérieurement le but et les moyens. On ne se trompa point sur ses bonnes dispositions. Ce Pape institua, en effet, la fête du Saint-Sacrement et ordonna qu'elle fût célébrée avec toute la solennité des fêtes de premier ordre, le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte.

L'Église célèbre cette fête avec la plus grande pompe et le plus brillant appareil. Elle est la plus majestueuse des fêtes de l'Église, celle où elle déploie tout son faste, où l'or brille sur les vêtements de ses ministres, où les fleurs sont prodiguées sous leurs pas, où tous les fidèles rivalisent d'ardeur pour témoigner leur foi au grand mystère de l'Eucharistie. A l'occasion de la procession solennelle du Saint-Sacrement, les murs des édifices et les rues se parent de riches tentures; le pauvre à défaut de tentures, tresse des guirlandes de fleurs, orne de feuillage son humble chaumière; les jeunes vierges se couvrent de voiles d'une éclatante blancheur, symbole de leur innocence; de tendres enfants remplissent leurs corbeilles de roses effeuillées et les offrent au Dieu par qui naissent les fleurs et mûrissent les fruits tandis que les lévites font voler vers le même Dieu la fumée de l'encens. Quel mouvement, quelle allégresse partout où doit passer le Saint Sacrement ! « Je n'ai jamais vu, disait le fameux Diderot, philosophe du dernier siècle, cette longue file de prêtres

en habit, sacrodotaux, ces jeunes acolytes, vêtus de leur aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant la Saint Sacrement ; cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux ; tant d'hommes le front prosterné contre la terre ; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres, et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles s'en soient émues, en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux. »

### *Réflexions pratiques.*

Pour honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la fête du Saint-Sacrement, d'une manière et avec toute la pompe possible, préparons lui soigneusement nos cœurs qui doivent être les reposoirs sur lesquels il désire surtout être déposé. Assistons avec une tendre piété à la sainte messe, aux bénédictions et processions où il nous donne ses audiences affectueuses. Visitons souvent ce bon Sauveur dans le Saint-Sacrement pour lui faire amende honorable et réparer la froideur et les outrages qu'il reçoit de la part des mauvais chrétiens, des impies et des hérétiques.

### *Plan de méditation.*

- I. But de cette fête.
- II. Moyens de la bien sanctifier.

### *Autre plan.*

- I. Raisons qui ont engagé l'Église à établir la procession du Saint-Sacrement.
- II. Dispositions qu'il faut y apporter.

## FÊTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

L'objet prochain et immédiat de la fête du Sacré-Cœur de Jésus, c'est Jésus-Christ lui-même considéré dans la plus précieuse portion de son humanité et dans cette immense charité dont son Cœur divin est le symbole naturel et le principe de tous les mystères de notre salut. Son Cœur physique et son amour pour les hommes ne sont que l'occasion ou le motif propre de son institution. L'Église, en établissant la fête du Sacré-Cœur de Jésus, s'est proposé un double but : 1° d'honorer son Cœur matériel ou physique qui est le symbole de l'amour ; 2° son Cœur spirituel ou moral qui est son immense charité pour les hommes.

I. Et d'abord, elle veut honorer son Cœur matériel ou physique inséparablement uni au Verbe divin. Le cœur étant le siège des affections de l'âme, le principe des généreux dévouements, c'est-à-dire la portion la plus noble et la plus touchante de son humanité, n'est-il pas juste de lui rendre des hommages particuliers ! A la vue du cœur d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un père, une âme sensible ne peut s'empêcher d'éprouver les plus vifs sentiments d'amour, de tendresse et de reconnaissance. Quels doivent donc être nos sentiments à la vue du Cœur de Jésus, personnellement uni au Verbe divin, et formé par l'Esprit-Saint du plus pur sang d'une Vierge, pour être l'organe et le siège principal de toutes les affections du Verbe incarné ; de ce Cœur doué, tout à la fois, des plus précieux dons de la nature et des perfections mêmes de la divinité ? Y a-t-il dans toute la



religion, un objet plus touchant et plus aimable, un objet dont la simple vue nous rappelle, avec autant de force et de douceur, l'amour de Jésus-Christ envers nous, ses bienfaits, ses souffrances et toutes ses vertus divines? Ah! si l'Église rend un culte spécial aux instruments de la passion du Sauveur, aux épines dont il fut couronné, à la croix où il expira, à la lance dont il fut percé, combien plus devons-nous honorer le Cœur adorable de Jésus, la plus noble portion de son humanité?

L'Homme-Dieu ouvrant un jour sa poitrine sacrée à sa pieuse servante, du monastère de Paray-le-Monial : « Voilà, lui dit-il, le Cœur qui a tant aimé les hommes. » L'objet matériel, sensible de notre culte est indiqué par le geste du Sauveur, et par les paroles qui l'accompagnent. Mais voici l'objet spirituel ou moral qui est la partie essentielle du culte rendu à ce Cœur divin, c'est l'amour de Jésus pour nous.

II. Voilà, dit Jésus-Christ, ce Cœur qui a tant aimé les hommes! Remarquez bien ces mots : *Tant aimé!* Sans doute, Jésus a aimé les hommes, tous les hommes, puisqu'il est mort pour tous! Mais jusqu'à quel point les a-t-il aimés? Qui pourrait le comprendre et surtout l'exprimer! Pour nous en faire une idée, retraçons à notre souvenir quelques-uns de ses principaux bienfaits. rappelons-nous la crèche, la croix, l'autel, oui, l'autel, ce sacrement d'amour, au moyen duquel Jésus restera avec nous jusqu'à la fin des siècles, caché derrière les portes de son Tabernacle, méprisé par les uns, oublié et abandonné presque par tous. N'est-ce pas là un

Dieu qui aime infiniment ? Et tout Dieu qu'il est, pouvait-il faire davantage ? Oh ! oui vraiment, il nous a aimés jusqu'à la fin, jusqu'à l'excès, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la folie de l'amour. Eh bien, toutes ces inventions de l'amour sont sorties du Cœur de Jésus. C'est son Cœur, dit Marguerite-Marie, qui a fait la crèche, la croix, l'autel ; qui a bâti l'Église, institué les sacrements ; c'est de son Cœur adorable que coulent sur nous la vie, le mouvement, l'intelligence, la grâce. « O Cœur sacré de mon Sauveur, s'écrie saint François de Sales, ô source du souverain amour, qui peut assez vous bénir ? Qui vous rendra amour pour amour (1) ? »

Le culte du Sacré-Cœur de Jésus est aussi ancien que le christianisme, il remonte au Calvaire, au jour où ce Cœur divin fut percé par le fer et la lance d'un barbare soldat. La première adoratrice de cet objet sacré fut la Mère du Sauveur ; depuis, cette dévotion fut le partage de certaines âmes d'élite, mais le culte public du Sacré-Cœur, consacré par des solennités, ne remonte qu'au dix-septième siècle. Le Sauveur l'a établi par l'intermédiaire d'une humble vierge nommée Marie-Marguerite. Un jour de l'Octave du Saint-Sacrement, c'était en 1675. Jésus-Christ lui apparut, et lui découvrant son Cœur qui portait toujours la vive et large plaie du Calvaire : « Voilà, lui dit-il, le Cœur qui a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé ! » Il lui demanda ensuite qu'une fête particulière fût établie pour honorer son Cœur et lui rendre un culte d'amour et de

(1) L'abbé Berlioux.

réparation, et il promit les bénédictions les plus signalées à tous ceux qui embrasseraient et répandraient cette précieuse dévotion. La sainte religieuse déploya tout son zèle et sa brûlante charité pour conquérir des cœurs au Cœur de Jésus. Ses généreux efforts furent couronnés de succès : bientôt l'Église approuva l'office et la fête du Sacré-Cœur, et engagea tous les fidèles à puiser à pleines mains dans les inestimables trésors que la miséricorde infinie de Dieu venait de lui ouvrir. Cet appel fut entendu ; l'incendie de l'amour divin se communiqua de proche en proche, gagna les paroisses, les diocèses, et aujourd'hui la dévotion au Sacré-Cœur, produit partout une magnifique floraison de foi, de piété et d'amour.

### *Réflexions pratiques.*

Pour honorer le Cœur de Jésus, comme il le veut, nous devons l'invoquer avec confiance, l'imiter avec fidélité, l'aimer avec générosité.

I. L'invoquer avec confiance ; c'est le Cœur de l'ami le plus dévoué que nous puissions rencontrer ;... c'est le Cœur d'un Dieu libéral, qui peut nous accorder tout ce qui nous est nécessaire.

II. Nous devons l'imiter avec fidélité. Il nous donne l'exemple de toutes les vertus ; efforçons-nous de marcher sur ces traces ; il nous donne des leçons d'humilité, de patience et de charité, mettons-les en pratique.

III. Nous devons aimer le Cœur de Jésus. Il s'est donné à nous sans réserve ; que demande-t-il en retour ? L'offrande de notre cœur. « Mon fils, donne-

moi ton cœur. » Oserons-nous le lui refuser? Il est impossible que notre cœur ne se donne à quelqu'un, puisqu'il ne peut vivre sans aimer, ni aimer sans se donner ou se vendre. Or, si votre cœur est à vendre, qui peut mieux l'acheter que celui qui l'a fait? S'il est à donner, qui le mérite mieux que celui qui est son bonheur et sa fin? Donnons-le donc à Jésus, et prions-le de vouloir bien l'accepter aujourd'hui et le garder toujours.

*Plan de méditation.*

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est légitime dans son objet, et est une conséquence immédiate des principes de la foi.

L'objet est le Cœur matériel de Jésus-Christ hypostatiquement uni à son âme et à sa divinité; Cœur vivant et animé, inséparable de son corps glorieux; Cœur aimant, infiniment parfait et adorable.

*Autre plan.*

- I. Amour de Jésus-Christ pour l'homme.
- II. Ingratitude de l'homme envers Jésus-Christ.

*Autre plan.*

Le Cœur de Jésus parlant au cœur des fidèles :  
 1° Il se plaint ; 2° il demande ; 3° il promet.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE DEUXIÈME VOLUME

---

## AVRIL

1. Saint Hugues, évêque de Grenoble. . . . .	1
2. Saint François de Paule, fondateur de l'Ordre des Mineurs. . . . .	5
3. Sainte Marie Égyptienne, pénitente. . . . .	11
4. Saint Isidore, évêque et docteur de l'Église. . . . .	16
5. Saint Vincent Ferrier, dominicain. . . . .	19
6. Saint Célestin, 1 <sup>er</sup> pape. . . . .	27
7. Saint Aphraate, anachorète . . . . .	30
8. Saint Guillaume, abbé. . . . .	35
9. Vie du bienheureux Herman, dit Joseph. . . . .	38
10. Saint Macaire, archevêque d'Antioche . . . . .	43
11. Saint Léon le Grand, pape. . . . .	47
12. Saint Sabas, martyr. . . . .	51
13. Saint Herménégilde. . . . .	54
14. Saints Tiburce, Valérien et Maxime, martyrs. . . . .	58
15. Saint Bénézet, berger . . . . .	62
16. Saint Benoit-Joseph Labre. . . . .	66
17. Saint Anicet, pape et martyr. . . . .	70
18. Saint Apollonius, martyr . . . . .	72
19. Saint Léon IX, pape et confesseur. . . . .	75
20. Saint Marcellin, archevêque d'Embrun. . . . .	80
21. Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry. . . . .	86
22. Saint Soter et saint Caius, papes et martyrs. . . . .	90

23. Saint Georges, martyr. . . . .	93
24. Saint Fidèle de Sigmaringen, capucin. . . . .	97
25. Saint Marc, évangéliste . . . . .	100
26. Saint Clet et saint Marcellin, papes et martyrs. . .	103
27. Sainte Zite, vierge et servante. . . . .	106
28. Saint Paul de la Croix. . . . .	110
29. Saint Pierre, martyr. . . . .	114
30. Sainte Catherine de Sienne, vierge. . . . .	117

## M A I

1. Saint Philippe et saint Jacques le Mineur, apôtres. . .	123
2. Saint Athanase, docteur de l'Église. . . . .	127
3. Invention de la Sainte Croix. . . . .	133
4. Sainte Monique, veuve. . . . .	136
5. Saint Arey, évêque de Gap. . . . .	141
6. Saint Jean devant la Porte Latine . . . . .	147
7. Saint Stanislas, martyr. . . . .	149
8. Apparition de saint Michel Archange. . . . .	154
9. Saint Grégoire de Nazianze, docteur. . . . .	156
10. Saint Antonin, évêque. . . . .	162
11. Saint Pie V, pape. . . . .	165
12. Saint Pancrace, martyr . . . . .	170
13. Saint Jean le Silencieux. . . . .	172
14. Saint Pacôme, instituteur des Cénobites. . . . .	176
15. Saint Isidore, laboureur. . . . .	181
16. Saint Jean Népomucène, martyr. . . . .	185
17. Saint Paschal Baylon, confesseur. . . . .	189
18. Saint Venance, martyr. . . . .	192
19. Saint Pierre Célestin, pape. . . . .	195
20. Saint Bernardin de Sienne. . . . .	199
21. Saint Félix de Cantalice. . . . .	202
22. Saint Ubald, évêque. . . . .	206
23. Couronnement de Notre-Dame du Laus. . . . .	209
24. Notre-Dame de Secours des Chrétiens . . . . .	214
25. Saint Grégoire VII, pape. . . . .	216
26. Saint Philippe de Néri, confesseur. . . . .	220
27. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, vierge . . . . .	224
28. Saint Germain, évêque de Paris. . . . .	229
29. Saint Cyrille, enfant, martyr. . . . .	233
30. Sainte Julie, esclave, vierge et martyre. . . . .	236
31. Sainte Angèle de Mericie, vierge. . . . .	240

## JUN

1. Saint Pothin, évêque de Lyon. . . . .	243
2. Sainte Blandine, vierge et martyre. . . . .	246
3. Sainte Clotilde, reine de France . . . . .	249
4. Saint François Caracciolo . . . . .	253
5. Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, évêque et martyr . . . . .	256
6. Saint Norbert, archevêque de Magdebourg. . . . .	261
7. Saint Claude, archevêque de Besançon. . . . .	265
8. Saint Médard, évêque de Noyon. . . . .	270
9. Saints Prime et Félicien, martyrs . . . . .	274
10. Sainte Marguerite, reine d'Ecosse. . . . .	277
11. Saint Barnabé, apôtre. . . . .	282
12. Saint Jean de Facoud. . . . .	285
13. Saint Antoine de Padoue . . . . .	289
14. Saint Basile le Grand. . . . .	295
15. Saints Vit, Modeste et Crescence, martyrs . . . . .	301
16. Saint Jean-François Régis, jésuite. . . . .	305
17. Sainte Julitte et saint Cyr, martyrs. . . . .	310
18. Saint Marc et saint Marcelin, martyrs. . . . .	314
19. Sainte Julienne Falconiéri, vierge . . . . .	318
20. Saint Gervais et saint Protais, martyrs. . . . .	321
21. Saint Louis de Gonzague. . . . .	325
22. Saint Paulin, évêque. . . . .	331
23. Sainte Marie d'Oignies. . . . .	336
24. Nativité de saint Jean-Baptiste. . . . .	341
25. Saint Guillaume, abbé. . . . .	343
26. Saint Jean et saint Paul. . . . .	348
27. Sainte Potamienne, vierge et martyre . . . . .	353
28. Saint Irénée, évêque de Lyon, martyr. . . . .	357
29. Saint Pierre, prince des apôtres . . . . .	361
30. Commémoration de saint Paul, apôtre. . . . .	368

## FÊTES MOBILES

Fête des cinq plaies de Notre-Seigneur. . . . .	373
Fête de la Compassion de la très Sainte Vierge. . . . .	375
Dimanche des Rameaux. . . . .	378
Jeudi saint . . . . .	381
Vendredi saint. . . . .	385

Samedi saint . . . . .	389
Saint jour de Pâques. . . . .	391
Les Rogations. . . . .	395
Patronage de saint Joseph. . . . .	397
Ascension de N.-S. J.-C. . . . .	400
Fête de la Pentecôte. . . . .	403
Fête de la très Sainte-Trinité . . . . .	406
Fête du Sacré-Cœur de Jésus. . . . .	412

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME





